


Ex
Libris
Hoenerbach



EN ORIENT

CLICHY. — Impr. de MAURICE LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

EN ORIENT

SOUVENIRS DE VOYAGE

1858—1861

PAR

FERNAND SCHICKLER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Ces pages réunissent les souvenirs de deux excursions, entreprises l'une en 1858, l'autre en 1861; la seconde m'a permis de contrôler et de compléter les observations de la première. Je me suis attaché, avant tout, à une exactitude consciencieuse, heureux si j'avais pu y joindre un intérêt d'actualité.

Janvier 1863.

EN ORIENT

SOUVENIRS DE VOYAGE

PREMIÈRE PARTIE

— 1858 —

I

Voyager sans prendre de notes, c'est, selon moi, sacrifier une part considérable des jouissances de l'avenir. La mémoire, quelque fidèle qu'elle puisse être, éprouve parfois le besoin d'un secours, et lorsque la première émotion est calmée, on retrouve dans ces pages jetées au jour le jour sur le papier, plus d'un souvenir perdu parmi les nombreux incidents de la route.

Je commence donc ce journal pendant les heures tranquilles où je vois se dérouler sous mes yeux les rives du Danube, et, que mes amis me le permettent, je l'ouvre en songeant à eux : la distance matérielle qui nous sépare ne me rendrait que plus désireux encore de leur communiquer les impressions reçues; je sens déjà combien souvent je les chercherai invo-

lontairement, combien souvent, en traçant ces notes, je me surprendrai à les leur adresser par la pensée.

C'est le dimanche 3 octobre que j'ai quitté Vienne. Comme la ville est située sur un bras secondaire du fleuve, pour gagner le vrai Danube il faut prendre à six heures du matin, quand le soleil s'éveille à peine, un petit steamer humide, encombré de passagers et de bagages. Une demi-heure après le départ on change de bateau à vapeur à la jonction des deux bras : trois heures de trajet conduisent à Hainburg. Cette petite ville, aux murs crénelés, sur les confins de la vieille Autriche et de la Hongrie, renferme un établissement considérable pour l'éducation des futurs officiers. Si les employés du gouvernement sont peu rétribués, leurs enfants, en revanche, sont élevés avec soin et d'une manière économique pour les parents. L'Autriche compte quatre institutions de ce genre. Derrière ce palais s'ouvre le parc, dont les rampes sinueuses aboutissent aux ruines d'un château du moyen âge : ce fut là qu'Ottokar de Bohême épousa Marguerite d'Autriche (1253), et cette première union de deux provinces, si souvent destinées à ne faire qu'un seul pays, peut être considérée comme une des origines de la grandeur autrichienne.

Le galop d'excellents chevaux nous mène en une heure et demie à Presbourg. Le chemin est sablonneux et monotone jusqu'aux abords de la ville, où l'on traverse le fleuve sur un pont de bateaux. Presbourg offre aujourd'hui peu d'intérêt. La cathédrale où l'on sacrait les rois de Hongrie ne répond pas à l'importance de sa destination. Le clocher, orné de dorures qui en dessinent les angles, se termine par la couronne de saint Étienne ; une petite croix en forme le sommet, croix naturellement proportionnée à la couronne et non au

clocher, qui de loin semble privé de l'emblème chrétien. La cérémonie religieuse accomplie, le monarque, revêtu des insignes royaux, s'élançait à cheval et, galopant jusqu'auprès du fleuve, gravissait un tertre à balustrade de marbre ; de là il proclamait sa prise de possession en frappant l'air de son épée dans la direction des quatre points cardinaux. Le tertre subsiste encore, mais solitaire depuis 1830.

Un chemin assez roide, entrecoupé d'escaliers, conduit au château, vaste bâtiment carré à cinq étages avec une tour à chaque angle ; la toiture et l'intérieur ont disparu dans l'incendie de 1809, les murs seuls sont restés debout. Du haut de ce château on jouit d'une vue immense. Il s'élève sur une colline qui forme la tête des Carpathes, dont on voit à gauche les développements de plus en plus élevés et couverts de vignes ; à droite au premier plan s'étend la ville, et toute ville est jolie vue d'en haut et de loin ; ensuite le Danube décrit à travers l'immense plaine de capricieux détours, se montre, se perd pour reparaître à quelque distance, se cache de nouveau ; on croit que c'est pour toujours, mais un reflet argenté trahit au loin sa présence au milieu de la plus riche verdure, des prairies parsemées d'arbres, autant de bouquets frais et riants qui s'étendent à des lieues et des lieues encore.

La ville est grande, mais irrégulière ; la fontaine seule est pittoresque. C'est une colonne entourée de statues, qui occupe le centre du marché. Cette place était remplie de paysans venus pour admirer et féliciter un régiment de compatriotes qu'un changement de garnison amenait pour quelques heures à Presbourg. Les troupes hongroises, hussards et grenadiers, sont sans contredit les plus belles de l'armée autrichienne. Après la révolte de 1845 on voulut punir le pays, et l'une

des premières mesures adoptées fut la dispersion des régiments nationaux dans des provinces éloignées. Le peuple en souffrit profondément dans son orgueil et ses affections, mais il fallut courber la tête et se taire, comme on se tut également lorsqu'une organisation bureaucratique allemande vint remplacer les employés hongrois. Aujourd'hui qu'ils payent, sans murmurer trop haut, les impôts dont on les surcharge, on leur a rendu quelques-uns de leurs grenadiers, mais la cavalerie n'est pas revenue et l'on exige un redoublement de soumission avant d'accorder cette suprême faveur. Les Hongrois se taisent, ai-je dit : ils se contentent de répéter à voix basse ce qu'ils aimeraient à crier sur les toits, et cette affluence de paysans, ces baisers, ces larmes prodiguées aux soldats traversant la patrie, ne sont-ils pas une protestation muette contre des actes qu'on n'ose blâmer tout haut (1)?

Presbourg est du reste hostile au gouvernement ; depuis l'ouverture du chemin de fer on achète tout à Vienne ; l'industrie locale est trop peu développée pour profiter du voisinage comme débouché et pour ne pas souffrir de la concurrence. C'est ainsi que dès les premiers pas hors de l'archiduché d'Autriche, noyau primitif de l'empire actuel, le voyageur peut constater la tendance générale du pays. A la place d'une centralisation extrême il réclame une vaste décentralisation, ou plutôt la création d'une infinité de centres particu-

(1) Le temps marche avec rapidité et modifie les rapports des hommes et des peuples. Il y a quatre ans l'Autriche semblait peut-être trop rigoureuse envers les Hongrois; aujourd'hui ne peut-on pas résumer en deux mots la situation respective des deux nations? La Hongrie demande trop; l'Autriche n'accorde pas assez.

(1862.)

liers. Multipliez ces fractionnements par le nombre des provinces qui ne font point partie de l'Autriche proprement dite, vous obtiendrez un total considérable sans approcher cependant de la réalité.

La question des provinces se complique de celle des nationalités, et même la Hongrie est loin de constituer un tout homogène. En effet, deux peuplades entièrement distinctes se partagent le pays, les Magyares et les Clovaks. Les Magyares sont les véritables Hongrois : ils forment le tiers de la population et parlent la langue magyare, branche des langues dites finnoises ou ouraliennes. Les Clovaks, plus nombreux que les premiers, se rattachent à l'importante famille slave, à laquelle appartiennent les Czechs de Bohême, les Russes, les Polonais, les Serbes et une portion des Moldo-Valaques. En général, comme costume distinctif, les Slaves portent les grands manteaux et les petits chapeaux coniques fort ornés ; les Magyares se couvrent d'un chapeau à larges bords et revêtent été et hiver une fourrure en peau de mouton. Les femmes slaves ont des bottes jaunes ; ne serait-ce pas une réminiscence de la domination turque ? Sur les frontières on trouve encore les peuplades hongro-valaques, nouvelle subdivision sur laquelle je ne m'arrête pas ; cet aperçu indique assez combien l'Autriche est loin d'atteindre au grand but de la parfaite unité.

Un peu plus tard j'ai traversé le pont sur lequel une foule nombreuse revenait du théâtre diurne, et, parvenu à la rive droite, je suis resté en contemplation devant un admirable tableau. Le soleil se couchait dans un ciel sillonné de légers nuages et laissait dans l'obscurité la ville et ses clochers. Sur le rocher aride se dressait le château, dont on voyait deux faces, l'une encore brillante des derniers rayons, l'autre sombre et permettant

au jour de passer à travers ses fenêtres sans vitres. Au bas coulait le fleuve déjà si majestueux et au loin les montagnes de Hainburg se détachaient en gris foncé sur ce ciel d'un rouge ardent. Ces dernières lueurs du soleil, ces réflets, ces nuages formaient un ensemble trop splendide pour durer longtemps; aussi chaque moment obscurcissait-il davantage la scène, et bientôt la nuit est venue tout couvrir... tout, c'est trop dire cependant, car des myriades d'étoiles ont parsemé la voûte céleste et les petites lumières de la ville se sont mirées dans les flots. Alors un calme imposant a succédé à l'animation du jour.

A neuf heures du soir je quittais Presbourg et vers l'aube le chemin de fer me déposait à Pesth. Sur chaque rive du Danube est assise une ville complète : un pont suspendu les réunit. A gauche s'étend le véritable Pesth, la cité moderne; insignifiante il y a un siècle, peuplée maintenant de cent mille habitants, commerçante, bien bâtie, percée de rues larges et aérées, mais de création trop récente encore pour arrêter longtemps l'attention du voyageur.

Les hauteurs de la rive droite couvertes de vignobles laissent à Bude moins d'espace pour se développer; elles sont couronnées par le vieux château d'Ofen et par une imposante forteresse que, depuis l'insurrection de 1849, on oblige les Hongrois à rebâtir et à rendre autant que possible imprenable. Bude, que les Autrichiens nomment Ofen, est restée, par une raison stratégique, le siége de l'administration. Elle est devenue en conséquence une ville plutôt allemande. Les Magyares préfèrent habiter Pesth où ils se sentent moins dépendants. Bude compte trente mille âmes environ; son origine remonte aux Romains, dont elle formait une colonie avancée.

Les Turcs comprirent l'importance de la position, et Soliman le Grand y plaça le siége du pachalik. Maîtres du fleuve, ils en dominaient le cours et leur voisinage fut pendant cent quarante-cinq ans pour Vienne une menace continuelle. Les bains sulfureux, où le paysan hongrois ne manque jamais d'amener sa femme après les fatigues d'un jour de marché, sont une des traces les plus visibles de leur longue occupation. L'inscription musulmane orne toujours la porte ; les baigneurs se pressent dans une cuve qu'éclairent à peine les étroites fenêtres de la coupole, par où s'introduisent quelques faibles rayons et s'échappent des nuages de vapeur.

Un tombeau de santon a été respecté par les chrétiens; les conventions de la paix lui consacraient une clause spéciale. Quelques pèlerins viennent encore chaque année en visiter la pierre et songer auprès du sépulcre du sheik Gul-Baba ou Père des Roses, comme les Mores au milieu des ruines de Grenade, aux époques glorieuses de l'islamisme et aux conquêtes qu'ils ont perdues.

On s'embarque à Pesth sur les navires à vapeur de la compagnie autrichienne, et, sans fatigue, on se laisse entraîner vers l'Orient. Les rives du Danube n'ont pas ici, comme le Rhin, cet encadrement de montagnes qui en resserrent les flots et sont parsemés de châteaux forts en ruine; mais elles possèdent un autre genre de majesté, plus imposant peut-être, celui de l'espace sans bornes. L'œil plonge à perte de vue sur ces vastes plaines, dont il ne peut entrevoir les limites. Le fleuve est large, quoique bien éloigné de son embouchure; les bords sont presque toujours dépourvus d'habitations et, pendant des heures entières, ni à droite ni à gauche, on ne découvre la moindre apparence de toits : c'est une succession de prairies et de petits bois touffus où, de temps à autre, on aperçoit de grands troupeaux aux

longues cornes recourbées, gardés par quelques bergers, les jambes nues et la tête abritée par le chapeau magyare.

Il est vrai que les traces de l'activité humaine, rares sur le rivage, se retrouvent souvent, au milieu même du fleuve, dans ces moulins curieux par leur organisation toute primitive. Ils se composent de deux barques, dont l'une supporte la maison, l'autre l'axe de la large et triple roue qui tourne lentement entre les deux. Devant la maison, un petit balcon pend au-dessus de l'eau, et comme il n'y a pas de cheminée, la fumée s'échappe par la fenêtre du toit. Ces moulins sont ordinairement groupés trois ou quatre ensemble : là vivent des familles nombreuses, ballottées au gré des flots, satisfaites de ce petit espace et de cette existence isolée.

Le 5 octobre, soirée admirable. Que d'étoiles! et la comète, plus brillante que jamais, semble se plonger peu à peu dans le Danube.

6 octobre.

Aujourd'hui nous avons dépassé Pétervardein ; la ville est à gauche, la forteresse à droite, sur une montagne qui supporte plusieurs rangées de bastions. Le pont de bateaux qui unit les deux rives est le dernier qu'on trouve en descendant le fleuve. Plus loin, embouchure de la Theiss, embouchure du Témès; puis Semlin, assez insignifiante ville frontière de la rive droite autrichienne, suivie d'une plaine qu'un ruisseau, défendu par un dernier factionnaire, sépare d'une plaine semblable.

Enfin voici Belgrade, s'étageant près d'une courbe du Danube, de telle sorte que de loin la ville semble être à gauche, tandis que c'est à droite qu'elle s'élève.

La première cité serbe qu'on aperçoive est la capitale de cette province, que la suzeraineté ottomane marque d'une empreinte spéciale. C'est le poste avancé de la Turquie au sein de l'Europe chrétienne, c'est une arme autrefois redoutable, mais qui n'a plus la force d'y pénétrer. L'islamisme conserve là tous les droits qu'il a perdus en Hongrie, et en franchissant le faible ruisseau qui sépare les deux plaines, le voyageur peut se dire : ici s'arrête le progrès.

Belgrade est construite en partie sur une colline où le clocher contraste avec le minaret, entourée de remparts et de canons gardés par des soldats turcs d'une saleté repoussante. De l'autre côté de la colline se déploie un entassement confus de maisonnettes à un étage, couvertes en tuiles rouges, noyées dans les arbres et d'où s'élèvent une dizaine de minarets. Ces premiers témoignages de l'islam m'ont, je l'avoue, fait une vive impression. Notre course, en descendant le fleuve, était accélérée au point de rendre les preuves matérielles nécessaires pour faire apprécier la distance parcourue. Depuis quatre jours à peine nous avons quitté Vienne et je sens déjà que l'Orient s'approche... l'Orient, mais Belgrade n'est qu'un mirage : une fois qu'on l'a dépassée, le Danube reprend son cours monotone, ses rives unies, et si parfois un petit village se groupe sur la côte serbe, on y voit briller, non le croissant, mais la croix.

II

La navigation continue assez uniforme pendant quelque temps. Rien au dehors ne mérite d'arrêter l'attention; je la reporte donc sur notre bateau et sur mes compagnons de route. Cent personnes occupent les premières places, et dans ce nombre chaque partie du monde civilisé semble avoir fourni son contingent. Aussi l'animation est-elle grande sur *l'Albrecht*, et pendant le dîner toutes les causeries particulières de la journée s'unissent dans un indescriptible bourdonnement de voix où se mêlent le russe, le français, l'allemand, le grec, le turc, l'italien, le slave, le hongrois, le valaque, le moldave, le bulgare. Ajouter que beaucoup des assistants connaissent presque toutes ces langues, c'est constater l'étonnante facilité intellectuelle des races slaves, et c'est ressentir aussi une certaine confusion du peu de zèle que nous mettons, nous autres Occidentaux, à étudier les idiomes étrangers.

Il y aurait de ma part de l'ingratitude à ne pas rappeler ici les bons procédés et l'extrême bienveillance d'une famille russe regagnant ses terres près d'Odessa après plusieurs mois de séjour en France. La majorité des passagers consiste en Valaques et en Moldaves, que l'époque des élections rappelle dans leurs foyers : parmi tant de nationalités diverses ils ne sont pas la moins curieuse à étudier. Leur bonne tenue, je dirais presque leur vernis d'élégance les rapprochent de notre

degré de civilisation. Ils ont tous l'empreinte particulière de leur race, quelque chose de sauvage dans la physionomie des hommes, et, dans les traits féminins, une vive originalité, que rehausse encore l'éclat de beaux yeux noirs. Ces beaux yeux, il faut le dire, allument des passions qu'on ne prend guère la peine de voiler pendant la traversée, et qui se dénoueront à Boukharest ou à Yassy. Rien de plus singulièrement facile, en effet, que les habitudes moldo-valaques. Le divorce est chez eux passé à l'état de loi ; non pas le divorce tel que nous l'entendons dans les pays où il est toléré, mais un divorce répété quatre ou cinq fois de suite. Il suffit, pour l'obtenir, d'avoir par écrit la permission du patriarche, qui la refuse rarement. Après la séparation l'épouse qui cesse de l'être reprend son nom de famille en y ajoutant madame, et souvent maris et femmes divorcés se rencontrent dans le monde, comme des amis entre lesquels l'intimité détruite n'a pas laissé le moindre nuage. Cette prodigieuse facilité de briser le lien conjugal anéantit trop souvent la famille : enfants, fortunes en souffrent cruellement, et l'on raconte d'étonnants épisodes d'enfants égarés, oubliés, échangés, confondus, de fortunes morcelées, unies et désunies tant de fois qu'à la fin on n'en retrouve même plus les débris.

Mais, au lieu de reprocher aux Moldo-Valaques ce que leur état social présente encore de profondément défectueux, ne faudrait-il pas en chercher une cause principale dans cette nullité d'action à laquelle ils sont forcément condamnés ? Que peut faire une nation chrétienne écrasée, d'un côté, sous une suzeraineté déshonorante, entourée, de l'autre, de voisins avides ? Si elle échappe à l'étreinte musulmane, ne sera-ce pas pour être soumise à une annexion nouvelle ? Quels efforts

essayer, vers quel but tendre, celui d'une indépendance absolue étant éloigné au point de paraître presque chimérique? Trois partis principaux se divisent les provinces roumaines : on peut les désigner par le nom du voisin vers lequel penche leur sympathie. Le parti autrichien est peu nombreux; car, en général, l'Autriche inspire aux Moldo-Valaques une médiocre confiance, parfois même beaucoup de haine. Le parti turc espère dominer avec l'appui du suzerain, ce qui paraît peu loyal envers ses concitoyens. Le parti russe est séduit par les bonnes paroles d'un voisin auquel je ne me fierais qu'à demi. Que font alors, au milieu de ce conflit de tendances diverses, ceux qui voudraient n'embrasser que la cause du pays lui-même et qui visent à l'indépendance, sans sacrifier aux voisins quels qu'ils soient? Ils espèrent en premier lieu dans les congrès. L'Europe s'assemble, en effet, et, à leurs instances d'unir les deux provinces sous un seul chef, répond en leur donnant deux hospodars, deux armées, deux conseils, deux capitales, c'est-à-dire paralyse en temps de paix toute amélioration intérieure en multipliant les intrigues, et empêche en temps de guerre toute action de concert, puisque le commandement est démembré.

A ce renversement de leurs désirs, le sentiment du pays s'exprime par ces mots que j'entends répéter sans cesse autour de moi sur le bateau : «Nous sommes assez satisfaits des dernières stipulations ; nous les considérons comme un premier progrès, en attendant le mieux qu'elles nous font espérer.» Ainsi c'est vers un nouveau changement de l'ordre récemment établi que tendent dès à présent tous leurs efforts. Ces efforts semblent justifiés lorsqu'on songe à ce que pourrait devenir, sous un gouvernement éclairé, assis sur des bases solides, un pays composé de deux provinces, dont l'une, la Mol-

davie, compte 1,500,000 âmes, et l'autre, la Valachie, 2,500,000 âmes, avec une capitale de 150,000; pays bien situé, à portée, par le Danube, et de l'Europe centrale et de l'Orient, et dont tous les avantages ont été perdus jusqu'ici (1).

L'avenir encore si nébuleux des Moldo-Valaques ne doit pas me faire oublier la route. La journée de mercredi a été splendide : nous franchissons les plus imposantes parties du Danube et rien ne saurait donner une idée exacte de la beauté de ces gorges où le rocher descend jusqu'aux flots, où la cime suit l'autre cime entourée de nuages, où le fleuve se resserre de tous côtés, comme un lac sauvage d'où une gorge nouvelle conduit à un lac plus sauvage encore. Les rochers, qui tantôt surplombent, tantôt s'avancent dans l'eau, sont gris, jaunes et traversés par des bandes rougeâtres; la verdure s'épanouit partout où elle parvient à prendre pied, la mousse s'accroche aux fissures du roc vif, et dans les échappées laissées par les montagnes, on en voit surgir d'autres : on devine que la chaîne est large et ne consiste pas en un simple rempart. Ce tableau ne s'embrasse pas d'un seul coup d'œil comme le nord du lac de Garde, auquel il ressemble, mais il se déroule pendant quatre heures. L'homme ne laisse pas ici sa trace, le vautour

(1) L'amélioration après laquelle soupiraient les Moldo-Valaques, ces quatre années la leur ont donnée : l'union est consommée en la personne du prince Couza, élu simultanément dans les deux provinces et reconnu seul hospodar par la Porte elle-même. En présence de ce résultat, j'aurais dû peut-être supprimer ces réflexions, mais j'ai tenu à constater combien cette solution était inévitablement amenée par la force des choses, et à conserver ces détails qu'un heureux hasard m'avait permis de recueillir de ceux mêmes qui, plus tard, ont pris une part active à la politique de la nation.

(1862.)

seul plane au-dessus des abîmes et l'âme se recueille en présence de tant de grandeur.

Malheureusement le lit du fleuve de plus en plus resserré est en même temps encombré de rocs; le bouillonnement de l'eau qui vient s'y briser ajoute au pittoresque du site, mais cette barre rend le passage si dangereux qu'il nous fallut trois fois changer de bateau avant de le franchir. Le premier de ces transbordements eut lieu sur la rive gauche, à Drenkova, insignifiant corps de garde autrichien; le second, près d'Orsova, douane valaque, petite ville aux maisons basses, aux rues poudreuses et où je n'ai trouvé qu'un seul point d'admiration à poser. C'était devant une paysanne aux grands yeux, au teint bistré; sur sa jupe rouge à dessins noirs retombait une ample chemise blanche brodée en bleu; sur sa tête un linge blanc, plié presque comme une panne italienne, laissait passer de chaque côté les longues tresses de la fileuse. Chaque habitant est par lui-même un tableau, et les costumes ne sont pas moins éclatants que variés.

Une heure après Orsova nous descendons à terre pour nous entasser en *brachowanka*, charrette couverte à quatre roues, attelée de deux petits chevaux maigres, mais cependant vifs jusqu'à l'emportement. Tout le monde en place, avec cartons, sacs, parapluies, chiens et enfants, on part au triple galop le long du fleuve. qui bouillonne sur des récifs, bordé par de sombres montagnes... et voilà ce qu'on nomme les Portes de fer.

Nous rencontrons plusieurs paysans valaques, presque tous à cheval, toujours armés d'un fusil de chasse, en vêtements jadis blancs noués d'une ceinture rouge, couverts d'un bonnet noir, haut et carré. Ils roulent des yeux sauvages et expressifs qui, je le confesse, ont effacé de mon esprit Trajan et les souvenirs classiques.

La route dure trois quarts d'heure et se termine par un nouvel et décisif embarquement, sur *la Sofia*, le plus beau steamer de la compagnie danubienne. C'est dans le voisinage de la petite ville valaque de Turn Severin : elle ne se révèle que par un corps de garde, d'où nous arrive une sentinelle, qu'on place à l'entrée du bateau, simple précaution de douane. L'immobilité du soldat, qui pendant deux heures n'a remué ni la tête ni la main droite placée sur le canon de son fusil, le fait ressembler à une statue enveloppée d'un uniforme. Cet uniforme est peu gracieux : il se compose d'une longue tunique de laine noire, sur laquelle se croise une veste semblable garnie de basques ; la veste et la tunique sont décorées d'un rang de boutons en métal et de parements en laine blanche. Un ceinturon blanc retient la petite cartouchière placée derrière le dos ; le pantalon est noué comme des guêtres et aboutit à des sandales de paille tressée, dans le genre des *zapatos* espagnols. Ils ont heureusement conservé le bonnet national.

La Valachie a six mille soldats, qui portent le même uniforme, sauf la couleur des parements : la garde de l'hospodar est vêtue de rouge. Le drapeau valaque est tricolore, bleu, jaune et rouge ; l'écusson, un aigle vu de profil. La Moldavie possède également six mille hommes de troupes régulières.

Jeudi, 7 octobre 1858.

Nous dépassons aujourd'hui quelques villages turcs, car, en face de la Valachie, la Bulgarie succède à la Servie : ce sont de misérables agglomérations de huttes semblables à des meules de foin, rarement pourvues de minarets. Vient ensuite une grande et vieille fortification crénelée, et flanquée de vingt-trois tours sombres et en ruine : c'est Nicopolis, dans les environs de laquelle

Bajazet remporta ses deux grandes victoires, l'une sur l'empereur Sigismond, l'autre sur les chevaliers français et Jean sans Peur. Plus loin paraît Roustchouk, répandue comme une vraie ville turque au milieu de jardins et d'espaces sablonneux. A la fois ville turque et presque ville frontière, puisqu'elle n'est séparée de la Valachie que par le Danube, Roustchouk participe des deux éléments; les querelles internationales sont décidées par un conseil composé de délégués de tous les nationaux, y compris les juifs, ce qui est à remarquer comme un cas de tolérance fort rare. Cependant ici déjà l'on trouve cette tendance commune aux sujets de l'empire turc à se mettre sous la protection des consuls, afin d'être garantis contre le gouvernement arbitraire des pachas.

Moins d'une heure après, à Giurgevo, rive gauche, tout notre beau monde valaque s'envole pour Boukharest, qu'on atteint après dix-huit heures de poste dans de mauvais chemins.

Vendredi.

Ce matin on crie Silistrie. Une petite forteresse presque imperceptible s'étend au loin sur un mamelon, et près du fleuve se développe une ville avec beaucoup de mosquées; mais ici, pour l'effet, qui voit un minaret en a vu cent; c'est toujours la même flèche élancée, coupant le paysage par sa ligne blanche et droite.

L'aspect du pays a considérablement changé. A droite ce sont les plaines turques, à gauche les prairies roumaines, mais sur les deux rives la culture paraît négligée. Ce même jour nous voyons le port d'Ibraïl, par où passe le commerce valaque et nous arrivons à Galatz, où débouche celui de la Moldavie.

A Galatz le navire s'arrête, la société se partage,

mais on est ensemble depuis tant de jours qu'on croirait presque quitter des amis. Ce sont des adieux, des serrements de mains, des souhaits. Le bateau est envahi par les parents moldaves venus au-devant des leurs, et alors que de larmes de joie en s'apercevant de loin, que de baisers à l'arrivée !

J'ajouterai que les jeunes filles moldaves s'entourent la tête de leur voile comme d'un nuage de gaze, et le retiennent par des épingles à sequins, coiffure gracieuse qui s'harmonise à merveille avec leurs traits.

La famille russe est partie pour ses terres. J'ai visité Galatz, qui n'en vaut guère la peine : c'est une triste réunion de maisons basses et irrégulières avec des balcons en bois d'où une échelle descend dans la rue ; ville cosmopolite, qui prend aux diverses nations leurs usages en germe, sans profiter des développements et des progrès, et n'a d'originalité à elle que ses trottoirs en bois, vrais abîmes où la fréquente détérioration d'une planche et le manque d'éclairage font courir chaque soir le danger de jambes cassées. On y contrefait les fiacres en posant de grands paniers sur deux paires de roues.

Le Danube, en quittant Galatz, commence une longue et interminable série de courbes entre lesquelles s'étendent des terrains plats, incultes et couverts de roseaux. Bientôt s'ouvrent de tous côtés de petits canaux, des bras de fleuves, des passes plus ou moins étroites, et dans ces canaux voguent des vaisseaux à pleines voiles : le coup d'œil est original, mais nous n'avançons guère. Devant le port d'Ismaïl beaucoup de vaisseaux turcs ont jeté l'ancre ; la poupe est recourbée, les flancs sont peints en couleurs éclatantes, le fleuve se partage encore en de nouvelles branches par lesquelles ses eaux, qui fécondèrent tant de rivages différents, vont enfin se perdre dans la mer ; les principales de ces passes sont

celles de Kilia et de Sulina, toutes presque également mauvaises; on s'est longtemps débattu pour savoir à qui revenait le soin de les remettre en état; en fin de compte, personne ne s'en occupe et tout empire.

A la nuit tombante nous atteignons Sulina, encore une ville cosmopolite et insignifiante, devant laquelle plusieurs navires attendent le bon vent pour remonter le Danube ; quelques tours de roues nous amènent au phare qui domine l'embouchure, où, *horribile visu*, l'on n'aperçoit de tous côtés que des mâts sortant de l'eau, terribles témoignages des nombreux sinistres causés par la tempête et les brouillards. Nous donnons une pensée triste à ceux qui périrent si près du but, et par un retour sur nous-mêmes au moment de nous confier à cette mer si redoutée et en effet si redoutable, nous nous félicitons de la trouver calme et de ne distinguer les vagues qu'aux lueurs phosphorescentes dont leurs crêtes sont couronnées...

10 octobre.

Nous voici en pleine mer, mais assez près des côtes pour reconnaître de loin un cap aux falaises rouges, aux rochers croulants, fendus, crénelés et garnis de ruines.

Notre réunion a complétement changé de face : les premières sont presque vides, car on visite peu l'Orient cette année; le pont, au contraire, est encombré de monde; tout un côté de l'arrière, recouvert d'une tente et séparé par un grillage en bois, forme la troisième classe; mais comme l'espace est fort restreint et que les passagers abondent, ils ne se font pas faute d'envahir le reste. Ce sont pour la plupart des paysans valaques avec leurs familles; les hommes portent une robe longue garnie de fourrures, les femmes sur leur robe une casaque garnie de même, et sur la tête deux

mouchoirs de couleur différente artistement noués.

Les usurpations de ces pauvres gens me disposaient d'abord assez mal pour eux, je dois l'avouer ; mais je les excusai bientôt de grand cœur en apprenant qu'ils allaient en pèlerinage à Jérusalem, et qu'une grande partie de leur modique fortune est sacrifiée à la réalisation de ce religieux désir. Le passage leur revient à une quarantaine de francs par tête, ce qui ne laisse pas d'être cher, parce qu'ils emmènent leurs enfants. Une de ces familles excite surtout l'intérêt : elle se compose du père, de la mère, d'une vieille amie ou grand'mère et d'un charmant petit garçon : ici je déplore ma complète ignorance de leur idiome, car on ne va pas loin dans les informations quand on se borne à la langue des signes. Quel n'est pas le courage de ces pauvres gens ! Ils abandonnent le foyer qu'ils n'ont jamais quitté pour chercher Jérusalem dont l'imagination doit encore centupler pour eux l'éloignement ; ils vont rester pendant plusieurs semaines sur le pont d'un bateau, exposés à toutes les intempéries du ciel et de la mer ; ils ne mangent rien de chaud, dorment sur place, ne savent pas un mot de la langue du pays où ils vont, et sont décidés à passer quatre mois en Palestine pour y fêter Noël et y communier à Pâques. Ce trajet, cette absence, ce retour ne les effrayent pas, et cependant il est certain que souvent les fatigues de la route les retiennent pour toujours dans cette terre sainte où ils vont prier.

Leurs prêtres les excitent fortement à ce pèlerinage ; plusieurs d'entre eux sont, sur notre *Mercure*, drapés dans deux robes, l'une, de dessous, plus longue, l'autre, de dessus, plus courte et garnie de fourrures ; ils sont coiffés d'un bonnet haut et carré ; leur barbe est en pointe ; le fer ne passe plus sur leurs cheveux depuis qu'ils ont reçu les ordres sacrés.

Ces popes grecs sont fort beaux ; ils peuvent se marier et porter certaines couleurs ; les uns sont vêtus en vert, les autres en violet. Les moines sont obligés au célibat.

Nous avons aussi des marchands juifs, qui ne brillent point par la propreté ; près d'eux sont couchés des musulmans et leur repas du matin m'a fait penser à la Fontaine :

> Sur un tapis de Turquie
> Le couvert se trouva mis.

Nous venons d'arriver à Varna, qui s'étend au fond d'une baie. Beaucoup de Turcs nous attendent accroupis à l'orientale sur l'estacade de débarquement, c'est-à-dire sur quelques planches délabrées posées en travers sur des pilotis ; mais, sauf la porte d'entrée, la douane et le café qui l'avoisinent, je n'ai conservé de Varna qu'une impression peu séduisante ; les rues sont étroites et encombrées d'immondices, les maisons basses, les mosquées chétives, les fortifications insignifiantes. Quelques fenêtres cependant sont treillagées et l'on trouve à chaque pas des habitants étendus avec une suprême nonchalance et drapés dans des accoutrements sinon propres du moins pittoresques. Ces Turcs passent le temps à fumer et à dormir ; la partie active de la vie est échue aux Grecs : le conquérant s'endort, le vaincu travaille et se régénère.

A mon retour je trouve le pont du bateau encore plus encombré, cette fois, de femmes turques avec négresses, enfants, paquets, berceaux, tapis, voiles, etc. Elles fument fort tranquillement leur chibouque, sans remarquer la stupéfaction des pèlerins. Décidément l'Orient commence à se manifester. Sur l'avant, les Turcs abondent.

Hier la brise nous amenait des légions de grosses sauterelles dont je plaignais le sort; les uns se bor-

naient à les tuer, d'autres les mettaient en lambeaux, et les enfants valaques, leur attachant un fil à la patte, pleuraient quand la pauvre bête cessait de voler. L'humanité est un peu la même partout.

Et maintenant nous touchons presque au port car depuis Varna il ne faut qu'environ dix-huit heures pour l'atteindre. Lundi à six heures du matin tout le monde est sur le pont; chacun suit les ondulations de la côte qui se prolonge au loin, en apparence sans discontinuer, et cependant avec une séparation, car ces falaises là-bas sont l'Asie. L'œil cherche avidement l'entrée du Bosphore, un cap succède à l'autre avec de vieilles citadelles, qu'on admirerait fort si l'imagination ne prenait les devants pour s'élancer plus loin. Nous serpentons ainsi pendant plus d'une heure sans pénétrer dans le détroit même; enfin l'ouverture se présente. Des deux côtés les rochers reculent pour former un véritable fleuve aux courbes gracieuses et dont les rives boisées nous reposent la vue après notre long trajet maritime. Nous entrons dans le Bosphore; bientôt la reine de l'Orient se révèlera dans sa splendeur.

III

15 octobre 1858

Au milieu des merveilles qui réclament de toute part l'attention, du tumulte incessant qui m'entoure, une confusion indicible s'empare de l'esprit, et j'éprouve une véritable difficulté à faire sortir du chaos des impressions premières une perception nette et précise de l'ensemble.

Et d'abord, après la navigation de la mer Noire, est-il rien de comparable aux charmes de cette entrée par le Bosphore, un fleuve aux eaux bleues, dont l'Europe et l'Asie forment les rivages parsemés de châteaux forts, de jardins, de palais, de villages, de mosquées? Pendant deux heures le steamer circule au milieu de ce panorama réel et palpable : la côte d'Europe n'est qu'une longue suite de villas, ornées de kiosques, de colonnades, de terrasses; la côte d'Asie, plus sévère, plus majestueuse, est aussi riche de verdure, et le Bosphore même est couvert de navires fendant l'onde en tous sens et à toutes voiles.

L'imagination nous exagère trop souvent d'avance les émotions que nous promet l'avenir : la réalité plus positive ne saurait donc répondre qu'imparfaitement à notre attente. Pour moi, j'ai trouvé le tableau plus enchanteur encore que je n'avais essayé de me le figurer. Mais aussi combien il est préférable d'arriver à Constantinople par le Bosphore! Le voyageur venu par la Méditerrannée, quelle qu'ait été sa route, a déjà ren-

contré en chemin le ciel et la végétation du Midi ; pour celui qui a choisi la mer Noire, au contraire, toutes les impressions sont septentrionales et froides, et un léger mouvement du gouvernail lui fait apparaître la nature du Sud sans transition.

Le premier point sur lequel l'œil se porte à la sortie de la mer Noire, c'est le château ruiné situé sur un promontoire de la côte d'Asie et auquel correspond un autre moins important sur la côte d'Europe : les Gênois les avaient construits au XIVe siècle pour s'assurer la possession du détroit; aujourd'hui les navires vont chercher le permis au fort d'Anadoli-Kavak construit sur la rive d'Asie, à la base même du promontoire. Les montagnes s'échelonnent de ce côté jusqu'à celle du Géant, qui les domine toutes, et du sommet de laquelle on embrasse un splendide panorama. Un peu plus loin commencent sur la rive européenne les habitations bâties au bord de l'eau et adossées à des collines où s'épanouit une végétation italienne ; les noms des villages changent, mais les maisons continuent presque sans interruption. Buyuk-Déré se distingue par les belles résidences d'été des ambassadeurs ; on peut faire de là une excursion agréable aux platanes, à l'aqueduc et à la forêt de Belgrade, célèbre surtout par ses arbres d'essences presque toutes septentrionales et dont l'ombrage est doublement apprécié dans un climat chaud. Voici Thérapia, joli petit port où le palais de France s'élève dans une position charmante ; le Bosphore s'élargit pour former en Asie la délicieuse baie de Beykoz ; au détour suivant la vue embrasse plusieurs pointes, et dans le fond le château d'Europe, Roumeli-Hissar. Ce château est remarquablement pittoresque, dominé par trois énormes tours à double étage d'où s'abaissent jusqu'aux îlots des tourelles reliées par des courtines

crénelées. Les quatre tours en ruine d'Anadoli-Hissar, le château d'Asie, y font pendant sur le rivage opposé; tous deux datent du conquérant de Constantinople, qui les construisit quelques années avant la prise de cette capitale.

A partir de ce beau site, le plus beau peut-être de tout le détroit, le panorama continue; les gorges boisées, les collines, les maisons entourées de cyprès et de pins d'Italie se succèdent, Bebek, Arnout-Keui, Kourou-Tchechme, et l'on ne saurait s'étonner de cette foule d'habitations groupées sur le Bosphore, lorsqu'on songe qu'à Constantinople il n'est personne dans une position aisée qui n'y possède sa villa; les grands seigneurs n'ont qu'un pied-à-terre dans la capitale, et s'ils viennent le matin à Stamboul pour affaires, ils s'en retournent le soir respirer la fraîcheur de leurs jardins. De là cette prodigieuse ligne de résidences de toutes grandeurs, depuis les palais du sultan jusqu'au moindre pavillon d'un marchand grec ou arménien, et ce continuel mouvement de bateaux à vapeur toujours encombrés et s'arrêtant aux moindres petits ports. Enfin, au dernier tournant, Constantinople apparaît, et l'œil éperdu ne sait où se fixer; il erre des mosquées aux palais, des minarets aux innombrables maisons, au port rempli de navires, aux caïques volant sur l'eau de tous côtés.

Au premier moment je ne voyais plus rien, tant je me sentais écrasé par l'immensité de la scène, qu'il est impossible d'embrasser toute à la fois, dont chaque côté vous réclame, vous éblouit, et que je déclare, dans ma totale impuissance à en donner une idée, le tableau le plus vaste et le plus magique qui soit au monde!

Un grand amphithéâtre de collines entoure un vaste golfe, la Corne-d'Or, port gigantesque qui débouche dans le détroit et semble à lui seul déjà tout un Bosphore.

Sur ces collines les maisons sont serrées l'une contre l'autre, interrompues seulement par des cyprès noirs ou de blancs minarets (antithèse qui peut sembler forcée et n'est que juste). Toute la longueur du golfe, à gauche du voyageur, est occupée par Stamboul même, qui s'étend sur la péninsule baignée d'un côté par le port, à l'extrémité par le détroit, et de l'autre côté par la mer de Marmara, où le Bosphore aboutit. Le faubourg d'Éyoub, qui suit le Phanar ou quartier des Grecs, termine ce rivage de la Corne-d'Or vers l'entrée de la rivière des Eaux-Douces. La droite du port est occupée par Péra, qui domine Galata, et le quartier de Tophané, situé plus en retour sur le Bosphore même ; à l'autre rive, enfin, brille Scutari avec ses maisons, sa caserne, son champ des morts.

Trois ponts relient les deux côtés du port, ponts plats en bois avec deux renflements de voûtes vers le milieu pour laisser passer les grands bateaux ; deux sont payants, un para par personne, vingt-cinq pour une voiture; le passage du troisième est gratuit en faveur des pauvres. On peut rester de longues heures sur ces ponts sans éprouver un moment d'ennui ; c'est un tableau qui change sans cesse, et le matin surtout, lorsque arrivent les bateaux à vapeur du Bosphore, l'animation l'emporte sur celle des rues les plus vivantes de Londres.

Les planches crient sous les pas d'hommes de toutes les provinces de l'empire, et parmi les Turcs que de types différents : depuis l'élégant, coiffé du fez et vêtu à la française, le bourgeois qui n'a pas encore répudié le turban aux plis amples, le prêtre que distinguent les rubans blancs qu'il attache à ce même turban drapé avec plus de recherche, le soldat en veste bleue et pantalon blanc, jusqu'au portefaix déguenillé, à moitié courbé sous l'énorme poids qu'il a sur le dos, le conduc-

teur d'ânes, poitrine et jambes nues, le mendiant en haillons, les marchands d'eau, de sucreries ou de gâteaux! Les femmes ne manquent pas; d'abord les grecques, dont la toilette est presque européenne, sauf le mouchoir attaché avec grâce sur l'arrière de la tête; les juives, vêtues comme les musulmanes, mais la figure découverte et chaussées, par ordre, de pantoufles noires; les arméniennes qui, par une sorte de compromis, s'habillent à la grecque et se voilent souvent à l'orientale; quelques européennes et les turques enfin, vêtues toujours d'une seule couleur, robe étroite et manteau non doublé (feredji) flottant par derrière; sur la tête, au-dessus d'une calotte ornée que l'on distingue sous leur voile, ce long voile blanc auquel s'ajoute le yashmack qui leur couvre une partie du nez et tout le bas du visage.

Anes, cavaliers, troupeaux de moutons, d'oies et de dindons, voitures, chaises à porteurs se font faire place au milieu de la cohue, et que la description est encore incomplète ! Je n'ai cité ni les prêtres grecs à la coiffure desquels pend une gaze noire, ni les soldats bulgares sous leurs peaux de mouton, ni les Albanais aux blanches fustanelles, ni les Persans au bonnet brodé en pointe, ni les derviches, ni les bateliers appuyés sur la balustrade du pont et appelant les clients... Mais il faudrait prendre un kaléidoscope aux mille figures pour se représenter les effets de ce kaléidoscope vivant.

Commençons par le côté le moins caractéristique, l'Européen ; la colonie franque demeure à Péra. On gravit les montées assez roides de Galata, le faubourg commerçant où abondent les tavernes des matelots, les comptoirs des changeurs et les maisons de banque ; puis, par des escaliers nombreux, des masures, des boutiques

en plein vent, des maisons en ruine et des égouts que l'on creuse, on parvient au quartier d'en haut qui vise à l'élégance : les Européens et le corps diplomatique l'habitent.

J'y trouve une longue rue à magasins, des hôtels, les résidences des ambassadeurs ; celle de Russie est un palais surmonté partout, comme une vraie demeure princière, d'aigles à deux têtes plus grandes que nature.

Le costume européen envahit ce quartier de la ville ; j'aurais presque pu me croire dans quelque port d'Italie ou d'Espagne, mais un enterrement arménien passa près de moi : le mort, revêtu de ses habillements, était porté dans un lit, le visage découvert. Le convoi s'avançait gravement, précédé de la croix, quand il fut contraint de se ranger pour faire place à la voiture et aux gardes d'une sultane. Cet incident me rappela quels sont les maîtres du pays.

Ce que Péra renferme de mieux, ce sont les promenades du grand champ et du petit champ des morts, cimetières qui donnent de l'air, de la fraîcheur, grâce à leurs cyprès, et d'où l'on découvre, puisqu'on est en haut ou à mi-côte, toute la ville de Stamboul étendue en face avec ses mosquées et ses minarets qui se détachent sur le ciel. Comment ne pas rappeler qu'il est peu d'endroits où les couchers du soleil soient plus extraordinaires et ses levers plus vaporeux ? Le matin ce sont des ombres transparentes, le soir c'est un éclat que l'œil a peine à contempler dans toute sa splendeur et qui se reflète dans les eaux du port.

Dès le premier soir je voulus jouir de la promenade en caïque : c'est une barque longue, élancée comme la gondole vénitienne, et sortant de l'eau comme elle aux deux extrémités ; l'intérieur peint en jaune est orné de sculptures ; on s'étend au fond sur des coussins, la tête

au niveau de l'eau; l'esclave ou le guide s'accroupit sur le rebord derrière vous; le rameur occupe le banc; la sensation est délicieuse, on glisse comme si l'on devenait cygne et l'on jouit complétement du far-niente sous le plus beau ciel du monde. Le revers de la médaille, c'est que le moindre faux mouvement fait chavirer la fragile embarcation; ainsi quand même le caïque penche à droite ou à gauche, il faut se garder de vouloir rétablir soi-même l'équilibre.

Devant l'insignifiant bâtiment de l'amirauté on conserve encore de vieux vaisseaux de Navarin; pendant la guerre de Crimée on avait converti ces invalides en hôpitaux. Des corps de garde flottants établis sur des radeaux au milieu du port produisent un effet curieux. Nous avons débarqué à l'autre extrémité de la Corne-d'Or, du côté de Stamboul, près de la mosquée d'Eyoub, où les nouveaux sultans ceignent le sabre, insigne de leur dignité, cérémonie qui présente beaucoup d'analogie avec l'antique couronnement des rois de Hongrie.

Le lieu est frais et mélancolique; une allée bordée d'arcades, à travers lesquelles on aperçoit des tombeaux, conduit à la chapelle où sont déposés les restes du saint : c'est presque le seul endroit de ce genre dont aucun baghchich ne puisse procurer l'entrée aux infidèles; baghchich, je le signale ici une fois pour toutes, se dit en français pour boire, et quelque peu d'aptitude qu'on ait à apprendre les langues étrangères, dès les premiers moments d'un séjour en Turquie ce mot se grave à jamais dans la mémoire.

Mais qu'importent Éyoub et Péra, c'est à la ville même que j'ai hâte d'arriver. Après avoir descendu la côte de Galata, passé le pont, traversé une porte, me voici dans un inextricable dédale de petites rues montantes, roides, étroites, bordées de maisons en bois, ordi-

nairement à deux étages, surplombant le rez-de-chaussée et soutenues par des poutres d'appui ; les fenêtres sont treillagées, les murs peints en rouge, en bleu, en blanc, en jaune ; mais les rayons du soleil donnent à cette peinture étrange des reflets étonnants. Ajoutons, pour achever le tableau, que le rez-de-chaussée forme un magasin ouvert, et que souvent du toit triangulaire retombent des plantes grimpantes, du jasmin, de la vigne ou des liserons. Au coin des rues, c'est tantôt une fontaine qu'orne une sentence du Coran, tantôt un pavillon à plusieurs faces, surmonté d'un toit en saillie et renfermant une tombe sainte ; plus loin une imposante mosquée à plusieurs minarets, une autre infiniment plus modeste à un seul petit minaret qui s'élance du toit couvert en tuiles, ou enfin l'entrée obscure d'un des principaux bazars, tendue d'une chaîne pour n'en permettre l'accès qu'aux piétons. Le grillage en fer des tombeaux est d'un travail exquis, dont l'art est malheureusement perdu ; de petites coupes en cuivre sont attachées aux fontaines par des chaînettes, afin que chaque passant puisse se désaltérer ; on reconnaît à cet usage la terre de la chaleur et du Coran. Mahomet n'a-t-il pas promis aux vrais croyants des fontaines éternelles et menacé les impies de boire à jamais des torrents d'eau bouillante ?

Le voyageur n'est pas toujours sans éprouver quelque désappointement. Les cimetières, que nos habitudes religieuses aiment à se représenter comme le séjour de la paix et du recueillement, ne sont, si j'en excepte Eyoub, que de vrais carrefours à débarras, où l'un attache son âne, l'autre laisse ses moutons, où le troisième vient jouir d'un sommeil tout terrestre, où les femmes s'installent pour regarder les promeneurs. Ces cimetières sont ordinairement sans clôture, tombe

contre tombe, pierres crevassées, pierres branlantes, pierres négligées. Chez les riches l'ensemble est mieux entretenu, la dorure et la couleur sont plus longtemps restaurées; quant aux saints prêtres de Mahomet, ils ont de charmantes chapelles à grillages dorés et les sultans une mosquée tout entière. On ensevelit les Turcs sans cercueil, couchés entre deux planches, auxquelles chaque proche parent en joint une autre; on place dessus une pierre un peu inclinée, genre de sépulture auquel la pluie, qui défonce le sol, nuit singulièrement. Sans cet inconvénient majeur un tombeau musulman, dans toute sa simplicité, n'a rien qui ne se concilie avec notre respect pour les morts: il se compose d'une pierre plate, dans laquelle souvent on pratique une cavité pour recevoir l'eau de la pluie (les pauvres enfants, les oiseaux altérés en profitent); à chaque extrémité de la dalle s'élève une pierre, toutes deux taillées en pointe si c'est le tombeau d'une femme et l'une ornée d'une coiffure (en pierre) si c'est un homme.

La réforme laisse ici son empreinte; de toutes parts le tarbousch remplace le turban, et, par suite du délabrement des cimetières, dans peu de temps une pierre tombale surmontée de l'ancienne coiffure deviendra aussi rare qu'un monument romain.

On retrouve encore, en effet, quelques traces de ces derniers dans Constantinople, car au cachet oriental qu'elle offre à l'Européen se joint la foule des souvenirs dont les bouleversements n'ont point balayé tous les vestiges, mais qu'ils ont, au contraire, réunis et confondus. C'est ainsi que la mosquée d'Achmet forme un des côtés de la place de l'Atméidan. Là fut autrefois l'Hippodrome, beaucoup plus vaste et plus imposant, où s'élèvent encore deux obélisques, témoins insensibles de tant de révolutions. Il reste aussi une petite colonne

torse composée de trois serpents de bronze entrelacés, et tous trois privés de leur tête. Que sont-elles devenues? On prétend les montrer au voyageur dans le petit musée de Saint-Irène; mais elles paraissent apocryphes. et, selon toute vraisemblance, les véritables furent anéanties dans un de ces incendies qui tant de fois dévorèrent les quartiers de Byzance.

En voici un souvenir presque caché dans un groupe de maisons turques, la *colonne brûlée;* la statue de Phidias dont Constantin l'avait surmontée a disparu, et il n'est resté que peu de chose de ce monolithe de porphyre. La colonne de Marcien s'élève au milieu des jardins du sérail. Il est triste de dire que l'incurie du régime turc pour les monuments anciens se révèle à chaque pas : le piédestal de l'obélisque de l'Atméidan a été découvert et entouré de grilles aux frais d'un Autrichien, qui n'obtint qu'à grand'peine l'autorisation nécessaire. Les maisons de cette place sont construites en partie sur les gradins de l'amphithéâtre, et, sans nul doute, un déblaiement amènerait d'importantes découvertes. Dans la ville même on connaît l'existence de beaucoup de tombeaux antiques et d'inscriptions latines, mais sans pouvoir parvenir à les trouver, tant ils sont soigneusement cachés par les musulmans, qui ne veulent pas laisser les giaours profaner leurs demeures. Leur respect pour les morts les engage souvent, il est vrai, à allumer un cierge devant des sépulcres chrétiens du temps de l'empire grec. Que de pensées font naître les mille tableaux qui se sont succédé devant ces vieux monuments depuis les luttes de l'arène, les horreurs de vingt-six siéges, les persécutions contre les chrétiens vaincus, jusqu'aux séditions intestines, aux meurtres des sultans et au massacre des janissaires! Mais reste-t-il même le temps de rêver quand, pour se rendre

d'un lieu intéressant à un autre, il faut pendant une heure fatiguer sa monture dans les labyrinthes de la vieille Byzance? C'est ce qui m'est arrivé hier en allant visiter le château des Sept-Tours, situé à l'extrémité occidentale de la ville. Je descendis en passant dans la citerne dite des Mille et une Colonnes, Bin-Bir-Direk (n'oublions pas que nous sommes en Orient, le pays de l'exagération). C'est un vaste souterrain dont les voûtes reposent sur de hautes et minces colonnes; on se croirait dans une basilique subitement engloutie; il y fait presque nuit et le sol est fort humide; mais, au lieu du silence qu'on s'attend à y trouver, s'élève le bruit des nombreuses navettes à tisser qui ont envahi la vieille citerne de Constantin.

Le château des Sept-Tours qui domine le détroit et la mer de Marmara est triste, délabré. Il enclôt en pentagone un jardin peu soigné où végète un figuier près d'une mosquée sans importance. Adossé à l'ancienne enceinte, il en formait même une des portes, qu'on a soigneusement murée, afin, dit la légende, que les chrétiens n'y rentrent plus en conquérants. Malheureusement pour les Osmanlis ces légendes n'ont jamais rien empêché, témoin la porte de l'Alhambra à Grenade (1).

A partir de ce point on peut faire une curieuse promenade hors des murs, et les murs de Constantinople sont encore un des meilleurs vestiges du passé. Pour compléter ma description topographique de Stamboul, je dois ajouter que la ville forme une espèce de triangle dont la Corne-d'Or est un côté, le Bosphore la pointe, la mer de

(1) Au-dessus de la porte de l'Alhambra sont sculptées une main et une clef; la légende disait : tant que la main ne saisira pas la clef, les chrétiens ne s'empareront point de la forteresse; cependant, aujourd'hui comme du temps des Mores, sur la vieille pierre sculptée la clef échappe encore à l'étreinte de la main.

Marmara l'autre côté, et la terre ferme la base. Les deux extrémités de cette base sont le château des Sept-Tours sur la mer de Marmara et le faubourg d'Eyoub sur la Corne-d'Or; les murs s'étendent d'un de ces points à l'autre; construits au milieu du ve siècle, ils sont restés en grande partie ce qu'ils étaient; le temps les ronge de son mieux, mais il trouve si forte résistance chez ces vieilles pierres qu'il s'use les dents au travail et n'avance que lentement. Il y a trois enceintes séparées par des massifs de verdure; les deux dernières sont garnies de tours, le plus souvent carrées et accolées alternativement contre l'un et l'autre mur. Ces tours, présentant tous les degrés divers de conservation depuis la solidité parfaite jusqu'à l'extrême caducité, se succèdent sans intervalle et si nombreuses qu'on en voit une quarantaine à la fois. Stamboul a disparu derrière son triple mur; pas une seule flèche de minaret ne le dépasse, et l'on est singulièrement impressionné par la longueur extraordinaire de cette enceinte qui semble entourer une ville anéantie.

A côté de ces restes grandioses s'étendent sous des cyprès séculaires de vastes rangées de tombeaux turcs: la mort près de la ruine; puis vient une porte, dont la vieille inscription grecque subsiste encore, près de laquelle le cœur bat douloureusement, car ici les Turcs unirent tous leurs efforts dans un élan irrésistible; ici Constantin Dracosès opposa son héroïque et suprême résistance. N'y a-t-il pas une leçon dans ces champs des morts s'alignant auprès des fortifications démantelées, tombes qu'on ne saurait compter, tombes des vainqueurs qui s'en vont en poussière auprès des murs encore debout portant le nom des vaincus? Il est peu d'endroits où l'on sente mieux qu'en Turquie l'envahissement de la mort : chez nous, on enferme les sépultures, on les entoure de murs,

de grillages ; ici, partout où se présente un espace libre, c'est la mort qui le prend, se hâte d'y installer sa pierre et vient unir sa pensée à toutes les scènes de la vie. Pour compléter le tableau, dans ces solitudes imposantes, je rencontrai un enterrement turc, le mort porté sur une planche et recouvert d'un drap rayé; ses parents le suivaient avec un iman psalmodiant des prières; c'était fort triste; mais quel autre sujet eût mieux été en harmonie avec un pareil cadre?

En rentrant par la porte d'Andrinople, je visitai un vieux palais en ruine, construit entre les deux enceintes et s'appuyant sur les deux murs. Une grande salle occupe le bas; dans l'étage supérieur se sont entassées de pauvres masures habitées par des juifs. Femmes et enfants crient au scandale, à la profanation, quand on pénètre chez eux pour atteindre un reste de balcon d'où l'on découvre une vue splendide ; à la sortie, enfants, femmes, hommes faits et jeunes gens, tous tendent la main et vous poursuivent de demandes de bagchichs. Les Turcs ont donné à ces ruines le nom de Téker-Séraï: elles appartiennent probablement à l'ancien palais de Magnaura, élevé au IXe siècle dans le quartier de l'Hebdomon et décoré surtout par l'empereur Théophile.

IV

Centre d'un empire qui embrasse dans son sein tant de nationalités différentes, Constantinople participe au caractère de chacune d'elles. Il est vrai que cette étendue territoriale, fractionnée par la diversité des races qui l'occupent, est une des causes de la désorganisation musulmane. De grandes conquêtes amènent infailliblement, dans un temps plus ou moins éloigné, un démembrement partiel des pays conquis, et l'état actuel des provinces de l'empire laisse aisément prévoir l'imminence de ce démembrement. Les unes, en effet, quoique placées sous la surveillance immédiate du gouvernement, sont troublées par d'incessants désordres ; les autres, qui échappent à son action directe, ne sont soumises que selon le degré de terreur que le pacha sait inspirer ; dans d'autres, enfin, ces hauts fonctionnaires eux-mêmes sont parvenus, en se constituant des pachaliks héréditaires, à se créer une demi-indépendance qui, plus d'une fois, menaça l'autorité suzeraine et que le premier jour rendra complète. Pour la plupart de ces possessions, la souveraineté de la Porte consiste dans la demande d'un tribut annuel, dont la perception rencontre souvent les plus grandes difficultés ; mais cet impôt, une fois perçu, c'est à Stamboul qu'on l'expédie. C'est donc à Constantinople peut-être que l'universalité de la domination turque conservera le plus longtemps son prestige : quel que soit le degré de soumission des tributaires, ils y

envoient leurs produits les plus riches pour satisfaire aux somptuosités du harem, peuplé lui-même de leurs jeunes filles les plus belles. En un mot, il devient de jour en jour plus évident que Constantinople attire encore à elle, mais ne rayonne presque plus au dehors.

On conçoit qu'un Turc de l'ancien régime, qui ferme les yeux sur le progrès européen, qui refuse de le reconnaître et, ne quittant point Stamboul, ne s'aperçoit pas de son peu d'influence extérieure, puisse encore se faire illusion, se croire de la race dominatrice et conquérante : il voit affluer chez lui le luxe de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; il trouve rangées à l'arsenal les clefs de toutes les villes de l'empire et peut se désaltérer avec l'eau du Nil, du Tigre ou de l'Euphrate (1). Le centre moral subsiste donc plutôt fantôme que réalité; le centre matériel est encore vivant, grâce au commerce d'une grande ville, au luxe nécessaire à une grande capitale musulmane. De là cette multiplicité de types divers qui se croisent dans les rues; de là l'animation et l'encombrement de ces rues demeurées hors de toute proportion avec la population qui s'y presse.

Rien n'est plus malaisé, en effet, que de circuler dans ces voies étroites. Au milieu de la foule des acheteurs, des gens affairés, des marchands ambulants, des promeneurs et des mendiants, on rencontre les charrettes attelées de buffles; les ânes, dont la charge déborde des deux côtés, ou deux ânes attachés l'un derrière l'autre entre deux énormes planches et s'avançant au risque de tout renverser; des hommes portant à quatre quelque lourde pierre suspendue entre des cordes dont chacun saisit une extrémité et court droit devant lui

(1) On vend à Constantinople l'eau des principaux fleuves de l'empire. Le sultan ne boit que de l'eau du Nil.

sans égard pour les piétons ; un pacha dont le cheval piaffe, tandis que le maître égrène son chapelet, et l'escorte et la voiture d'une sultane ; le cocher marche à côté en tenant les rênes, l'eunuque suit à cheval, les gardes sont armés de bâtons, qu'ils ne se font pas faute d'employer. Enfin, quand le malheureux voyageur qui s'est aventuré sans monture, épouvanté de la cohue, abasourdi par le tumulte, cherche un coin où poser le pied, là, précisément au milieu de la route, est étendu un gros chien qui se sent le maître, baille en vous regardant, ne bouge pas d'une ligne et vous contraint de vous écraser contre le mur plutôt que de l'effleurer ; vous ne ménagiez guère le passant, mais vous n'osez molester le quadrupède, et lui, connaissant son pouvoir, vous contemple tranquillement ou dort du meilleur sommeil malgré le vacarme. Mais si, par malheur, votre pied le touche, ne fût-ce qu'en frôlant l'extrémité de sa queue, il se redresse irrité, se jette sur vous et remplit l'air de ses hurlements.

Ces animaux passent leur vie dans la rue : on les y voit naître, grandir, manger, dormir et mourir, mais surtout dormir ou se battre, et la vue d'un chrétien, dont ils reconnaissent le costume, irrite fortement leurs nerfs. Heureusement les Turcs eux-mêmes, les enfants surtout, ne se font pas faute de leur donner de temps à autre un vigoureux coup de pied, qui commence à rabattre leur fierté. Les alliés, d'ailleurs, en ont empoisonné un grand nombre ; mais il en reste encore beaucoup trop : sur une seule petite place j'en ai compté quarante-sept. Ils sont presque tous de la race chien renard ; il en est d'un gris noirâtre, mais le jaune fauve domine. Pour dernier mot sur ces tyrans à quatre pattes, qui se détestent entre eux autant qu'ils détestent les infidèles et se pourchassent quand les uns envahissent les quartiers des

autres, j'ajouterai que la tolérance accordée à leurs excès est justifiée en quelque sorte par le service qu'ils rendent en faisant disparaître les immondices de toute nature qui, sans leur voracité, encombreraient la voie publique où l'on a coutume de les jeter sans cérémonie.

Échappé à la confusion, au bruit, à la chaleur des rues, véritables abîmes, le voyageur aime à chercher l'ombre dans le bazar; la lumière du dehors est si éclatante qu'à l'entrée on croit pénétrer dans la nuit. Le grand bazar de Constantinople est formé de petites ruelles voûtées se croisant à angle droit; les voûtes sont peintes en raies noires et blanches : l'ensemble, entouré d'un grand mur, est éclairé par des coupoles peu élevées. Là règne un demi-jour qui permet tout au plus de distinguer les marchands et les marchandises et de ne pas se heurter contre les allants et les venants. Le Bezestein, où l'on vend les armes et les objets de prix, ferme de bonne heure, et l'on y est, au premier moment, moins ébloui qu'on ne pense. Il faut découvrir les beaux objets parmi beaucoup de vieilleries; mais si l'on cherche avec soin l'on finit ordinairement par trouver, surtout si l'on s'adresse aux Arméniens, ces rusés pourvoyeurs du luxe de Constantinople. Les ventes à l'enchère se font par l'entremise d'un crieur, qui parcourt le bazar en tenant à la main l'objet à vendre et recueille les offres d'une voix peu harmonieuse.

Le monde féminin abonde et discute les prix comme à Paris; le monde voleur, et voleur adroit, fourmille également, second point de ressemblance avec les villes civilisées. A vrai dire, nos cotonnades envahissent le bazar et le coup d'œil général y perd, tandis que beaucoup de marchands ont remplacé la nonchalance et l'ancienne boutique turques par une activité et un comptoir européens. Où faudra-t-il bientôt chercher le type oriental

sans mélange, puisqu'ici déjà l'on commence à copier notre civilisation? Il est vrai que l'exemple part de haut, le sultan lui-même ne s'habille-t-il pas à l'européenne?

Les imitations réussissent rarement au premier abord, parce qu'on veut greffer le nouveau sur l'ancien, donner une nouvelle écorce à la vieille séve, plutôt que de répudier franchement l'ancien pour le nouveau. La redingote sied fort mal aux Turcs de l'ancien régime ; peut-être leurs enfants auront-ils appris à la porter ; j'en dirai autant de la tentative de civiliser le vieux palais du séraï, tentative déplorable à tous égards, tandis que le palais de Dolma-Bagtché, construit sur les nouveaux principes, a fort bien réussi.

L'ancien palais est situé à la pointe même du port; de l'extérieur on ne voit que de nombreux petits bâtiments presque tous en bois, recouverts de toits triangulaires, environnés de beaux cyprès : le passant se figure, derrière les murailles crénelées de l'enceinte entrecoupée de grosses tours, des jardins enchanteurs dignes des *Mille et une Nuits*. L'effet intérieur est moins brillant : les divers bâtiments sont séparés sans ordre par des potagers peu soignés et des avenues dans un fâcheux état de malpropreté. Le palais, construit sur l'élévation qui domine la Corne-d'Or, est précédé d'une cour sans caractère. A l'intérieur, par un vestibule peu élevé et un escalier couvert de nattes, on parvient à des salons décorés avec un mauvais goût révoltant ; les peintures en grisaille représentent des paysages impossibles, dans le genre de ceux qu'on retrouve encore quelquefois dans les salles d'auberges des petites villes de France; les meubles ne sont pas simples mais communs, et chaque pièce est enrichie de plusieurs pendules-colonnes de pacotille. Enfin, pour former une galerie de tableaux, on a réuni récemment quelques méchantes gravures

semblables à celles de nos étalages de foire, représentant des scènes de la vie de Napoléon I[er] et de Louis-Philippe.

Que ne laissait-on à ce vieux palais le style oriental qui lui convenait si bien, témoin la délicieuse petite salle de bains, seule digne, avec la vue dont on jouit de la salle ronde, d'arrêter l'attention du voyageur ? Du reste, le séraï est peu habité. Le sultan n'y demeure plus, mais il y vient tous les ans en grande pompe, le soir de la *Prédestination*, recevoir des mains de sa mère une nouvelle épouse. On montre le salon où la présentation a lieu. Une partie du séraï sert de résidence aux femmes du sultan défunt et de prison passagère aux sultanes qui ont encouru le mécontentement du maître.

Une seconde destination est celle de bibliothèque, et dans cette bibliothèque sont entassés, assure-t-on, les trésors les plus précieux. Indépendamment des œuvres poétiques de différents sultans, entre autres de Mahomet II et d'Achmet III, on doit y trouver les traductions arabes de beaucoup de fragments latins que nous avons perdus. Ce sont là des richesses mortes entre les mains de ceux qui les possèdent ; on a la plus grande difficulté à obtenir un ordre pour visiter la bibliothèque, et même, cet ordre donné par le grand vizir, on y gagne seulement de voir quelques uns des ouvrages nouveaux, mais jamais d'examiner les anciens manuscrits.

Avant de quitter l'enceinte du palais on s'arrête devant le trône des sultans, baldaquin à colonnes couvert de pierreries et relégué dans un petit pavillon noir, devenu maintenant garde-meuble. Le sultan se civilise au point de préférer nos fauteuils à la pompe du trône de ses ancêtres.

La cour du palais donne dans une seconde cour plus large, environnée d'arcades, plantée de sycomores et de

cyprès et fermée par une porte gothique crénelée et flanquée de deux tourelles. Sous la porte une boule dorée pend au-dessus de la place qu'occupe le sultan lorsqu'il reçoit aux jours de fête l'hommage des hauts fonctionnaires de l'État. Un détail curieux sur ces réceptions, c'est que le Grand Seigneur demeure immobile et impassible devant tous les saluts; arrive le chef de la religion et le sultan se précipite pour s'incliner lui-même le premier.

Si de ce palais, triste et presque abandonné, on passe à celui de Dolma-Bagtché, le contraste est grand. A la pointe de Tophané et, non sans intention peut-être, sur le côté européen du port, Abdul-Medjid s'est fait construire une résidence vaste et imposante : des murs de marbre blanc donnent un charme oriental à une architecture un peu européenne; je n'ai vu, hélas! que l'extérieur; l'intérieur est-il encore envahi par le mauvais goût? Des jardins, des parterres de fleurs se reflètent dans l'eau autour de cet élégant édifice, et la position est merveilleuse, la plus belle, je crois, de tout Constantinople, ce qui est beaucoup dire. Le palais s'élève sur la rive même du Bosphore, à l'endroit où il est le plus étroit, en face de Scutari, qu'on distingue parfaitement; à gauche, le Bosphore commence sa courbe vers la mer Noire; à droite, on voit la Corne-d'Or, tout Stamboul et l'entrée de la mer de Marmara s'ouvrant précisément assez pour montrer ses îles; puis un mouvement continuel de bateaux, de caïques et de steamers dont rien ne saurait donner l'idée.

Après les palais, le souverain. Chaque vendredi le sultan va faire sa prière solennelle dans une mosquée différente. Hier c'est à Kadi-Keui, sur la côte d'Asie, qu'il avait résolu de prier et je m'y rendis en caïque. De l'antique Chalcédoine, dont Kadi-Keui occupe la

position, il ne reste aucune trace, et le lieu est assez insignifiant par lui-même, quoiqu'en face de la pointe du séraï; mais la foule s'était amassée, curieuse de contempler son maître, car le sultan visitait pour la première fois de sa vie ce faubourg de sa capitale. Une haie de soldats venait de se former; les gardes-nobles comme marque distinctive portent un grand collet droit galonné d'or qui ressemble fort à un carcan; les agents de police sont en tunique garnie sur chaque côté de la poitrine de cinq petites cartouchières en cuivre; les musiciens portent la veste bleue avec de larges parements rouges et huit rangs de brandebourgs jaunes et noirs. En général, les uniformes sont passables et les armes mal tenues.

Cependant le canon annonce l'approche du sultan. Les femmes se poussent, les soldats serrent leurs rangs, le caïque impérial fend les ondes, les pachas vont au-devant du maître, la musique joue (assez faux); le successeur des Amurath et des Soliman aborde... et l'on voit s'avancer à pas lents, presque en trébuchant, un homme maigre, pâle, épuisé; il passe sans jeter sur personne un salut de son œil morne, il entre dans la mosquée et pendant presque tout le temps se tient derrière une fenêtre à observer la foule. Peu satisfait de mon premier coup d'œil, je me suis placé pour la sortie derrière un amiral américain que les soldats n'ont pas osé faire ranger; le sultan sort, l'amiral s'avance, est présenté par son ambassadeur; le Grand Seigneur s'arrête et je reste cinq minutes près de lui, ce qui m'a permis de le contempler à loisir et sans scrupule; l'étiquette musulmane, qui défend de saluer le souverain, enjoint au contraire de le regarder en face. Quel triste spectacle! le visage est altéré, les yeux sont petits, caves, éteints; il se soutient à peine, parle à voix basse et a toute l'apparence d'un moribond.

Il était entièrement vêtu de noir, sans un seul ornement, voulant sans doute prêcher d'exemple pour ses réformes financières.

Abdul-Medjid est monté dans un second caïque, car l'étiquette ne permet pas que la même barque serve pour l'aller et le retour (1), et tandis qu'il s'éloignait dans son splendide canot, couché sous le dais doré, derrière le grillage d'argent, caché par les rideaux de velours cramoisi et de soie violette, volant à travers l'eau de toute la rapidité que peuvent donner quinze paires de rames fines, peintes et ciselées, je me souvenais des vers :

.... Quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain...
Quoi, pour le sceptre, une main défaillante,
Pour la couronne un front chagrin !

J'ai apprécié ce même jour les mérites du caïque : le mien a manqué sombrer au milieu du Bosphore, où une assez forte brise nous avait surpris. Il est vrai que l'emploi d'une barque est loin d'être obligatoire. Trente-deux steamers font journellement le service du Bosphore ; la traversée de Constantinople à Scutari demande un quart d'heure, et coûte une piastre (20 cent.). On s'entasse comme à Londres un jour de fête à Greenwich ou à Blackwall ; un espace est réservé pour les femmes sur l'arrière et, si elles ne parlent pas au giaour, elles ne se font cependant pas faute de le pousser et de lui donner des coups de leurs mains teintes de henné pour qu'il leur cède passage plus vite.

Leur affluence prouve qu'à Constantinople la loi mu-

(1) De même, lorsque le sultan se rend à cheval à la Mosquée, il change de monture pour le retour.

sulmane de l'absolue séquestration de la femme s'est un peu départie de sa rigueur. Leur vie intérieure est la même à Stamboul que dans les autres villes de l'Orient; elles occupent dans la maison un appartement distinct, tout un quartier séparé dans les palais. A Dolma-Bagtché le harem est à gauche, il forme plusieurs cours ombragées et fleuries. Leurs fenêtres sont toujours garnies d'un treillis de petites lattes fines et serrées; la réalité est moins triste que l'apparence, elles voient sans être vues. Quant à la vie extérieure, la seule dont le giaour puisse dire un mot, les dames de la classe bourgeoise sortent souvent; tantôt elles jouissent des délices du caïque où leur mari prend la place d'honneur; tantôt elles vont deux ou trois ensemble courir les rues et les bazars. Les dames riches se permettent beaucoup moins ce genre de distractions, on leur apporte les marchandises chez elles. Les femmes du sultan n'ont que des jours déterminés de promenade, le vendredi par exemple; elles se servent alors soit d'une voiture ronde, dorée, entourée de glaces et garnie de rideaux jaunes; soit de la vieille talika turque où l'on est accroupi sur des coussins et soumis à tous les cahots. Une escorte à pied et à cheval les environne.

Les Eaux-Douces d'Asie, les Eaux-Douces d'Europe et Fanar-Bagchich ont la vogue comme rendez-vous du beau monde. Aux Eaux-Douces d'Asie surtout, presque sur les rives du Bosphore, on voit les dames étendues sur les coussins qu'elles apportent, près d'un léger petit kiosque, au bord de ruisseaux limpides, un des plus grands plaisirs de l'Orient; et que font-elles? elles fument, mangent du rahat-lohum, pâte fort sucrée, et écoutent les éternelles et peu mélodieuses complaintes de musiciens ambulants. Un pareil divertissement fatiguerait peut-être à la longue par sa monotonie, mais

c'est la terre du far-niente, et pour l'étranger le coup d'œil est coloré et charmant.

Les Eaux-Douces d'Europe sont surtout fréquentées le dimanche et par des chrétiennes ; cependant quelques sultanes daignent se mêler aux infidèles dans ce beau parc, propriété d'un des plus opulents seigneurs de la Turquie. Le principal charme du lieu consiste en une longue prairie bordée de platanes et de sycomores, laissant place aux voitures, aux chevaux, aux ânes, aux mille groupes animés. Quelques faibles cascades tombent par des rigoles aux dessins mauresques sur des marches, en marbre, au milieu desquelles s'élèvent de petits kiosques en grillages dorés. L'eau est si peu abondante qu'on passe et on repasse aisément sur les marches pour aller s'asseoir dans ces légers pavillons.

Fanar-Bagchich est un phare asiatique situé sur une petite pointe de terre qui s'avance entre l'extrémité du Bosphore et la mer de Marmara proprement dite ; on s'y réunit le jeudi sous quelques cyprès que le temps a respectés, car la nature fait ce qu'elle veut et les hommes se gardent de l'aider. La vue est superbe, on embrasse en même temps les deux rives, celle de Scutari et celle de Constantinople vers le château des Sept-Tours, tandis que du milieu de la mer de Marmara sortent en pyramides cinq îles et tout un archipel de rochers. Les talikas sont nombreuses, car beaucoup de harems sont placés sur la rive d'Asie. On voit même cheminer lentement quelques lourds chariots à six ou huit places traînés par des bœufs et contenant toute une famille : ces *arabas* sont pittoresques à l'extrême. La poussière est considérable et l'utilité du yashmack se fait sentir ; les dames d'ailleurs le portent assez transparent pour laisser distinguer leurs traits. Les divertissements sont les mêmes, musique et sucreries.

Le chemin de retour traverse l'immense champ des morts de Scutari, véritable forêt de cyprès où les tombes sont entassées par séries innombrables. Quel triste spectacle pour une promenade de plaisir, se dit l'Européen... Rien pourtant n'est plus gai, car sur toutes les tombes du bord de la route se sont installées les dames auxquelles le manque de force ou de fortune interdit l'excursion jusqu'au phare : elles apportent des tapis de Smyrne aux tons rouges ou bleus, quelques friandises, un chibouque, des coussins et s'étendent pour regarder les passants. Les couleurs éclatantes et variées et le nombre considérable de ces dames encadrées dans les cyprès et les pierres tumulaires offrent un coup d'œil indescriptible. Là dessus mon coursier trébuche, s'arrête, refuse d'avancer : ce qui l'effraie, c'est au milieu de la route la carcasse d'un pauvre cheval à moitié rongé par les chiens ; nul ne songe à en débarrasser la voie publique déjà bien encombrée. En un mot c'est le pays des contrastes.

V

La soirée d'hier m'a laissé une de ces impressions qu'on n'oublie pas. J'étais sur une terrasse élevée, dominant les trois villes ; à mes pieds Galata endormie, autour de moi Péra, où les bruits de la journée avaient fait place au calme le plus profond, et en face Stamboul, l'immense cité, s'étendant sur son amphithéâtre de collines, couronnée par ses mosquées ; mais ce soir cette masse ordinairement si sombre était coupée par de nombreux points de feu ; et dans les airs, plus haut que les coupoles, sans lien apparent, brillaient tantôt quatre, tantôt deux, tantôt six petites barres lumineuses, parfois deux l'une au-dessus de l'autre, quelquefois même trois superposées, illuminations fantastiques dont on ne voyait pas la base et sur l'éclat desquelles se dessinaient de noirs et bizarres ornements. C'étaient les minarets dont on avait éclairé chaque étage et dont les balcons se détachaient sur cette lumière ; les minarets, trop frêles par eux-mêmes pour être aperçus dans l'éloignement et ne se révélant que par leurs colliers de feu. Et les coupoles laissaient échapper des reflets et l'on entendait même par intervalles un chant grave s'élever sous leurs voûtes, reflets et chants si insolites, si mystérieux qu'on eût dit une conjuration magique des génies, ces esprits bienfaisants, ou des djinns, ces fantômes de la nuit qu'évoque l'imagination orientale. La lune pure, large, belle comme elle l'est sous ce ciel fortuné, prêtait son éclat à

la scène merveilleuse et se jouait dans le Bosphore, argentant le sommet des mâts où rien ne trahissait la vie; au loin, enfin, l'Asie se révélait par la lueur de ses minarets, l'Asie s'unissant à l'Europe pour saluer le grand jour anniversaire de la naissance de Mahomet!...

Ce jour-là précisément, grâce au firman indispensable j'ai pu visiter les palais et les mosquées, trop vite, il est vrai, car la nécessité de tout voir en un jour ne permet de jeter qu'un rapide coup d'œil sur chaque édifice.

Avant d'arriver à l'enceinte du séraï on passe devant le palais de la Sublime-Porte où se réunissent les ministres : le nom a une célébrité européenne, mais le palais même, quoique vaste, n'offre rien de remarquable. Il est encombré de bureaux sans aucune indication, de sorte que le malheureux qui se présente pour affaires perd de longues heures à savoir où s'adresser, est renvoyé de porte en porte, et acquiert une triste opinion de l'ordre qui règne dans l'administration turque.

Sur la place ou cour extérieure du vieux palais, près du magnifique platane de Sainte-Hélène et des Janissaires, s'élève l'arsenal, ancienne église de Sainte-Irène, badigeonnée par-dessus ses mosaïques et remplie d'armes mal soignées; on remarque néanmoins dans le nombre le sabre du Conquérant, enveloppé jusqu'à la garde pour empêcher le regard de l'infidèle de le souiller, et la collection de clefs de toutes les grandes villes de l'empire, noms illustres et pour la plupart bien déchus.

Le musée des antiques, sauf les tombeaux en porphyre, est insignifiant. Bien entretenu et augmenté par des mains intelligentes, il pourrait devenir interessant au plus haut point.

Un autre musée assez curieux est celui où l'on conserve les costumes turcs détrônés par la réforme; ils

sont placés sur des mannequins en cire et leurs turbans pyramidaux, leurs bizarres accoutrements semblent presque fantastiques.

Le palais du tribunal occupe un des côtés de la place Sainte-Hélène ; on sort alors définitivement du quartier du séraï en traversant le corps de garde établi sous la voûte haute et étroite du Bab-Humaïoun, non loin de l'entrée de Sainte-Sophie. Tout auprès se trouve la plus délicieuse de toutes les fontaines de Stamboul. Au lieu d'être adossée à une maison, celle-ci forme un pavillon détaché avec un toit très-avancé, des clochetons dans les angles et au sommet, un fin grillage en fer doré et les arabesques les plus riches ciselées autour d'inscriptions turques : elle fut bâtie par le sultan Achmet III et nous offre un des types les plus parfaits du style de l'époque ; on aimerait à la dessiner si le dessin était praticable dans une ville où dès le premier trait de crayon l'attroupement se forme et pousse le sans gêne jusqu'à feuilleter l'album qu'ils vous ont arraché.

L'entrée de Sainte-Sophie n'a rien du grandiose des autres mosquées ; les accumulations successives du terrain obligent même à descendre quelques marches pour y pénétrer. Le portail, à l'est, peu élevé, soutenu par des colonnes anciennes, presque écrasé par les minarets lourds et sans ornements qui se dressent des deux côtés, s'ouvre directement sur une des rues les plus étroites et les plus animées. Les chrétiens pénètrent par une entrée plus humble encore. C'était l'heure de la prière, et en attendant qu'elle fût terminée nous montâmes par une pente douce jusqu'aux galeries du premier étage. Mais lorsque le regard s'abaisse sur la basilique il est difficile de retenir un cri d'admiration.

On peut décrire les mesures, les formes architecturales, les couleurs peut-être, on ne rendra jamais l'éclat,

l'harmonie, la sublime majesté de Sainte-Sophie. Ce qui frappe au premier coup d'œil dans ce vaste parallélogramme à côtés presque égaux, c'est la largeur de la nef, véritable église à elle seule, et surtout l'étonnante légèreté de la coupole. La coupole, à laquelle l'architecture byzantine subordonnait le plan tout entier de l'édifice, est le point central auquel tout se rapporte. Élevée sur un carré qui occupe le milieu de l'église, elle plane sur l'ensemble et paraît tenir à peine aux quatre piliers sur lesquels reposent les arcs qui la supportent. Aux arcs de l'est et de l'ouest se rattache de chaque côté une coupole secondaire hémisphérique, à laquelle trois autres plus petites viennent encore s'ajouter ; l'espace recouvert par ces neuf coupoles forme la nef, dont l'élévation augmente par degrés réguliers, depuis les petites voûtes, les hémisphères, jusqu'à la coupole principale, qui paraît flotter sur le tout. Entre la nef et l'enceinte de l'église s'étendent les bas-côtés construits à deux étages divisés chacun en trois compartiments : l'étage supérieur servait aux femmes ; il s'étend au-dessus de l'entrée, offrant ainsi une communication entre les deux côtés du haut.

Ces étages sont supportés par des colonnes; les huit du centre en brèche verte proviennent du temple d'Éphèse et font déjà sentir le second caractère de cette basilique, la magnificence. C'est ici surtout que Sainte-Sophie a perdu. Le culte musulman, interdisant toute reproduction de la figure humaine, a fait badigeonner ce qui n'était pas pur détail d'ornementation, mais ces détails même, feuillages et arabesques, conservés dans les galeries supérieures, permettent de concevoir ce que dut être l'ensemble. Qu'on se représente alors la basilique dans sa splendeur primitive, éclatante ici de mosaïques dont les dessins aux plus vives couleurs cou-

raient sur un fond d'or uni, là des marbres les plus variés, les plus rares, séparés par de longues bandes d'une espèce plus précieuse encore; les colonnes arrachées aux temples païens pour embellir le sanctuaire du vrai Dieu, et la lumière pénétrant à grands flots par les nombreuses ouvertures, faisant étinceler les mosaïques de verre de la coupole, reluire les fûts de porphyre et de vert antique, la table d'or et le ciboire d'argent.

La lumière, c'est le troisième caractère de Sainte-Sophie. Entièrement différente de ces cathédrales gothiques où le soleil d'Occident, déjà si pâle par lui-même ne pénètre que furtivement et tempéré par les vitraux, ici de toutes parts peuvent se répandre des flots de clarté : quarante fenêtres entourent la grande coupole, les petites voûtes sont percées de même, les arcs du nord et du sud, sous la grande coupole, sont garnis de quatre rangées superposées, et au-dessus de l'entrée principale une large baie cintrée reçoit tout l'éclat du couchant. Ce n'est pas l'église du catholicisme au moyen âge, se voilant à demi dans de mystérieuses et mystiques profondeurs, c'est l'église affranchie de la pauvreté des premiers siècles, unissant sans contrainte toutes les pompes de la terre aux pensées du ciel, appelant le soleil pour faire mieux resplendir ses magnificences, remplissant les parvis de prêtres, de diacres et d'enfants de chœur, triomphante en un mot et justifiant le cri d'orgueil de l'empereur Justinien lorsqu'il consacra le sanctuaire : « Je t'ai vaincu, Salomon ! »

Centralisation par la coupole, splendeur dans la décoration, lumière partout, voilà les trois caractères de Sainte-Sophie. Il me reste à constater ce que l'islamisme est venu détruire ou altérer. Beaucoup de fenêtres sont murées et l'on n'entre plus que par des portes latérales; mais la mosquée est encore pleine de clarté,

grâce au ciel d'Orient. Le badigeonnage jaune laisse aussi percer quelques importants débris de mosaïques; c'est une croix, la partie supérieure d'une madone; il est vrai que les conquérants arrachent journellement de petites pierres coloriées qu'ils offrent à l'étranger dans l'attente d'un bagchich (1). Enfin l'effet général est troublé par l'ordre établi dans la mosquée pour l'approprier au culte musulman. L'autel chrétien était placé à l'est, mais la Mecque étant située tant soit peu au sud-est (ce que les marins appelleraient au sud quart sud-est), le mihrab, la chaire et les nattes sont tournés dans cette direction. Il en résulte un aspect choquant, qui le serait beaucoup moins si les nécessités du culte avaient exigé une déviation plus franchement irrégulière.

La décoration musulmane consiste dans le *mihrab* ou niche qui indique la position de la Mecque, le *mimber* ou chaire à laquelle conduit un escalier très-roide garni de rampes à jour et en bas d'une porte sculptée, le *maksure*, tribune du sultan, grillagée et dorée, le *mahfil*, terrasse de marbre soutenue par de petites colonnettes et où se tiennent les lecteurs. D'énormes disques verts suspendus au point d'intersection des angles de la coupole cachent des chérubins en mosaïque et portent en lettres gigantesques les noms des quatre premiers successeurs du prophète. Autour de la coupole se déroule l'inscription célèbre : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre. »

(1) La mosaïque est formée de petits dés en verre d'une à deux lignes de diamètre. Pour les fonds d'or on se servait de ces mêmes dés recouverts d'une couche d'or sur laquelle était étendue une nouvelle surface de verre. Sous l'empereur Justinien, le nombre des desservants de la Basilique était de cinq cent vingt-cinq; il dépassait six cents sous Héraclius.

(SALZENBERG.)

Au moment de notre entrée dans Sainte-Sophie les mollahs étaient devant le mihrab et derrière chaque rangée de nattes se tenaient une rangée de fidèles. Le service se compose de prières et de chants; à des moments déterminés tous les assistants s'inclinent à genoux, puis se prosternent le front contre terre, se relèvent pour s'incliner de nouveau et ainsi de suite pendant longtemps. Quelques femmes se tiennent dans le bas-côté gauche. Le service terminé on dresse une échelle contre une chaise de bois élevée sur quatre montants; un prêtre gravit les échelons, s'installe sur des coussins et commence une instruction à laquelle prennent part beaucoup de fidèles qui l'entourent; d'autres disséminés dans la mosquée sont établis dans des postures diverses selon la partie de leur oraison à laquelle ils sont arrivés.

Les Turcs ayant muré la principale entrée, les portes sont placées aux deux extrémités d'une nef latérale; lorsqu'on les a franchies, la brillante vision s'évanoui et l'on se retrouve dans les immondices, le tumulte, la misère de Stamboul!

VI

A côté de Sainte-Sophie, les autres mosquées n'intéressent que faiblement. Le style turc de Constantinople, le dernier venu de tous les rameaux de l'architecture musulmane, est plutôt une imitation des monuments byzantins qu'une création spéciale. C'est ainsi qu'on ne voit à Stamboul que fort peu d'arches en fer à cheval et aucune coupole ouvragée. On a conservé les lignes un peu sévères de Sainte-Sophie, en augmentant le nombre des coupoles, en ajoutant des minarets très-élevés, mais dont les balcons sont presque l'unique ornement, et l'art musulman s'est réservé pour la décoration intérieure, les cours et surtout pour les fontaines qui en occupent le centre.

L'Ahmédieh, qui prend un des côtés de la place de l'Atméidan, est une des plus imposantes de ces mosquées. La coupole principale, centre et point dominant de l'édifice comme dans la basilique grecque, est appuyée sur quatre énormes piliers cannelés; plus bas s'y joignent quatre coupoles hémisphériques, entre chacune desquelles s'élève encore une petite coupole ronde. La décoration intérieure est très-simple, la cour entourée de portiques. Cette mosquée est la seule, celle de la Mecque excepté, qui possède six minarets; quatre s'élèvent aux angles de l'édifice même, deux aux angles de la cour.

Mohammedieh occupe un emplacement immense, est

surmonté d'un vaste dôme et n'a que deux minarets : l'intérieur se rapproche de l'Ahmédieh ; l'intérêt qui s'y rapporte c'est que l'enceinte renferme le tombeau très-simple de Mahomet le Conquérant.

Chah-Zaadé mérite une mention particulière pour son architecture élégante, la cour intérieure et la fontaine aux ablutions. Bajazet est riche de pierreries et d'ornements : dans la cour, vrai bijou au milieu de toutes ces cours gracieuses, une fondation attire des milliers de pigeons, et c'est une œuvre pie que d'acheter quelques biscuits pour les distribuer aux oiseaux ; ceux-ci guettent l'étranger, impatients de profiter de sa libéralité; les mendiants suivent l'exemple des pigeons.

Sulimanyeh se distingue par sa beauté particulière ; c'est le type de la mosquée turque. Toute mosquée importante doit avoir une première enceinte assez vaste, puis une cour intérieure, qu'on traverse avant de se rendre dans le sanctuaire, disposition qu'on retrouve dans cette merveilleuse cathédrale de Cordoue qui, sous le ciel d'Espagne, a conservé le souvenir de l'art oriental le plus fin, le plus pur (1).

Cette première enceinte de Sulimanyeh s'étend sur une terrasse où s'élèvent des cyprès et des platanes et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la Corne-d'Or. On pénètre dans la cour intérieure par une porte d'une grande élégance ; cette cour est entourée d'une galerie à colonnes surmontée de vingt-quatre petites coupoles.

(1) Dans les mosquées primitives, les arcades ouvrent directement sur cette cour intérieure dont ils forment un des côtés sans qu'aucun mur les en sépare. Telle était la cathédrale de Cordoue avant sa transformation en église, telle est encore l'architecture des anciennes mosquées du Caire. (Voir plus loin dans la deuxième partie.)

La mosquée même se compose d'une coupole aussi large et un peu plus haute que celle de Sainte-Sophie, reposant sur quatre piliers, de deux voûtes hémisphériques et de dix petits dômes. Deux des quatre minarets ont trois étages. L'intérieur est grandiose, les fenêtres sont garnies de vitraux persans où le vert domine. Dans une des galeries supérieures sont entassées des caisses et des malles de formes et de dimensions diverses : si les pèlerins partant pour la Mecque ne connaissent personne à qui confier leurs biens en toute sécurité, ils les déposent soit ici, soit à la mosquée d'Achmet ; s'ils reviennent ils les retrouvent intacts ; s'ils meurent en chemin le sanctuaire en hérite. Dans toutes ces mosquées on plaçait en prévision de la fête du soir de petites lampes en verre très-mince, retenues par trois fils de fer; les plus grosses sont suspendues à des œufs d'autruche ou à des boules vertes; ces lampes, dont le nombre ne se peut évaluer, forment des cercles, des lignes transversales, des courbes parallèles, un vrai dédale dont on cherche vainement à saisir le dessin, mais qui doit produire un effet curieux.

Il est peu ou point de mosquée importante sans *turbé*, c'est-à-dire de chapelle séparée où repose le fondateur de l'édifice ou celui en souvenir duquel il fut érigé. L'intérieur, qui ne rappelle en rien un tombeau, et ressemble plutôt à un riche salon oriental, est ordinairement rond, surmonté d'une voûte avec une estrade au milieu, qu'on entoure d'un grillage. Sur cette estrade sont rangées les tombes du défunt et de sa famille, tombes hautes et inclinées de telle sorte que la partie représentant la tête est beaucoup plus élevée que les pieds ; de magnifiques châles les recouvrent et quand la dignité du personnage le réclame, ils sont surmontés de l'ancienne coiffure des sultans ; des armoires pratiquées

dans le mur renferment des chapelets, des armes de prix, des plans de la Mecque. Au-dessus des tombeaux sont suspendues de nombreuses boules de couleur; des tapis soyeux couvrent les dalles et des pupitres en X, formés d'ébène et de nacre, attendent les livres de prières des mollahs.

Le turbé près de Sulimanyeh est plus riche que les autres; la voûte est ornée de dessins à lames d'argent, et l'exagération musulmane va jusqu'à prétendre que la valeur des pierreries qui s'y trouvent enchâssées suffirait pour rebâtir la mosquée, si une catastrophe la détruisait. Ce qui l'emporte sur ces somptuosités, c'est l'intérêt véritable qui se rattache à ce turbé : ici repose le grand Soliman, le sultan magnifique... Admirons la grandeur partout où nous la rencontrons. Un turbé voisin renferme les corps de Roxelane, de son fils et de sa fille; elle est la seule sultane qui ait reçu l'honneur d'un tombeau particulier.

Ces turbés sont fort bien tenus et n'ont rien de lugubre, quoiqu'ils renferment souvent les sépultures d'une famille entière que le même jour d'émeute a vue périr. Ils prouvent que les Turcs, si inconstants en fait de monarques, les détrônent, les massacrent même, mais respectent leurs dépouilles; je ne crois pas qu'une profanation de Saint-Denis puisse jamais avoir lieu à Constantinople.

Le turbé du sultan Mahmoud, naturellement de style moderne, est moins heureux. Il ne manque cependant à l'intérieur ni de tapis de Smyrne, ni de châles persans. Le tombeau est surmonté du fez de la réforme, enrichi de l'aigrette de héron avec l'agrafe en diamants que portait le défunt; de pieuses inscriptions, dont quelques unes sont dues au talent calligraphique du sultan actuel, couvrent les murs; mais partout aussi l'on re-

trouve les pendules-colonnes, qui semblent trop du goût d'Abdul-Medjid. La chapelle est remplie de prêtres accroupis devant leurs pupitres, et murmurant les prières en se balançant, mais sans affectation, en avant et en arrière. On s'aperçoit, en un mot, que celui qui repose ici est le père du sultan actuel et n'a pas eu le temps d'être oublié.

Toutes ces mosquées nécessitent le concours de beaucoup de prêtres, et les plus grandes renferment dans leurs dépendances des hôpitaux, des bains, dcs écoles, des khans. Le clergé musulman est divisé en plusieurs classes, chacune desquelles a sa charge spéciale : les derviches sont les moines de l'islamisme, et se subdivisent eux-mêmes en plusieurs branches dont les principales sont les tourneurs et les hurleurs. Les tourneurs sont plus moines que les autres; ils habitent des couvents et mendient. Les hurleurs, qui ne sont pas tous cloîtrés, ont des ramifications très-étendues dans les divers rangs de la société. Les étrangers peuvent assister aux exercices des uns et des autres.

Ceux des tourneurs ont lieu dans une salle carrée, environnée d'une colonnade et de balustres en bois. La colonnade supporte des loges fermées par des grilles; au milieu est suspendu un lustre non allumé. Le centre de la salle est couvert d'un parquet, les côtés sont garnis de nattes ; on laisse les babouches à la porte : les Européens se contentent d'essuyer la poussière de leurs souliers et les visiteurs se tiennent derrière la balustrade. En face de la porte d'entrée, sur un tapis de Smyrne, est assis le supérieur ou iman, beau jeune homme qui porte, comme marque distinctive, un mouchoir vert noué autour de sa coiffure conique en peau d'agneau. Les autres derviches sont accroupis en rond, drapés dans de longs manteaux et complétement immobiles.

L'iman donne le signal, ils se prosternent le front contre terre, se lèvent et, suivant leur supérieur, commencent une marche lente autour de la salle; quand ils arrivent devant la porte ils s'inclinent; en face de la porte ils font un salut devant eux, puis, se tournant, un salut dans l'autre sens; comme ils se suivent de près il en résulte qu'il y a toujours deux derviches s'inclinant l'un en face de l'autre. Après six tours, l'iman s'arrête à sa place habituelle, les derviches laissent tomber leurs manteaux, la musique commence, et chacun, au moment où il s'approche du supérieur, le salue et se met à tourner. Ils ferment les yeux, étendent les bras; leurs longues robes se déplient et les voilà qui tournent, tournent, deux ou trois cents fois de suite. C'est une valse lente exécutée par une vingtaine d'hommes, pieds nus, en petites vestes et en amples jupes de soie tantôt blanches, tantôt de couleurs diverses, valse grave et adroite où personne ne heurte son voisin, où de temps à autre on accorde une demi-minute de repos et qui dure en tout l'espace d'une heure. Viennent ensuite quelques prières et le service est terminé.

Interrogés sur le motif de cette danse, quelques derviches tourneurs ont répondu que l'homme, dans son état naturel, est trop indigne de s'approcher de Dieu par la prière, et que son esprit a besoin d'être entraîné hors de sa sphère habituelle, pour qu'il mérite de s'élever aux aspirations célestes. D'autres n'y voient qu'une imitation des mouvements planétaires; toujours est-il qu'une idée symbolique se cache sous ces exercices, et cette cérémonie, que je m'attendais à trouver ridicule, m'a paru plutôt aérienne et gracieuse.

Le souvenir que j'ai conservé des hurleurs est bien différent. C'est à Scutari, dans une salle longue, avec colonnade et balustres d'une seul côté, qu'une fois par

semaine, le jeudi, ont lieu leurs exercices. L'extérieur du couvent n'offre rien de remarquable; mais dès l'entrée on entend retentir des cris affreux. La tribune basse où nous nous plaçons forme le côté sud de la salle. Au côté ouest, tournant le dos aux quatre fenêtres, les assistants sont rangés sur une ligne, et en face d'eux, au côté est, celui de la Mecque, l'iman et les principaux personnages sont adossés à un mur présentant une effrayante réunion d'instruments de torture, fouets de fer, piques, crochets, poignards, sabres groupés autour d'un étendard sacré. En haut, comme toujours, tribune grillagée pour les dames.

Chaque derviche en entrant baise la main du pontife et se place au milieu des officiants; comme ils appartiennent aux divers rangs de la société, ils ne portent pas un costume uniforme. L'iman a une longue robe blanche, un turban vert et se caresse continuellement avec lenteur et gravité la figure et la barbe. La musique est sauvage, la danse affreuse puisque danse il y a; c'est un double mouvement en avant et en arrière avec de forts pliements de jarrets; les danseurs, serrés les uns contre les autres, laissent pendre devant eux leurs mains jointes et s'unissent dans un chant barbare, d'où s'élève parfois une mélodie particulière, bientôt perdue dans l'ensemble. Les paroles dominantes sont : Allah you! Allah you! en appuyant sur le you. Bientôt les poumons refusent le service et c'est un effroyable hurlement rauque qu'ils substituent à la voix. La plupart dansent et chantent en gardant les yeux fermés, les autres les ont tellement fixes qu'on les croirait pétrifiés dans leurs orbites : jamais je n'ai vu d'expressions aussi fanatiques; on comprend qu'à un signe de l'iman ces malheureux voleraient tous à la mort ou au massacre : il n'y a plus là rien d'humain, la vue et l'ouïe sont trans-

portées dans une scène infernale. Ce qui m'a profondément attristé, c'est de voir parmi ces jeunes gens hâves, ces vieillards décrépits, ces nègres amaigris, de beaux enfants encore frais et roses faisant leur apprentissage de ce terrible métier.

Après trois-quarts d'heure tout s'arrête ; il était temps, car l'écume couvrait les lèvres des hurleurs et je sentais le vertige s'emparer de mon cerveau. Alors à cette scène sauvage succède une tranquille prière, semblable à celles que nous élevons dans nos églises chrétiennes, prière en faveur du sultan, du gouvernement, des pauvres, des prisonniers, des malades, et à chaque demande adressée au ciel par l'iman, l'assemblée répond en chœur : amin ! C'est un culte auquel tout homme peut s'associer, c'est le lien qui rattache entre elles toutes les religions de la terre, l'invocation et la demande au ciel de secours plus puissants, plus efficaces que les secours humains. La cérémonie est-elle terminée? Non : il reste encore l'acte le plus important, les guérisons. On parle beaucoup des guérisons opérées par l'iman des derviches hurleurs ; il est constant qu'il en a accompli plusieurs assez extraordinaires, aussi ma curiosité était grande : mais j'ai éprouvé beaucoup d'aversion et d'effroi lorsque ce grand et fort vieillard, après avoir longtemps palpé de petits enfants de trois, de quatre et de cinq ans, les déposa à terre et monta sur leur dos, leur faisant supporter tout le poids de son corps. Cette opération ne se passe point sans arracher beaucoup de larmes à ces pauvres innocents qu'on emporte ensuite dans les bras. L'iman touche en tous sens des habits de malades, puis il s'occupe de plusieurs hommes, qu'il soumet au même traitement. Il leur appuie le pied sur la tête, les fait asseoir devant lui, leur prend une main, leur promène la main droite sur le

visage, les épaules, les cheveux, en un mot les magnétise. Je ne suis pas seul à croire que cette explication est la véritable; la renommée des guérisons opérées par les derviches hurleurs est ancienne, et il semblerait en résulter que les musulmans connaissaient le magnétisme avant nous.

Vient enfin la troisième et dernière partie, la plus surnaturelle de toutes. La danse et les hurlements continuent, sur l'ordre du principal adjoint de l'iman un des magnétisés se lève et récite une profession de foi, puis, recevant des mains de son supérieur un sabre fort tranchant, il se dépouille nu jusqu'à la ceinture et se râcle convulsivement la peau dans tous les sens; il se le passe sur le cou, sur la poitrine, sur l'estomac, se couche dessus et se fait porter de la sorte autour de la salle. On traverse ensuite la joue d'un des enfants avec une pointe de fer, il sourit : les scènes hideuses se succèdent malgré les plaies qui s'ouvrent et le sang qui coule. Ce n'est rien encore, me dit-on, mais ce rien m'a amplement suffi, et après ces terribles déploiements d'exaltation je me suis senti heureux de voir la danse calme et gracieuse d'un jeune tourneur, venu en hôte et tournant cent-vingt fois de suite sur lui-même avant de quitter la salle.

Je conseille aux étrangers qui assistent à cet affreux spectacle de se détendre les nerfs en se faisant conduire dans le voisinage du couvent des hurleurs au sommet du mont Bougourlou. Il ne faut pas trois quarts d'heure à cheval pour s'y rendre ; de là on voit d'une part la grande ville et le Bosphore, de l'autre la mer de Marmara, ses îles, la chaîne des monts de l'Asie et les cimes de l'Olympe. Il y a sur ce plateau trois arbres où, si j'étais oiseau, je voudrais choisir l'emplacement de mon nid, ballotté par la brise, mais éclairé par des aurores et des couchants incomparables.

Pour bien comprendre Constantinople il faut l'avoir considéré dans son ensemble, et si le mont Bougourlou est un peu trop éloigné pour permettre d'en embrasser les détails, le panorama du haut de la tour du Séraskier ne laisse rien à désirer. Avant de quitter Stamboul, j'ai voulu le contempler tout entier et au moment de lui dire adieu je me suis demandé si le croissant de l'islam était encore longtemps destiné à briller sur tous ces minarets dont je voyais s'étager près de moi les sommets dorés... Je conçois l'ambition de posséder une aussi riche proie ; je conçois l'hésitation des rivaux à l'abandonner. A qui reviendra le trésor ? à ceux dont les aigles à double tête, du haut du palais de l'ambassade, dominent déjà la Corne-d'Or, ou à ces Grecs cachés à demi dans le Fanar, sous les murs d'enceinte de Stamboul ? L'héritage n'est pas vacant encore, il est vrai, mais ne faut-il pas en attribuer la cause à l'incertitude de l'Europe sur le choix de l'héritier ?

Quant à l'administration turque, elle végète plutôt qu'elle ne vit : le manque d'argent et le défaut d'unité sont les deux plaies qui rongent l'empire. Le papier envahit Constantinople, contrefait à l'infini ; la monnaie est si rare que sur les bateaux à vapeur, dans les magasins, dans les cafés, on rend pour le moindre échange des bons valables seulement chez ceux qui vous les distribuent et dont la valeur est perdue si vous n'y retournez pas. Le défaut d'unité est plus sensible encore : on demande de toutes parts des réformes, mais comment les accomplir sans argent, sans bonne volonté générale ? Le gouvernement est à plaindre ; il se trouve placé entre des abus de toute espèce à réprimer et des réformes déclarées insuffisantes par les uns, attaquées par les autres comme une atteinte flagrante aux principes mêmes de l'islamisme. Le parti sacerdotal, les derviches

surtout qui, recrutés dans tous les rangs de la société, exercent une grande influence sur toutes les classes, s'efforcent de miner un pouvoir que le peuple turc craint encore, mais auquel il n'obéit qu'à demi. Ils veulent rallumer le fanatisme, se rappelant que la loi de Mahomet a triomphé par la conquête et s'est toujours perdue dans l'inaction. Quel sera le résultat de leurs efforts ? Je ne sais, mais soit crainte positive du vieux parti turc, soit insouciance de ceux qui voient tout s'écrouler autour d'eux et ne songent qu'à faire durer les choses aussi longtemps qu'ils en pourront jouir eux-mêmes, la voie du progrès n'est pas franchement abordée.

Pour la réorganisation de l'armée, l'on envoie, il est vrai, de jeunes officiers turcs étudier en France, mais à leur retour, après un examen où souvent ils sauraient en remontrer à ceux qui les interrogent, on leur donne un grade inférieur qui les tient à distance et sans emploi actif. La sûreté générale, qu'on trouve à peine à Constantinople, n'existe plus dès qu'on s'en éloigne : à quelques lieues de Scutari, les communications par terre sont d'une extrême difficulté, les routes ne sont pas percées et l'on ne se croirait jamais dans le voisinage d'une aussi grande capitale.

Elle est grande et merveilleuse, en effet, cette ville dont je m'éloigne à regret. J'ai quitté Constantinople avec la persuasion que je m'étais bien rendu compte de son immensité, et ce n'est qu'en entrant dans la mer de Marmara que j'ai saisi l'ensemble de ses proportions. Ce n'est pas une cité, c'est un monde et les faubourgs qui l'avoisinent et Scutari qui la touche centuplent encore l'impression (1).

(1) Il est impossible, à distance, de soupçonner la séparation que le Bosphore introduit entre Stamboul et Scutari; on croit voir la continuation d'un même rivage.

21 octobre 1858.

Les Dardanelles sont plus larges que le Bosphore et moins pittoresques ; les rochers des deux bords sont nus et arides. En Asie, les côtes s'étagent jusqu'à de hautes montagnes derrière lesquelles les antiquaires auraient beaucoup à recueillir si les explorations étaient possibles. Chaque rive possède un fort et quelques maisons ; ces forts paraissent beaucoup plus redoutables qu'ils ne le sont en réalité.

On fabrique à Gallipoli des poteries originales de forme, de couleur et de dorure ; il s'en fait un grand débit sur notre navire ; les pauvres familles, dont le pont est toujours encombré, ont besoin de conserver l'eau qu'on est forcé de leur distribuer avec parcimonie. Nous avons à bord beaucoup de juifs, beaucoup de Turcs et nos pèlerins moldo-valaques.

Voici Ténédos, petite ville autour d'un vieux fort avec un minaret, le tout groupé sur des collines que surmontent des moulins à douze battants : c'est bien peu de chose aujourd'hui, et cependant ici les Grecs se cachèrent et attendirent le succès de la ruse d'Ulysse ; cette plaine qui s'étend là bas occupe les champs troyens ; cette montagne, c'est l'Ida.

Un peu plus loin paraissent les monts de Mételin (l'antique Lesbos), dont les cimes élevées sont de notre côté tout à fait incultes, sombres et stériles. La ville s'étage au fond d'une baie sous la protection d'une vieille forteresse ; devant elle s'étend le port annoncé par deux phares. Il nous faut cinq heures pour côtoyer l'île. La lune brille au ciel et dans les flots, si claire qu'elle empêche presque de distinguer les étoiles : appuyés contre la poupe les matelots chantent une romance au re-

frain souvent répété, à l'air mélancolique, aux paroles dalmates qui résonnent doucement dans le silence de la nuit... C'est une heure de recueillement ou de poésie, une heure où l'on regrette doublement l'absence de ses amis.

APPENDICE.

1861.

Depuis trois ans quelques changements ont été opérés à Constantinople. Le plus remarquable, sans contredit, est celui qui frappa le premier mes regards lorsque, débouchant par le Bosphore à la nuit tombante, je fus ébloui par la brillante ceinture de becs de gaz dont les candélabres entourent le palais du sultan. Cet éclairage se continue dans Galata et dans Péra; il est même question de l'introduire à Stamboul.

Depuis 1861, la grande rue qui descend de Péra jusqu'à l'entrée du pont est à peu près terminée; travail colossal pour une ville turque, où les cordes tendues n'empêchent personne de passer, où les ânes chargés de matériaux, les cavaliers, les porteurs s'écrasent au milieu des pierres et des ouvriers.

A Stamboul le grand bazar est rebâti à neuf. Comme on ne le restaurait jamais, la voûte, depuis longtemps caduque, a fini par s'écrouler : on l'a refaite en bois peint d'une couleur jaune. Le confort des marchands et des acheteurs a considérablement gagné ; en effet, quoique les ouvertures pour le soleil soient bien ménagées, on y est à l'abri de la pluie. Ces améliorations compensent, en quelque sorte, l'effet pittoresque que produisaient autrefois les anciennes arcades de couleur.

Là s'arrête le progrès. En 1859, le feu avait détruit un des trois ponts de la Corne-d'Or; on n'a pas songé jusqu'à présent à le rétablir, malgré l'encombrement terrible des deux autres et le peu de frais que nécessiterait cette construction de bois. C'est ainsi qu'on entend l'économie. En présence du déficit toujours croissant dans les ressources financières, quand on parle de réformes, la Sublime-Porte répond qu'il n'y en a que trop d'entreprises et que c'est d'argent qu'elle a besoin. L'esprit d'ordre est loin d'être encore entré dans les mœurs ottomanes : le fait suivant, dont on m'a garanti l'authenticité, le prouve une fois de plus. Le directeur du théâtre de Péra demandait au sultan Abdul-Medjid un engagement fixe de soixante mille piastres par an ; le Grand Seigneur refusa sous pretexte d'économie, préférant payer les artistes par représentation. Or il en a donné quatre dans l'année, et chacune lui a coûté quarante mille piastres.

L'avénement d'Abdul-Aziz n'a rien modifié à l'état des choses. Il a donné aux soldats des uniformes nouveaux copiés sur ceux des zouaves; il a diminué les pensions des sultanes et remis en vigueur les mesures relatives aux chrétiens (1), mais le désordre administratif est resté le même et l'étranger ne s'aperçoit pas que Stamboul ait changé de maître.

(1) Les familles chrétiennes ont été expulsées de Tophané. Les étrangers qui visitent les mosquées et les couvents de derviches sont forcés de mettre des babouches, tandis que sous le précédent règne on les obligeait seulement à essuyer leur chaussure.

VII

23 octobre 1858.

Smyrne, où je suis depuis hier matin et d'où je repars ce soir, se présente mal à l'arrivée. A l'extrémité d'une vaste baie dont l'œil n'embrasse pas la surface entière, la ville s'étend au bord de la mer et sur un rivage uni; dans le fond, sur les premières pentes du mont Pagus, s'étagent encore quelques maisons turques, et sur la première cime les vieilles ruines d'un acropole grec dominent le paysage. Le tableau n'offre qu'un côté original : au milieu du groupe de constructions s'élèvent une cathédrale grecque accompagnée d'un élégant campanile, une cathédrale arménienne, qui de loin paraît toute de marbre, quelques clochers latins et bon nombre de minarets. Lorsqu'on débarque, ce contraste, qui forme la seule empreinte particulière de Smyrne, continue, mais avec moins de confusion. Les quartiers sont assez distincts les uns des autres : d'abord celui des Francs, où résident les Grecs; on évalue leur nombre à soixante mille; le quartier arménien, qui rivalise avec le premier, et les deux belles églises sont évidemment le résultat de cette rivalité; le quartier juif sale et misérable. Celui des Turcs, enfin, quoique relégué aux extrémités de la ville, empiète sur le reste; le palais du pacha et quelques mosquées sont construits près de la mer, et le bazar s'élève au centre de Smyrne, dont il relie entre elles toutes les parties.

Dès les premiers pas on aperçoit une sensible différence d'animation avec Constantinople : toutes les proportions ont diminué, les costumes sont différents ; la veste en gros drap gris à broderies noires, les guêtres pareilles et la jupe blanche ou fustanelle grecques figurent en majorité. Les rues sont assez étroites, mais l'influence européenne se fait sentir dans la régularité des maisons. L'église cathédrale grecque mérite une mention honorable; le campanile qui sert de portique extérieur, et qu'on a garni de marbre blanc et gris, a coûté trois cent mille francs; la cour sert de cimetière aux principales familles grecques smyrniotes, le palais du patriarche en occupe un des côtés. La cathédrale arménienne, encore inachevée, a beaucoup de grâce : j'y vis célébrer la messe avec une forte empreinte orientale; les enfants de chœur sont revêtus de légères robes blanches à dessins d'or et portent le fez; le sol est couvert de nattes et de tapis du pays.

L'incendie qui ravagea la ville il y a douze ans a puissamment contribué à son embellissement : on bâtit maintenant en pierre et l'on s'efforce chaque année de gagner du terrain aux dépens de la mer par des constructions sur pilotis ; c'est ainsi que s'étend le quartier franc. On a bâti de cette manière quelques cafés dans une riante position : les vagues se déroulent sous le plancher à jour. En général le commerce envahit les abords de la baie, et l'on n'a pas profité, pour les points de vue, de cette admirable mer de l'Archipel.

C'est au bazar qu'on retrouve le plus de mouvement. Il ne ressemble pas à celui de Constantinople, l'enceinte murée est plus restreinte, mais les rues qui l'avoisinent forment la continuation du bazar et sont de même recouvertes en planches pour tempérer l'ardeur du soleil. Les magasins sont petits, les ruelles étroites et

au milieu passent les longues files de chameaux, les ânes et les acheteurs. Les marchandises sont plus usuelles, c'est dire qu'on trouve moins d'armes anciennes et de bijoux mais plus d'étoffes et surtout un bazar de fruits, dont la délicatesse exquise égale la beauté. Parlerai-je des tapis ; leur réputation est faite. On en voit ici de tous côtés couvrant le sol des boutiques, pendus aux fenêtres, façonnés en sacs qu'on attache à la selle de sa monture, portés sur le dos en ballots pour être expédiés. Ceux qu'on reçoit en Europe sont fabriqués dans les environs de la ville; il faut se garder de les confondre avec les simples tapis de Perse dont les couleurs sont plus mêlées, les dessins plus irréguliers et le tissu inférieur ; bien plus encore avec les tapis du Korassan qui surpassent les autres en force et en beauté, et proviennent de la province persane, d'où l'on tire également ces belles lames mi-fer, mi-argent, dites de Daban et destinées à contrefaire l'ancien damas.

Dans la manière de vendre ces tapis on reconnaît la différence des mœurs : un marchand européen qui s'y prendrait comme les Orientaux courrait risque de perdre ses chalands; le Turc, au contraire, vise à la dignité et jamais un mot inutile ne tombe des lèvres d'un sage effendi. On me conduisit au magasin d'Ali-Elvaagi-Zaadé : c'est une longue chambre entourée de planches qui supportent des piles de petits tapis ; assis par terre, des employés comptent de l'argent. Ali est accroupi sur un divan bleu, rouge et or ; il fume au milieu d'un cercle d'amis. On aspire le narghuilé, on se regarde, on boit du café; de temps à autre on laisse échapper une parole, mais d'affaires point. Après une demi-heure, Ali se décide à se lever, chausse ses babouches et m'accompagne à son dépôt. Mais là que de peine pour voir les tapis! Quand les esclaves en ont déployé un seul, le

marchand croit m'avoir suffisamment servi ; il ne conçoit pas mon indécision et m'assure qu'ils sont tous pareils. Aussi lorsque deux sont étalés il pense avoir fait merveille, et quand, à force d'instances, j'obtiens la vue d'un troisième, que ce troisième me déplaît, Ali de s'écrier : « Je vous disais bien qu'il était inutile d'en ouvrir un si grand nombre et que le premier vous convenait le mieux. » De retour chez lui on perd le même temps à discuter le prix, le lendemain une heure encore pour le paiement, toujours avec des chibouques, du café, et un fréquent silence interrompu par la visite et la sortie des amis, qui entrent et se retirent avec les formes cérémonieuses et muettes de la politesse orientale.

Mais Ali est un personnage important : il possède trois fabriques, trois maisons de campagne, deux maisons en ville, deux voitures, six femmes; il a été deux fois à la Mecque et siége au conseil municipal. C'est le type du marchand grand seigneur turc et sa probité très-scrupuleuse s'est fort attachée à me convaincre, en me remettant de petits tapis après la conclusion de l'achat des grands, que c'était l'escompte et non un cadeau qu'il m'offrait : « Mon cœur, disait-il, ne veut pas se charger du poids d'une reconnaissance injuste. » Ces mots sont caractéristiques.

On voit également à Smyrne tout un khan perse, c'est-à-dire une vaste cour entourée de bâtiments où les Persans attendent fort tranquillement les acheteurs et sont encore plus nonchalants sous leurs bonnets en pointe que les Osmanlis sous leurs turbans (1).

Les treilles, qui s'étendent d'un côté de la rue à l'autre

(1) On trouve un bazar semblable à Stamboul, mais qui m'a paru moins bien approvisionné.

et abritent des cafés en plein air, donnent à Smyrne un aspect vraiment méridional; un de ces cafés, situé près de l'emplacement d'une des *sept églises chrétiennes*, est fort animé ; on est assis des deux côtés de la rue et tous ceux qui se rendent au tribunal circulent au milieu.

Le véritable site pour qui veut retrouver l'Orient, c'est auprès d'un cimetière turc, le petit pont des Caravanes. Ce pont, d'une seule arche, est jeté sur un torrent à demi desséché et qui a nom Mélès... Là se succèdent les chameaux, attachés l'un après l'autre par une chaîne; en tête le conducteur monté sur un âne. A Constantinople les chameaux sont presque une rareté; ici les pauvres bêtes se suivent en files de quelques centaines chargées de volumineux ballots, heureuses d'arriver, car elles sentent le port où les attend le repos d'une semaine. Dans quelque temps le chemin de fer à Aïdin sera terminé et alors adieu au pont des Caravanes. N'est-ce pas cependant m'avancer beaucoup trop que d'annoncer cette solution comme prochaine ? Les plans, les ingénieurs et les ouvriers anglais, rien ne manque, mais comment lutter contre l'impéritie du gouvernement turc, car il y a positivement impéritie (1)? Si l'on s'efforce de peser équitablement le bien et le mal, à Smyrne, hélas, on est contraint de voir que dans l'action du gouvernement c'est le mal qui l'emporte. La ville est protégée par quelques soldats mal tenus et quelques gardes ou zébechs. Ceux-ci, drapés dans le plus fantastique accoutrement et portant à leur ceinture tout un arsenal, ressemblent à de vrais brigands ; on les

(1) Les travaux du chemin de fer de Smyrne à Aïdin ont à peine progressé depuis trois ans, et il n'est pas encore question d'en livrer le plus petit tronçon au public. (1861.)

accuse d'être la cause première des troubles; les assassinats et les vols nocturnes, si fréquents dans le bazar, se commettent dans leur voisinage, et on a lieu de croire qu'ils n'y sont pas étrangers. Qu'espérer d'ailleurs de la sûreté générale dans un pays où l'insubordination demeure le plus souvent impunie ? Avant hier le chef de la police rencontre un homme armé (d'après les nouvelles lois personne ne peut porter d'armes sans permission).

— De quel droit êtes-vous armé ?

— De quel droit me le demandez-vous ?

— Je suis chef de la police.

— Et moi employé aux douanes.

— Vous ne pouvez porter des armes, rendez-les-moi.

— Plutôt ma vie...

Et, là-dessus, le chef tire son pistolet, l'employé dégaîne son sabre : la balle va se loger dans la muraille, les assistants entourent les combattants et les séparent. Ainsi se donnent et se reçoivent les ordres. Il est vrai que Smyrne n'est qu'une ville de province ; mais à Constantinople même la police est loin d'être bien faite, car l'autre jour, sur un des ponts de la Corne-d'Or, un Maltais tua un homme, essuya son couteau aux habits de la victime et s'éloigna tranquillement sans être arrêté.

De l'autre côté du pont des Caravanes on gravit les pentes sablonneuses qui mènent à l'Acropole ; encore une vue splendide, la baie, la ville, les quartiers turcs entourés de cyprès et de potagers verts, puis des plaines fertiles qui s'étendent jusqu'à Bournabat, petit village au pied de la montagne : c'est la résidence consulaire en été, résidence enrichie de figuiers, d'oliviers et de vignes.

La vie est, dit-on, charmante à Smyrne, et presque européenne ; l'été on a la ressource des excursions aux environs, on prend des bains de mer jusqu'au 15 août ;

l'hiver les réunions intimes sont nombreuses et la ville possède en outre deux cercles. La rue aristocratique et consulaire renferme de belles maisons : on demeure ordinairement au rez-de-chaussée et l'on vit beaucoup les fenêtres ouvertes ; au reste les dames smyrniotes aiment assez le seuil de leur porte, s'y asseyent, travaillent et causent, sans redouter les regards des passants ; elles ont raison, d'abord pour leur toilette fort élégante, ensuite et surtout pour elles-mêmes.

En résumé, c'est une cité de progrès qui formerait une magnifique ville libre, et le seul élément qui y décroisse d'une manière sensible c'est l'élément turc : s'il était complétement banni, l'on pourrait espérer, entre autres améliorations urgentes, l'éclairage des rues et un travail dans les égouts qui ne condamnât plus certaines parties de la ville à être inondées chaque année pendant plusieurs mois ; il en résulte des miasmes, des fièvres et une grande mortalité qui frappe surtout les juifs dénués de tout. C'est une ville enfin dont le séjour peut être charmant, mais où il faut rester plus longtemps que je n'ai pu le faire pour se former une idée exacte de la société levantine. Quant à l'impression générale, pour celui qui vient de l'Occident, Smyrne peut avoir beaucoup d'attraits : pour celui qui vient de Constantinople, le souvenir tue la réalité.

En mer, 25 octobre 1858.

Après Smyrne on circule dans un vrai labyrinthe de rocs, d'îles, d'îlots, l'Archipel. Le voyageur s'attend à voir une fraîche verdure, des bocages enchanteurs; la réalité ne m'offrit que des montagnes stériles, des cimes nues, des falaises escarpées, autant de déserts dont la vue serre le cœur et fatigue les yeux. J'en excepte

Stanchio, qui présente, au revers de collines fertiles, une petite ville assez ombragée; mais de Chios, où l'on fait les confitures de roses, de Samos, de Pathmos où vécut saint Jean, je n'ai rien à rappeler ici que l'impression étrange produite par la vue des îlots qui s'élèvent les uns derrière les autres et ne se distinguent que par les différents tons de leurs montagnes décharnées.

Un ciel sans nuages, une mer bleu foncé, peu de voiles, une chaleur excessive et de pauvres enfants qui, fatigués du voyage, ne cessent de crier.

26 octobre.

Hier nous nous sommes réveillés à Rhodes. Par la petite fenêtre de ma cabine j'aperçois la célèbre tour carrée, flanquée en haut de quatre tourelles rondes, que domine un donjon à demi écroulé. Elle défendit l'entrée du port contre les Turcs jusqu'en l'année 1522. Après un premier coup d'œil donné à l'aspect général, je n'ai point tardé à me rendre à terre.

Au sortir d'une ville orientale, qui ne serait ému à l'aspect de ces remparts bâtis par des chevaliers chrétiens? Les murs extérieurs sont coupés par de grosses tours comme celles de Clisson : voici la forteresse, résidence du pacha et jadis celle du grand maître. Puis, à droite, une rue qui monte, resserrée, sombre, aux maisons basses, à moitié détruites, conservant néanmoins leurs sculptures gothiques, coupées de portes ogivales, surmontées de longues corniches finement ciselées et surtout garnies d'écussons, la plupart en marbre blanc. L'œil s'arrête sur les fleurs de lis de France; ici c'est le chapeau du grand maître, plus loin la croix de l'ordre, là trois écussons royaux décorent

une même demeure; une vraie rue de chevaliers, où chacun était noble, fixait son blason à sa porte et s'en rendait digne par ses hauts faits. C'est un reflet du moyen âge envisagé sous son plus beau côté, le côté guerrier combattant pour une noble cause, et qui transporte à cette époque mieux que les restes de tous les vieux châteaux. A l'extrémité de la rue subsistent encore deux arcades, débris du porche extérieur de l'église de Saint-Jean où les Turcs avaient établi leur poudrière : elle a sauté il y a quelques mois et l'on ne trouve plus qu'un chaos de pierres et de décombres. Depuis ce désastre, les pessimistes assurent que Rhodes n'offre rien d'intéressant; je m'inscris en faux contre cette opinion exagérée et je suis heureux de constater quelques tentatives dont la source m'est restée inconnue, et qui ont pour but de remettre au grand jour les écussons, après avoir enlevé les moellons qui les cachent en partie.

Il est superflu de s'arrêter longtemps sur le côté turc de la ville. A la mosquée, très-insignifiante du reste, on remarque les montants de porte formés de bas-reliefs antiques finement sculptés. Le gardien m'en a facilité l'accès de la manière la plus affable : il a poussé même la politesse jusqu'à me souhaiter en partant un gracieux bonjour. On sent cependant toujours davantage l'éloignement de la capitale : les costumes sont moins civilisés et beaucoup plus pittoresques, mais l'incurie a redoublé et les habitants végètent dans une profonde misère. Le commerce consiste spécialement en fruits : on pourrait tirer de l'île un grand parti ; ici, comme dans presque toutes les autres provinces de l'empire, la mauvaise administration décourage tous les efforts. Les types sont en général fort beaux et le regard ne manque point d'intelligence.

Quand on quitte Rhodes l'œil s'attache pendant deux heures sur la grande tour où la croix de Terre-Sainte reste encore gravée. On se reporte au temps où les pieux pèlerins, battus par la tempête, apercevaient au loin ces remparts amis où flottait l'étendard chrétien et retrouvaient, sous ce ciel lointain, la religion et le doux parler de leurs foyers. On admire ce petit boulevard de la foi, si bravement posé en face de la côte d'Asie et qui resta si longtemps inébranlable. Hélas! ici comme partout vint le jour de la chute et de la ruine; l'élément infidèle a triomphé et a prouvé sa stérilité en ne remplaçant par aucune institution nouvelle les grands souvenirs des institutions d'autrefois. Ils ont profité des murs d'enceinte pour y loger quelques canons, des maisons pour en faire leurs demeures, mais comme à Sainte-Sophie l'élément chrétien se révèle encore. Qu'en sera-t-il plus tard? Les secrets de l'avenir appartiennent à Dieu et je me refuse à croire qu'il y ait ici-bas des ressources destinées à se perdre indéfiniment sans emploi, des pays susceptibles de développement qui ne seraient jamais appelés à jouir du progrès.

Nous reprenons la mer; il nous faut quarante heures pour atteindre Chypre. A Smyrne nous avons reçu de nouveaux passagers, et l'approche de la Terre-Sainte se révèle, car les moines abondent et même les diaconesses protestantes ne font pas défaut. Les pèlerins augmentent aussi et ce n'est pas un des moins intéressants spectacles que celui de toutes ces nationalités diverses accomplissant, l'une près de l'autre, les devoirs de leur religion, invoquant chacune le Dieu unique auquel elles rendent un culte différent.

Depuis Smyrne la chaleur a beaucoup augmenté; la mer est calme, notre vie est un peu monotone et prosaïque; la tempête, le vent en furie, la vague

menaçante prêtent à la poésie descriptive; mais on préfère une onde tranquille lorsque la traversée dure huit jours et qu'il faut débarquer loin du rivage dans de vraies coquilles de noix. A Chypre, par exemple, car nous voici à Larnaka, et quelques lignes m'ont suffi pour noter les incidents d'une route de quarante heures, à Chypre, le bateau à vapeur s'arrête en rade à plus d'un quart d'heure des côtes et on est rudement secoué avant d'atteindre le rivage. On débarque dans un port étroit, entouré de maisons basses, sans caractère et sans souvenirs, dans une île que les gracieuses fictions de la Fable n'ont pas rendue moins illustre que les réalités sévères de l'histoire. Quelques balcons se penchent sur la mer, des palmiers et des lauriers roses en fleur se dressent au-dessus des murs, mais le reste est sale, triste et ennuyeux. Telles sont les exigences du commerce. A huit heures de Larnaka la ville de Famagouste possède encore les ruines du palais des Lusignan, l'ancienne église Saint-Nicolas, des fortifications, que sais-je enfin, mille trésors du temps de la royauté vénitienne, trésors que je n'ai pas vus et que pour cela même je me figure être merveilleux, mais la rade est mauvaise et le commerce s'est blotti à Larnaka, où l'aridité du sol met le dernier trait à la monotonie du tableau. Ni forêts, ni vignes, ce qui ne m'a pas empêché de goûter du vin de la Commanderie. — Et où cela? me demanderont mes amis. — Dans un couvent latin portant la bannière de Terre-Sainte et dont le supérieur est un homme charmant qui m'a fait on ne peut mieux les honneurs du pays. Grâce à lui je sais que l'île renferme près de deux cent mille âmes. Nicosie, la capitale, située à six heures de Larnaka dans le centre de l'île ou à peu près, est la résidence des Turcs; l'église de Sainte-Sophie, convertie en mosquée, offre un haut intérêt. Les

vignes sont du côté opposé de Chypre, et le pays serait très-fertile si les habitants se donnaient la peine de le cultiver ; mais le régime de l'arbitraire est à l'ordre du jour et l'impôt progressif est si violent que l'agriculteur préfère ne pas labourer que de livrer au pacha la majeure partie de sa récolte. Aussi les vivres sont-ils renchéris et le bon vin se paie-t-il, quand il est vieux, jusqu'à trois talaris (quinze francs la bouteille). Les étés sont ardents, les hivers pluvieux, et en général le pays est très-sûr, fait assez rare dans une province ottomane pour qu'on le mentionne particulièrement.

Larnaka et la Marine, qui en est le faubourg, sont surtout peuplées de Grecs et en portent l'empreinte ; le couvent latin, belle et récente construction, dessert une paroisse de cinq cents âmes. Le couvent grec de Saint-Lazare mérite une visite : une cour entourée d'arcades donne accès aux logements des pèlerins et l'église même, au centre de cette cour, offre un spécimen du style grec du xe siècle. L'iconostase ou mur du chœur est un paravent revêtu de peintures depuis la base jusqu'au sommet. Elles représentent des têtes de saints en médaillons, des scènes bibliques, des bustes de saints, dominés par un grand crucifix. Nous fûmes mal vus dans ce couvent, parce qu'un des voyageurs témoigna peu de respect devant le tombeau de saint Lazare, et, à mon avis, c'est un tort grave : croyez ou ne croyez pas, ceci regarde votre conscience et votre foi, mais ne heurtez pas la foi d'autrui et ne la blessez point par vos marques d'incrédule indifférence !

Beyrout, 28 octobre 1858.

Je reprends mon journal douze ou quinze heures après. Me voici à Beyrout. La position est surtout ad-

mirable en ce qu'elle permet d'embrasser du même coup d'œil la ville noyée dans les jardins et les fleurs, et toutes les pentes occidentales du Liban, qui prennent naissance au bord de la mer et s'élèvent en dessinant les plus riches ondulations. Les tons ont entièrement changé ; c'est la vraie nature du Sud, la transparence rapproche les objets éloignés et permet d'en distinguer les moindres détails, tandis que la vivacité des couleurs ne blesse en rien la vue.

Seul débouché du commerce de la Syrie, Beyrout s'agrandit, prospère et passe pour une des résidences les plus agréables de tout le Levant ; la société consulaire y est gaie, le commerce attire beaucoup de Grecs et d'Occidentaux ; le climat, très-salubre, engage les Européens à s'y fixer. La majeure partie de la population est composée de chrétiens du Liban, cette industrieuse race arabe, aux traits réguliers, à l'œil vif et intelligent. Les jeunes gens sont beaux, et portent à merveille leur costume ; car enfin voici le lieu où les hommes civilisés ne craignent pas de conserver l'habit national, et ont le bon goût de préférer à notre toilette roide et peu gracieuse leurs vêtements élégants et commodes. Une petite veste retombant sur un large pantalon qui descend fort bas ; veste et pantalon de même couleur, ordinairement bleu clair ou brun, un gilet blanc brodé, un fez élevé, une ceinture à laquelle on attache beaucoup de prix, et où sont négligemment placées quelques belles armes, voilà l'ensemble du costume : au moindre voyage il se complique d'un koufieh et d'un machlab arabes, et de pistolets, fusil, carabine d'une rare élégance.

Outre les produits de Damas, le commerce de Beyrout exporte les broderies indigènes, les pantoufles et les coussins de soie et d'or dont la spécialité appartient aux

fabriques établies dans les vallées du Liban, aux environs ; la plupart sont dirigées par des Français. La ville est propre, commode et insignifiante, en exceptant le quartier du bazar, où les maisons sont élevées et resserrées ; les voûtes, les couloirs sombres se succèdent à chaque pas; les effets d'ombre et de lumière rivalisent de beauté. Mais aussi quelle chaleur ! Sans la brise de mer que deviendrait-on ?

Les palmiers sont couverts de dattes, et l'abondance des fruits est extrême : je ne dois pas oublier les raisins, les bananes, les cornouilles et les pistaches fraîches.

Les Turcs, comprenant l'importance de la position, ont augmenté la garnison de Beyrout. Ils y possédaient une belle forteresse; mais les Anglais, en la bombardant en 1841, ne lui ont laissé d'autre valeur que celle de charmant point de vue. Pour la remplacer en quelque sorte, on construit sur la hauteur une caserne que j'ai visitée dans les plus grands détails : le colonel, un vrai Turc, non un de ces Turcs de contrebande, tels que sont la plupart des officiers supérieurs ottomans, m'en a fait les honneurs avec une remarquable bonne grâce, m'exprimant, par interprète, tout le plaisir qu'il éprouvait à me conduire, car il a si peu de soldats sous ses ordres, que la visite d'un étranger rompt l'uniformité de sa vie. Nous sommes entrés dans tous les dortoirs; ils sont élevés et éclairés par de grandes fenêtres, qui s'ouvrent d'un côté sur le dehors et de l'autre sur la cour. Autour de la salle règne un divan en bois, un peu plus large que la longueur d'un homme; chaque soldat y étale sa natte, sa paillasse et sa couverture, et s'y couche la tête vers le mur; ces lits ne sont pas trop près l'un de l'autre et tout est irréprochablement propre. Les officiers ont de petites chambres très-convenables, et le colonel est logé à merveille; mais ce que le digne homme

tenait surtout à me faire admirer, c'était la pharmacie. Nous arrivons à une grande salle remplie de médicaments jetés pêle-mêle, et au milieu de ce désordre se tient un employé hongrois, qui m'adresse la parole en français, me raconte ses doléances, ses douleurs d'exilé et d'employé, sa mauvaise installation, ses vains efforts pour obtenir du gouvernement la construction d'une cave nécessaire à la conservation de ses drogues; en un mot, de violentes diatribes contre ceux qui le font vivre, car ce pays est en quelque sorte la providence des réfugiés. Ses plaintes me semblaient fondées, il est vrai; mais trop amères... heureusement le bon colonel ne comprend pas une syllabe de français !

A Beyrout, les femmes turques portent devant la figure un voile de couleur tout à fait impénétrable aux regards : à Smyrne, ce voile, qui ne laisse même pas voir les yeux, est noir, lugubre et fort laid.

VIII

Quand on est à Beyrout, on se résigne difficilement à ne pas visiter Damas. Je pars donc, comme un vrai cheik avec armes et bagages, drogman, cuisinier, moukres pour garder les bêtes, mulets, chevaux, ânes, tentes pour la nuit, que sais-je enfin, un formidable attirail qui me permettra de m'écarter de la route directe et de jouir un peu plus longtemps de la vie nomade.

A la sortie de Beyrout, je rencontre, dans la petite forêt de pins d'Italie qui sert de promenade à la ville, deux princes du Liban retournant chez eux avec une escorte nombreuse. Les soldats, pour charmer les longueurs de la route, caracolent en tous sens, les uns tirent des coups de fusil, les autres chantent les plaintives mélodies arabes. Les chevaux sont superbes. Le cortége passe, je les salue : Comment vous portez-vous? où allez-vous ? faites-vous une promenade? me demande en excellent français l'un de ces princes...

Ils mènent la vie indépendante, demeurent dans les gorges de la montagne, possèdent chacun un ou plusieurs villages, s'occupent de chasse qui se change parfois en escarmouches plus sanglantes, et reconnaissent la suprématie de leur premier prince ou émir, lequel, un peu pour la forme, se dit tributaire de la Sublime Porte. C'est un reste de féodalité qui s'est réfugié dans le Liban et rappelle les chevaliers suzerains et les vassaux du moyen âge. La Porte a établi un caïmacan

du Liban, auquel Druses et Maronites doivent obéissance, mais qui a si peu d'autorité qu'il s'est retiré à Beyrout, où l'on s'occupe à peine de lui.

Deux heures après Beyrout on atteint le pied des montagnes ; les plantations cessent bientôt, et les mauvais chemins commencent. Je me sentais heureux à la fin de la première journée en voyant se dresser au sommet du mont mes deux petites tentes blanches, entourées de bêtes de somme, d'arabes et de chameaux. Puis le calme du soir lorsque, couché en plein air sous ce brillant manteau d'étoiles, je n'entendais que le cri des cigales, le murmure d'un torrent voisin, et cela le 1er novembre ! J'étais presque tenté de m'écrier : Délices de la vie errante, vous m'êtes enfin révélées, et je comprenais la poésie de l'Orient et le charme de ce doux pays de rêves. On peut rester longtemps ainsi occupé à savourer ce calme, cette harmonie merveilleuse de la nature ; mais la nuit vient, je rentre à regret sous ma tente et les fatigues de la route me procurent un sommeil presque instantané. Tout à coup un sourd roulement me réveille en sursaut. Se pourrait-il que de si loin on entendît le canon de Beyrout? Non, voici un second coup qui succède au premier, puis un troisième plus redoutable encore : plus de doute, c'est un orage qui éclate sur la montagne. Passera-t-il loin de nous? Un instant je l'espère, les détonations s'affaiblissent... mais c'est pour reprendre avec plus de force, pour se suivre de minute en minute : on sent avancer à pas de géant le terrible ouragan, les éclairs sillonnent le ciel et les échos se renvoient d'effroyables mugissements. Les gouttes de pluie commencent alors à tomber. Une demi-heure après nous sommes au milieu de la tourmente et jamais je n'ai rien contemplé de plus effrayant. Le ciel n'est qu'un vaste incendie, le tonnerre ne se tait plus :

toutes les cimes répercutant les coups, nous sommes de toutes parts enveloppés par l'orage et cernés par la foudre. Il ne sert de rien de fermer les yeux, l'intérieur de la tente s'illumine. A travers les parois de grosse toile on distingue le paysage tout entier. Les torrents de pluie frappent notre frêle abri, enfin le vent s'élève ajoutant sa rage à toutes ces horreurs. Que devenir? attendre et se troubler devant l'immensité de celui qui envoie à son gré ces messagers de terreur et dont je n'ai jamais senti à ce point par moi-même la grandeur incomparable : les descriptions du Sinaï tremblant sous sa présence ne m'avaient pas donné la pensée d'un si complet bouleversement. Soudain le vent redouble et s'abat contre nous en trombe furieuse ; la tente est secouée, à demi soulevée, deux cordes cassent et tout s'écroule sur le voyageur.

Le guide accourt, porte un fanal que la pluie éteint ; cependant le péril exige un prompt remède, on se précipite dans le déluge et l'on parvient à gagner un petit khan situé, par bonheur, à peu de distance...

Le lendemain matin le ciel était pur et bleu, la terre rafraîchie, les animaux reposés, les effets séchés, mais je n'oublierai de longtemps mon apprentissage de la vie nomade.

Ces khans sont une précieuse ressource dans une pareille mésaventure ; on n'y trouve, il est vrai, qu'un triste gîte, quatre murs, un peu de paille, un toit de poutrelles recouvert en terre et une abondance de vermine qui défie toute description, mais du moins on y est à sec.

Ils sont placés aux abords d'une source ; aussi nos déjeuners se prennent-ils à leur ombre, j'ose dire ombre bienvenue et souvent ardemment désirée après ces sentiers torrides, pierreux, rocailleux, où l'on rend grâce

au talent de son cheval qui se contente de broncher et de glisser à l'endroit où nous autres piétons roulerions du haut en bas.

On est encore heureux de trouver un sentier tracé, car souvent toute indication cesse, c'est le lit d'un torrent qu'on suit, on chemine à travers les champs de pierres où l'on descend le mieux qu'on peut les flancs escarpés de la montagne. Telle est la grande route de Damas. A vrai dire on n'a jamais donné un seul coup de pioche pour la rendre moins impraticable; les bêtes se sont frayé un chemin, les hommes les ont suivies et depuis un temps immémorial le même système a continué. A l'un des endroits les plus escarpés gisaient les restes d'un pauvre chameau qui sera tombé sous sa charge et qu'on aura laissé mourir.

Tout auprès sur un rocher deux vautours attendaient que nous fussions loin pour reprendre leur repas interrompu, ce qui m'a rappelé involontairement le mot de l'Écriture : « Où sera le corps mort, là s'assembleront les aigles. »

Le Liban a peu de largeur : à peine a-t-on perdu de vue la mer que de l'autre côté s'ouvre la vallée de Boukaa, formant la séparation entre les deux chaînes sœurs du Liban et de l'Anti-Liban. Le deuxième jour nous arrivons encore de bonne heure à Zaachlé, village de dix à quinze mille âmes, groupé au fond d'une petite vallée, dans un amphithéâtre de montagnes ; de là s'écoule un large torrent entouré de quelques beaux arbres. La position est charmante et surprend beaucoup après les solitudes arides qu'on vient de traverser. C'est jour de fête; aussi les habitants signalent leur joie par de nombreux coups de fusil, tandis que la cloche chrétienne appelle les fidèles à la prière.

C'était bien là le type de ces fiers chrétiens du Liban

qui, le chapelet d'une main, le fusil dans l'autre, avaient six ans auparavant défendu Zaachlé contre leurs éternels ennemis, les Druses.

Vienne l'heure de la prière, le Maronite s'inclinera aussi bas qu'il le peut, son front touche la dalle des saints parvis, et celui qui devant les hommes porte la tête haute et se dresse fièrement dans son large manteau ne se trouve jamais assez humble en présence de son Dieu... J'aime les Maronites, leurs vallées sont cultivées, leurs physionomies superbes, leurs manières accueillantes. Les femmes, à la campagne du moins, ne se voilent pas. A l'église, et les églises maronites rappellent beaucoup le style grec, elles se cachent dans les galeries supérieures, laissant la nef aux hommes, et s'enveloppent comme des religieuses dans de longs voiles blancs. Après un séjour en Turquie c'est une douce impression que de revoir de jolis sourires et surtout d'entendre résonner la cloche chrétienne.

Zaachlé offre une singularité parmi les autres villages du Liban. C'est qu'il ne dépend d'aucun petit prince particulier, mais forme une république indépendante, gouvernée par des anciens et s'unissant, en cas de guerre, aux autres Maronites. Du reste, l'intérieur est moins brillant que l'aspect général; les rues sont à peine praticables, les maisons sans étages et les terrasses si basses et si couvertes de monde, que de tous côtés, juste au-dessus de nos têtes, la population prend le frais et nous salue de l'appellation *franghi*.

Notre campement est un des plus gracieux de toute la route; il n'est pas dans la ville même, et sert de but de promenade aux oisifs de ce jour de fête. Les enfants surtout abondent, les plus grands portent les plus petits, les jeunes gens sourient en murmurant quelques paroles italiennes de bienvenue; j'aurais voulu dessiner les

groupes et les sourires. On semble nous prendre pour une des sept merveilles, car chacun de nos pas est suivi par l'assemblée entière. La nuit chasse le monde qui se disperse peu à peu par bandes de dix à vingt; mais longtemps encore les chants et les éclats de voix résonnent dans les sentiers de la vallée (1).

Le lendemain nous suivons la vallée de Bukaa : c'est l'ancienne Cœle-Syrie, bande étroite, mais très-longue et d'une extrême fertilité. Pour jouir de la végétation, la saison que j'ai choisie est particulièrement mauvaise; tout est brûlé, et les pluies ne commencent pas encore; cependant on voit des traces de culture, quelques troupeaux et des raisins tardifs. Pendant un déjeuner pittoresque près d'une source et sur la terrasse même d'un moulin, nous voyons le ruisseau se précipiter dans la maison par une ouverture circulaire, la traverser de haut en bas et en ressortir après avoir fait tourner la meule. Le meunier, dont la besogne est légère, file fort tranquillement sur son toit.

Vers deux heures de l'après-midi je vois au loin, bien loin encore, se dresser au pied des montagnes de gigantesques colonnes, se dessinant comme des colosses sur le fond du paysage... c'est Baalbeck!

Le premier coup d'œil est admirable : sur une plateforme aux pieds de l'Anti-Liban s'élèvent les débris d'une ville tout entière, débris d'époques différentes,

(1) Je ne puis taire l'impression pénible que me causent ces détails écrits lorsque tout, à Zaachlé, portait l'empreinte de la prospérité et du progrès, tandis qu'aujourd'hui la mort et le pillage sont venus anéantir la charmante petite ville chrétienne, et sans doute fermer à jamais les yeux qui me souriaient avec tant d'affabilité, glacer les mains dont je me rappelle encore l'étreinte. (1862.)

depuis les murailles cyclopéennes jusqu'aux enceintes arabes, d'où ressortent un temple et une colonnade. L'ancienne approche étant obstruée, c'est par un des côtés qu'on pénètre dans les ruines. Le temple est le mieux conservé de ces restes splendides; il est entouré de colonnes corinthiennes à demi écroulées sur le côté sud, presque complètes de l'autre et soutenant un plafond à caissons losangés et garnis de têtes et d'ornements en ronde bosse. La sculpture a prodigué ses recherches sur la porte intérieure; la clef de voûte, arrêtée à moitié dans sa chute par les pierres qui l'encastrent, menace et menacera bien des siècles encore les explorateurs.

Cette porte donne accès dans un sanctuaire où l'architecture classique revêt des dimensions inaccoutumées. C'est que deux caractères frappent particulièrement à Baalbeck; ils se retrouvent dans ce temple comme dans ces ruines tout entières, l'immensité et la perfection du détail. Au premier moment la curiosité l'emporte. On erre de place en place, de salle en salle, à travers les décombres qui jonchent le sol, dans un labyrinthe où l'on a peine à reconnaître quelques fragments du plan primitif; mais si l'on considère attentivement ces débris du passé, la stupeur succède à l'admiration, car jamais ailleurs on ne vit la main de l'homme soulever des monolithes semblables. Ces colonnes, qui de loin paraissent minces et élancées, ont sept mètres de circonférence; les murs sont formés de blocs gigantesques superposés sans qu'on parvienne à comprendre les moyens employés pour les mettre en place, et dans la carrière aux abords de la ville gît une de ces pierres colossales dont la taille est achevée, que les architectes, par quelque motif inconnu, ont abandonnée au moment de l'utiliser et qui humilie prodigieusement sur les con-

structions de nos jours ces fourmis humaines qui en considèrent la masse étonnante (1).

La beauté du travail ne le cède en rien à la grandeur. Les moindres ornements sont traités avec un art exquis; les frises, les corniches, les chapiteaux, fouillés avec une perfection rare, rivalisent de finesse et d'élégance. Et cependant la terre s'est accumulée de plus d'un étage ; les murs de construction postérieure ont envahi l'enceinte des temples et des palais, les masquent ou les encombrent de leurs débris; parfois un voyageur, plus entreprenant que les autres, s'aventure sur la pente d'un escalier, et trouve encore de longs couloirs souterrains dont les dimensions étonnent, et dont l'issue reste ignorée.

L'homme qui détruit ce qu'ont fait ses devanciers pour s'épargner la peine de travailler à son tour, a profité de cette carrière toute préparée pour construire les misérables demeures du voisinage, et, dans les derniers temps, pour bâtir une caserne destinée aux troupes d'Ibrahim-Pacha... Il est vrai que la caserne, située à deux lieues de Baalbeck, s'écroule déjà, et qu'à Héliopolis les tremblements de terre, qui se succèdent depuis deux mille ans, n'ont pu tout détruire : l'antique temple du Soleil nous offre encore des vestiges dignes de plusieurs palais du Louvre réunis... Que restera-t-il de nos monuments dans vingt ou trente siècles ? Sans critiquer à l'excès le présent, qui peut largement revendiquer sa part d'invention et de gloire, rendons justice

(1) M. de Saulcy évalue le poids de ce bloc à 1,500,000 kilog; il faudrait une force de 20,000 chevaux pour le remuer. Il a 23 m. 40 de long, 4 de large et 4,50 de haut. Le professeur Lepsius a reconnu que plusieurs des blocs employés dans les constructions de Baalbeck ont des dimensions à peu près semblables.

aux conquêtes du passé. Ces conquêtes remontent souvent plus haut que nos recherches ne sauraient le calculer. Plus d'une civilisation s'est lentement formée, a brillé d'un vif éclat et s'est effacée ensuite sous la pression de celles qui lui ont succédé, devenant l'énigme confuse que nous offrent ces ruines sous le ciel de Syrie.

Énigme curieuse, en effet, que celle de Baalbeck ! On élève mille hypothèses sur l'origine de la ville sans parvenir à rattacher à aucune une certitude quelconque : la position était belle pour une grande cité religieuse, et cette cité dépendait évidemment de son temple dédié à l'astre du jour. Les Romains s'en emparèrent plus tard et le grand temple porte encore les traces des restaurations opérées sous les Antonins. Devenue chrétienne et rattachée à l'empire d'Orient, Baalbeck succomba une des premières sous l'invasion musulmane. Une petite église convertie en mosquée rappelle ce souvenir ; dès lors le nom disparaît de la scène de l'histoire.

Aujourd'hui les ruines servent souvent de repaire aux brigands. A quelques jets de pierre s'est groupé un village, quelques pauvres demeures de chrétiens grecs et de Métoualis : la misère règne près des splendeurs passées.

Quand vient le soir, les colonnes se révélant sur ce ciel peu obscur par une ombre plus forte, on dirait une ville de géants dont une catastrophe subite a englouti la population. Du seuil de ma tente, plantée au milieu de ces parvis silencieux, je me représentais les jours où la vie remplissait tous ces espaces, où les murs aujourd'hui branlants et lézardés se renvoyaient les mille bruits tumultueux d'une grande cité. Souvent le nom du créateur d'une œuvre remarquable s'est effacé de la mémoire et reste ignoré de la postérité encore émer-

veillée de sa création ; jusqu'au jour où l'œuvre, quelque grande et belle qu'elle soit, après avoir lutté contre la destruction en raison même de sa beauté véritable, cède à l'influence du temps et disparaît elle aussi, nous apprenant qu'ici-bas rien n'est stable et qu'il nous faut chercher ailleurs l'éternité.

Le lendemain matin la température était fraîche, comme il arrive dans le Liban avant le lever du jour ; mais je ne songeais qu'au paysage, la vallée encore tout ensevelie dans une large ombre violette et noire, le Liban s'éclairant légèrement d'un reflet rosé, et Baalbeck recevant sur ses colonnes tout l'éclat des premiers rayons, le salut du soleil à son sanctuaire jadis si vénéré!

La route, ce jour-là, fut longue et pénible : nous rencontrâmes une tribu de Bédouins qui changeaient de résidence, car ces peuples si essentiellement nomades viennent l'hiver chercher les pâturages au bord de la mer. Ils voyagent avec tous leurs biens ; les chameaux et les femmes plient sous les fardeaux ; l'homme ne porte que ses armes et sa pipe ; lorsque celle-ci le gêne trop à tenir à la main, il la pique dans son manteau derrière la tête. Nous campâmes dans la cour d'un paysan chrétien à Zebdani, petit village fleuri et célèbre pour la beauté de ses femmes. Notre hôte, vieillard vénérable, nous a fort bien accueillis, m'a conduit sur la terrasse de sa demeure où j'ai pu me convaincre de la simplicité de la construction (des poutrelles recouvertes de terre et de branches mortes), et s'est intéressé aux moindres détails de notre installation (1).

Le cinquième jour enfin nous suivons longtemps le cours du Barada (l'Abana biblique, le Chrysoroas des

(1) Pendant les massacres, cet excellent homme fut égorgé sur les genoux de sa femme. (1862.)

anciens) qui se précipite de l'Anti-Liban comme un gave pyrénéen, et serpente dans des gorges étroites où l'on voit à une élévation considérable des figures humaines sculptées sur le roc, à l'entrée de cavernes mystérieuses dont les auteurs sont inconnus (1). Ce long défilé est célèbre dans les annales musulmanes comme un des premiers théâtres de la lutte entre le christianisme et l'islam. Avant l'hégire la Syrie comptait de nombreux foyers chrétiens; des villes industrieuses et commerçantes servaient d'entrepôts aux marchandises de Damas, et quand la grande cité eut succombé après un siége de soixante et dix jours, chacune des petites dut à son tour accepter le joug musulman. Les unes cédèrent à la persuasion et capitulèrent sans délai, d'autres, comme Baalbeck et Hems, offrirent une longue résistance. Un des incidents les plus remarquables de cette conquête fut la prise d'Abila pendant la célèbre foire de la vallée de Barada (2). Un petit village, construit en

(1) M. Lepsius les visita en 1846 et n'y trouva que des inscriptions grecques, presque entièrement effacées.

(2) A Daïr-Abila vivait un prêtre dont la réputation de piété, de science et d'austérité était telle qu'on venait de près et de loin s'incliner devant lui et demander ses conseils. Chaque année, les alentours du couvent qu'il habitait servaient de champ de foire à de nombreux marchands qu'attirait le concours de pèlerins rassemblés pour les solennités de Pâques; bientôt la foire de la vallée de Barada prit une extension considérable et devint justement célèbre. — L'an 634, elle fut tenue avec une magnificence inusitée; le préfet de Tripoli avait amené sa fille, fiancée à un seigneur de la cour d'Héraclius, pour recevoir, avant son mariage, la bénédiction de l'anachorète. La foire avait commencé. Les ballots, déchargés du dos des chameaux, laissaient voir leur brillant contenu de soieries, de satins, de bijoux précieux. Un peuple immense encombrait les abords du couvent, écoutant le sermon du religieux auquel la jeune fiancée assistait de l'intérieur du monastère, lorsque soudain retentit le cri d'Allah Acbar,

terrasses au-dessus de la rivière, marque aujourd'hui l'emplacement de cette ville et rappelle par son nom de Souk Wadi Barada (marché de la vallée de Barada) le fait d'armes de Kaled et d'Abdallah.

Nous poursuivons notre route par des ravins, de mauvais sentiers, des torrents desséchés. On ne quitte les pierres que pour s'enfoncer dans les sables, quand tout à coup, à un détour du chemin, entre deux massifs de rochers, s'ouvre devant nos yeux une immense plaine verte, ombragée, où les jardins suivent les jardins, et au milieu de cette luxuriante nature brille la grande ville de Damas, dont les faubourgs s'étendent à perte de vue, dominés par les minarets de trois cents mosquées. Alors les fatigues du chemin s'oublient, les

suivi des exclamations de terreur de ceux qui se trouvaient inopinément cernés par les musulmans.

Abu-Obéidah, le conquérant de Damas, avait envoyé un de ses plus hardis capitaines, Abdallah Ebn Jaezer, surprendre les chrétiens. Il s'ensuivit une mêlée sanglante, où les Sarrasins profitèrent des premiers moments pour faire de nombreuses victimes parmi les chrétiens pris au dépourvu; mais ces derniers, s'apercevant bientôt de leur supériorité numérique (plus de dix mille contre cinq cents Arabes), surmontèrent leur panique et se tournèrent contre les assaillants. La position d'Abdallah devint alors critique à l'extrême; lui et ses hommes, dit le récit arabe, étaient comme une tache blanche sur la peau d'un chameau noir; beaucoup de ces courageux guerriers, dont tous avaient contribué à plusieurs victoires, trouvaient ici le terme de leur héroïque carrière, lorsque Kaled « une des épées de Dieu, » arrivant à leur secours, fendit les rangs ennemis, releva le courage des siens et assura leur triomphe. Un effrayant massacre de chrétiens souilla ce jour de fête : les richesses de la foire devinrent la proie des agresseurs, et quarante jeunes filles furent emmenées captives à Damas, avec la jeune fiancée. Le préfet de Tripoli périt dans la lutte; sa fille fut la récompense d'Abdallah, qui la céda, quarante-cinq ans plus tard, au calife Yezid. (Voir Ockley.)

forces renaissent, on presse sa monture, on descend les flancs du Casiun. Après avoir traversé, dans cette riante vallée de Gutha, une lieue de jardins parsemés de mosquées abandonnées, on franchit enfin les trois enceintes et l'on est transporté au sein de la vie orientale telle que les peintres la rêvent et que les poëtes la chantent.

IX

A MA MÈRE

Damas, 8 novembre 1858.

A vous, ma mère, ces lignes parties de la ville la plus lointaine que mes pas aient foulée, que le musulman vénère comme une de ses cités saintes et dont un des mérites, non le moindre à vos yeux, je suppose, est d'offrir un asile à l'émir Abd-el-Kader. Comment et pourquoi y suis-je venu, c'est toute une histoire dont voici le mot. Partout sur ma route, lorsque j'ai demandé à voir de beaux palais, on m'a répondu Damas; de beaux jardins, Damas; de belles armes, Damas; de beaux bazars, Damas. Vous m'avouerez qu'il y avait dans cet écho de quoi lasser la patience la plus éprouvée. Enfin m'y voici et j'y ai gagné de changer en réalités toutes mes espérances, de connaître les charmes de la vie nomade et surtout d'avoir vu votre ami.

Hier soir je me réjouissais de trouver après ma longue route l'hôtel le plus remarquable, je crois, qu'il y ait dans ce monde. Le propriétaire, un Grec, a loué une des plus belles résidences damasquines, celle qu'habitait Ibrahim-Pacha lors de son séjour ici il y a vingt ans; cour de marbre et de fleurs où l'on peut jouir des délices d'une contemplation rêveuse, délices auxquelles on est doublement sensible sous ce ciel brûlant et après une cavalcade de trente-cinq lieues. Ce matin j'ai fait demander

à l'émir si je pouvais le voir et quand il me recevrait. — A l'instant, a-t-il répondu et me voilà parti.

Mon drogman Micaïl et moi nous suivons les détours de la ville; arrivés à une humble poterne nous traversons l'écurie où est attaché un âne et nous entrons dans la petite cour extérieure; au centre s'élève la fontaine obligée et, sous un auvent, des Arabes d'Afrique s'entretiennent drapés dans leur large burnous. Les Arabes se divisent en plusieurs branches principales partagées en tribus et celles-ci en familles, mais les deux subdivisions importantes sont celles d'Arabes d'Asie et d'Arabes d'Afrique ou Mograbins. Ces derniers diffèrent d'idiome, d'écriture et de costume et portent le burnous blanc à capuchon que l'on rencontre fort rarement en Syrie (1).

Je suis resté quelques instants dans un salon d'attente où l'émir donne ordinairement ses audiences et qu'occupaient trois hommes comptant de l'argent; la monnaie de papier circule peu en Syrie, aussi tout paiement est-il long à vérifier.

L'aga interrogeait avidement Micaïl sur votre compte. Kara-Mohammed est venu en France, il vous a vue, il vous connaît; il sait que vous vous intéressiez au sort du captif et, comme les Orientaux ont la mémoire du cœur, il vous proclame hautement la meilleure dame de tout Paris (2). Un appel se fait entendre, nous montons une petite échelle tournante qu'on est convenu de nommer un escalier et au sommet Abd-el-Kader se

(1) Dans cette classification, la population arabe de l'Égypte se rattache à la branche d'Asie. Aux Mograbins se rapportent les Kabyles et les habitants de Tunis, de Tripoli et du Maroc.

(2) C'est le même qu'Ab-del-Kader chargea d'amener à Paris les trois chevaux arabes offerts par lui à l'Empereur.

précipite à ma rencontre, me prend et me reprend les mains, sourit et me pousse dans sa chambre. Il faut être narrateur fidèle et ne rien dissimuler. Eh bien, cette chambre était plus que modeste, et dans un complet désordre. En mon honneur on apporte deux chaises; l'émir prend l'une, me fait asseoir sur l'autre et nous causons, malheureusement par interprête.

Je commence... Abd-el-Kader m'interrompt :

« Avant tout, dit-il, je veux savoir comment se porte votre mère. » Puis s'étant informé de mille détails qui vous concernent, il s'écrie que je dois vous aimer beaucoup sans doute, mais qu'il vous aime encore davantage. « Pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagné?» J'ai beau prétexter la distance et la fatigue, il ne veut rien admettre.

« C'est une route aisée, j'en suis témoin » (hélas! pour être toujours véridique je dois ajouter que je suis témoin du contraire) : il veut tout vous montrer, vous mener à Baalbeck, à Tadmor, et ces ruines en valent la peine, et *il faut* que vous veniez, *il faut* que je vous le dise, *il faut* que je vous ramène dans ce beau Damas dont j'ai l'intention de m'éloigner si vite !

Quand je me dispose à le quitter, dans la crainte de le déranger, il me presse de rester et m'assure que les affaires les plus importantes seraient mises de côté sans regret pour le laisser jouir de la satisfaction qu'éprouve son cœur. Ensuite vient un grave entr'acte, l'absorption d'une tasse de thé bouillant, après quoi l'entretien reprend de plus belle. Vous dirai-je ses instances pour m'engager à prolonger mon séjour, ses offres de me servir de cicérone, offres que j'ai naturellement refusées en lui promettant une seconde visite.

L'émir est changé : le repos lui a donné un embonpoint qui lui sied moins bien. C'est un de ces hommes

auxquels il faut la vie du conquérant animé par ses succès et par ses vicissitudes mêmes, ou bien la mélancolie du captif convaincu qu'il souffre pour une cause sainte. En effet, pour lui la cause qu'il a défendue a toujours été sacrée : il a voulu délivrer son pays d'une domination étrangère. Quelque bien qu'ils y fassent, les Français sont toujours des conquérants en Algérie : plus la civilisation y fait de progrès, plus l'empreinte du pays s'efface. Il est des nationalités, je n'en doute pas, destinées les unes à disparaître entièrement, les autres en se transformant à perdre leur cachet particulier. Abd-el-Kader est le représentant de ce sentiment inné chez tous les peuples, le sentiment patriotique qui lutte contre toute altération de leur nature primitive.

Loin d'être un *barbare*, l'émir est instruit et a su profiter des loisirs de sa captivité pour étudier davantage; ses idées sont très-larges sur plusieurs points, et je suis convaincu qu'il comprend ses nationaux mieux que ne le fait le gouvernement de Constantinople. Qu'en coûte-t-il de rêver et de former des souhaits ? Je voudrais le voir monarque du Liban : lui seul parviendrait à concilier toutes les haines de tribu à tribu. Les Arabes chrétiens eux-mêmes reconnaissent ses talents, sa droiture; les Druses le craignent, et son influence est grande parmi ses coreligionnaires. Il se rend trois fois par jour à la mosquée et sa simplicité pourrait sembler poussée jusqu'à l'affectation : aussi les plus redoutables cheiks des environs sont venus lui offrir leurs filles en mariage et parmi le peuple circule à son sujet l'opinion, que si Mahomet n'avait assuré qu'aucun autre prophète ne le suivrait, on aurait pu prendre Abd-el-Kader pour un messager divin.

J'ai interrompu ma lettre et je la reprends plus tôt que je ne le pensais; voici pourquoi. Je me reposais

d'une promenade, dans la ville, et ces explorations sont de vrais voyages, quand on m'annonce un envoyé de l'émir. Entre un jeune homme de petite taille, avec de jolis yeux, un nez droit, un teint jaune, revêtu d'une robe bleue et d'un turban blanc, suivi d'un esclave nègre : c'était le fils aîné d'Abd-el-Kader. Nous causons pendant une demi-heure ; il me rappelle le temps de son séjour en France où sa jeunesse l'empêcha de jouir de mon amitié et, voulant me retenir à Damas, comme je prétexte la nécessité de retourner au foyer de famille: « Mais ici, me dit-il, notre maison n'est-elle pas la vôtre? » Là-dessus on apporte le café (dont je ne fais jamais une occupation assez grave, car je voulais questionner mon hôte pendant qu'il buvait son moka, ce à quoi mon drogman s'est opposé avec indignation). Nous nous sommes tendrement séparés.

Maintenant j'avoue que ma royauté du Liban était une utopie, car l'héritier du trône ne me semble pas à la hauteur de son rôle : on sent qu'il a vécu en captivité d'abord, dans le harem ensuite ; la brise des montagnes, le soleil du désert n'ont jamais caressé son front. Il a la démarche traînante des jeunes Turcs ; il a aussi leur teint pâle, pur, mais je dirais presque de cire, résultat, selon moi, de leur vie sédentaire et renfermée. Les traits sont encore juvéniles pour un Oriental de dix-sept ans ; il est cependant l'heureux maître d'une fille de cheik et de deux belles esclaves blanches (1).

Maître, en Syrie, est un terme beaucoup plus juste que celui de mari ; la civilisation gagne du terrain sans

(1) Le second fils de l'émir est aujourd'hui également marié. Comme j'en exprimais mon étonnement à Kara-Mohammed : — Nous marions nos enfants jeunes, me répondit-il, afin de voir leurs petits-enfants.

(1862.)

doute, mais plus on s'éloigne de la capitale, plus elle est encore en retard. Quand le mari entre, l'épouse baise le pan de sa robe, et quelle que soit sa faiblesse ou son état de santé elle se tient debout jusqu'à ce que la permission de s'asseoir lui ait été octroyée ; elle le sert à table et ne mange qu'après lui. Si la femme meurt, le Turc trouve au-dessous de sa dignité de la pleurer. Il y a deux ans environ que l'épouse favorite d'un pacha étant morte, un consul européen, que je pourrais nommer, lui apporta ses condoléances et fut fort mal reçu.

» — Venez-vous m'insulter? lui demanda le pacha.

» — Vous insulter! le ciel m'en garde! qui peut vous inspirer cette pensée ?

» — Mais enfin, que signifient ces compliments dérisoires ? Me croyez-vous assez méprisable pour m'affliger de la perte d'une femme ? »

Telle est la conséquence de la polygamie. Une femme meurt, mais les autres reçoivent bientôt une nouvelle compagne. Il n'y a aucune limite à l'extension du harem et l'un des plus grands seigneurs de l'empire acheta, en même temps, deux petites Géorgiennes, leur fit donner ensemble la même éducation et les épousa le même jour. Elles ont continué à vivre dans la plus étroite amitié et ont échangé avec joie le doux titre de sœur que les différentes femmes doivent se donner mutuellement.

Il est cependant juste de remarquer que la tendance civilisatrice s'accroît au point d'avoir engagé plus d'un grand dignitaire à se contenter d'une seule épouse. Dans ce cas il veut trouver en elle un esprit cultivé et tâche de la mettre en rapport avec des Européennes. La sujétion n'en est alors que plus pénible pour ces pauvres créatures, comprenant qu'il est dans ce monde pour la femme d'autres destinées que celles qu'on lui impose. A Constantinople on lui fait même donner des leçons

de piano et de chant, et, le croiriez-vous, plusieurs hauts personnages font élever leurs filles dans nos pays chrétiens.

Tant que l'épouse musulmane est choisie parmi les esclaves amenées à grands frais pour embellir un sérail, je conçois que cette vie de poupée animée puisse lui convenir; mais est-il rien de plus cruel que d'astreindre à l'anéantissement du harem celles qui ont entrevu la liberté du cœur et de l'intelligence? A Constantinople elles ont du moins la faculté de se promener, de voir des visages étrangers, de parcourir les quartiers francs, de se voiler légèrement les traits; ces licences nous paraissent insignifiantes, mais sont grandes auprès des sévérités consacrées par l'usage dans les autres villes de l'empire.

Représentez-vous une jeune fille turque (et je cite un fait) élevée à Paris: elle s'est promenée comme vous sur les boulevards ou au bois, elle est allée même au théâtre. Son éducation finie, elle retourne à Stamboul. Dès l'approche du Bosphore, elle reprend ses voiles et son silence : elle sait que l'étranger auquel sur le bateau à vapeur elle a parlé sans crainte ne pourra désormais lui adresser un mot, ou ne le fera qu'au risque de sa vie. Elle arrive. On la marie à un homme qu'elle n'a jamais connu, jamais vu peut-être, à un Turc sensuel, abruti par l'opium et le haschich : elle ne voit, ne connaît que lui, ne sait que faire de ces talents, de ces pensées qu'ailleurs on a développés. Le mari est nommé gouverneur dans une province éloignée, il l'emmène. Elle fait le voyage cachée sous de triples voiles, à cheval sur une selle d'homme ou dans une cage sur le dos d'un chameau; des jours et des jours s'écoulent sans incidents, sans diversion à la longue monotonie du chemin (pour Bagdad seul il faut quarante jours de cara-

vane). Enfin la voilà dans sa nouvelle résidence ; la sujétion est plus forte que jamais et le décorum doit être plus strictement gardé. Que devient-elle? Ou elle se plie à cette existence, et ce doit être un cas bien rare, ou elle s'étiole, meurt et n'est pas pleurée ; ou bien encore elle tâche de nouer une intrigue quelconque et en brave les conséquences terribles. Ne valait-il pas cent fois mieux la laisser ignorante ? Elle eût alors joui peut-être des visites de ses compagnes, épouses des amis de son seigneur, car ces dames se voient entre elles et sont fort élégantes pour cette occasion ; les diamants sont de rigueur même en plein jour ; elles causent peu, fument beaucoup et mangent quelques sucreries, les plaisirs ne varient pas. Elle se serait associée à leurs petites réunions où, bruyantes comme de grands enfants, elles se battent, courent l'une après l'autre et tourmentent de soi-disant folles qu'on paie exprès pour la séance. On mange avec les doigts, qu'on essuie dans une serviette contenant un petit morceau de savon trempé. Celles qui ne connaissent rien de mieux, qui peut-être d'esclaves sont devenues femmes légitimes, trouvent cette vie charmante et la preuve en est que le veuvage arrivé, elles sont fort pressées de contracter de nouveaux liens, quoiqu'elles aient droit, si elles ne se remarient pas, à une part de la fortune de l'époux (1). La dame turque en province ne se rend pas à la mosquée, mais assiste, à travers les grilles du harem, aux instructions d'un derviche. Lorsqu'elles sont malades le médecin leur tâte le pouls, si le cas est urgent elles montrent la langue, mais gardent toujours la figure

(1) Les veuves réunies ou la veuve, s'il n'y en a qu'une, héritent d'un quart de la fortune s'il n'y a pas d'enfants ou de petits-enfants, d'un huitième s'il y en a.

couverte ; on a beaucoup de peine du reste à les amener à un tel excès de familiarité.

En résumé, aucun autre homme que le mari ne doit les voir, car d'un mot l'union peut être rompue et s'être montrée sans voile entraîne presque forcément l'expression de ce mot. J'excepte le gendre, tant que la fille vit et les fils qui, parvenus à l'âge d'homme, continuent à voir leur mère, mais rarement les autres femmes de leur père.

Malgré cette sévérité et ces précautions il se noue en Orient des intrigues comme ailleurs, plus rares peut-être, mais aussi plus dramatiques dans leurs conséquences.

Les mariages ne se contractent pas non plus sans toute information préalable : le jeune homme envoie des matrones espionner sa future aux bains ; la jeune fille regarde le jeune homme à travers sa jalousie. Je n'invente rien, tous ces détails proviennent d'une source sûre.

Ne semble-t-il pas extraordinaire d'ajouter qu'à Damas même demeure une Européenne mariée à un musulman ? Edmond About l'a trop spirituellement dépeinte et par conséquent peu flattée dans sa *Grèce contemporaine*, pour qu'elle espère désormais pouvoir s'ensevelir dans l'oubli. Après les mille incidents de sa vie orageuse, unie d'abord à un capitaine anglais, ensuite à un Grec dont le costume palicare l'avait séduite, cette dame a voulu renouveler les excentricités de sa compatriote Lady Stanhope, et, pour être plus sûre de son fait, elle a épousé un disciple de l'islam. Elle est allée choisir assez loin son seigneur et maître et a lié sa destinée au frère du cheik de Tadmor, chef de tribu bédouine, assez insignifiant de visage, mais fort pauvre et très-sale. L'union est établie sur une base étrange ; madame possède l'argent et c'est par l'argent qu'elle

attire son époux; elle a commencé par l'équiper à neuf, et le Bédouin s'est fièrement promené dans les rues de Damas avec de somptueux vêtements turcs et un sabre fine lame. De temps à autre il vient habiter avec elle sa petite villa damasquine, puis, quand il a obtenu l'argent dont il a besoin, il sent la nécessité de respirer l'air pur de son désert et retourne vers les siens.

Madame s'est organisé une résidence tout européenne, et j'avoue que ma surprise fut grande de voir dans cette maison turque, cachée au milieu d'un jardin dans l'un des faubourgs les plus reculés de la ville, mille souvenirs de l'Angleterre, des portraits, des tentures armoriées, les délicatesses du luxe et jusqu'aux bagatelles de Giroux. Il y a là, dans ce grand salon voûté, des reflets des différentes et successives patries de la *comtesse* (comme on l'appelle ici) ; mais ce qui contrastait encore davantage avec le reste le jour où je le visitai, c'était tout un attirail de campement jeté pêle-mêle au milieu de la chambre : sur les meubles de Boule des havre-sacs, des gourdes, une selle turque, des fruits secs, un vrai désordre arabe. C'est que si l'époux prolonge son absence, madame va lui rendre visite, monte sur un dromadaire et entreprend courageusement la longue et fatigante route de Damas à Tadmor. Une fois là elle adopte résolûment les habitudes de la vie nomade et passe plusieurs mois sous la tente, voyant l'autre femme de son mari et lui apportant même des présents. L'Arabe n'a pu l'épouser que devant la loi, l'iman n'ayant pas voulu bénir son union; madame *** peut néanmoins se vanter, après tant de changements de destinées, d'être devenue en quelque sorte la reine de Palmyre. En général elle ne reçoit pas les Anglais, mais elle accueille fort obligeamment les autres étrangers; on leur

montre une basse-cour où elle essaie d'acclimater des animaux d'Europe, et où se prélassent les deux superbes dromadaires qui lui servent de monture. Elle est à l'âge où l'on commence à redescendre l'échelle de la vie, mais sa tournure est encore juvénile; elle conserve des traits fins animés par de beaux yeux.

Je suis retourné prendre congé de l'émir qui m'a fait voir son plus jeune fils, né à Amboise, et fort timide devant son père. Ensuite, pour me témoigner tout le plaisir que lui causait ma visite, il m'a mené au palais qu'il fait construire et me l'a montré dans le plus grand détail, afin que je puisse vous décrire *notre* résidence de Damas. La décoration est riche, les plafonds sont ornés de dorures entourant un petit miroir ovale; les couleurs vives dont les chambres sont peintes leur donnent beaucoup de gaieté. C'est là que je dois habiter à mon retour. La cour est vaste; le premier étage est presque tout en fenêtres; le grand salon donne, par une exception charmante, sur le cours même du Barada. Abd-el-Kader a tenu avec insistance à me faire jouir de la vue et me l'a montrée aux deux étages: j'apprécie d'autant plus cette recherche que c'est ce qui manque le plus souvent aux palais de Damas.

En prenant le thé nous causons de son dernier ouvrage, sur lequel il désire connaître l'opinion des Français. Malgré les prodiges d'interprétation mograbine accomplis par mon drogman qui, peu satisfait de mon laconisme, embellit de son mieux mes éloges, nous avons été trop expéditifs; car, à la sortie du salon, nous trouvons les esclaves qui savourent à leur tour une copieuse provision du brûlant liquide. Je suis chargé pour vous de salutations de la part de tout le harem et je dois vous porter une lettre, qui vous en dira plus dans sa brièveté que tout ce long et confus récit.

X

9 novembre 1858.

Damas, ce n'est plus la civilisation musulmane transplantée sur le trône des Constantins, et dissimulant un fragment de la terre d'Europe ; ce n'est pas non plus le port où les nécessités du commerce amènent un frottement inévitable, un constant échange d'idées ; c'est la ville restée turque malgré les conquêtes du progrès, et qui, pour retarder le plus longtemps possible l'envahissement des idées nouvelles, n'a pas frayé de routes dans le désert qui l'entoure, confie au dos du chameau les produits de son industrie, jouit de son oasis et regarde le moins possible au delà.

Il en résulte que le temps semble y marcher moins vite qu'ailleurs, que le Turc du vieux parti peut encore y respirer à son aise, ne pas quitter son vénérable turban qu'aucun tarboush ne songe à détrôner, et tandis qu'au dehors sa maison n'offre qu'un mur sans fenêtres et garni d'une poterne si basse qu'il faut se courber pour y passer, il peut, dans sa cour intérieure, loin des regards profanes, s'étendre sur les divans, les pieds sur les mosaïques de marbre, voir couler l'eau dans la fontaine octogone, écouter ce doux murmure, que rien ne vient troubler, suivre la spirale de fumée odoriférante qui s'échappe de son narghilé persan et maudire sans contrainte les chrétiens et leurs innovations.

Tout porte à Damas ce cachet de mystère et d'origi-

nalité. Des passages sombres coupent ces rues sans fenêtres; des portes qu'on ferme le soir séparent les quartiers, et des minarets, différents de ceux auxquels je m'habituais si bien que je ne les regardais plus, forment à tous moments le point central de la perspective. Ce sont des tours carrées, hexagones ou octogones, enrichies de dessins variés rouges et noirs; au-dessus du balcon s'avance un petit toit qui surplombe et défend le muezzin contre les ardeurs du soleil; le sommet du minaret, rétréci par degrés, se termine par une boule un peu allongée, ressemblant presque à une pomme de pin colossale.

Ces minarets constituent une des physionomies particulières de la ville; les bazars en sont une autre, car Damas, cité riche et commerçante, ne se contente pas d'un seul établissement de ce genre et sans cesse la promenade oblige à en parcourir un : ici les bazars n'ouvrent pas sur les rues, ce sont les rues qui traversent les bazars et sont alors couvertes ou voûtées. Nulle part on ne peut étudier comme ici toutes les branches de l'industrie musulmane : l'industrie d'un pays, étant l'expression des mœurs et des habitudes de la population, laisse pénétrer dans les détails les plus caractéristiques de la vie.

Chaque bazar a sa spécialité : bazar de sellerie, où le cuir et le velours sont brodés en or et en argent; bazar des cordonniers, où l'on achète les babouches, dont la différence de couleur fait distinguer les diverses religions orientales; bazar de drogues, où se vendent, sans scrupule, les poisons les plus dangereux; bazar de pipes, où se rencontrent toutes les variétés du narghilé, en verre, en terre, en cuivre, en argent, et des chibouques à tous les degrés de splendeur, depuis le simple bâton creusé jusqu'aux jasmins enrichis de pier-

reries et de bouquins d'ambre d'un prix considérable ; bazar de bijouterie, et ce n'est pas le moins curieux. On croit entrer dans une forge; il y fait sombre, vapo reux, et l'on n'entend que le bruit des marteaux frappant sur les enclumes. Chaque bijoutier est accroupi devant sa petite forge, sans vitrine ou étalage quelconque. Quand vous demandez à voir quelques objets, l'orfévre, après une certaine hésitation, répond en ouvrant une caisse en bois placée devant lui ; il en tire un collier, un anneau ou une pierre gravée, n'insiste en aucune façon, se contente parfois de montrer l'objet de loin, et le replace au plus vite dans son coffre, qu'il referme à double tour. J'ai grand'peine à m'habituer à ces manières, qui nécessitent des pourparlers et d'interminables négociations avant de pouvoir conclure le plus insignifiant marché. Ces ornements sont curieux de forme et souvent d'un bon travail; on paye le bijou au poids, et la façon ne le renchérit guère.

Il y a beaucoup de turquoises venues de Perse ; mais les belles sont rares et on les entremêle de fausses. Les bazars de tabac sont très-remplis, grâce aux nombreuses variétés du précieux narcotique, depuis le djébel de Latakié jusqu'au Sour et au tombaki. La parfumerie, quoiqu'elle n'occupe pas un bazar entier, s'annonce de loin par l'arome pénétrant qui s'en échappe. Les essences et les pommades sont rangées dans de petites fioles que l'on cachette devant l'acheteur; la consommation en est grande, car les Turcs des deux sexes font un usage fréquent de tout genre de cosmétiques : les hommes poussent jusqu'à un point exagéré la recherche d'un teint reposé, d'une barbe longue et soyeuse.

Les bazars de menuiserie ont leur genre de mérite : on incruste dans les berceaux, les armoires et les tabou-

rets des plaques de nacre qui produisent un effet charmant ; on emploie également la nacre pour orner les semelles de bois élevées sur deux tasseaux, qui servent aux dames turques dans leur intérieur et en général à tout le monde dans le bain. D'un autre côté, ce qui me paraît affreux, ce sont les boucheries : la bête est attachée devant l'étal, et, quand la nécessité s'en fait sentir, on l'égorge tranquillement sous vos yeux ; le sang coule à vos pieds et l'encombrement vous force souvent à enjamber l'animal, qui se tord dans les convulsions de l'agonie. Il y a peu de temps encore, on procédait de même pour les condamnés à mort. On entrait chez le premier boucher venu, son couteau servait à l'exécution, et le corps restait abandonné pendant quelques heures sur la voie publique.

Les bazars les plus importants sont ceux des soieries ; depuis plus de mille ans, Damas est célèbre pour la fabrication des étoffes (1). C'est ici qu'on trouve ces magnifiques ceintures où l'or, étalé en larges bandes, attire tout l'éclat de la lumière, ces manteaux où les dessins d'argent et d'or sont jetés avec tout le caprice arabe sur un fond noir, vert tendre ou bleu de ciel; ces riches tapis, ces écharpes brillantes et surtout cette

(1) Le géographe arabe Edrisi écrivait en 1154 : On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie et de bourre de soie, et notamment des brocarts d'un prix très-élevé et d'une perfection de travail inimitable ; il s'en fait une exportation considérable dans les contrées voisines et dans les pays lointains. Ces étoffes égalent ce qui se fait de plus beau dans l'empire grec, et approchent des productions les plus rares des fabriques d'Ispahan et de Visapour, soit en fait de tissus de couleurs uniques, soit en fait de tissus dans le genre de celles de Tennis, et en général en tout genre de fabrication, il est impossible de rien voir de plus parfait que ce qui sort des mains des ouvriers de Damas.

(Edrisi. — V^e section. Traduction de M. A. Jaubert.)

variété de *koufiehs*, grands fichus en soie rayés de diverses couleurs et bordés de glands. Le koufieh est le plus répandu des produits damasquins : il sert à tous, riches ou pauvres, infidèles ou vrais croyants : le turc le plus élégant a toujours son koufieh en poche pour étendre l'action protectrice de son turban si le soleil est trop vif, pour se garantir le cou si la brise est froide; le jeune maronite sait vingt manières de le plier autour de la tête, d'en faire une couronne, un turban, une visière ; l'Arabe du désert enfin, le retenant sur la tête par une longue corde en poil de chameau, ne connaît pas d'autre coiffure et en laisse retomber les extrémités sur son grand *machlab*. Les machlabs sont aussi, pour la plupart, de fabrique damasquine : c'est un tissu, soit brun, soit à raies brunes et blanches, en poil de chameau très-solide, mais un peu lourd, formant un manteau impénétrable à la chaleur, au vent, à la pluie, souvent unique abri de l'Arabe qui, une fois enveloppé dans ses vastes plis, brave toutes les intempéries des saisons.

A beaucoup de ces bazars tiennent des *khans*, c'est-à-dire de vastes dépôts de marchandises en gros. Le plus considérable est celui d'Assad-Pacha ; l'architecture est de la bonne époque sarrasine. Un couloir du grand bazar donne accès dans une salle vaste comme une mosquée, dont la coupole principale fort élevée est soutenue par quatre piliers et domine huit coupoles secondaires par lesquelles la lumière s'introduit en faibles rayons. L'édifice a trois étages dont les balcons donnent sur cette salle principale. Les murs sont peints alternativement par bandes blanches et noires, et le milieu du khan est occupé par un vaste bassin avec jet d'eau où les chameaux s'abreuvent. Il y règne une grande activité ; au rez-de-chaussée on déballe ou l'on

charge les bêtes de somme, en haut les marchands et les banquiers ont leurs comptoirs.

Cependant Damas est surtout une ville de plaisir; aussi les magasins ne s'ouvrent qu'à dix heures et ferment à deux. Les jeunes gens, après la séance dans la boutique paternelle, se réunissent dans les jardins, boivent du café, aspirent leur narguillé, écoutent les mélodies arabes, qui paraissent d'abord un peu monotones, mais auxquelles on finit par trouver un charme véritable. Les musiciens font fortune à la condition de changer sans cesse leurs mélodies, car un air ne reste jamais longtemps à la mode. J'ajoute que ces Damasquins sont bienveillants, que, sans recommandation aucune, j'ai été reçu par tous ces jeunes gens comme un ami, et que j'emporterai le souvenir de leurs attentions. Que notre hospitalité européenne est froide auprès d'un tel accueil!

Les marchés d'animaux méritent également une visite : quant au bazar des chevaux, qui se tient une fois par semaine sur une vaste place dans les faubourgs, on n'y trouve que de tristes haridelles, et le meilleur moyen de se procurer un bon coursier est d'acheter celui qui vous plaît quand vous le rencontrez dans la rue. Ici tout s'achète, et le plus élégant cavalier vous cèdera sa monture, pourvu que vous lui offriez un prix quelque peu séduisant. Pour acquérir de très-beaux chevaux arabes, il faut s'enfoncer dans le désert, du côté de Tadmor, et encore les Autrichiens ont gâté le marché par leur prodigalité.

J'achevai ma tournée par une visite chez le Père des antiquités. C'est ainsi que les Européens ont baptisé un vieux marchand turc préposé à la surveillance du grand bazar. Tous les jours, à l'heure du repas, presque en même temps que le premier plat, on voit entrer

dans la salle commune de l'hôtel un homme de moyenne taille, en longue robe et en turban blanc, qui vous salue en souriant et s'assied au bout de la table. Il reste quelque temps silencieux, puis il tire lentement de son caftan un poignard, un moment après un paquet de bagues ou une pierre gravée ; un peu plus tard un plat en cuivre repoussé. Vous regardez, vous examinez, vous critiquez, vous vous récriez sur le prix ; il replace le tout fort tranquillement dans sa cachette et vous quitte en souriant encore. Je suis allé chez lui hier. Il habite une petite maison non loin de l'hôtel, et j'ai constaté avec plaisir que son loquet même est d'un beau travail ancien. L'entrée est basse ; elle donne sur une petite cour : il ouvre gravement la porte du pavillon, richement tendu de somptueux tapis, me prie de m'asseoir et les affaires vont commencer.

Autour de la salle, sur de simples planches en bois, sont entassés des objets rares et précieux ; je désire les voir de près... patience, il me les montrera un à un. Mais attendez d'abord que le café vous ait été servi par le petit nègre, et pendant qu'on boit le café l'on n'a pas l'esprit apte à songer à autre chose : je bois et je tends la main... Allons donc ! votre chibouque n'est pas même allumé ! Enfin je crois tous les préambules terminés, et voilà qu'il m'apporte deux coussins en insistant pour que j'y appuie le dos : maintenant on peut causer et songer à vendre. Abd-el-Kader, car il porte le même nom que l'émir, se décide à me présenter un objet, puis un autre et successivement tous, mais jamais plusieurs à la fois. Aussi, que de temps réclame cet examen ! Il n'y a plus rien ? — Oh ! peu de chose. — Mais encore, voyons.

Le marchand se lève presque à regret, sort du pavillon, et revient quelques minutes après avec une mer-

veille supérieure à tout ce qu'il m'a montré. Elle ne fait qu'exciter davantage ma curiosité; j'exige mieux encore, il repart; c'est un trésor qu'il apporte (pour les amateurs d'antiquailles bien entendu), et ainsi quinze ou vingt courses de suite n'ayant jamais chacune qu'un seul objet pour résultat. C'est en vain que je demande à voir le dépôt où sont conservées toutes ces marchandises.— « L'endroit est trop laid, me répond-il, je vous montre tout, pourquoi vous déranger ? » Et l'on remplace les pipes vides par des chibouques fraîchement garnis. Je fais un choix, mon drogman débat les prix, et en voilà au moins pour une grande heure : le drogman hausse peu à peu son offre, le marchand diminue ses prétentions; mais que de cris, de désespoirs, de colères simulées avant de finir par s'entendre! C'est toute une comédie dont la pantomime expressive aide à faire comprendre les paroles. Enfin l'affaire est conclue; on se lève pour partir, il me saisit la main et m'entraîne... où ? Au fameux dépôt dont il m'a si longtemps refusé l'entrée. Ici, je l'avoue, l'entassement, le désordre sont prodigieux, mais jamais on n'eût pu dire avec plus de justesse :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

J'ai passé une heure à secouer la poussière, à fouiller dans tous les coins. C'est bien fini, n'est-ce pas ? Il ouvre une petite porte et voici une vaste cour orientale avec jardin et fontaines, un palais dont les salons sont couverts de sculptures et d'ornements, et tout encore rempli de marchandises. Il est vrai qu'on a réservé les plus belles choses pour ce sanctuaire : les porcelaines de Chine et les plus fins tapis embellissent la résidence du Père des antiquités. Il devient alors tout souriant, décroche ses lanternes ciselées, se roule dans ses man-

teaux de fourrure, rit, plaisante, et ne me laisse partir qu'après de cordiales poignées de main. Je rentre très-fatigué, très-ébloui, et le soir je m'écrie en me mettant à table : — J'ai vu toutes les antiquités de Damas.— Cependant déjà le Père est à la porte avec une nouvelle trouvaille.

Il y a des voyageurs qui n'ont pas eu cette patience ; ils ont voulu tout brusquer, déploiement des objets et discussion des prix : dès le premier essai Abd-el-Kader a refermé ses boîtes, ne les a pas conduits plus loin, n'a pas diminué ses exigences et les a laissé repartir. Voilà ce que j'appelle faire son métier *con amore*.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un simple marchand ait une demeure aussi élégante : c'est le beau côté de Damas, les résidences somptueuses s'y trouvent à chaque pas. On pénètre assez difficilement dans les maisons turques, mais les juifs ouvrent volontiers leur porte : ils s'attendent, même les plus riches, à recevoir, en échange de leur hospitalité d'un quart d'heure, un baghchich quelconque ; seulement, si vous offrez ce baghchich le samedi, ils vous prient de le leur apporter le lendemain. J'ai visité huit ou dix de ces habitations ; elles se ressemblent toutes par la disposition intérieure et par leur simplicité du côté de la rue. Le système turc de cacher soigneusement ses trésors au lieu de les étaler, comme en Europe, aux yeux du premier venu, suppose beaucoup d'égoïsme chez les uns et une forte dose de vanité chez les autres. Je préfère en somme la méthode adoptée par les Arabes chrétiens ; elle participe des deux systèmes. Leurs maisons, comme les autres, sont plus qu'insignifiantes au dehors et très-séduisantes au dedans, mais ils les ouvrent à l'intimité.

Toute maison damasquine décente a son entrée soit par une étable, soit par une cour secondaire d'où l'on

pénètre dans la cour principale. C'est à cette cour que tout se rattache ; elle n'est pas seulement le centre matériel de la résidence, mais je dirai presque le centre moral de la vie de famille. Les murs, qui s'élèvent rarement jusqu'à deux étages, sont peints en raies brillantes; le premier étage est garni de nombreuses fenêtres et orné de balcons, il sert à l'habitation. Le rez-de-chaussée renferme les salons et les *divans*. On appelle ainsi des salles, ouvertes sur la cour par un côté pourvu d'une vaste arcade mauresque, surélevées d'une marche au-dessus du niveau général et entourées d'un divan circulaire qui leur donne son nom. Les salons sont vastes et enrichis d'une prodigieuse variété d'ornements sculptés et dorés. Des marbres de couleurs diverses, importés d'Italie mais travaillés en Syrie, couvrent non-seulement les parois inférieures des salons, mais encore le sol de la cour tout entière, ne laissant que l'espace strictement nécessaire pour le tronc des arbres à fleurs qui s'y épanouissent : l'eau, si abondante à Damas, joint son charme à toutes ces recherches et murmure jusque dans les chambres et au milieu des divans.

Cependant, j'ai le regret de le dire, les anciennes habitations sont d'un goût plus délicat que les modernes ; on y trouve des colonnes plus finement sculptées et le grand salon prend toute la hauteur de la maison, formé de deux nefs se coupant à angle droit et éclairées par le haut. Les demeures modernes sont plus somptueuses, mais l'ornementation est d'un goût douteux, et l'on couvre les parois de peintures qui m'ont rappelé celles du sultan à Constantinople et des auberges en France. Ce sont des paysages impossibles, des vaisseaux à toutes voiles, imitations européennes fort maladroitement juxtaposées près des sévères mais élégantes arabesques musulmanes.

La chambre où j'écris est encore restée pure de ces innovations ; le fond de la pièce est élevé sur une estrade dallée en marbre, les murs sont alternativement sculptés en bois et en pierre ; le plafond, de poutres entre-croisées, est couvert de peintures, fleurs et arabesques. D'un côté, mes fenêtres, formant l'ogive mauresque, donnent sur la salle du divan ; de l'autre côté, sur la cour, elles sont abritées par des touffes de jasmin et par de beaux myrtes en arbre.

Ah ! le merveilleux séjour ! Comment ne passerais-je pas ici de douces heures, puisque, selon Mahomet lui-même, les anges du paradis étendent toujours leurs ailes au-dessus de Damas.

XI

Damas est la plus ancienne de toutes les villes connues; on croit y retrouver une des cités dont la Genèse fait mention dans ses premières pages; la légende arabe, que les Grecs schismatiques ne repoussent qu'à demi, y place les souvenirs de la création, et si le mont Casiun est indiqué comme le lieu où se dressait l'autel d'Abel, où Caïn commit son fratricide, la terre rougeâtre de la vallée de Gutha aurait été choisie par Jéhovah pour en former le corps du premier homme. C'est ainsi que, séduits par le charme inexprimable de ce site enchanteur, les hommes ont voulu y rattacher la pensée du lieu même où le péché n'existait pas encore: le fleuve aux quatre bras qui féconde l'Éden, c'est le Barada; l'Éden, c'est la vallée tout entière dont Adam et Ève, du haut de l'aride mont Casiun, regardaient en pleurant les ombrages perdus; et lorsque le déluge eut effacé les bornes visibles du paradis terrestre, il demeurait encore assez de traces de la beauté primitive pour laisser entrevoir les splendeurs disparues.

On conçoit qu'un séjour pareil ait plus d'une fois tenté les conquérants. L'histoire de Damas est, en effet, celle de dominations successives, depuis l'époque des rois de Syrie, des Romains et de l'empire d'Orient, jusqu'au siége mémorable qui la donna aux Arabes, au califat des Ommiades, à la terrible invasion mongole et à la conquête des Turcs. Quoique la longue domination musulmane ait produit une assimilation complète, quel-

ques rares épaves subsistent encore pour nous parler du passé. Dans le grand bazar s'élèvent de belles colonnes corinthiennes dont le faîte se perd au-dessus de la toiture ; si l'on monte par la maison d'un pauvre turc jusque sur la terrasse même, on voit que ces colonnes soutiennent la moitié d'un arc de triomphe grec, orné de sculptures du même style que celles de Baalbeck. Cet élégant portique d'un temple consacré jadis au paganisme présente un contraste étrange avec les voûtes, les coupoles et les minarets qui rappellent le triomphe de l'islam.

Les restes de la primitive église chrétienne sont peu nombreux. Il faut ranger en première ligne l'église Saint-Ananie, chapelle souterraine sans fenêtres et taillée dans le roc. On avait laissé dans son premier état, rocailleux et raboteux, cet intéressant souvenir des temps de la persécution; mais les moines qui y disent la messe ont voulu moderniser la chapelle. Après avoir soigneusement nivelé les parois, il les ont blanchies et n'ont laissé que la voûte dans le style primitif, peut-être pour mieux faire apprécier leur travail.

On montre dans les murs de la ville, dont plusieurs portions sont d'une incontestable antiquité, les restes d'une tour par laquelle on assure que fut descendu saint Paul, lorsqu'il dut fuir les persécutions des juifs de Damas, et un peu plus loin l'endroit où l'apôtre eut sa vision. Cette dernière place surtout est indubitablement apocryphe (1). Ce qui est beaucoup plus probable, c'est que la grande rue de Damas occupe l'emplacement de la *Via Recta* où demeurait l'apôtre.

Les murs d'enceinte sont intéressants à examiner ;

(1) Du temps des croisades, on montrait un lieu tout différent, éloigné de la ville de quelques heures.

ils sont parsemés d'inscriptions qui remontent aux premiers temps de l'islamisme. Un quartier de la ville date de ces âges-là : le terrain s'est amoncelé, et de nombreuses inscriptions s'effacent sans être déchiffrées. Il y a là le turbé d'un des premiers califes; la porte est à stalactites comme celles de l'Alhambra; c'est une chapelle obscure où l'araignée file sa toile sur les barreaux de fer, et où la poussière recouvre peu à peu les armes et le bouclier du défunt (1).

Si, de ce quartier, triste, sombre et abandonné, on passe dans la partie juive de la ville et que ce soit précisément un samedi, le contraste est grand. Sur toutes les portes se pressent les femmes, jeunes et vieilles, dans leurs parures les plus gaies, et les juives d'Orient rivalisent d'éclat. Le trait caractéristique de leur toilette est une calotte de dentelle noire, ornée de gros bijoux, placée sur leur longue chevelure ; leurs jaquettes brodées d'or sont découpées en pointe, et sur la poitrine, très-découverte, tombe un grand collier garni d'un médaillon. Malheureusement, elles se défigurent à force de se couvrir le visage de fard et les doigts de henné ; elles se cachent les joues sous de vraies plaques de rouge, et se peignent des sourcils fantastiques ; par ces transformations le type primitif et particulier se perd dans un caractère général d'une exagération révoltante. Leurs robes scandaliseraient peut-être des Européennes habituées à des soutiens inconnus en Syrie, et non à ce prodigieux laisser-aller et déploiement de formes.

En Orient, le règne des jeunes filles est court, qu'elles

(1) Dans cette ville sainte reposent également quelques-unes des femmes du prophète, ses compagnons, Kaled et Obéidah, et parmi les califes, deux des plus célèbres, Nourreddin et Saladin.

soient juives, musulmanes ou chrétiennes; elles se marient de dix à quinze ans. On rencontre de vrais enfants courbées sous le poids d'autres enfants qu'elles portent dans les bras et qui leur appartiennent. Ces unions précoces amènent une vieillesse prématurée. La femme a peu de joies, se marie jeune, a beaucoup d'enfants et vieillit vite : l'homme, quand une épouse commence à se flétrir, est libre d'en choisir une autre ; en vieillissant il s'embellit ; son teint, un peu céreux dans la jeunesse, prend un aspect plus mâle ; sa barbe descend molle et soyeuse, et il la caresse avec satisfaction; il vit plusieurs vies, et la femme peut à peine compter une demi-existence.

Damas offre encore un cachet intéressant, c'est la multiplicité des croyances qui y vivent côte à côte et fort ennemies l'une de l'autre. Les mahométans sont en majorité ; viennent ensuite grecs unis, grecs libres, syriaques, syriaques unis, arméniens, arméniens unis ou arménites, maronites, latins, protestants, juifs, druses et métoualis, dont le dicton turc raconte que, lors du jugement dernier, ils seront les ânes qui transporteront les juifs en enfer. Presque chaque culte a son temple, et je dois, comme souvenir, rappeler ici le service auquel j'ai assisté au consulat américain : singulier lieu de culte que cette belle salle mauresque où le petit troupeau, venu de lointaines régions, s'est réuni pour une première et une dernière fois dans une prière commune. Dans une synagogue juive, j'ai été frappé de l'imposante gravité des cérémonies dont l'effet est bien plus saisissant sous le ciel du Sud et grâce aux costumes orientaux. Il en est de cela comme des raies brillantes dont on peint ici les édifices ; appliquées aux murs en Europe elles paraîtraient criardes, et ne choquent nullement en Syrie. Chaque objet a besoin d'être regardé

dans son cadre, et c'est une preuve de plus que le christianisme devait remplacer la loi de Moïse, puisque le judaïsme est essentiellement une religion orientale qui perd tout son caractère lorsqu'on la déplace de son pays primitif.

Les Turcs possèdent de belles mosquées que les chrétiens ne peuvent visiter. Celle des Omniades s'ouvre heureusement sur le Bazar par un vaste portique, et rien n'empêche d'y plonger les regards pendant quelques instants. Elle occupe l'emplacement d'une église chrétienne ; et pendant cinquante ans, après la conquête musulmane, elle appartint de moitié aux deux croyances. Elle fut alors restaurée avec une magnificence extrême ; on dépensa cinq millions de ducats à l'orner de marbres et de lampes d'argent, et une aussi grande merveille devant appartenir à tous les disciples fidèles, les quatre sectes reconnues (*Hanbalites*, *Schaféites*, *Malékites*, *Hanéfites*) y furent chacune représentées par un iman. Les proportions sont superbes ; trois nefs soutenues par des colonnes corinthiennes se croisent à angle droit avec le transept, au-dessus duquel s'élève une majestueuse coupole, dite de l'Aigle. La mosquée forme le côté sud d'une vaste cour entourée d'une colonnade corinthienne en marbre et en granit : trois minarets, d'un dessin étrange, accompagnent cet édifice; l'un d'eux, le minaret de Jésus, est indiqué par les musulmans comme le marchepied sur lequel descendra le Christ au jour du jugement dernier. Ils assurent que la tête de saint Jean-Baptiste est encore conservée sous le Mihrab, et plusieurs disciples du prophète sont enterrés dans l'enceinte de ce sanctuaire, l'un des plus splendides et des plus vénérés de l'islam.

Cette impossibilité pour le voyageur de pénétrer dans les mosquées prouve qu'on est ici plus sévère qu'à

Constantinople. En effet, les chrétiens sont encore mal vus à Damas : il y a peu d'années on leur interdisait les trottoirs, et lorsque je souris aux enfants ils me répondent en grinçant les dents ; les chiens aussi ont gardé la vieille haine dans le cœur. Ibrahim-Pacha, lors de son séjour, s'est efforcé de mettre un terme à cette intolérance ; conquérant de Damas, il voulait en devenir le civilisateur. Il obligeait les habitants à nettoyer le devant de leurs maisons, à enlever les immondices ; il établit une police sévère, protégea les chrétiens d'une manière efficace, et à toutes réclamations ou infractions répondit par les fers ou par la mort. Ces mesures rigoureuses obtinrent un plein succès, et l'on se rappelle encore sa domination avec respect et terreur. Il n'est pas douteux que si elle eût duré, une ère de progrès véritable se fût ouverte pour la Syrie. Mais le sultan pouvait-il laisser passer en d'autres mains que les siennes Damas, *aux parfums du paradis* (1), et le régime turc rétabli, l'ancien système a prévalu, un peu amélioré dans la forme extérieure, inaltérable dans le fond. Je n'ai donc pu contempler les danseuses turques, qui ne doivent pas se montrer aux chrétiens; je m'en console en visitant les jardins publics, célèbres dans tout l'Orient, et, dit-on, sans rivaux au moment de la floraison (2).

Rien ne donnerait moins l'idée de ces jardins qu'une de nos promenades ratissée avec soin, ornée de parterres et d'arbres régulièrement taillés : il en existe une seule de ce genre à Damas; on la cite comme une imitation européenne, mais elle ne s'harmonise en rien avec

(1) Surnom de Damas dans les titres du sultan.

(2) L'arabe Ibnerragi a publié un recueil de poésies sur les trente plus belles fleurs de Damas.

(Hammer.)

ce qui l'entoure. Les autres sont de vastes espaces où croît tout ce qui veut croître, herbes, fleurs, feuillage ; où circulent des ruisseaux qui entretiennent dans cette zone brûlante une fraîcheur perpétuelle, où s'épanouissent les abricotiers dont les pâtes et les fruits confits constituent une branche importante du commerce damasquin. Tous les environs de la ville sont formés par ces jardins entièrement clos de murs, sauf l'étroit passage par où le courant s'échappe pour féconder le jardin voisin. Chaque particulier dans l'aisance possède un de ces enclos, et dès que les affaires sont terminées, il y va se reposer, fumer sous l'ombrage et réaliser ainsi de son vivant la promesse du Koran aux sectateurs fidèles : «Tous ceux-là éprouveront l'indulgence de leur seigneur et habiteront des jardins arrosés par des courants d'eau (1). »

Une magnifique plaine, verte comme une pelouse anglaise, et qui s'ouvre près des nombreuses petites coupoles d'un couvent de derviches, sert aux promenades équestres. Parmi les montagnes qui s'étagent à l'arrière plan s'élève majestueusement le Djebel-ech-Cheik, ce géant de la Syrie. En vérité, la vie est

(1) Comment ne pas rappeler ici que, d'après la tradition, tous les palmiers de l'Espagne proviennent d'un rejeton apporté de Damas à Cordoue, par ordre du calife Abderrhaman ? Dernier descendant de l'illustre branche des Omniades, échappé par miracle au massacre de sa famille, Abderrhaman, après six années de vie errante, fut appelé à fonder en Espagne la dynastie Omniade de Cordoue. Les charmes du ciel d'Andalousie ne purent effacer de sa mémoire les délices de Damas ; ses compagnons de fortune donnèrent, en souvenir de la Syrie, les noms d'Émèse à Séville et de Damas à Elvira de Grenade, et le prince adressa à l'arbre qui lui représentait sa patrie les strophes touchantes dont je joins ici d'après l'espagnol, la traduction littérale :

« Toi aussi, majestueux palmier, tu es étranger en ces lieux,

charmante à Damas; elle y coule rêveuse et fleurie, et l'on serait tenté d'oublier qu'ici, comme partout, les passions humaines doivent venir la troubler. Les murs sans fenêtres ne m'attristent plus, car je connais les splendeurs qu'ils cachent, et si je veux jouir de l'animation, n'ai-je pas les bazars et les cafés ? Parmi ces derniers, il en est qui se sont établis dans les jardins, et presque toujours au bord de l'eau. Le dimanche surtout, ils sont remplis de juifs et de chrétiens ; les hommes fument et jouent au trictrac, les femmes causent et mangent des sucreries, mais, en général, les personnes des deux sexes se tiennent séparées.

Je ne pouvais manquer de prendre un bain turc, et les jeunes employés étaient curieux de voir comment le giaour encore novice en supporterait les nombreuses épreuves. Le repos après le bain est délicieux, la recherche des linges exquise ; la salle est superbe, éclairée par une haute coupole, ornée de marbres et d'une jolie fontaine : à travers les fenêtres seulement grillagées, on voit s'agiter toute la vie du Bazar, tandis qu'on jouit soi-même du plus délicieux far-niente.

La physionomie de Damas est cependant à la veille d'éprouver un grand changement ; dans trois ans, assure-

De l'Algarve les douces brises caressent et baisent ton élégance ; dans un sol fécond, tu jettes des racines et tu élèves ta cime au ciel ; tu pleurerais de tristes larmes, si, comme moi, tu pouvais sentir. Tu ne sens pas comme moi les coups du sort pervers : pour moi, des pluies continuelles de peines et de douleurs me submergent : j'arrosai de mes larmes les palmiers que le Forat arrose, mais les palmiers et le fleuve ne se sont pas souvenus de mes peines , quand mes funestes destinées et la férocité d'Alabas me contraignirent d'abandonner les doux objets chers à mon âme. A toi de ma patrie aimée aucun souvenir ne reste ; mais moi, triste, je ne puis cesser de pleurer pour elle. »

(Voir les *Arabes en Espagne*, par don Antonio Conde.)

t-on, une voie carrossable l'unira à Beyrout. Alors s'effacera insensiblement le cachet original, les vrais Turcs reculeront encore, il faudra chercher l'Orient à Bagdad, car l'élément européen envahira bientôt toute la Syrie (1).

Nous n'en sommes pas encore là. Il m'a fallu quitter Damas. Du haut du mont Casiun j'ai embrassé d'un dernier regard « le collier de couleur des tourterelles, le grain de beauté sur la joue de ce monde, » et, réveillé de ma brillante hallucination, je me suis engagé dans un désert dont les vastes et arides solitudes sont exploitées par des voleurs. Il est vrai que, d'après une convention avec l'un des princes druses, on a placé des gardes pour protéger le chemin : ces gardes n'ont qu'un défaut, celui d'exercer eux-mêmes le brigandage, d'être presque les seuls pillards, et malheur au voyageur solitaire! Il est dépouillé sans merci.

Nous en rencontrons un poste : malgré leurs grands yeux noirs, leurs belles dents et leur réputation, les soldats n'avaient pas l'air trop féroces. Ils nous saluent, nous leur donnons un baghchich, et je trouve original de déjeuner à l'ombre d'une de leurs huttes et de partager mes provisions avec eux. Ils nous ont raconté que leur métier de gardes les ennuie mortellement : comme ils sont à la disposition de leur prince qui les choisit à sa guise, force leur est d'attendre patiemment qu'on les relève, ce qui a lieu d'ordinaire tous les trois ou quatre mois. Nous avons rencontré le prince druse leur chef qui feignait de chasser, faucon au poing, mais en réalité

(1) J'ai eu tort de craindre l'excès de la civilisation : depuis mon voyage, ce sont les excès de la barbarie qui ont changé l'aspect de Damas : la plupart des belles résidences que j'y ai admirées ne sont plus que des ruines dévastées par l'incendie, ensanglantées par toutes les horreurs du pillage et de l'assassinat. (1861.)

il surveillait son monde. Ils s'attaquent rarement aux Européens, plus souvent aux Turcs, que les Druses ne peuvent souffrir. Ils aiment encore moins les Maronites, qui leur rendent sincèrement leur haine. De là de fréquentes luttes auxquelles contribue en grande partie la manière dont sont situés les villages des uns et des autres, beaucoup trop rapprochés pour qu'il n'en résulte pas un contact journalier. Dès l'enfance, chacun est élevé dans la ferme conviction que les principes de son parti sont les seuls justes, et la ténacité orientale engendre aussitôt l'esprit d'exclusisme. Malgré mon penchant à ne trouver de torts que d'un seul côté, je suis obligé d'accuser les deux partis. Les Maronites sonnent leurs cloches à toute volée, les Druses les entendent et les maudissent; les Maronites multiplient leurs sanctuaires, les Druses les accusent de tout envahir. Les Druses tendent alors des piéges aux voyageurs et dépouillent le Maronite qui passe; les Maronites veulent se venger et pillent le premier Druse qu'ils rencontrent; habitant les uns dans les autres, si je puis ainsi parler, les occasions sont nombreuses, et je ne jurerais pas que plus d'une fois les Maronites ne commencent l'agression, certains, si ce n'est de se venger d'un tort passé, au moins de compenser par avance un tort futur. Depuis plusieurs années, le Liban est comparativement tranquille, mais aussi l'ennui commence à les gagner; dans les regards qu'ils se lancent lorsqu'ils se rencontrent, le défi se joint à la haine : quelques escarmouches me semblent imminentes.

Une des plus grandes difficultés qu'on ait à vaincre pour la construction de la route, est la vallée de Bukaa, fertile au printemps, torride en été, mais qui, chaque hiver, se change en un immense marécage. Les trois jours de cavalcade s'écoulent sans incidents, je retrouve

la carcasse du chameau entièrement dépouillée ; les vautours sont partis. Notre dernier campement est sur une cime de la montagne avec les pentes gazonnées devant nous, Beyrout dans le fond et la mer comme arrière plan. Le cheik Mahmoud, auquel appartient le Khan, en trouve la situation si belle, que tous les ans il y dresse ses tentes pendant deux mois.

XII

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL L'ILLUSTRATION (1).

16 novembre 1858.

Il y a trois jours, monsieur, j'étais à Damas que je me préparais à quitter, lorsqu'il me fut permis de jeter un dernier regard dans l'intérieur de cette vie orientale si différente de la nôtre. Il ne s'agit de rien moins que d'un mariage *arabe*, je me hâte d'ajouter et *chrétien*, car l'œil du giaour ne profane jamais une noce musulmane. Grâce à l'hospitalité, dont ce doux pays n'a pas encore perdu les touchantes traditions, nous fûmes admis, quoique étrangers, avec un empressement véritable. Nous étions quatre, et si jamais ces lignes tombent sous les yeux de mes compagnons, dont chacun a suivi depuis son itinéraire particulier, je serais heureux qu'elles pussent leur rappeler une soirée comptée parmi les plus curieux souvenirs de ma vie.

Quand on a traversé de nuit les rues de Damas et suivi leurs longs et obscurs méandres, on est fort aise, en s'arrêtant devant une petite porte basse, d'apprendre qu'on est arrivé au lieu de la fête, à la demeure du fiancé. Déjà de l'extérieur on entend la musique :

(1) Cette lettre a paru, sauf de légères modifications, dans le numéro de l'*Illustration* du 4 décembre 1858.

elle cesse à notre entrée et les hôtes s'avancent pour nous recevoir. Ils portent, avec ces formes cérémonieuses de l'Orient, la main sur le cœur, sur les lèvres, sur le front. Puis on nous mène aux places d'honneur, et les chants recommencent; mais l'air a varié, et, le croirez-vous, c'est celui de *la Marseillaise*, de *la Parisienne*, qu'on entonne à notre intention? *Partant pour la Syrie* eût peut-être offert plus d'à-propos.

La cour est carrée, de moyenne grandeur; le fond forme le divan où nous sommes placés. Au milieu de la cour, on a élevé l'estrade des musiciens près de la petite fontaine de marbre. Sur une table, ornée de banderolles et de bougies, sont rangés des flacons, des aiguières, des rafraîchissements : l'ensemble est éclairé par une profusion de lanternes en cristal, remplies de liqueur blanche, rouge et bleue, suspendues en tous sens, formant de longues guirlandes, serpentant autour des arbres, se réunissant en faisceau au milieu de la cour et placées en lustre au-dessus du divan. La fête est brillante, car les invités sont nombreux : les hommes s'assoient, fument et causent; les femmes se tiennent debout à l'écart, et les petites lanternes font ressortir la richesse de leurs costumes. La galerie supérieure de la maison est encombrée de curieux, venus par les terrasses prendre leur part de la réjouissance.

La musique continue avec une verve toujours renaissante : elle se compose d'un violon arabe, d'une cithare qu'on touche comme un piano, d'un tambourin, de deux petits tambours et de deux chanteurs. Ces bons Arabes croiraient manquer à leur devoir, s'ils ne témoignaient leur profonde allégresse ; aussi sont-ce des battements de mains, des gestes de bonheur, des sourires, des trépignements qui leur concilient toute la bienveillance de l'auditoire. De temps à autre, un des jeunes gens se dé-

cide à exécuter un de ces pas où se retrouve la grâce un peu solennelle de l'Orient, ou la danse du sabre, pittoresque et animée. Les invités sont accablés de café, de narguillés, de chibouques, de raki, de limonade, de pistaches fraîches. C'est à chaque moment une nouvelle offre qu'il est difficile de refuser, car les membres de la famille ne dédaignent pas le rôle de serviteurs, s'inclinent devant leurs hôtes et baissent le genou avant de leur présenter les rafraîchissements.

Depuis deux heures nous jouissions du spectacle. La distribution d'un cierge long et mince à chaque assistant, annonce le commencement des cérémonies. Chacun allume son flambeau, l'encens fume, on apporte une chaise au milieu du divan : le fiancé s'y place et ses amis le déshabillent, substituant à son costume ordinaire des vêtements neufs. On habille également, de la tête aux pieds, le jeune frère du fiancé, destiné à l'accompagner devant l'autel ; la musique joue une mélodie plus grave, et les femmes poussent en chœur de grands cris aigus à faire trembler les vitres. Quand le jeune homme a revêtu la blanche chemise, le fez rouge au long gland bleu, la longue robe de soie vert clair, la veste et le surtout en drap gris, les amis lui donnent une fraternelle accolade; le père le presse contre son cœur; puis il s'approche de chacun des invités, qui, à son tour, lui serre la main en murmurant quelques paroles de félicitation. Il y a dans cet acte je ne sais quoi d'imposant qui émeut profondément : c'est l'enfant qui devient homme, c'est la vie nouvelle qui commence.

Nos mains avaient été parfumées de fleurs d'oranger. Le jeune frère fait, lui aussi, la tournée des parents, des amis, des connaissances : tous le félicitent, car le bonheur d'un frère n'est-il pas, en quelque sorte, aussi le nôtre? Les femmes s'enveloppent dans leur long

voile, et, laissant le fiancé dans la maison paternelle, nous partons pour chercher la jeune fille.

Qu'on se figure, dans une rue tout à fait sombre, une longue procession dont on ne voit que les lumières s'agitant à intervalles irréguliers, et s'avançant, lentement et en silence, vers un but éloigné. Nous étions à peu près cinquante. A onze heures de la nuit, Damas dormait, sauf quelques habitants qui entr'ouvraient leur porte et souriaient au cortége. La lenteur en Orient est obligatoire; elle passe pour de la dignité : aussi nous fallut-il longtemps pour atteindre la résidence des parents de la fiancée; maison grande et élevée, mais dont les fenêtres peu nombreuses ne laissaient passer aucune lueur, les parois ne répétaient aucun son. Nous frappons; point de réponse : coups redoublés sans plus de succès : on eût dit que les habitants étaient tous plongés dans le plus profond sommeil. Notre cortége s'était formé en cercle devant la porte; nos petites lumières scintillaient, et le chœur des femmes poussait un de ses plus redoutables trilles. Enfin la serrure s'agite, la porte s'ouvre. Un gardien, armé d'une baguette à large pommeau, demande d'où vient ce tumulte ; c'est l'heure du repos et non des visites. Des pourparlers s'ensuivent dans ce langage fleuri que l'Asie emploie toujours; on consent à nous laisser entrer : l'un après l'autre nous descendons un petit escalier bas, tournant, qui semble conduire à un souterrain. Mais à peine les premières marches sont-elles franchies, qu'au calme, à l'obscurité succèdent les brillantes symphonies et l'éclat de mille feux. Trois fois on verse sur nos mains l'essence parfumée, on nous entraîne au divan, et les instruments chantent notre bienvenue.

L'habitation est splendide, les lanternes reflètent le marbre des murs, les sculptures et les fines arabesques;

partout affluent les assistants, et de nouveau l'on est tenu de faire honneur aux narguillés, de goûter aux rafraîchissements.

Près de moi une fenêtre s'ouvrait sur le divan et laissait voir l'intérieur du vaste salon des dames. Celles de notre cortége s'étaient jointes aux amies déjà rassemblées, et les voiles déposés ne cachaient plus les étincelants costumes, les longues jupes de soie, les jacquettes brodées d'or, les calottes ornées de gaze de couleur et de fleurs artificielles, et surtout les nombreux et superbes bijoux. L'Orient est le pays de la couleur et partout elle y ruisselle, mais nulle part avec plus d'éclat et d'harmonie que dans les parures des femmes, où la soie miroite, où le drap d'or, ajusté au corsage, forme une cotte de mailles aux vifs reflets, où le diamant chatoie sous les longues nattes de cheveux noirs.

A une extrémité de la pièce était assise la fiancée, enveloppée dans un voile rose et les yeux fermés, *car elle a honte*, dit naïvement l'Arabe. Ses compagnes lui donnaient à manger des sucreries ou lui présentaient l'aiguière remplie d'eau : quant à elle, immobile au milieu de ce tumulte, elle semblait une statue et une belle statue, car l'enfant avait des traits plus séduisants que ceux d'aucun des gracieux visages qui l'entouraient. Je dis l'enfant, car Malaké a onze ans, quoiqu'elle en paraisse au moins quinze : Mousa, son futur, en a vingt-deux, et depuis huit ans ils sont fiancés. Dans Mousa, vous reconnaissez Moïse, car les Arabes chrétiens affectionnent les noms bibliques ; dans Malaké ou Reine, vous retrouvez encore un souvenir ancien ; Abraham, quand il défit Abi-Mélec, triompha, non du roi Abi-Mélec, mais du roi Abi, Mélec-Abi. Ici les siècles n'ont pas marché.

Quelle splendide soirée ! Dussé-je vivre cent ans, je crois n'en jamais perdre l'impression. Cette cour fleurie

dont l'orchestre occupait le centre, dont les lampes de couleur illuminaient les sculptures tandis que les orangers et les lauriers-roses ornaient les angles et le ciel parsemé d'étoiles formait le dôme incomparable; cette cour n'était-elle pas digne du pinceau d'un maître ancien, de Véronèse lui-même? Il eût trouvé assez de costumes, de physionomies expressives, d'effets d'ombre et de lumière pour en créer un pendant à ses *Noces de Cana*.

Mais, quoique la chaleur de la nuit eût permis d'en douter, la journée du dimanche s'achevait et les premiers moments du lundi devaient apporter aux fiancés la bénédiction religieuse. Les cierges se rallument, les femmes reprennent leur yashmac (1), la fiancée est placée au milieu d'elles et nous quittons le seuil hospitalier, laissant fumer sur les pipes que nous abandonnons le bois de la Mecque dont on les a parfumées. Notre marche s'est encore ralentie : la jeune fille doit quitter à regret la maison paternelle, et ne pas témoigner d'empressement à rejoindre l'époux. Une parente l'entraîne, une autre la pousse, toutes l'entourent, et ses deux voisines murmurent à son oreille ces mots: « Plus lentement, plus lentement! » Puis les divers quartiers sont clos par de lourdes portes, et souvent le gardien est absent ou endormi : on crie, on frappe, on appelle, et l'on attend jusqu'à ce que la barrière s'ouvre et que le cortége défile sous la sombre voûte.

Parmi les vingt sectes différentes qui se partagent les habitants de Damas, les fiancés appartiennent à une église grecque unie. Nous franchissons les parvis obscurs pour nous placer dans le chœur, dont les femmes occupent les alentours. Devant l'autel se tiennent les deux jeunes gens. Mousa est arrivé de son côté en

(1) A Damas, les chrétiennes même portent le yashmack.

même temps que sa fiancée; auprès de lui est son frère, et deux parentes sont auprès de la jeune fille. Malaké est strictement voilée: sous la gaze rose elle porte encore un yashmack fermé.

Derrière l'autel sont rangés trois prêtres et les prières commencent. Deux cérémonies surtout m'ont vivement frappé: dans la première, le patriarche place sur chaque tête une couronne d'argent, les change à plusieurs reprises d'une tête à l'autre, puis, prenant les époux par la main, il leur fait faire trois fois le tour de l'autel au milieu des prières des assistants; ensuite, tenant une coupe remplie de vin, il en donne à boire à chacun des deux jeunes gens, afin de leur prouver que désormais tout est commun entre eux dans la vie.

L'office dure trois quarts d'heure, et nous retournons alors chez le jeune homme, mais par un chemin différent. Si je précise autant, c'est que chacun de ces détails tient essentiellement à la cérémonie du mariage. Mousa marche au milieu des siens, Malaké avec ses amies: mais quand nous approchons du but, un des assistants, armé de l'épée et du bouclier, intercepte le passage: un autre sort de nos rangs pour le forcer, et alors commence une lutte simulée, remplie d'adresse et de légèreté. Les coups se succèdent, aussi élégamment donnés que dextrement parés: les assaillants s'élancent en avant, bondissent en arrière, brandissent leur arme au-dessus de leur tête ou reçoivent le coup sur leur petit bouclier rond. Nous gagnons toujours du terrain; enfin voici le seuil... Un moment encore, on attend là le fiancé pour lui présenter une coupe de vin que chacun doit vider après lui. Ce dernier acte de félicitation accompli, on entre, on se précipite, et aux clameurs féminines se joint toute l'énergie des musiciens.

Il était trop tard pour promener la jeune épouse,

selon l'usage consacré. Elle se retira avec ses parentes et celles de son mari, auprès desquelles cette première nuit est passée; Mousa reste avec ses conviés et les réjouissances se prolongent jusqu'au jour. Quant à nous, malgré les vives sollicitations de nos hôtes, nous prîmes congé de la fête.

Vous décrirai-je les divertissements du lendemain, auquel nous fûmes invités par un messager spécial? la promenade de la jeune femme autour de la cour et de la maison? Revêtue de ses plus beaux atours, elle tient les yeux modestement fermés; puis les mélodies arabes et les danses lentes et graves, mais non dépourvues de grâce, de ces belles Orientales aux longs yeux noirs, aux mains, en l'honneur de la fête, tatouées de dessins variés (1).

Peut-être sera-t-il intéressant pour vos lecteurs, qui, je n'en doute pas, ouvrent leur *Illustration* au coin d'un bon feu, d'apprendre ce qui se passait, le 7 novembre dernier, en Syrie, ce doux *pays de roses*, comme l'appellent les habitants, et le nom est juste, car les jardins sont encore remplis de ces belles fleurs que l'Orient respire, mange et chante... Une des strophes de l'autre soir ne disait-elle pas :

« Je suis la rose, et toi la goutte d'eau qui me fait vivre ! »

(1) Les tatouages restent visibles pendant une quinzaine de jours environ.

XIII

Me permettra-t-on deux critiques contre le gouvernement turc? La première regarde le système des douanes. Non-seulement on visite à l'arrivée, ce qui est juste, mais au départ il faut de nouveau ouvrir les colis. A Damas, où la ville a trois enceintes, cette formalité se réitère trois fois : les Européens s'en dispensent par un baghchich ouvertement offert et accepté sans plus de façons, mais si le chef de la douane est de mauvaise humeur, comme l'était celui de Beyrout l'autre jour, toute représentation est vaine et l'on court risque de voir renverser ses effets dans la poussière ou dans la boue.

En second lieu, et la critique peut s'élever ici jusqu'au reproche le plus grave, Damas, cette ville de cent cinquante mille âmes, et la Syrie entière n'ont qu'un seul port praticable, Beyrout, dont l'importance s'accroît chaque année. Et tandis qu'on ne saurait trop faciliter l'abord du point unique qui sert de débouché à un commerce aussi considérable, la rade est si mauvaise, que souvent les communications avec les navires sont forcément interrompues pendant plusieurs jours. Cependant, il ne serait pas difficile d'y remédier : une ligne de petits rochers semés dans la mer s'offre en quelque sorte pour former un môle excellent, si l'on veut prendre la peine de les relier.

Mais, comme toujours, le gouvernement ne peut ou ne

veut pas y songer, et l'on risque souvent sa vie en se rendant en canot jusqu'au bateau à vapeur.

J'y suis enfin. Adieu, Beyrout!

Ce reproche de négligence extrême, qu'il est impossible de ne pas adresser à l'administration turque, peut se renouveler sous toutes les formes lorsqu'on suit cette côte aujourd'hui semée de ruines, et célèbre autrefois par le commerce et l'industrie. A peu d'heures de Beyrout on passe devant Saïda, petite ville de cinq mille âmes agglomérées dans un espace étroit surmonté d'une tour à demi écroulée, et devant lequel ne s'ouvre aucun port. Deux heures de plus et l'on se trouve près de Sour, située sur une presqu'île et entourée de quelques palmiers, mais dont les murs qui s'effondrent de tous côtés et le misérable petit port, à peine accessible aux navires du plus léger tonnage, effacent de la pensée du voyageur les souvenirs de Tyr, de ses palais et de ses flottes.

Sour compte environ quatre mille âmes, et, comme à Sidon, les restes visibles sont des colonnes de belles proportions renversées sur le sable : le commerce de Saïda et celui de Sour est presque nul, à cause même des difficultés de l'abordage.

Saint-Jean-d'Acre, la seule cité d'une certaine importance sur cette côte, n'offre pas plus de ressources. Éprouvée tour à tour dans le siége par Bonaparte, en 1797, par le bombardement d'Ibrahim-Pacha en 1832 et par celui des Anglais en 1840, Saint-Jean-d'Acre voit l'insouciance turque consommer sa destruction. Bâtie au fond d'un golfe, séparée de la montagne par une lisière de terre fertile, cette ville se trouve même dans une position avantageuse; mais, comme on n'a point réparé les dommages occasionnés par les bombes et les obus, les murailles s'écroulent, les débris s'accu-

mulent en monceaux, et la coupole de la grande et célèbre mosquée s'est entièrement affaissée. Quelques fortifications modernes peu importantes s'élèvent, sans les masquer, devant les restes de l'ancienne ligne de défense, et le seul édifice qui se détache avec la grande mosquée du groupe confus des habitations, c'est la caserne, jadis résidence d'Abdallah-Pacha.

La baie de Saint-Jean-d'Acre se termine par la pointe du mont Carmel, et tout auprès est située la petite ville de Caïfa. Le Carmel forme un véritable cap qui s'élève presque perpendiculairement au-dessus de la mer et porte au sommet le célèbre couvent du même nom, la plus ancienne maison de ce genre en Palestine et la maison mère d'où sont issus les nombreux établissements carmélites. Le monastère est installé sur un pied très-large ; il est surmonté d'une coupole qu'accompagnent une tour et un clocher ; la cour intérieure est garnie d'arcades sur lesquelles ouvrent les cellules des voyageurs. La vue passe pour la plus belle de toute la Judée. En effet, du côté de la mer c'est, d'une part, la baie de Saint-Jean-d'Acre ; de l'autre, le prolongement des côtes jusqu'à Jaffa, tandis que du côté de terre le regard embrasse la vallée de Galilée, les montagnes et les alentours de Nazareth et du lac de Tibériade, dominés, dans le lointain, par le Djebel-ech-Cheik, l'Hermon, qui dispute au Thabor la gloire de la Transfiguration.

La ville de Caïfa, peu considérable par elle-même, a gagné une certaine importance, en ce qu'elle est le seul point abordable pendant la majeure partie de l'hiver. Le commerce du blé en profite, quoique les navires d'un tonnage très-léger puissent seuls se tenir en rade, que les barques même n'approchent pas aisément du rivage, et que la plupart des transbordements se fassent

au moyen d'hommes forcés d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture pour porter sur le dos les marchandises et, au besoin, les voyageurs.

Le blé constitue la principale, je dirai presque la seule exploitation de ces côtes; l'huile d'olive ne figure que dans une proportion minime. L'exportation même du blé n'est pas en rapport avec ce que le pays pourrait produire; mais deux causes empêchent le développement de l'agriculture : la misère profonde des habitants, que le despotisme des employés supérieurs vient encore augmenter. Ceux-ci, chargés de la perception des tributs, payables le plus souvent en nature, poussent dans certains cas l'arbitraire jusqu'à faire battre le blé livré en gerbes, afin que la diminution du poids oblige de le compléter par un apport nouveau. Les paysans ne cultivent que ce qui est nécessaire pour le tribut, pour leur chétive nourriture et les semailles. Le sol est fertile, grâce aux pluies d'hiver, dont l'absence amène infailliblement la disette.

La majorité des habitants de ces côtes appartient à la religion musulmane; il y a peu de juifs sur le littoral, mais il s'y rencontre quelques petits noyaux chrétiens partagés en grecs, en latins et en protestants disséminés. Hors du voisinage immédiat de la mer, on rencontre un nombre presque fabuleux de religions diverses, et les montagnes renferment des adhérents aux croyances les plus étranges, qui se subdivisent au moins en une trentaine de branches distinctes, ennemies naturelles les unes des autres. L'action du gouvernement se borne à la perception, à main armée, des impôts que les tribus importantes se dispensent souvent d'acquitter. Le reste du temps, le pays demeure à la merci des voleurs, des Bédouins ou de l'Aga assez puissant pour dicter la loi aux environs.

On conçoit que l'unité, ne se retrouvant ainsi, ni dans l'action administrative, ni dans le sentiment national, ni dans l'élément religieux, la culture intellectuelle et morale, le développement du commerce et de l'industrie ne puissent accomplir que des progrès presque imperceptibles, et que l'aspect stérile et abandonné qu'offre le littoral depuis Saïda, continue d'une manière plus frappante encore lorsqu'on a dépassé le Carmel. Et pourtant ces côtes presque incultes, où se dressent les ruines abandonnées de Dor et de Césarée, ce sont les rivages de Palestine. Le bateau est peuplé de juifs venus de loin pour mourir à Sion, et voici que, huit heures après avoir quitté Caïfa, nous apercevons le blanc promontoire formé par les maisons de l'antique Joppé.

Que dire du débarquement à Jaffa? Je me plaignais à Beyrout; mais encore Beyrout est-il protégé par le Liban. Jaffa, au contraire, s'avance pour ainsi dire à la rencontre du vent, et le port est barré par une rangée de récifs contre lesquels les vagues se brisent avec fureur. La passe, aussi étroite que dangereuse, cache en outre un bas-fond de rochers; aussi faut-il profiter d'une lame qui porte le bateau vers le rivage. Il est facile de se représenter tout ce qu'un trajet pareil peut offrir de danger par une grosse mer; aussi arrive-t-il fréquemment que le bateau à vapeur passe outre, et que les voyageurs en destination de Jérusalem soient forcément amenés à Alexandrie ou à Beyrout, quitte à tenter une seconde fois les hasards de ce pèlerinage. On débarque près de la porte d'entrée, devant laquelle est construit un quai beaucoup au-dessus du niveau de la mer; hissé par les Arabes, je touche enfin la terre sainte!

La première impression est loin d'être favorable. Jaffa ne se compose que de ruelles étroites et montantes, entrecoupées de voûtes et d'escaliers, en un mot un

véritable pigeonnier tellement sale qu'on ne sait où poser le pied; les cours intérieures sont repoussantes de malpropreté, les terrasses encombrées de débris de toute espèce.

Il est vrai qu'en Orient rien n'est dépourvu d'un certain caractère, et je dois ajouter que Jaffa possède à un très-haut degré ce cachet particulier. Les couleurs y sont brillantes et tranchées, la forme originale. Comme la température s'élève à un très-haut degré, les habitations sont pourvues de coupoles où le milieu des terrasses exhaussé laisse à l'intérieur un espace plus étendu pour la circulation de l'air. Les types sont nombreux et variés, mais à Jaffa pour la première fois j'ai compris les récits terrifiques faits en Europe sur le fanatisme musulman. Ils sont presque tous mahométans, mais mahométans dans l'esprit de ceux de Djeddah; ils ne prennent aucune peine pour dissimuler l'aversion que les étrangers leur inspirent, et, tandis que sur toute ma route je n'ai vu d'armes qu'aux soldats, aux cawas consulaires et aux grands personnages, chacun ici place à sa ceinture des armes de toute espèce dont il sait trop bien se servir (1).

La ville, bâtie en amphithéâtre sur la mer, est entourée de murs et la porte principale donne sur la campagne du côté du sud. Le marché se tient en dehors, autour d'un café à terrasse qui supporte une véranda. Le mouvement est grand: les boutiques sont formées d'une simple natte de paille soutenue par un piquet planté au travers, et abritant marchand et marchandises.

(1) Quelques mois avant mon voyage, une famille américaine avait été égorgée à Jaffa, et au moment de notre passage un navire de guerre des États-Unis croisait devant le port, afin d'obtenir satisfaction de cet assassinat, par la punition solennelle des meurtriers.

Les cannes à sucre et les fruits abondent; ce sont des pastèques, des figues et surtout les célèbres grenades, pour lesquelles Jaffa est sans rivale. En effet, la grenade n'est nulle part en Orient aussi juteuse qu'à Jaffa; il s'y trouve même une espèce sans pépins qu'on a nommée la *Fille du Pacha*. Ces beaux fruits viennent dans de grands jardins qui s'étendent aux alentours de la ville : ce sont des vergers clos de murs à hauteur d'appui; les arbres sont peu élevés mais surchargés de figues, d'oranges, de grenades et de limons.

Lorsqu'on a franchi ces jardins, on s'engage dans une vaste plaine qui s'étend à perte de vue, où courent au loin les gazelles, où l'on rencontre les chameaux, chargés pour le port des produits des villages environnants. Ces villages sont Lydda, qu'on laisse sur la gauche, et Ramleh, où les voyageurs passent la nuit. Cette première étape est peu fatigante. La route, toujours en plaine, est constamment unie; on traverse le hameau en ruine d'Yasour, et trois heures de chemin, au pas, conduisent à l'ancienne Rama.

Aux abords de la ville s'élève une tour gothique attribuée aux croisés et qui est maintenant reconnue de construction sarrasine, monument isolé et, comme toujours en Orient, entouré de tombeaux. Un chemin bordé de nopals conduit à la ville, à l'extérieur de laquelle le couvent latin et le couvent grec offrent un abri pour la nuit aux pèlerins recommandés par les moines de Jaffa. Ces nopals, surtout si l'on arrive à la clarté de la lune, ont un aspect tout à fait fantastique.

Le lendemain on est condamné à huit heures de route, et de route détestable; c'est une ascension perpétuelle, car la ville sainte est située fort au-dessus du niveau de la mer. Il y a un mois, les pillards avaient presque intercepté toutes les communications.

J'ai visité en passant une seconde ruine convertie en étable, dans laquelle il est facile de reconnaître une église chrétienne et où, comme à Sainte-Sophie, quelques figures percent à travers le badigeon. On veut y voir l'Emmaüs du Nouveau Testament, mais il existe quatre ou cinq points différents qui se disputent cet honneur, sans qu'il soit possible de donner la préférence à aucun d'eux (1). Le village d'Abou-Gosch est groupé sur les flancs de la montagne qui domine la ruine ; la maison du chef qui y commande est fort saillante au milieu des autres. Ce chef n'est pas, dit-on, d'une probité irréprochable et le gouvernement l'avait même emprisonné à Constantinople ; mais les chrétiens, pour lesquels il est meilleur que ses coreligionnaires, ont demandé et obtenu sa délivrance.

La route se poursuit sans autre incident que la rencontre dans une descente des plus escarpées de deux longues caravanes dont les chameaux se croisent sur le sinueux sentier de la montagne. Enfin, une dernière courbe du chemin nous ouvre la vue sur une enceinte crénelée qui s'abaisse dans un ravin profond, et derrière laquelle on aperçoit le sommet de quelques maisons; au premier plan, une petite porte ogivale près de deux grosses tours carrées, quelques montagnes dans le fond... c'est Jérusalem!

Jérusalem, ce nom dit tout. Souvenirs bibliques, traditions de l'enfance, rêveries de la jeunesse, espérances de l'avenir, il n'est pas une de ces cordes qu'il ne fasse profondément vibrer. Au nom d'une ville, l'imagination

(1) Une découverte récente, basée sur des traditions transmises de père en fils dans une famille arabe, donne lieu de croire que l'Emmaüs du Nouveau Testament, où les croisés avaient établi une église détruite sous le sultan Sélim, se trouvait dans une direction entièrement opposée. (1861.)

se représente la localité, les demeures, les édifices; mais le mot Jérusalem évoque une pensée immatérielle qui l'emporte sur les réalités de la forme. Que de fois je m'étais figuré d'avance le moment auquel je suis parvenu! et lorsque je touche au but, quand ces murs se dressent devant moi, je puis à peine croire qu'il m'est permis de contempler, sous une forme visible et palpable, ce que je n'avais entrevu jusque-là que dans les nuages de l'abstraction. Il me semble entendre dire: « N'approche pas, le sol que tu foules est sacré! » Et, cependant, nous franchissons l'enceinte, nous redescendons dans la vie réelle. Une place irrégulière, puis une rue en pente où nos montures glissent à chaque pas, et nous voici à notre habitation. On peut y rester de longues heures absorbé dans sa pensée, car à gauche on voit s'élever les coupoles du Saint-Sépulcre, et devant soi, dans le fond, la montagne des Oliviers.

XIV

20 novembre 1858.

Ne serait-ce pas trop de présomption à moi que d'entreprendre une description détaillée de Jérusalem ? Ici, du reste, plus que partout ailleurs, les détails nuisent à l'effet général. Jérusalem se sent profondément, mais ne s'analyse pas.

La première impression qu'elle me fait éprouver est celle d'une ville en ruines; mais cette désolation même, qui n'a pas recouvert tous les vestiges du passé, ajoute à la solennité du tableau. Ce ne sont pas les restes mutilés d'une seule époque que nous transmet le temps, tels qu'une catastrophe subite les a transformés, c'est un mélange de débris de tous les âges accumulés les uns sur les autres; des habitations élevées sur les bases d'habitations plus anciennes et s'écroulant à leur tour (1), des murs lézardés que rien ne soutient, des exhaussements de terrain qui atteignent le faîte des demeures voisines, des excavations profondes dont les issues sont inexplorées, et surtout à chaque pas les traces d'une vie éteinte ou d'une activité anéantie. Ici rien ne dissimule aux yeux de l'homme le néant de ses œuvres; elles s'en vont toutes lentement en poussière sans qu'il s'efforce d'en retarder la chute, et ces poussières s'entassent et se confondent.

(1) En creusant les fondations du couvent autrichien, on a trouvé trois maisons bâties l'une au-dessus de l'autre.

Dans un élan de zèle, on a partout érigé des églises, des chapelles et des couvents, et ces édifices, à leur tour, ont contribué à dénaturer l'aspect des lieux consacrés. Enfin, pour multiplier le nombre des adorations réelles en proportion du nombre des souvenirs, on a voulu retrouver tout à Jérusalem, même ce que l'évidence démontre comme impossible ou entièrement imaginaire. Il est, dans la cité sainte, trois genres de restes : les *certains*, comme le mont des Oliviers, l'emplacement du temple et celui du palais de Pilate ; les *possibles*, comme le Saint-Sépulcre, l'endroit du Cénacle et quelques portions de la Voie douloureuse ; les *légendaires*, comme les différentes maisons des apôtres et les places où aurait été prononcée telle ou telle parole du Sauveur. Comment ne pas citer à ce propos la maison de style sarrazin qu'on dit être celle du riche Polonius et l'autre maison attribuée au pauvre Lazare ; ceux qui les ont baptisées de ces noms ont oublié que le Christ racontait une parabole et ne précisait personne particulièrement. La maison du Juif errant est également indiquée dans le voisinage ; enfin, dans l'église arménienne, on pousse la crédulité jusqu'à montrer les pierres dont Jésus a dit : Si les hommes se taisent, les pierres même crieront.

On fait voir au pèlerin ces restes les uns après les autres et sans la distinction dont j'ai parlé; on les montre comme étant tous d'une authenticité incontestable ; à chacun d'y reconnaître son chemin, et là-dessus que de controverses, d'arguments et de contradictions. Bon gré mal gré, il faut entrer courageusement dans la voie des recherches et, au milieu de ces opinions qui se croisent et se neutralisent, se former une opinion à soi-même. L'emplacement du Saint-Sépulcre est naturellement le principal point de la discussion.

Constantin éleva le premier quatre sanctuaires, détruits par Cosroës, réédifiés depuis, saccagés sous le calife Hakem, restaurés en 1048 et enfin réunis dans une même enceinte sous les croisés. Cette dernière pensée était grande et belle assurément, et l'on comprend qu'elle soit venue à des princes chrétiens ; mais un simple calvaire avec une croix de bois n'eût-il pas été plus grand encore ? Les voûtes sont hautes et ornées, les dalles sont en marbre et l'encens fume sur les autels ; mais le Seigneur posa sur le roc son pied meurtri, nul abri ne protégeait sa tête contre les ardents rayons du soleil, et j'aurais voulu trouver Golgotha nu, stérile, le vrai *Champ du crâne* des Hébreux.

Au milieu de la ville s'élèvent les coupoles du Saint-Sépulcre, entourées de minarets et privées même de la croix. Il est vrai qu'on doit ici la posséder tellement dans le cœur qu'on peut se passer de l'avoir sous les yeux. Devant l'église s'étend une petite place dallée à laquelle on parvient de chaque côté par une porte si basse qu'il faut se baisser pour la franchir : on prétend, et si elle n'est pas authentique la pensée du moins est naïvement heureuse, que ce peu d'élévation a pour objet d'obliger les juifs et les musulmans à courber la tête aux approches du saint lieu. Cette place, où l'on trouve encore les restes de colonnes détruites et les vestiges de sculptures lacérées formait, lors des princes croisés, un superbe parvis du temple. Elle est presque toujours remplie de monde et surtout de marchands d'objets de dévotion, qui constituent une branche considérable du commerce de Jérusalem. Des deux portes de l'église placées l'une près de l'autre, une seule reste ouverte. Les pèlerins baisent d'abord la *pierre de l'onction*, sur laquelle, dit-on, le corps du Christ fut oint après sa mort : c'est une pierre de sang, marbre de

Judée d'un jaune rosé; de grands candélabres d'argent sont placés aux deux extrémités, et sept lanternes sont suspendues au-dessus. On arrive ensuite par la gauche dans l'église principale, rotonde en très-mauvais état qui supporte la coupole si détériorée. Au milieu de la rotonde s'élève une petite église dans l'église, une chapelle revêtue à l'extérieur de marbre et surmontée d'un dôme octogone, au-dessus duquel flotte un voile bleu semé d'étoiles d'or, qui produit un très-bel effet. A l'entrée sont deux siéges de pierre et huit grands candélabres d'argent. Cette chapelle a deux divisions: la première, presque obscure, est l'endroit du Sépulcre où se tenaient les anges. De là, par une porte basse qu'on ne peut franchir qu'en rampant à genoux, on pénètre dans une étroite chapelle dont la partie droite est occupée dans toute sa longueur par le sépulcre lui-même, éclairé par quarante-huit magnifiques lampes aux armoiries des donateurs. Les fidèles allument leur cierge et peuvent s'agenouiller quatre en même temps devant le tombeau. La pierre sépulcrale elle-même a un revêtement de marbre.

Précisément en face de l'entrée du Saint-Sépulcre s'ouvre, sur la grande rotonde, le chœur des Grecs, formant comme la nef de l'église; il est orné de nombreuses peintures et dorures dans le style grec et surmonté d'une coupole, la moins vaste des deux. La naïve crédulité y montre, par une étoile en mosaïque, le centre de la terre. Le chœur des Latins, beaucoup moins important, se trouve à droite de la rotonde ; on y voit un débris de la colonne de la Flagellation, et dans la sacristie les moines présentent au voyageur l'épée et le chapelet de Godefroy de Bouillon.

Derrière le chœur des Grecs s'ouvrent plusieurs petites chapelles, celles du Centenier, du Bon Larron, du Partage des vêtements, et par un escalier large et

profond on descend à la chapelle souterraine de Sainte-Hélène. Celle-ci comme coup d'œil est une des plus frappantes de toutes : elle est décorée dans le style oriental et garnie de vieilles colonnes byzantines soutenant une coupole qui prend son jour d'en haut. On y voit la chapelle latérale de l'Invention de la Croix, c'est-à-dire le lieu où sainte Hélène retrouva la croix du Seigneur et celle des deux larrons. Je citerai aussi dans ces abords les trois petites cellules séparées, taillées dans le roc, qu'on indique comme l'ancienne prison des condamnés pendant les apprêts de leur supplice.

A la sortie du chœur des Grecs on gravit à droite un escalier double de dix-huit marches, et l'on se trouve sur une petite plate-forme avec sa coupole particulière mais peu élevée et éclairée par deux fenêtres. Le fond forme trois autels; le sol est dallé. Où êtes-vous? *Sur le Calvaire!*

L'autel principal, celui de gauche, appartient aux Grecs; derrière s'élève un grand crucifix, et devant l'image du Crucifié brûlent deux rangées de lampes vertes et rouges, les unes pendues dans les interstices laissés par les autres. Sous l'autel, une plaque mobile en argent recouvre le trou dans lequel fut plantée la croix; il est facile de s'y convaincre que l'autel est, en effet, bâti sur un rocher que dissimule le revêtement de marbre. On y montre même une fente profonde qui descend jusqu'à l'étage inférieur (la fente du roc au moment de la mort du Sauveur). L'autel de droite appartient aux Latins, qui le désignent comme la place où le Seigneur fut cloué sur la croix. A quelques pas plus loin on indique le lieu où se tenaient les saintes femmes. Les Grecs assurent qu'Adam est enterré sous la chapelle du Calvaire.

Dans le côté arménien de l'église, au nord de la ro-

tonde, on visite les sépultures de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. Il y a là trois emplacements de cercueil creusés dans le roc, et qui frappent d'autant plus que c'est la seule partie de l'édifice laissée dans son état primitif.

L'église était autrefois infiniment plus étendue; toutes les portes, sauf une seule, sont murées, entre autres celle qui indiquait la dernière station du Chemin de la Croix et terminait la Voie douloureuse. Il en reste à l'extérieur des colonnes à demi enterrées dans le gravier. C'est à quelques pas de cette porte qu'on peut encore visiter la citerne dite de Sainte-Hélène, curieuse par ses dimensions et par son excessive profondeur. Ce beau travail est d'une incontestable utilité dans une ville où il y a toujours disette d'eau. Beaucoup de dépendances complètent l'ensemble des bâtiments du Saint-Sépulcre.

J'ai tout décrit sans commentaires, quoique la seule nomenclature fasse reconnaître combien il est de ces places d'une impossible authenticité ; combien d'autres qui, érigées en commémoration, ont avec le temps passé à l'état de réalités qu'on ne permet pas de contester. Le moine latin lui-même, qui montre l'église, appuie avec chaleur sur plusieurs points, tandis qu'il émet des doutes ironiques sur d'autres lieux appartenant à ses rivaux. Mais la grande question qui résume toutes les incertitudes secondaires est celle-ci : le Calvaire a-t-il pu être là-même où on le montre?

Les raisons pour et contre reposent sur la place assignée aux différentes enceintes de la ville. Jérusalem, au temps du Christ, n'en possédait que deux; Hérode-Agrippa enclava une portion des faubourgs dans un troisième mur partiel. Où passaient ces murs, tel est le nœud de la difficulté qui est loin d'être résolue. Il ne nous appartient pas de trancher une question qui

soulevait des doutes dès l'an 1336, et que des voix éloquentes ou des investigateurs patients et éclairés ont cru devoir tour à tour attaquer ou défendre.

Il est un fait constant, c'est que, si la place est réelle, le plan de la Jérusalem ancienne est réduit à des proportions dont l'exiguïté est difficile à comprendre ; c'est que l'angle rentrant, nécessité alors dans la construction du second mur, est contraire aux règles de toute fortification, puisque l'extérieur dominerait l'intérieur ; que la piscine d'Ézéchias reste en dehors et qu'on se demande où résidaient les nombreux habitants de la grande cité. La situation du Calvaire, je laisse ici la tradition de côté, est une de celles qu'on choisirait en dernier pour les exécutions. On menait les criminels hors de la ville, est-il dit; mais si, par une bizarrerie de forme que rien ne justifie, cette place avait été laissée dehors, elle devait être entourée par les constructions qui la dépassaient de tous côtés et qu'Agrippa, quelques années plus tard, faisait entrer dans l'enceinte même. Quant à l'aspect des lieux, les bouleversements successifs que Jérusalem a subis, et surtout la dévastation exercée par le calife Hakem qui détruisit autant qu'il pût tout ce qui se rattachait au christianisme, auraient dû le dénaturer entièrement. Rauchwolf écrit en 1573 qu'il n'est resté du sépulcre qu'un mur du côté droit. Il est par conséquent difficile de tirer une preuve quelconque, soit pour la négative, du peu d'élévation du Calvaire, soit pour l'affirmative, de l'existence de ce petit rocher. J'ajouterai même que rien dans l'Évangile n'indique une éminence, quoiqu'il soit naturel de penser qu'à Jérusalem, comme dans presque toutes les cités anciennes, le lieu du supplice était placé sur une hauteur, afin d'attirer les yeux de la multitude.

D'autre part, Flavius Josèphe, le seul auteur sur le-

quel on puisse s'appuyer, malgré ses assertions quelquefois erronées, assure que le troisième mur traversait les Cavernes Royales. Or, il semble impossible de donner ce nom aux sépultures situées à trois quarts d'heure hors des murs actuels, et dont les fondateurs sont encore inconnus (voir plus bas). Une extension pareille sortirait entièrement de la mesure de trente-trois stades, assignée par l'historien à la circonférence totale de la ville, tandis que le terrain ne porte aucune de ces traces que laissent toujours des habitations. On pourrait alors supposer que ce nom de Cavernes Royales doit plutôt s'attacher aux carrières qui s'ouvrent près de la porte de Damas : le mur actuel serait, de ce côté, en partie identique avec l'enceinte d'Agrippa ; une vieille tour dont le premier étage, d'architecture massive, subsiste enclavée dans la construction sarrasine, semblerait en être encore un vestige. D'après cette hypothèse, le second mur pourrait, selon les mesures indiquées par Josèphe, être reporté plus en arrière, et l'angle rentrant, si peu compréhensible, il faut l'avouer, serait peut-être prouvé par le sommet d'une arcade qu'on retrouve prise dans les constructions, non loin de l'établissement des Diaconesses. On voudrait y voir l'ancienne porte de Gennath ou des Jardins, qu'il faudrait peut-être confondre avec celle dite de l'Angle, et la distance de cette porte au Calvaire correspond assez exactement avec le nombre de coudées assigné par Josèphe. Les raisons stratégiques opposées à ce second mur justifieraient néanmoins la place du troisième. Trois côtés de la ville sont défendus par un ravin, le quatrième par un fossé et les fondements sont placés dans le roc.

Si nous évoquons enfin la tradition pour sortir de l'incertitude produite par ces assertions contraires, qu'il est aisé, de part et d'autre, d'appuyer sur des

chiffres, aucune lumière nouvelle ne vient éclairer la question. En effet, si d'une part il semble étrange que, trois siècles seulement après la mort du Christ, le souvenir du lieu qui en fut témoin ne se fut pas perpétué de génération en génération, il est cependant prouvé par les historiens du temps, que l'impératrice Hélène dut faire de nombreuses recherches, et ils ne s'accordent pas sur la manière dont la découverte fut opérée. Si l'on assure encore, comme preuve, que l'emplacement choisi par l'impératrice était celui d'un temple païen, terrain souillé, on peut être également surpris du choix fait par les Romains d'un lieu de supplice pour y élever un sanctuaire aux dieux, et l'on ne saurait oublier les paroles d'Eusèbe, s'étonnant du voile qui cache aux yeux des chrétiens l'endroit où s'accomplit la Passion.

Que résulte-t-il de ces opinions contradictoires, si ce n'est que la plus grande circonspection doit présider à toute affirmation de ce genre et que, sans nier d'une manière absolue un emplacement que l'irrégularité d'une ville orientale aurait pu, à la grande rigueur, exclure de son plan, et qui de toutes manières ne pouvait être loin du lieu du supplice, on doit aussi s'abstenir de ne voir, dans Jérusalem, que cette seule église à laquelle tout se rapporte. Cette incertitude même ne prouve-t-elle pas que le chrétien, plutôt que de s'arrêter à la forme matérielle, doit s'attacher avant tout au spiritualisme de la rédemption (1) ?

(1) Je tiens à constater que ce n'est pas une partialité résultant d'une nuance religieuse qui a fait émettre des doutes sur l'authenticité du Saint-Sépulcre. Plusieurs protestants l'ont affirmée, des catholiques l'ont combattue à plusieurs reprises. Voir, pour le résumé de ces travaux, la remarquable Topographie de Jérusalem, par M. Coquerel fils; et comme étude récente en faveur de l'authenticité, le chapitre intitulé : *Topographie de l'ancienne Jérusalem, dans Trois ans en Judée,* de feu M. Gérardy Saintine.

En présence des émotions que Jérusalem fait naître, c'est à regret que le voyageur se heurte contre ces questions si longtemps débattues et auxquelles il ne peut consacrer qu'un court examen. Mais qu'importent pour lui ces points nébuleux? Qu'on trouve ou non la place exacte où se posa le pied du Messie, il n'en est pas moins certain qu'ici Jésus a vécu, que c'est ici qu'il a souffert, ici qu'ont retenti ses paroles, ici qu'il a répandu ses bienfaits. La colline en face de ma fenêtre n'est-elle pas ce mont des Oliviers où il aimait à venir s'asseoir, et son doux regard ne s'est-il pas souvent porté, comme peut se porter le nôtre, sur ce magnifique panorama des montagnes de Moab, dorées au soleil couchant, de si magiques reflets! La nature n'est pas seule à conserver ces traces que les hommes ont tant détruites près de moi: je vois encore passer le pharisien que le Seigneur s'efforçait de ramener, le scribe ou le docteur de la loi, l'aveugle auquel il rendait la lumière, le lépreux surtout dont il changeait les gémissements de douleur en tressaillements d'allégresse. La première rencontre d'un lépreux m'a reporté avec plus de force que tout le reste à l'époque du Messie. En entendant les cris de ces pauvres êtres assis à l'écart sur le bord du chemin, en les voyant lever leurs mains suppliantes, j'ai compris l'étendue de l'épreuve et l'immensité du bienfait (1).

C'est ici qu'il faut lire la Bible si l'on veut en saisir es beautés, la vérité profonde, et depuis que je suis à

(1) Les lépreux habitent de petites maisonnettes basses contre le mur intérieur de la porte de Sion. Il leur est permis de mendier, mais à la condition de s'asseoir hors de la ville et de ne pas s'approcher de ceux dont ils sollicitent l'aumône. Ces malheureux sont au nombre de quarante environ : ils se marient entre eux, gagnent la maladie vers l'âge de treize à quatorze ans et meurent jeunes.

Jérusalem, il me semble comprendre mieux que jamais la merveilleuse histoire de la rédemption. Les Juifs cependant ne l'ont pas comprise, et pour apprendre à connaître les Juifs, c'est dans la cité de David qu'il faut venir. Ils s'y divisent en deux classes, les étrangers et les nationaux; et si dans la rue on coudoie aussi bien le Polonais sous son bonnet fourré, le Portugais sous son grand chapeau que l'Oriental sous son large turban, entre eux ils mènent une existence distincte et se marient dans leur propre classe. On accuse en général les Juifs étrangers d'être de la pire espèce, tandis qu'on s'accorde à rendre un témoignage de bonté et d'honnêteté à ceux qui n'ont pas quitté le pays. Ceux-ci se subdivisent eux-mêmes en plusieurs sectes, parmi lesquelles les Karaïtes jouent un rôle important. Les femmes juives orientales portent encore sous le voile le turban en pointe que leurs compatriotes avaient en Europe dans le moyen âge, et que j'ai vainement cherché ailleurs. Ils sont du reste fort attachés à leurs anciens usages, trop même, car l'établissement d'un hôpital et de plusieurs écoles les a, dans le principe, beaucoup contrariés. A vrai dire, la première fois qu'on leur proposa ces institutions, ils chassèrent de la synagogue celui qui venait, de la part d'une coreligionnaire de Vienne, leur offrir le moyen de les fonder. Ils craignent que toute innovation civilisatrice ne détruise cette unité qu'ils s'efforcent de maintenir malgré les temps et la persécution.

M. de Rotschild, leur bienfaiteur avec sir Moses Montefiore, leur fait bâtir un hôpital et une synagogue. Ils apportent à leurs cérémonies toute la pompeuse gravité orientale. Dans la vie privée, ils habitent misérablement trois ou quatre familles dans une même chambre, voulant dérober ce qu'ils possédent à l'avidité du pacha.

Ce n'est qu'ici que je me sens vivre, vous dit le vieillard arrivé de loin pour y mourir, et un espoir, espoir bien éphémère, celui d'un rétablissement de puissance, se cache toujours au fond de leurs cœurs. Ils me paraissent dignes et intéressants dans leur malheur.

Le vendredi, vers trois heures de l'après-midi, ils se réunissent au pied d'un vieux mur dont les larges pierres révèlent l'antiquité : une tradition fort admissible les fait remonter au temps de Salomon. C'est tout ce qui leur reste de leur ancienne cité... Où est sa gloire ? où est sa splendeur ? Ils sont bannis même de l'emplacement de leur temple et n'en touchent que cette enceinte. Ils se prosternent devant ces pierres, muettes spectatrices de tant de revers, ils les baisent, ils prient, et leurs larmes coulent sur ces débris, leurs sanglots s'unissent aux paroles sacrées.

On revient de là profondément ému. Il y a bientôt deux mille ans que leurs ancêtres murmuraient déjà : « Tu te lèveras, Éternel, et tu auras compassion de Sion, car il est temps d'en avoir pitié, parce que le temps assigné est échu. Car tes serviteurs sont affectionnés à ses pierres et ont pitié de sa poudre. »

XV

Venir à Jérusalem avec une profonde incrédulité, n'est-ce point entreprendre un voyage stérile ? On en repartira, il est vrai, avec la conviction que le Christ a vécu ; mais celui qui n'a pas cru à sa divinité, à sa mission nécessaire et bénie, n'emportera pas la preuve de cette divinité même. Si j'en cherchais la raison, je la trouverais peut-être dans l'essence même du christianisme, religion qui s'adresse surtout, non aux yeux du corps, mais à ceux de l'esprit. Venir à Jérusalem en comprenant la nécessité de la rédemption et en y croyant, c'est d'abord satisfaire le désir de voir le lieu témoin de tant de prodiges, et constater ensuite la scrupuleuse exactitude des nombreux détails rapportés par l'Évangile, et qui frappent beaucoup moins lorsqu'on n'a pas encore visité la Terre-Sainte.

Il est une promenade dont on ne peut se dispenser et qui mérite qu'on en affronte les fatigues. Jérusalem fut originairement bâtie sur plusieurs collines dont la principale, la vieille ville, était Sion. La colline de Sion n'est pas entièrement enclavée dans l'enceinte musulmane: une partie reste à l'extérieur, et l'on y parvient en traversant la porte dite de David. Quelques bâtiments couronnent encore l'éminence; on en remarque surtout deux. L'un appartient aux Arméniens: on prétend qu'il occupe l'emplacement de la maison de Caïphe ; l'autre, une mosquée turque et ses dépendances, est désigné comme le lieu du Cénacle. Procédons par ordre.

Sur l'emplacement de la soi-disant maison de Caïphe, on a élevé une chapelle; l'autel se trouve, dit-on, à l'endroit même du tribunal; à droite de l'autel on montre un étroit réduit où le Christ fut enfermé après son interrogatoire et qui, détruit plusieurs fois, aurait toujours été rétabli sur les mêmes fondements. Le maître-autel est formé d'un immense bloc de marbre qu'on assure être la pierre supérieure du Saint-Sépulcre, cachée ici du temps de Saladin. En résumé le doute semble très-permis. Les patriarches arméniens sont enterrés dans la cour.

Le bâtiment du Cénacle avait été primitivement destiné à former un couvent franciscain; mais les moines ne pouvant payer leurs dettes, les Turcs s'en sont emparés; ils ont ajouté un minaret et l'ont converti en mosquée. On en visite quelques parties, entre autres la salle, nue et sans ornements, élevée sur l'emplacement de celle où le Christ aurait célébré la cène et où les apôtres auraient reçu l'effusion du Saint-Esprit. J'obtins à grand'peine, à l'étage supérieur, l'entrée d'une salle basse attenant au roc, dans lequel roc est taillé un long sépulcre sans sculptures, recouvert d'une housse verte; il me fut montré comme celui de David et l'on ne peut nier qu'il ne soit d'une incontestable antiquité; mais on m'assure que le véritable sépulcre du roi, quoique également dans cet endroit, reste caché pour tous les chrétiens, et que celui-ci renferme les dépouilles mortelles d'un santon musulman.

Si la cène ne fut pas célébrée au lieu même qu'on désigne, il paraît néanmoins probable que la maison où se réunirent le Christ et les apôtres n'a pas dû en être éloignée. Autour de ces constructions s'étendent les rangées tumulaires de toutes les branches chrétiennes, et un vaste caveau, où l'on dépose le corps des pèlerins

dont on ne connaît ni le nom ni la patrie. Sur les tombes arméniennes, une sculpture parlante indique la profession du défunt par la représentation d'un calice s'il était prêtre, d'un outil s'il était artisan, et ainsi de suite. Le site est triste, aucun mur n'entoure les tombeaux, mais tout à Jérusalem n'est-il pas consacré par la grandeur des souvenirs?

A partir du Cénacle, la colline de Sion s'abaisse jusque dans l'étroite vallée formée à gauche par un angle des hauteurs de Jérusalem et à droite par les monts du Mauvais-Conseil : sur ces monts on trouve l'emplacement du champ du sang, Haceldama, lieu de sépulture des pèlerins au temps des croisades, et les cavernes où saint Pierre aurait pleuré son péché.

Cette vallée, dite de l'Enfer ou des fils de Hinnom, ancienne limite entre les deux tribus fidèles au sceptre de Juda, servit pendant l'idolâtrie aux sacrifices humains du culte de Baal, et reçut alors le surnom de Géhenne, l'enfer hébraïque, et dans son extrémité Sud-Est devint Tophet, où l'on jetait et brûlait les immondices de la ville. C'est d'elle qu'est venue la pensée des peines matérielles de l'enfer véritable; l'image figurée du feu qui consumait toutes ces impuretés matérielles dans la Géhenne terrestre étant appliquée, dans un sens positif, à l'épuration des souillures morales dans la Géhenne au delà du tombeau.

La vallée de Hinnom mène à la fontaine de Job, sise au pied de la montagne du Scandale. C'est de là qu'arrive presque toute l'eau potable de la ville, dans des outres et à dos d'ânes; les fraisqui en résultent ajoutent à la misère des habitants. Le puits est pittoresque ; selon la saison, l'eau jaillit à une hauteur plus ou moins grande.

Ici s'ouvre, dans le sens opposé faisant coude avec le val d'Enfer, la vallée du Cédron. Le milieu est formé

par l'étroit et rocailleux lit du torrent, en ce moment à sec. D'un côté, à une assez grande hauteur, on aperçoit les murs de Jérusalem; de l'autre, les maisons de Siloé étagées sur la montagne vis-à-vis ; entre les deux, en bas, le lit du torrent et quelques jardins que le voisinage de la piscine de Siloé permet de cultiver. La verdure des grenadiers et des plantes potagères offre une espèce d'oasis dont la vue surprend, mais quelques pas plus loin la scène change, on entre dans la vallée de Josaphat, où celle du Cédron s'est encore resserrée. On y est frappé de l'aspect général de tristesse et de désolation. Là sont rangées d'innombrables pierres sépulcrales hébraïques, dans toutes les poses et de toutes les formes, partout où il restait assez d'espace pour en placer une, et je crois que les vieilles pierres ont souvent servi pour les sépultures nouvelles. L'herbe a peine à croître au milieu de ces débris, et, les dominant tous, taillées dans le roc même, trois tombes des anciens temps forment le noyau autour duquel se groupent les autres. Celle de Josaphat d'abord, celle de Zacharie creusée dans la montagne même, et enfin celle d'Absalon, où son corps n'a jamais reposé, mais qui, à la rigueur, pourrait être le tombeau qu'il s'était préparé ; c'est le plus curieux des trois (1). Le monument est carré par la base, et la partie supérieure s'amincit graduellement en spirale ; le sommet formait une boule que les Arabes ont brisée, attirés, dit-on, par l'inscription mystérieuse : « Dans la tête se trouve le cerveau. » On croit que la boule était creuse et remplie de bijoux anciens. Un trou a été pratiqué dans le mur inférieur, et le passant y jette une pierre en maudissant le fils rebelle ; aussi bientôt le caveau sera-t-il comblé.

(1) On l'appelait, au IVe siècle, le tombeau d'Ézéchias ou d'Isaïe.

Les Juifs attachent encore un très-grand prix à reposer dans la vallée de Josaphat, et comme les places sont rares, on les leur fait payer fort cher. J'y ai vu deux enterrements, et jamais lieu de sépulture n'a été mieux en harmonie avec sa destination. C'est ici que dut passer le Christ lorsque, après la célébration de la Pâque, il quitta le Cénacle, descendit la colline de Sion et traversa le torrent du Cédron.

Les tombes de Josaphat couvrent les pentes inférieures de la montagne des Oliviers, et quelques pas plus loin se trouvait le jardin de Gethsémani. Le mont des Oliviers est, à proprement parler, une petite chaîne qui se rattache aux montagnes de Moab. En bas, près du fond même de la vallée, une enceinte murée entoure la retraite favorite du Sauveur, petit jardin où huit oliviers séculaires étendent encore leurs longs rameaux décharnés (1). Le Sauveur n'a certainement jamais reposé sous leur ombrage et son agonie sanglante n'eût pas ces arbres pour témoins, mais tout porte à croire qu'ils proviennent des anciennes racines, et sont, en conséquence, directement issus de ceux dont le souvenir s'est perpétué dans la mémoire des chrétiens. Les franciscains, auxquels appartient l'enclos, ont tenu à lui donner l'aspect que le nom de jardin représente selon les idées européennes : les sentiers sont palissadés, sablés, ratissés, les plates-bandes garnies de fleurs et d'hysope. Près du mur on montre la place du baiser de Judas (?). Un peu plus haut, sur la montagne, une tour en ruines désigne le lieu où dormaient les apôtres;

(1) On vient d'entourer également de murs un neuvième olivier, situé à quelques pas de l'enceinte du jardin, et dont le tronc, noueux et divisé, justifiait l'ardeur des pèlerins à le dépouiller de son écorce. (1861)

un peu plus haut encore, une autre indique celui où Jésus s'est assis... Ici, comme presque partout à Jérusalem, les indications ne sont pas d'une authenticité incontestable, et cependant il serait difficile de choisir un point d'où l'œil s'étendît avec plus de satisfaction sur tout le panorama de la ville. Elle est tout entière déployée en amphithéâtre sous le regard : c'est un triangle irrégulier et en pente, dont l'ancien emplacement du temple forme la base et la forteresse de David le sommet.

On comprend que le Sauveur aimât cette place, mais à la vue de ces nombreuses ruines, de cette mosquée s'élevant au lieu où fut le temple de Salomon, qui ne serait frappé de l'accomplissement des paroles de Jésus à ses apôtres, que de ces bâtiments, objets de leur admiration, il ne resterait plus un jour pierre sur pierre?

Au sommet de la montagne des Oliviers, les Turcs possèdent une mosquée où les chrétiens ont la permission de s'incliner à l'endroit de l'Ascension. C'est une chapelle entièrement nue, portant l'empreinte d'un pied sur le rocher heureusement laissé à découvert. Du haut du minaret, la vue plonge sur les sommets des montagnes environnantes qui s'abaissent par chaînes successives jusqu'à la plaine de Jéricho et laissent voir, dans les intervalles de leurs cimes, la brillante nappe d'eau de la mer Morte (1). De distance en distance croissent

(1) Malgré le désaccord qui semblerait exister entre les paroles de saint Luc lorsque, dans son évangile, il place à Béthanie le lieu de l'Ascension, que, d'après le livre des Actes, on pourrait rapporter à la montagne des Oliviers même, on comprend que les fidèles, dans leur désir de rattacher leur adoration à un site visible, aient choisi de préférence le point culminant de la chaîne. La chapelle de l'Ascension est du reste peu éloignée de Béthanie, le village étant bâti sur les prolongements occidentaux de la montagne des Oliviers. L'impératrice Hélène fit élever une église et un monastère sur le lieu de l'Ascension. Les pèlerins saint Arculphe

encore sur la montagne quelques oliviers; les pressoirs d'huile ont conservé la simplicité des premiers temps : un homme assis à terre prend un morceau de roc comme mortier, une pierre comme pilon; l'olive écrasée est ensuite secouée dans un sac et l'huile s'écoule.

Non loin de Gethsémani s'ouvre une grotte dite de l'Agonie, impressionnante dans sa sérieuse nudité. On voit près de cette grotte le souterrain du Tombeau de la Vierge. Une église recouvrait autrefois cette crypte; il ne reste maintenant à l'extérieur qu'une entrée qui date des croisades. A travers cette porte, où le roman s'allie au gothique, le regard plonge sur un escalier large et profond, et à l'extrémité des quarante-sept marches brillent dans l'obscurité les cierges et les lampes de la chapelle. L'emplacement du sépulcre est sous l'autel même. Des deux côtés de l'escalier, des niches taillées dans le roc sont indiquées à tort comme le lieu de sépulture de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne.

J'ai hâte de revenir au chemin du Sauveur. De Gethsémani, le sentier remonte l'autre côté de la vallée pour rentrer à Jérusalem, par la porte dite de Saint-Étienne ; on assure aujourd'hui que le premier diacre y fut lapidé, mais du temps des Croisades on montrait, avec beaucoup plus de raison, la place du

(VIIe siècle) et saint Willibald (VIIIe siècle) décrivent l'église en rotonde et laissée à ciel découvert, afin, est-il dit, que de ce lieu où se posèrent pour la dernière fois les pieds divins, lorsque le Seigneur s'éleva au ciel sur une nuée, une voie toujours ouverte jusqu'au ciel y conduisît les prières des fidèles.

Saint Arculphe parle des empreintes de pieds sur la poussière et des lampes placées devant les huit fenêtres et éclairant jusqu'à Jérusalem.

Le géographe Édrisi indique à cet emplacement une église et un couvent, et une grande église construite sur la montagne à l'endroit où le Christ enseigna le *Pater*.

martyre près de la porte de Damas (au VIII[e] siècle on l'indiquait sur la colline de Sion). Ici commence la Voie douloureuse; elle passe près des murs extérieurs du temple jusqu'au palais de Pilate qui l'avoisinait, et dont une caserne, édifiée sur les ruines dont elle a utilisé une partie, occupe l'emplacement. Une arche irrégulière, sous laquelle passe la rue, est désignée sous le nom d'arc de l'Ecce-Homo. La base et le commencement de l'archivolte sont romains; le haut est de construction comparativement moderne et forme une chambre habitée pendant longtemps par un derviche. Sa mission consistait, assure-t-on, à jeter des immondices sur les chrétiens agenouillés devant l'arc, vexation qui cessa d'avoir lieu il y a un siècle environ (1).

Presque en face de l'ancien palais de Pilate, les croisés ont fondé l'église de Sainte-Anne, sur une grotte où la Vierge serait née. Reprise par les Turcs sous Saladin, elle a été rendue à la France, en 1856, et l'on s'occupe de la restaurer. Un peu plus loin, dans un petit couvent

(1) Le terrain, à la droite de l'Arc, en venant de Gethsémani, a été acquis par l'œuvre de Sion pour y établir un couvent. L'abbé Ratisbonne, en déblayant la place, a trouvé un petit arc disposé de manière à faire suite au grand, dont il continue l'archivolte. Cet arc est incontestablement romain et, sans nul doute, le pendant se trouvait et se trouve peut-être encore de l'autre côté de la rue, de manière à former en dimensions moindres un portique simple dans le genre de l'arc du Carrousel, à Paris. Il a fallu les bouleversements qu'a subis Jérusalem pour séparer ainsi à la vue les parties d'une même construction. — On a également retrouvé de larges dalles anciennes : or, il est évident que la ville étant autrefois pavée à plusieurs endroits, il faut traduire par *dalle* le mot hébreux *gabbatha*, attribué exclusivement au tribunal de Pilate. Tout se rapporte donc avec une exactitude assez grande pour que l'on puisse assurer que l'arc de l'Ecce-Homo faisait partie du palais et se trouvait près du tribunal du gouverneur romain. (1861.)

latin, on voit l'église de la Flagellation ; ici plus que jamais, les noms rappellent plutôt qu'ils ne précisent les lieux. Je me permettrai la même remarque à propos des diverses stations indiquées par des fragments de colonne, et j'arrive enfin, après quelques détours nécessités par de vieilles maisons et par des constructions nouvelles, jusqu'à la porte murée de l'église du Saint-Sépulcre, dont j'ai parlé plus haut comme terminant la Voie douloureuse.

On est loin de pouvoir offrir pour le site désigné comme celui du palais d'Hérode, les preuves qu'il est aisé de présenter en faveur du palais de Pilate.

Tels sont les souvenirs chrétiens les plus sûrs et les plus connus : je viens maintenant aux souvenirs juifs.

J'ai rappelé qu'il subsiste peu de fragments des anciennes enceintes de Jérusalem. Le mur crénelé actuel date, dans son ensemble, du sultan Soliman (1534) et renferme plusieurs portes d'un bon style sarrasin, parmi lesquelles on remarque surtout celle de Damas.

Dans ce mur sont enclavés, non-seulement quelques fragments de la deuxième enceinte de l'ancienne ville et des constructions du temps des croisés, mais encore plusieurs portions des murs extérieurs du temple et de la forteresse de David. C'est près de la porte de Jaffa que s'élèvent les deux grosses tours carrées, dites de David ou des Pisani : chaque domination successive leur a laissé son empreinte; cependant les assises inférieures semblent remonter à l'époque du roi prophète : on y retrouve la construction massive et les pierres colossales de l'architecture hébraïque.

En second lieu, je dois citer deux piscines, l'une d'Ézéchias, non loin du Saint-Sépulcre et bien conservée quoique l'eau soit quelque peu saumâtre ; l'autre dite de Béthesda (ce qui n'est pas une certitude mais

seulement une probabilité) contre le mur du temple et de la maison de Pilate. C'est une immense excavation où ne parvient plus une goutte d'eau, et qui sera bientôt remplie par les décombres qu'on y jette. Parmi tant de ruines et de débris, Béthesda présente encore un des plus frappants tableaux de désolation.

L'emplacement du temple de Salomon est occupé par la mosquée d'Omar et ses dépendances, mais le regard des chrétiens ne peut entrevoir que de loin l'enceinte sacrée dont les abords même leur demeurent interdits (1). A l'exception des grosses pierres du mur extérieur, il reste peu de traces du temple primitif. Ces monolithes proviennent des vastes carrières creusées sous le roi Salomon, longtemps exploitées par ses successeurs et qui s'étendent sous une grande partie de Jérusalem. La découverte récente d'une entrée qui ne doit pas être la véritable, permet d'explorer une portion de ces remarquables souterrains. Elle est située à l'extérieur de la porte de Damas, sous le mur même de la ville qui repose ici sur un contrefort de rochers.

Munis de torches nous pénétrons dans une ouverture étroite, à quelques pas de laquelle le chemin s'élargit et s'abaisse par une pente rapide. A mesure que nous avançons vers les profondeurs inconnues, nous voyons se développer devant nous de vastes salles voûtées, des couloirs les reliant à d'autres salles pareilles, des pentes nouvelles s'abaissant vers d'autres excavations encore voilées d'une obscurité complète. Ici des colonnes naturelles soutiennent une voûte près de s'écrouler ; là c'est un bloc déjà taillé sur cinq faces, et qui depuis au moins vingt siècles attend que les ouvriers achèvent

(1) Je renvoie le lecteur, pour la description de la mosquée d'Omar, à la visite que j'y fis trois ans plus tard. (*Voir* page 217.)

leur œuvre en le détachant de la paroi supérieure à laquelle il reste encore suspendu. Plus loin s'ouvre un précipice au fond duquel ne peut s'étendre la lumière du falot. Dans son impuissance à éclairer en entier une de ces salles gigantesques, il laisse dans une nuit profonde la plus grande partie du souterrain, et projette sur les rochers qui l'entourent de vives lueurs rougeâtres sur lesquelles se reflètent, comme autant d'apparitions fantastiques, les ombres des Arabes qui nous accompagnent.

Plusieurs ont en effet profité de notre exploration pour se hasarder, eux aussi, dans ces abîmes mystérieux, et, guidés par le fanal, ils sont venus à notre suite, en troupe assez nombreuse, réveiller soudain par leurs exclamations de surprise les échos si longtemps silencieux.

Mais bientôt, en voyant le labyrinthe étendre en tous sens ses ramifications vers des issues ignorées, on éprouve un vague désir de regagner les demeures des vivants sous lesquelles on pénètre, et d'abandonner ces solitudes grandioses mais effrayantes aux créatures surnaturelles dont l'imagination musulmane ne manque point de les peupler. On essaye de revenir sur ses pas, mais au milieu de l'entre-croisement des chemins, de l'éboulement partiel des rochers, ce n'est pas sans peine qu'on retrouve sa route. Les petits cierges placés de distance en distance comme indication se sont rapidement consumés, le guide ne se fie qu'à demi à ses souvenirs, les avis diffèrent, et les Arabes, sous l'impression de l'inconnu qui les menace, s'écrient déjà que nous sommes perdus.

Après quelques tâtonnements, nous parvenons cependant à rejoindre une des artères principales, à gravir ensuite la grande pente, au sommet de laquelle nous

apercevons, non sans une certaine joie, je l'avoue, la vapeur bleuâtre, premier témoignage de la lumière du jour.

Il paraît probable que ces cryptes ont servi de refuge dans les temps de siége et de persécution. La pierre est un grès blanchâtre. A quelques pas de ces souterrains qui, par leur importance, pourraient se rattacher aux Cavernes Royales dont parle Josèphe, on visite la grotte dite de Jérémie. Elle est d'un intérêt très-secondaire, mais à une demi-heure plus loin, dans la campagne, se trouvent de remarquables sépultures taillées dans le roc, enrichies d'une entrée grandiose et décorées de bonnes sculptures. On les appelle les Tombeaux des Rois, et les archéologues se sont déjà mis en grands frais d'érudition pour découvrir de quels rois il peut être question. L'opinion qui les attribuerait aux premiers rois de Juda ne paraît même pas discutable. Ils se rapportent plutôt, soit à une princesse arabe juive (1), Hélène, reine d'Adiabène, qui mourut à Jérusalem sous Antiochus, soit, et c'est à mon sens l'hypothèse la plus probable, aux monarques hérodiens. L'espèce d'avant-cour taillée dans le roc donne accès par un péristyle dont les colonnes sont détruites, dans un couloir, dans une grande salle d'entrée et de là dans plusieurs chambres sépulcrales qui renferment la place d'une trentaine de tombeaux. Quels qu'aient été les possesseurs de ce monument, les précautions qu'ils ont prises pour assurer la conservation de leurs dépouilles ont été inutiles; on ignore leurs noms, et leurs sépultures sont vides.

Trois quarts d'heure de route conduisent aux tombeaux des Juges. Ce nom paraît devoir comprendre les membres du Sanhédrin. Le fronton triangulaire

(1) Jusqu'à l'Hégire, beaucoup de tribus de l'Arabie professaient le judaïsme. (*Voir* l'*Histoire de l'Empire ottoman*, de Hammer.)

rappelle l'architecture grecque. Le tombeau a deux étages, l'un au niveau du sol, l'autre souterrain : chacun renferme dans deux chambres des niches disposées sur une double tablette et qui rappellent le plan des chapelles funéraires dans les catacombes de Rome. Ce côté de la campagne est parsemé de tombeaux et les rochers sont garnis de grottes sépulcrales.

L'aridité des environs de Jérusalem, en général et surtout du côté Nord, est un résultat du constant manque d'eau qu'on y éprouve. Le système des eaux était cependant merveilleusement entendu autrefois et celui qui a le temps de se livrer à cette étude trouve un vaste champ d'explorations. Les étangs d'approvisionnement subsistent encore à quelques lieues de la ville, et toute la colline de Sion et la montagne du temple sont traversées par les conduits: les nombreuses citernes prouvent l'étendue de l'ancienne capitale et l'importance des travaux exécutés par ce petit peuple de la Judée. Grâce à cette magnifique distribution d'eau, les habitants, dans les siéges successifs qu'ils eurent à subir, purent longtemps résister aux assaillants. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Les conduits sont détruits ou obstrués, les citernes sont à sec et presque toute l'eau potable arrive à grand'peine du puits de Job!

Lorsqu'on se reporte à la splendeur passée, le cœur se serre en voyant l'état actuel, ces rues en ruines, ces bazars obscurs, cette population si peu en rapport avec l'étendue de l'enceinte et cette affreuse misère dont les Juifs souffrent plus que les autres habitants ; les Juifs autrefois la nation élue, le peuple de sacrificateurs et de rois, aujourd'hui dans leur cité sainte persécutés par tous, maltraités par les chrétiens encore plus que par les musulmans eux-mêmes.

XVI

On trouve dans la ville sainte des représentants de tous les cultes chrétiens : un patriarche latin, un patriarche grec, un patriarche arménien, un évêque anglican, un évêque russe, un évêque grec uni, un évêque copte, un évêque syriaque, des prêtres maronites et abyssiniens, des moines franciscains, capucins, grecs, arméniens, abyssiniens, des religieuses latines et arméniennes et des diaconesses protestantes.

Les Grecs sont en majorité. Leur couvent principal occupe presque un tiers de la ville habitable, et plusieurs milliers de pèlerins viennent y chercher chaque année un asile pendant les solennités de la fête de Pâques. Ce couvent tient à l'église même du Saint-Sépulcre, et du haut des terrasses le regard peut plonger dans la basilique.

Les Arméniens viennent en second lieu. Leur couvent est très-vaste, leur magnifique église est bâtie à la place où fut décapité saint Jacques le Majeur. Elle est décorée avec cette profusion d'ornements qui caractérise les branches orientales de l'Église chrétienne : à de nombreuses guirlandes d'œufs d'autruche, teints en couleurs diverses et reliés à des pendentifs de bois d'ébène incrusté de nacre, sont attachées des lampes d'or et d'argent qu'on allume aux grands jours de fête.

La chaire et la tribune patriarcale sont dorées : des tableaux, grossièrement peints, il est vrai, revêtent entièrement les quatre piliers de l'église ; les plinthes

sont en porcelaine de couleur ; enfin la petite chapelle qui recouvre le lieu de la décollation du saint est garnie de portes incrustées en nacre et en ivoire. Les femmes assistent aux offices dans la nef latérale; les hommes sont rangés dans l'église devant des nattes, comme les musulmans dans la mosquée, et leurs nombreuses prosternations présentent la même physionomie. Au sortir de l'église, après que les mains du voyageur, en guise d'eau bénite, ont été aspergées d'essence de rose, on visite l'élégante demeure du patriarche arménien. Il est très-aimé de son troupeau, et la malignité assure que c'est fort heureux pour lui, car il court des bruits fâcheux sur la mort de son prédécesseur.

Les Latins ne viennent qu'en troisième lieu ; avec eux se confondent les Maronites, qui ne sont pas assez nombreux à Jérusalem pour former une classe distincte. Les Grecs catholiques qui, de même que les *Arménites*, reconnaissent la suprématie patriarcale du pape, tout en restant indépendants de lui pour ce qui concerne le rite et l'organisation intérieure de leurs diocèses, ont à Jérusalem une église et un couvent spécial (1).

(1) Les Grecs catholiques ont plusieurs évêques, quatre archevêques et un patriarche qui réside alternativement à Alexandrie, à Beyrouth et à Damas. Le patriarche est élu par les évêques et les archevêques réunis en concile dans un lieu qui varie; il est choisi indistinctement parmi les uns ou les autres. Son costume ne diffère en rien de celui des archevêques. Le patriarche actuel est âgé de cinquante-huit ans ; il est revêtu de sa dignité depuis quatre ans. Le rite est exactement semblable à celui des Grecs schismatiques, leurs ornements, leurs vêtements sacerdotaux sont les mêmes. Dans les grandes cérémonies, les archevêques sont en rouge et portent, en guise de mitre, une couronne royale surmontée de la boule et de la croix. La seule différence de leur tenue ordinaire et de celle des schismatiques consiste dans le bonnet, dont le sommet a six pans au lieu d'être tout à fait rond comme celui de ces derniers, différence du reste à peine sensible. 1862.

Le couvent latin de Saint-François, moins vaste que le couvent grec et le couvent arménien, renferme cependant une imprimerie et divers ateliers. A la Casa Nuova, fondée il y a cent ans environ, on loge en bas gratuitement les pèlerins pauvres, les riches au premier étage.

Le couvent abyssinien est adossé à l'église du Saint-Sépulcre. C'est une misérable petite cour dont le clocher de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène forme le centre. Ces pauvres gens sont dénués de tout, et souvent, sans la charité des Arméniens qui leur donnent un peu de soupe pour leur repas quotidien, ils seraient littéralement exposés à mourir de faim. Les prêtres conservent l'apparence orientale dans leurs longues robes et sous leur turban blanc, et mêlent à leur culte de grossières superstitions. Cependant, quand je vois ces pauvres nègres passer des heures entières, tantôt assis, tantôt debout, tantôt à genoux, contemplant dans une fervente extase le sépulcre du Sauveur, je me souviens qu'ils furent les seuls en Orient à repousser complétement la doctrine de l'islam, et je m'intéresse à leur foi malgré ses imperfections. Ils nous ont montré, dans leur petit jardin, un olivier assez chétif qui indique, selon eux, la place où Abraham voulut sacrifier Isaac. La Bible désigne le mont Moria.

Les Coptes, autre reste des premiers temps du christianisme, possèdent une petite chapelle attenante au tombeau.

Les Syriaques ont la soi-disant maison de saint Marc. Ils y montrent la porte où frappa saint Pierre la nuit de sa délivrance, et une madone peinte par saint Luc, qui ressemble à celle de Padoue. Leurs livres sont curieux, leurs ornements sont très-anciens, mais la communauté, m'assure-t-on, ne compte même plus vingt membres.

A côté de ces nombreuses ramifications des églises patriarcale et pontificale viennent se grouper des échantillons de presque toutes les nuances protestantes. Grâce à la puissante initiative de Sa Majesté le roi de Prusse, partout le protecteur déclaré du protestantisme, Prussiens et Anglais ont donné un bel exemple en faisant cause et prière communes, mais encore que de sectes, que de partis ! L'église bâtie presque en face des Tours de David, sert aux offices en langue anglaise, en langue allemande et en langue hébraïque. Les Anglais possèdent un hôpital destiné exclusivement aux Juifs et une maison de travail d'où il sort d'excellents ouvriers des deux sexes. Les Prussiens ont établi à Jérusalem une maison de diaconesses qui relève de l'institution centrale de Kaiserswerth sur les bords du Rhin ; elle renferme plusieurs dames occupées, comme leurs compagnes de Constantinople et de Smyrne, à instruire les enfants et à soigner les malades sans distinction de nationalité.

On conçoit l'aspect unique dans son genre que doit produire ce fractionnement infini de la foi chrétienne universelle. Il est triste de devoir ajouter que les chrétiens s'occupent plus à Jérusalem de faire triompher leur prépondérance individuelle que d'allier leurs efforts communs contre la prépondérance musulmane. Ce défaut d'union, cet esprit de rivalité frappent surtout d'une manière bien plus pénible qu'ailleurs dans l'église du Saint-Sépulcre, où les diverses branches des cultes non protestants, quel que soit leur antagonisme mutuel, ont un point de rapprochement forcé, puisque chacune, sous la protection musulmane, a sa part du saint lieu.

Au premier abord on ne peut s'empêcher d'être scandalisé en pénétrant dans le sanctuaire, de trouver à l'intérieur de la porte trois turcs accroupis sur un

divan, qui fument leur narguillé et gardent ainsi le tombeau du Christ. Leur fonction consiste à exiger de chaque pèlerin entrant dans l'église un impôt qui, fixé à la somme d'une piastre, lorsque la piastre avait une valeur réelle, a singulièrement diminué d'importance par la dépréciation que la monnaie turque a subie (1). Mais leur tâche, hélas, ne se borne pas à ce prélèvement de tribut : leur présence est nécessaire pour empêcher les conflits qu'un frottement journalier ne manquerait pas de susciter entre les ministres de ces cultes divers. Les possessions exclusives des uns et des autres se touchent et se tiennent de près ; quelques lieux même, le Saint-Sépulcre surtout dont chacun voudrait s'attribuer la propriété exclusive, sont du domaine de tous. Il en résulte une aigreur réciproque qui perce dans chaque parole, une méfiance qui se traduit dans tous les gestes.

De là l'état déplorable dans lequel se trouve l'église elle-même. Lorsqu'on a vu les somptuosités réelles des basiliques italiennes et des cathédrales russes, on est surpris que le sanctuaire le plus vénéré soit garni de marbres postiches, de carton colorié, de peintures grossières, et surtout qu'il soit recouvert par une coupole presque entièrement à jour. La loi turque attribuant un droit de possession au réparateur d'un édifice quelconque, nul ne veut permettre à son voisin de commencer l'ouvrage. Les Latins ôtèrent quelques feuilles de vieux plomb ; les Grecs y virent une atteinte à tous leurs droits : une querelle violente s'embrasa alors entre tous les prêtres, et se termina par la fermeture, avec des grilles et des cadenas, des approches de

(1) La piastre ne vaut plus que vingt centimes, et cette valeur même tend encore à baisser.

la coupole, ce qui n'empêche pas les Grecs d'en enlever en cachette de temps à autre quelques tuiles de plus, afin de hâter la solution. En attendant, il pleut dans l'église. Ne vaudrait-il pas mieux se cotiser et, donnant chacun la même offrande, charger les Turcs du travail, puisque, en définitive, ils sont les maîtres de l'église et ne font qu'y *tolérer* les chrétiens ?

L'individualité d'action se traduit encore par l'indifférence de tous pour ce que je nommerai le décorum du sanctuaire. Dans la galerie au premier étage de la coupole, on a établi des lits pour les pèlerins ; chaque rit possède trois arcades. Ces lits sont adossés à la balustrade sur laquelle on laisse pendre les draps et les couvertures. Si, de cette même galerie, on jette un regard sur le haut de la chapelle qui renferme le Saint-Sépulcre, on le verra dans l'état le plus déplorable de saleté et d'abandon. C'est un vrai garde-meuble où sont entassées de vieilles malles, des échelles, des débris de toute sorte. Les enfants jouent à cache-cache dans les chapelles sans que personne songe à les en empêcher, les Arméniens préparent leurs aliments dans leurs dépendances. Les franciscains, les Grecs et les Arméniens font des processions quotidiennes aux diverses stations de l'église. Ces processions, qui ont lieu dans l'après-midi, sont espacées de manière à laisser à chacun le temps nécessaire; et pendant que les uns chantent et prient, les autres affectent une indifférence profonde pour un acte d'adoration qu'eux-mêmes accompliront une heure plus tard.

L'incendie de 1809, qui nous empêche de saluer, comme Chateaubriand, les tombeaux de Godefroy et de Baudouin, a laissé un ferment de discorde au fond de bien des cœurs. Les Latins accusent les Grecs de l'avoir allumé de propos délibéré, afin de s'emparer de cette

prépondérance qui, depuis les croisades, avait toujours appartenu à leurs rivaux. La France, ils le savaient trop bien, occupée des guerres de l'Empire, ne pouvait arrêter les yeux sur la Palestine. Toujours est-il que les Grecs en ont profité pour s'approprier plusieurs autels que les Latins possédaient auparavant, et qu'ils ont remplacé par une inscription slave les paroles latines qui se lisaient autour de la chapelle du tombeau. Les Latins s'en vengent en jetant le doute sur l'authenticité de chaque souvenir qui se rattache aux autels des Grecs.

C'est ainsi que l'élément humain vient aujourd'hui, comme au temps du Christ, mêler ses discordances aux plus saintes émotions. S'il est un lieu sur la terre où devrait régner la tolérance, n'est-ce pas ici, où le Sauveur, que tous adorent, a dit à tous : « Aimez-vous les uns les autres, » et nulle part, hélas, on n'est plus divisé que dans la cité sainte où retentirent les paroles de la charité divine ! Faut-il aggraver encore le reproche en ajoutant que ces dissenssions ne s'éteignent pas chez ceux qui professent le même culte et la même croyance : deux ordres religieux se disputeront la même église, une secte s'irritera de ce que le juif converti est venu, non chez elle, mais chez sa voisine, demander une place à la communion.

Tous les cultes essayent, chacun de son côté, de gagner à Jérusalem la plus large part d'influence possible; aussi les moindres parcelles de terrain auxquelles on peut attacher un souvenir se vendent un prix presque fabuleux.

Les Arméniens sont comparativement les plus riches, car ils ne logent que des pèlerins et ne soutiennent pas, comme les Latins et les Grecs, toute une population fixe de coreligionnaires établis à Jérusalem et qui vivent aux dépens des couvents. Les Russes, protecteurs naturels

de l'Église grecque, l'emportent néanmoins par le prix qu'ils n'hésitent jamais à donner quand il s'agit d'augmenter leurs possessions : pour faire comprendre l'étendue de leurs progrès, il suffit de citer ce fait, qu'ils viennent de décider l'érection de treize établissements nouveaux, dont quatre á Jérusalem, un à Bethléem, un à Saint-Jean du Désert, un à Ramleh, un à Jaffa, un à Nazareth, un à Caïfa, un à Saïda, sans compter leur recente acquisition de presque tout le village de Béthanie. Le nombre des pèlerins grecs justifie en quelque sorte cette extension. Ils abondent à Jérusalem, où ils arrivent vers le mois d'octobre ou de novembre pour ne repartir que le lendemain de Pâques, départ solennel où ils traversent la ville portant en triomphe leur diplôme de sainteté (1). Il est vrai que cette joie succède à de regrettables désordres, et les Turcs doivent avoir une triste idée de cette religion qui les oblige le samedi saint à garder l'église les fusils chargés, afin d'établir l'ordre au milieu de ces pèlerins venus de loin pour prier et bénir, et occupés à lutter les uns contre les autres dans le sanctuaire le plus sacré pour eux. Rien n'égale le tumulte de cette foule de gens avides d'allumer leur cierge au prétendu feu céleste que les prêtres grecs leur présentent à travers une étroite ouverture. Dans leur exaltation religieuse, ces pauvres gens sont si prodigues de leur argent, que le gouvernement russe s'est vu contraint d'établir la mesure, obligatoire pour eux, de déposer, à leur départ de leur pays, le prix de leur passage de retour : avant cette précaution, ils dépensaient tout à Jérusalem en messes et en indulgences, revenaient demi-nus à Jaffa, et devaient être ramenés gratuitement.

(1) Tout pèlerin latin reçoit, au couvent de Saint-François, un diplôme attestant sa venue à Jérusalem; les diplômes grecs sont plus grands et souvent couverts de riches ornements.

Que deviendra Jérusalem, cette ville de souvenirs à laquelle chaque jour m'attache davantage, et où l'on retrouve, selon la belle expression d'un ecclésiastique que j'y rencontrai, un peu de poussière de tous les siècles et de tous les pays ? Est-il probable que les musulmans la conservent longtemps? Quant aux Juifs, ils sont trop hostiles au progrès pour parvenir à rien fonder, et les chrétiens n'ont-ils pas oublié ces paroles entendues dans les plaines de Bethléem : « Paix sur la terre, bonne volonté parmi les hommes ? »

Ce qui porterait à croire la domination turque vacillante, c'est l'épouvantable désordre de l'administration. Le pacha actuel, Soraya, malgré ses manières charmantes et policées, est un petit tyran qui ne s'inquiète guère des ordres venus de Stamboul. Les vols, qui sont fréquents, étaient, il y a peu de temps encore, dirigés par le chef de la police. Ses agents l'informaient de l'absence d'une personne riche ; il faisait barrer la rue et pillait à son aise. Les indigènes portaient plainte et, de même que pour les cas de meurtre, on ne découvrait jamais rien. Un Américain dénonça l'employé ; il s'appuyait sur des preuves irrécusables. On se demande ce qu'il en advint, si le coupable fut décapité ou si l'emprisonnement fut jugé une peine suffisante. . . Il fut nommé gouverneur de Gaza ; voilà la justice du pays. Il est vrai que si l'on sonde le fond des choses, on découvre parfois que le vol de l'employé subalterne profite à l'employé supérieur, de celui-ci remonte au pacha, et qui pourrait dire où s'arrête cette progression ?

Les quelques tentatives de réforme commencées à Constantinople n'ont pas trouvé le moindre écho dans une province éloignée ; les pachas sont de vrais proconsuls qui spolient leurs gouvernements à leur profit. Quarante à cinquante assassinats criants sont commis

chaque année, et Soraya refuse toujours de livrer un seul coupable; chaque jour la sûreté diminue; on n'ose plus s'aventurer hors de la ville dès que le soleil est couché, et l'on massacra il y a quelques mois une vieille dame anglaise avec une cruauté révoltante.

D'ailleurs, les chrétiens indigènes sont mal traités par les Turcs : en leur adressant la parole, ils doivent les appeler mon maître et s'intituler eux-mêmes votre esclave, ce qui n'est pas une formule de politesse orientale, mais le résultat d'une contrainte positive.

La présence des consuls inspire, il est vrai, quelques ménagements, mais leur rôle entre les raïas et la Porte est de prêter aux premiers leur influence morale plutôt que leur aide matérielle. En effet, les sujets chrétiens de la Porte ou raïas sont sous la protection collective des cinq grandes puissances, mais ils ne cessent pas pour cela de se trouver sujets de la Turquie et d'être, par conséquent, soumis à toutes les exigences du suzerain. C'est ici l'occasion de noter que le protectorat de la France sur les saints lieux lui est commun avec l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie, et que son action spéciale ne s'étend que sur les établissements latins, c'est-à-dire sur les moines et les églises catholiques romaines, qu'elle a le droit de protéger, par suite d'un acte conclu en 1740, quelle que soit leur nationalité *européenne*. Elle n'a pas ce même droit vis-à-vis des sujets turcs qui embrasseraient la foi catholique romaine et qui retomberaient alors sous la protection collective des cinq grandes puissances. La Russie serait disposée à laisser en entier à la France ce protectorat catholique romain, à la condition d'obtenir le protectorat exclusif sur les grecs, mais il est aisé de concevoir l'immense part d'influence que lui donnerait cette nouvelle organisation.

XVII

Samedi matin, à dix heures, nous montions à cheval et nous quittions Jérusalem pour une excursion de trois jours. J'avais eu le bonheur de trouver deux compagnons, des Allemands comme le sont la plupart des touristes que je rencontre en Syrie. Nous étions conduits par mon drogman, le meilleur guide que j'aie vu dans ma vie errante, un Arabe chrétien du Liban, aux grands yeux noirs, au teint basané. Depuis quinze jours que nous faisons route ensemble, je l'apprécie tous les jours davantage ; grâce à son industrie, je trouve au milieu du désert quelques-uns des conforts de la vie parisienne ; partout où nous arrivons je n'entends qu'un cri : «Ah ! Micaïl ! Bonjour, Micaïl !» et des poignées de main et des accolades ! Doué d'un courage à toute épreuve, il fait trembler les voleurs et les pillards ; mais s'il est presque terrible dans sa colère, il est impossible d'être meilleur que lui dans la vie ordinaire ; rien n'altère sa bonne humeur, sa verve est intarissable. Mon brave Michel Roz, vous m'avez fait passer de si bons moments, vous m'avez si souvent distrait pendant les fatigues de la route, que votre pensée s'identifiera plus tard pour moi avec tous les heureux souvenirs de mon voyage.

Nous avions trois Bédouins d'escorte, le cheik M'hmet, son fils Sem et son aide de camp Slémen ou Salomon, armés de pied en cap avec fusil, carabine, pistolets et lance gigantesque. Leur présence est indispensable, car la route est peu sûre, leurs camarades prélevant à main

armée un tribut sur tout voyageur qui visite le Jourdain. Quand on ne les prévient pas, ils vous dépouillent entièrement, et ne consentent pas toujours à laisser à leur victime un vieux manteau pour se couvrir. On s'en garantit en faisant avec eux un contrat, en présence du consul : ils s'engagent, moyennant finance, à vous protéger contre les voleurs, c'est-à-dire d'abord contre eux-mêmes, et ensuite contre certaine tribu ennemie assez mal disposée. Pour avoir la paix avec l'autre tribu, ils étaient convenus de lui payer deux charges de chameau, mais ils ont oublié leur promesse, en sorte que leurs créanciers s'en vengent parfois sur le voyageur.

Nous sommes sortis par la porte de Saint-Étienne, et, gravissant l'autre côté de la vallée, nous avons tourné la montagne des Oliviers, puis deux prolongations de la chaîne qui nous conduisirent à Béthanie, la demeure de Lazare. Béthanie n'est plus qu'un hameau en ruines : au milieu de ces misérables débris, on nous mène dans un sépulcre profondément creusé sous terre; un corps, il est vrai, a pu reposer à cette place, mais les formes extérieures, altérées par des constructions du moyen âge, ne rappellent en rien la tradition évangélique. Après Béthanie, le chemin s'enfonce de plus en en plus dans une gorge étroite, et pendant quatre mortelles heures d'une route monotone, aride, rocailleuse, nous descendons peu à peu au pied du mont de la Quarantaine, dans la vaste plaine de Jéricho.

Les mots de la parabole reviennent alors à la mémoire : *Un voyageur descendait à Jéricho*, et l'on comprend qu'on pourrait aujourd'hui, comme jadis, être assailli par les voleurs... mais serait-on secouru par le bon samaritain?

Le mont de la Quarantaine, dont les cimes se découpent sur un ciel pur et dont les flancs escarpés recèlent

quelques sombres grottes, est indiqué comme le lieu où Jésus jeûna et pria pendant quarante jours. Au pied, cachée dans les tamarisques, jaillit une petite source qui serait insignifiante en Europe, mais qui ne saurait couler inaperçue dans un pays où le moindre ruisseau est si rare et si apprécié. C'est la seule dans une assez grande étendue de terrain, et la position répond à celle de la fontaine dont le prophète Élisée corrigea l'amertume. Tandis que nous abreuvions nos montures, les Bédouins nous donnèrent le spectacle d'une chasse au sanglier qui fournit au repas du lendemain. L'admirable plaine pour chasser! Les perdrix, les lièvres, les canards sauvages, les tourterelles partent de tous côtés, les sangliers s'y prélassent, les gazelles y bondissent, l'aigle plane sur vos têtes et parfois le tigre surprend le voyageur. A Jérusalem, on ne mange presque aucun gibier, car le chasseur craint le Bédouin, qu'il sait être à l'affût d'une autre proie.

De cette ville des palmiers renversée par Josué, il ne reste que d'imperceptibles ruines. Nous campâmes près d'affreuses masures, auxquelles les voyageurs accordent encore le nom de Jéricho : les habitants mêmes leur donnent celui d'Eriha, le parfum, que justifient les senteurs aromatiques exhalées par les gommiers qui les entourent. Quand on peut jouir d'une si belle soirée, il en coûte de s'enfermer sous la tente. A nos côtés les Bédouins avaient dressé les leurs, et nous rappelaient l'époque des patriarches. C'est ainsi que vivaient Abraham, Loth et Isaac, et dans cette même vallée du Jourdain, ils ont plusieurs fois planté leurs tentes. C'étaient des cheiks dont la puissance s'accroissait en proportion des victoires remportées par eux sur les cheiks d'alentour, que la Bible appelle des rois, après lesquelles victoires de nouvelles tribus venaient recon-

naître la suzeraineté et demander le secours du patriarche vainqueur. J'admire ici l'étonnante conservation de ces coutumes d'il y a plusieurs milliers d'années, beaucoup plus faciles à retrouver que ne le seraient les traces de nos sociétés d'il y a trois ou quatre siècles.

Il est, pour ainsi dire, impossible de revivre dans tous les détails de l'existence européenne; de 1400 à 1500; plus d'une lacune se présentera, malgré les recherches et les mémoires, tandis que la vie intime d'un Abraham se retrace en entier devant nous, sans que le moindre effort d'imagination soit nécessaire pour compléter le tableau. La vie nomade est la raison même de cette conservation : tandis que les maisons et les villes tombent ou changent de forme, et entraînent des altérations profondes de civilisation et d'habitudes, une tente ressemble à l'autre, les bêtes de somme nécessitent les mêmes pâturages, les difficultés d'un transport fréquent exigent la même simplicité de besoins, la même pauvreté de vie.

Pendant la nuit, les hyènes bercèrent notre sommeil de leurs lamentables gémissements, et à quatre heures du matin il fallut nous préparer à partir. Quatre heures du matin le 21 novembre! Je sors de ma tente et je respire un air tiède et embaumé; sur toute ma route j'ai trouvé les nuits fraîches, mais ici la température est déjà suffocante. La lune brille d'un éclat dont nous ne saurions avoir l'idée dans nos froides régions : toute la plaine s'illumine à cette belle lueur, et des deux côtés les montagnes s'étagent en longs échelons violacés. Peu à peu apparaissent les premiers symptômes de l'aurore, les teintes plus claires, les tons plus dorés, et le soleil nous verse déjà des rayons brûlants quand nous approchons des bords du Jourdain.

Les gommiers et les épines du Christ (*Rhamnus*

spina Christi et *Rhamnus nabeka*) s'étendaient autour de notre campement. Par une dégradation insensible, la plaine est devenue aride; les maigres broussailles n'offrent pas même de nourriture aux animaux, et l'on traverse de longues rangées de monticules uniquement formés de sable, pareils à d'immenses taupinières, et que les Bédouins descendent à fond de train avec une effrayante vitesse. Soudain paraît une étroite bande de verdure : au milieu des arbres, qui de loin le dérobent à la vue, coule le fleuve, impétueux, profond, aux rives ombragées par une végétation luxuriante. C'est une délicieuse surprise que cette fraîche oasis ; l'eau, quoiqu'un peu saumâtre, est excellente à boire.

Que ne peut-on passer de longues journées auprès de ces flots que le Sauveur sanctifia par son baptême ! On voudrait méditer sur les merveilleuses scènes dont le Jourdain rappelle la mémoire : les Israélites passant à pied sec, et presque à ce même lieu, ce torrent rapide; saint Jean-Baptiste apportant sur ces bords, à l'humanité déchue, la première nouvelle de la régénération, jusqu'au moment suprême où la voix du ciel s'unit à celle du Précurseur pour révéler au monde le grand mystère de la divine charité. On aimerait à remonter dans ces souvenirs, à se retracer les tableaux dont le cadre est vivant sous vos yeux; mais le temps permet-il jamais au voyageur de faire un long arrêt sur sa route? Il faut quitter ces frais ombrages où la main de l'homme n'altère en rien l'œuvre de la nature; il faut accomplir l'heure et demie de marche qui nous sépare encore de la mer Morte.

Je renonce à décrire la chaleur torride de ces régions désolées; pas le plus insignifiant buisson, pas la moindre feuille : rien qu'un sable brûlant, un ciel dont l'ardeur épuise la vue, et à droite et à gauche, ces monts qui

fuient dans la vapeur. Jamais je n'ai tant souffert de la température, comparable, assure-t-on, à celle des rives du Gange. Enfin l'on aperçoit une belle nappe bleue entourée de montagnes... c'est la mer Morte! Le lac s'étend à perte de vue, et l'eau est si limpide, qu'on distingue les moindres cailloux du fond. Aussitôt chacun remplit sa coupe, accuse les écrivains d'exagération et de calomnie envers cette belle eau pure, et à peine y a-t-on goûté que le palais brûle, la langue est en feu : il semble qu'on ait touché une flamme liquide. On trouve beaucoup de bitume sur le rivage, et l'eau est si pesante, que les troncs d'arbres amenés par le Jourdain sont infailliblement déposés sur les bords. Il a dû toujours exister ici un petit lac dans lequel se déversait le Jourdain; le tremblement de terre accompagné d'éruptions volcaniques qui détruisit les villes coupables, lui donna pour lit tout le fond de la vallée. Nous sommes restés peu de temps sur les rives de la mer Morte, et la seule créature vivante que nous ayons aperçue, était un aigle volant des montagnes de Moab et se dirigeant vers la chaîne d'Engaddi.

Il nous fallut deux heures pour trouver un peu d'ombre, et quelle ombre: A peine suffisait-elle pour nous abriter. Nous étouffions et les Bédouins se couvraient de leurs fourrures. En été, les tribus bédouines installent leurs entes sur les petits plateaux de la montagne : ils se placent en cercle et laissent leurs troupeaux paître alentour ; mais la saison est si avancée qu'ils ont regagné la vallée.

Après quatre heures de marche à travers des gorges semblables (le désert d'Engaddi), nous voyons poindre vers la fin du jour les tours et les remparts du couvent grec de Saint-Saba.

Dans une courbe de la gorge, sur la cime de la mon-

tagne, est bâtie une tour très-élevée, et depuis cette tour, sommet du triangle, jusqu'au fond du précipice où coule le torrent du Cédron, descendent des deux côtés de longs murs crénelés. Au bas se trouve l'église, et sur une hauteur voisine une seconde tour défend l'approche du monastère. On n'y peut pénétrer qu'avec une lettre du patriarche grec de Jérusalem; sans cette précaution, le voyageur est impitoyablement renvoyé, avec menace, s'il prolonge les pourparlers, d'être repoussé par la force. S'il est muni de la lettre, une corbeille attachée à une corde descend d'un étroit soupirail; elle remonte avec l'écrit et bientôt la poterne s'ouvre.

Le coup d'œil est plus que surprenant. On entre à mi-côte, et l'on trouve en haut, en bas, de tous côtés enfin, des remparts où le mortier unit la maçonnerie au roc même, d'énormes fragments de roc qui surplombent, des grottes dans le rocher, de longues murailles pour contenir les terrains, des étages superposés et des escaliers en tous sens destinés à unir ces diverses fortifications. En bas, disais-je, est bâtie l'église, surmontée d'une coupole blanche, soutenue par de gigantesques assises en échelons dont les fondements reposent près du lit du torrent.

L'intérieur est décoré, comme les basiliques grecques, de peintures enchassées dans l'or. En avant de l'église, on visite la chapelle qui renferme le tombeau du saint, la caverne où il vécut pendant plusieurs années en compagnie d'un lion, et les cellules souterraines des cénobites. Le couvent possède une terrasse charmante : elle domine le ravin si rocailleux et si sombre, où l'on prétend que les tigres viennent souvent dévorer pendant la nuit les débris que les moines y jettent; je n'ai entendu que les chacals hurler dans les ténèbres. Un vieux palmier, contemporain de saint Saba, prospère

seul dans ces solitudes, dernier vestige de la nature fleurie dans cette retraite sévère et désolée.

Saint Saba fonda le couvent en l'an 500, pour réunir dans une *laura* (1) les nombreux anachorètes qui vivaient isolés dans ces montagnes. Il était autrefois très-peuplé; aujourd'hui il est habité par trente moines, hommes courageux qui manient le fusil aussi bien que le rosaire, car le monastère est souvent attaqué par les Bédouins, et ces derniers n'ont jamais l'avantage. Les Bédouins arrivent de l'autre bord du Jourdain, où ils vivent sans lois, et l'on prétend même sans culte. Telle est la crainte que les Arabes inspirent aux moines, que même ceux de notre escorte ne purent franchir l'enceinte du couvent et nous quittèrent à notre arrivée à Saint-Saba.

La salle des voyageurs, dans un petit bâtiment perché au-dessus du ravin, est voûtée à l'intérieur, et de cette voûte descend une lampe. Tout autour règne un divan couvert de tapis de Turkestan; nous y avons passé une excellente nuit, après avoir encore joui, à la clarté de la lune, de l'effet de cette construction gigantesque.

A la sortie de Saint-Saba le panorama est splendide : derrière les tours et les créneaux, on voit se dérouler quatre chaînes de montagnes aux tons différents (2). Trois heures après nous atteignons Bethléem, qu'on

(1) Les lauras ont, dans la religion grecque, une importance que ne possèdent pas les autres monastères. Le nom vient du grec, *chemin creux*. On en trouve plusieurs en Grèce et dans la Palestine, trois seulement en Russie : ce sont les couvents d'Alexandre-Newski, à Saint-Pétersbourg; de Troïtzka, près de Moscou, et du Petcherski, à Kief.

(2) J'insiste beaucoup sur les couleurs et la lumière; mais, en Orient, c'est la lumière qui joue toujours le grand rôle, non-seulement dans la nature extérieure, mais aussi, par une suite inévitable, dans l'imagination et dans la poésie du peuple.

voit de loin, *la* vraie *ville située sur la montagne*. On indique vaguement une des pentes qui l'avoisinent comme la colline des Pasteurs. Les habitants, pour la plupart chrétiens, sont paisibles et laborieux. Les uns cultivent les champs d'oliviers et de vignes qui les entourent, les autres travaillent la nacre, le bois d'olivier et l'asphalte, et en façonnent les objets achetés par les pèlerins. Les femmes sont belles et portent une coiffure particulière qui leur sied. Bethléem, tout en restant stationnaire, a néanmoins cessé d'être *la plus petite entre les milliers de Juda*, parce que, autour d'elle, tout a décru en Palestine.

A une distance de la ville d'environ cinq minutes et sur l'emplacement de la Nativité, les Grecs, les Latins et les Arméniens ont élevé trois couvents contigus, dont chacun possède son église correspondante à la même grotte où chacun a son autel. Ici, comme toujours, les constructions postérieures empêchent de comprendre l'aspect primitif du lieu. Lorsqu'on est descendu de l'église latine de Sainte-Catherine, par vingt-huit marches, dans un couloir souterrain et obscur où reposent les corps de saint Jérôme, de saint Eusèbe, de sainte Paule, d'un des Innocents (!!), qu'on entre de là dans une grotte basse et voûtée, on éprouve une difficulté extrême à se croire dans l'ancienne étable où le nouveau né reposa dans une crèche.

Cependant il n'est pas tout à fait impossible que ce soit là : cette grotte est taillée dans le roc, et les caves souterraines servaient autrefois souvent d'habitation ; seulement, dans ce cas, il devait exister une autre entrée dont la trace est perdue. La chapelle de Saint-Jérôme, où s'écoulèrent les dernières années de sa vie, répond beaucoup mieux à ce que devait être le lieu de la Nativité. Quoi qu'il en soit, la grotte est d'un effet saisissant, inondée par la lumière de lampes nombreuses, qui permet

d'en embrasser les détails. La longueur est de quarante pieds environ, les parois sont recouvertes en marbre brun. Sous le grand autel, appartenant aux Grecs, une plaque en marbre porte un soleil d'argent à quatorze rayons, avec cette inscription : *Hic de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est* (1).

Les Latins possèdent l'autel voisin, celui de la Crèche: il forme une petite grotte secondaire, qui renferme également l'autel des Rois Mages. Un de nos compagnons, dans l'élan de sa ferveur, s'était agenouillé à l'autel de la Nativité ; le moine qui nous accompagnait le frappa légèrement sur l'épaule en lui disant : «Ne faites pas là votre prière, monsieur, cet autel est aux Grecs; venez plutôt au nôtre qui se trouve à côté. » Quand donc tous les hommes comprendront-ils qu'on peut prier et bénir Dieu partout ?

Un escalier monte de chaque côté de la grotte et aboutit, dans la grande église de la Nativité, au magnifique chœur des Grecs, couvert d'or et de peintures, et dont le maître-autel, plus élevé de quelques marches que le reste de l'église, occupe la place au-dessus de la chapelle souterraine. Le bras gauche du transept appartient aux Arméniens. Un mur sépare malheureusement le chœur et le transept du reste de la basilique. Ce mur est un acte de vandalisme imaginé par les Grecs, comme solution d'un différend semblable à celui de la coupole du Saint-Sépulcre. Dans l'espoir de s'assurer la propriété exclusive de la nef, les trois communions se disputaient le droit de la restaurer : grâce au mur, elle est isolée de l'église même, restée sous la suprématie

(1) Au moment de la guerre d'Orient, les schismatiques voulurent remplacer, par une inscription grecque, celle dont les lettres latines semblaient contester leurs droits. Il en résulta une querelle féconde en orages.

grecque, et devient un entrepôt, souvent même un marché. Et pourtant cette église est la plus belle et la plus ancienne de la Terre-Sainte. Construite sous Constantin, elle présente encore cinq nefs soutenues par quatre rangées, chacune de douze colonnes monolithes. Le toit et ses assises sont en bois de cèdre; entre les colonnes et les fenêtres supérieures on retrouve de nombreux restes des mosaïques sur fond d'or dont les rois de Jérusalem avaient décoré les murs de la basilique.

A peine peut-on aujourd'hui apprécier la beauté véritable de l'église de la Nativité; le mur empêche d'embrasser l'ensemble de l'édifice et d'en juger les proportions. Les marchands d'objets fabriqués à Bethléem s'établissent sous les portiques et persécutent le voyageur de leurs offres ou de leurs réclamations intéressées.

Près de Bethléem, on montre une grotte dite du Lait, où la Vierge se serait retirée avant la fuite en Égypte; c'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Les moines desservent ces chapelles, et tiennent en outre une petite école; aussi beaucoup d'enfants Bethléemites vous adressent la parole en italien ou en grec. Le triple couvent, dont la vaste enceinte a un faux air de forteresse, est surmonté d'une croix, privilége que l'église du Saint-Sépulcre n'a pas encore obtenu.

A peu de distance de la ville, on passe près d'un petit monument en pierre surmonté d'un dôme et qui rappelle un tombeau de santon arabe. Dans l'intérieur on voit encore une des plus anciennes sépultures à laquelle on puisse rattacher un nom positif : c'est la tombe qu'éleva Jacob à sa bien-aimée Rachel, et qui, jusqu'à présent, est toujours restée un objet de vénération.

A moitié chemin entre Bethléem et Jérusalem s'élève le couvent grec de Saint-Élie. Le supérieur nous atten-

dait à la porte pour nous inviter à nous reposer quelques instants chez lui. L'église offre peu d'intérêt, mais de la terrasse supérieure on embrasse le panorama des deux villes saintes. Sur cette terrasse, un petit pavillon séparé renferme le salon où nous fûmes invités à nous asseoir et à prendre du café, des liqueurs et une exquise confiture de coings à la rose. Notre hôte est un Cypriote encore jeune et remarquablement beau; nous le quittons charmés de son accueil. Les Grecs, il faut en convenir, sont plus tolérants ou plus adroits que les Latins: ces derniers voient du plus mauvais œil les voyageurs d'une croyance étrangère à la leur; les Grecs au contraire ne manquent jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de leur faire quelque politesse dont le résultat, à Mar-Élias comme partout ailleurs, est le baghchich obligé.

Du couvent de Saint-Élie jusqu'à la porte de Jaffa, il ne faut pas un heure un quart de marche; la route est excellente; on voit qu'elle n'a jamais cessé d'être fréquentée. Nous arrivons sans encombre à Jérusalem, malgré les prédictions sinistres qui avaient accompagné notre départ.

XVIII

Je quittais Jérusalem, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur l'église du Saint-Sépulcre et le mont des Oliviers, et je commençais l'escalade de la mauvaise rue, quand soudain je m'entends arrêter, et une main amie vient, à mon grand étonnement, serrer la mienne. Qui pouvait donc, sur cette terre lointaine, prendre congé du voyageur? C'était la famille de pèlerins valaques embarqués à Galatz. Nous ne nous étions jamais parlé pendant la traversée, mais nos regards se rencontraient souvent, et me retrouvant à mon départ de Jérusalem, avec la certitude que nos destinées ne nous rapprocheraient plus sur le même chemin, le digne homme a voulu me serrer la main et me faire envoyer un baiser par son fils; ce témoignage de bienveillance m'a vivement touché, et je lui consacre un souvenir.

J'ajoute à mes précédents détails que Jérusalem compte trente mille habitants, dont dix mille juifs : il y a deux pachas, celui de la ville ou préfet de police, et celui des troupes ; on leur adjoint un conseil composé mi-partie de Turcs et de représentants des diverses communions. La moralité est on ne peut plus sévèrement maintenue : tout le monde s'accorde à respecter la cité que tous saluent du nom de sainte.

Me voilà ensuite engagé dans cette horrible route pierreuse, et tandis que mon cheval trébuche sur ces rochers que personne ne prend la peine d'aplanir, il me

vient à l'esprit une idée que plus d'un pèlerin aura eue comme moi. Pourquoi les gouvernements, si prodigues quand il s'agit d'acquérir quelques parcelles de terrain dans la cité sainte, ne consacrent-ils point une portion de ces deniers à l'établissement d'un chemin praticable ? Les Turcs n'y mettraient pas grand obstacle, et les pèlerins y gagneraient plus encore qu'à l'érection d'un nouveau couvent. J'entends, il est vrai, déjà gronder la question : Qui ferait la route ?

La vaste plaine de Sharon, autrefois si fertile, est aujourd'hui mal cultivée. L'œil s'afflige à l'aspect de cet immense terrain presque entièrement perdu; ce n'est plus le pays où coulait le lait et le miel, mais avec l'aide des ressources modernes, ne pourrait-on pas rendre la vie à ces déserts ? C'est de l'Orient qu'est venue la lumière, c'est à l'Occident à la lui rapporter, comme le soleil qui renvoie, le soir, ses derniers rayons vers le point d'où ils s'étaient levés le matin.

Au milieu de ces rêveries, nous chevauchions péniblement et sans le moindre révolver entre Jérusalem et Ramleh, quand apparut au loin une troupe de dix-huit ou vingt cavaliers armés jusqu'aux dents, fort pittoresques dans leur attitude, mais peu rassurants au milieu du désert. Que feront-ils? Arrêtés sur la route, ils semblent vouloir intercepter le passage ; s'ils nous demandent un tribut, aucune résistance n'est possible, nous sommes complétement à leur merci. Nos pensées commençaient à prendre une tournure assez sombre, lorsque la troupe s'ébranle et, défilant lentement devant nous, disparaît enfin dans la plaine. C'étaient pourtant des pillards, et notre réunion ne comptait en tout que deux hommes du pays et quatre Européens. Mais il faisait grand jour, et les voleurs arabes n'attaquent guère que la nuit. D'ailleurs, ils supposent aussi les Euro-

péens quelque peu magiciens, et la vue d'un giaour sans armes les fortifie dans cette pensée. Comment aurait-il osé s'aventurer dans un pays connu pour dangereux, s'il ne possédait quelque moyen cabalistique de faire face à tous les périls?

Il est néanmoins une opinion qui s'est accréditée depuis la guerre de Crimée, c'est que les chrétiens ne sont pas aussi formidables qu'on se l'était imaginé. Le Grand Seigneur, assurent-ils, a désiré le secours des chrétiens contre la Russie, et leur a ordonné de le lui prêter; Anglais et Français ont obéi sans délai. C'est ce que j'entends dire avec sang-froid par les Turcs, et ce qui réduit les Européens au beau rôle de vassaux de la Porte.

Comme unique moyen de répression, on vient d'établir que, pour un meurtre sur la route, on fera payer une amende au village le plus voisin du lieu où le crime aura été commis. C'est, sur une plus petite échelle, la question de responsabilité des tribus en Algérie (1). Cette loi, tout injuste qu'elle paraisse, est cependant, dit-on, suivie d'heureux résultats ; le village impliqué préfère livrer les meurtriers que de sacrifier un talari.

J'ai revu Ramleh, ses couvents et ses palmiers; j'ai revu Jaffa, où le bateau à vapeur français nous attendait en rade. Il me fallut quitter mon bon Micaïl, qui retourna à Beyrout. J'ai éprouvé un vrai serrement de cœur à la pensée de me séparer de lui : prendre congé de cet excellent et courageux Maronite, c'était commencer mes adieux à l'Orient, le pays des rêves et des vieux souvenirs.

(1) Les Égyptiens, dit Hérodote, faisaient payer au village le plus voisin les frais d'un enterrement de première classe.

Après un jour et demi de navigation loin des côtes, nous abordons à Alexandrie : nous y trouvons l'Égypte, qui se modernise et cherche à devenir européenne quand même. Une semaine encore et nous sommes en France.

Décembre 1858.

DEUXIÈME PARTIE

— 1861 —

COUP D'ŒIL

SUR

LES ÉVÉNEMENTS DE SYRIE

C'est dans Alexandrie que j'ai arrêté ce journal il y a trois ans ; c'est dans Alexandrie que je le reprendrai. J'étais seul alors. Aujourd'hui des amis bien chers m'accompagnaient, et nous allions transporter dans la vie nomade l'intimité de la famille. Le voyageur isolé ne réagit que sur sa pensée muette, son enthousiasme ne trouve point d'écho qui l'augmente, et ses remarques perdent à ses yeux mêmes la moitié de leur mérite. Combien il est différent de partir avec ceux qu'on aime, de voir, d'étudier, d'admirer ensemble ; et de plus, si j'ose le dire, de préparer pour les longues soirées d'hiver une provision commune de soleil, une ample moisson de souvenirs et d'émotions sincèrement partagées !

Avant de visiter l'Égypte, j'ai revu ces lieux saints qui m'avaient laissé une impression si profonde. Cette seconde excursion à Jérusalem et sur les côtes de Syrie m'a permis de constater les changements amenés par

un intervalle de trois années, et de reconnaître où en étaient les améliorations projetées, les progrès entrevus. Il est rare en Orient qu'un espace de temps aussi limité change d'une manière sensible les hommes ou les choses : tout n'y marche que lentement vers une solution encore nébuleuse. Ces trois années cependant ont été marquées par des événements importants, dont il était aisé de prévoir l'imminence sans qu'on pût en soupçonner la gravité.

Lorsque je quittai le Liban en décembre 1858, je m'attendais, ai-je dit alors, à de prochaines escarmouches ; on pouvait pressentir cette agitation mal dissimulée qui précède toute explosion des passions humaines. Mais les massacres qui, préparés depuis plusieurs mois, ont éclaté en juin 1860, et ne se sont arrêtés, grâce à l'intervention européenne, qu'après avoir semé de ruines et de sang les parties les plus peuplées de la Syrie du Liban; ces massacres n'étaient pas un de ces éclairs fugitifs où la haine de Druse à Maronite, de Maronite à Druse se fait jour pendant un intervalle plus ou moins long. Les annales si troublées du Liban en font foi, souvent un village s'arme contre un autre village, une ligue se forme entre Druses pour anéantir les demeures et les maisons de leurs ennemis, entre Maronites pour guetter au passage les Druses et fondre sur eux. Ici le cadre était infiniment plus étendu, et si le nom des Druses et des Maronites a retenti le plus haut dans la querelle, c'était pour dissimuler le vrai fond de la question derrière le souvenir des anciennes rivalités.

En effet, des deux côtés la scène est agrandie. Ce n'est plus la vieille lutte des deux races du Liban; car si, d'une part, les Turcs, les Bédouins, les Métoualis ont joué un rôle au moins aussi considérable que les Druses, de l'autre, les Maronites n'ont pas été les seuls attaqués,

les seules victimes, et Damas, où l'église grecque l'emporte par le nombre sur les autres communions chrétiennes, en fournit la preuve évidente.

En un mot, c'est plus haut qu'il faut chercher le principe de la lutte ; c'est l'alliance contre le christianisme des éléments qui lui sont opposés ; c'est peut-être un dernier effort de cette monarchie musulmane qui; s'effondrant de toutes parts, a voulu, en les affaiblissant, en les frappant de terreur, arrêter ceux de ses sujets chrétiens qu'elle sentait désireux d'échapper à son étreinte et prêts à secouer son joug.

Tel est, ce me semble, le vrai nœud auquel toute la question se rattache. On s'est beaucoup déchaîné contre les Druses, trop peut-être; jamais assez contre ceux qui, poussant en avant les chrétiens pour leur donner le tort de la première attaque, s'abritent derrière les Druses et les abandonnent ensuite comme des boucs émissaires.

Le premier point indubitable, c'est que le gouvernement turc a donné l'impulsion. Comment expliquer, sans des encouragements partis de l'autorité supérieure, ce formidable bouleversement de la Syrie entière quand les garnisons étaient nombreuses, tandis qu'au contraire le pays avait joui d'un calme profond pendant la guerre de Crimée, époque où trois mille hommes à peine suffisaient pour y maintenir l'ordre. Il y a plus, la garnison turque elle-même a pris une part active dans les massacres : à Damas, les soldats musulmans figuraient, les uns déguisés, les autres dans leur uniforme turc, au premier rang des asssassins. Le gouvernement a non-seulement permis, il a provoqué les événements de Syrie : dans quel but ? Le système turc a toujours été de diviser pour mieux régner, mais l'influence dominante du christianisme dans le Liban menaçait de changer le

fractionnement des forces de tous en une suprématie véritable de quelques-uns.

Une supposition que j'ai plus d'une fois entendu répéter en Syrie, c'est qu'un voisin puissant aurait engagé la Porte à contenir ses sujets chrétiens. Ce conseil aurait été donné dans cette alternative d'espérance, ou que les raïas maltraités émigreraient en Russie (de même que beaucoup de Circassiens ont émigré en Turquie), ou que ce redoublement de sévérité provoquerait une crise générale dans laquelle l'empire turc, usant ses dernières forces, laisserait enfin prévoir pour le czar, sinon la possession immédiate de Constantinople, au moins la fondation de petits dynastes sur lesquels la Russie exercerait, par la religion, une autorité suzeraine.

Sans nous arrêter à un calcul, odieux s'il était vrai, il paraît certain que la Turquie avait, dans les derniers temps, pris ombrage de l'accroissement de la prépondérance chrétienne. Il est douloureux d'ajouter que les chrétiens ont, en quelque sorte, fourni des armes à leurs adversaires. Ils ne se contentaient pas dans le Liban de s'étendre avec calme et de se raffermir en silence. Il semblerait que la nature impétueuse du Sud ne leur permît pas de retenir leur expansion : jusque dans les centres musulmans, ils organisaient leurs processions, sonnaient leurs cloches trop près des Druses, et, dans les villes, affectaient trop souvent une jactance et une hauteur de langage qui produisirent plus d'un résultat fâcheux. Aucune étincelle n'est sans conséquence, lorsqu'on la fait jaillir aux abords d'une poudrière. Les Maronites eux-mêmes le reconnaissent aujourd'hui : « Nous étions imprudents, nous disent-ils, nous nous croyions forts, nous nous sentions soutenus par l'Europe. » Hélas, l'Europe est encore trop loin pour s'interposer à temps entre les victimes et les bourreaux !

La Turquie s'aperçut de cette confiance des chrétiens en eux-mêmes : elle crut le moment venu de leur prouver qu'elle ne renonçait pas à ses droits sur eux, d'arrêter ainsi l'influence étrangère par un coup d'État terrible, et de mettre pour longtemps hors de combat ces vassaux hardis et remuants. Elle embrassa dans un même réseau non-seulement le Liban et Damas, mais encore le littoral jusqu'à la Palestine, et les livrant aux Druses qui depuis tant d'années enviaient leur prospérité nouvelle, aux Métoualis toujours prêts à verser le sang, aux Bédouins toujours disposés au pillage, elle se réserva de les aider en secret et d'empêcher toute défense collective des Maronites qui eût pu s'opposer à cette extermination. En un mot, le gouvernement turc imagina une Saint-Barthélemy pour prévenir des résultats chimériques ; les effets ne répondirent que trop au programme tracé d'avance. Les noms de Deïr-el-Kammar et de Zaachlé résonnent le plus tristement dans l'histoire de ces jours affreux ; mais que de scènes moins célèbres, mais non moins lamentables, que de meurtres isolés ont ensanglanté tous les alentours ! Enfin les massacres de Damas ont mis le comble à ces horreurs : soldats turcs cherchant dans le pillage une paye qu'on leur fait longtemps attendre, Druses assouvissant leur férocité naturelle et une fois entraînés ne connaissant plus de bornes, Bédouins de la montagne attirés par les dépouilles et les vendant à vil prix, se sont rués comme des bêtes sauvages sur la malheureuse population chrétienne et ont anéanti toutes les traces de la civilisation et du progrès.

N'est-il pas consolant, du milieu de ce tableau sinistre, de voir se dresser cette grande figure d'Abd-el-Kader, l'enfant du désert qui, après avoir lutté contre la civilisation européenne dans le sentiment de son indépen-

dance patriotique, s'oppose à l'islamisme lui-même lorsque ses défenseurs violent le droit des gens et les principes de la justice?

Les fonctionnaires turcs ont presque tous pactisé avec les agresseurs. Sans l'arrivée fort opportune d'une frégate russe à Beyrout, les chrétiens de cette ville eussent éprouvé le sort de leurs coreligionnaires : à Saïda, leurs propriétés ont été dévastées par les Métoualis; à Saint-Jean-d'Acre, le pacha permettait le massacre lorsque l'intervention énergique d'Aghil-Aga, une des plus curieuses figures de la Syrie, vint empêcher tout désordre. Aghil-Aga, chef indépendant que la Porte nomme son administrateur pour ne pas avoir à reconnaître en lui un rebelle trop difficile à soumettre, établit son camp aux environs de la ville et menaça de mettre lui-même tout à feu et à sang, si la vie et les biens des chrétiens n'étaient pas respectés.

L'attitude des chrétiens pendant ces événements a surpris. Peu d'entre eux ont opposé à leurs ennemis une résistance sérieuse; arrogants dans la prospérité, ils ont instantanément faibli, et l'on a vu arriver aux portes de Beyrout des Maronites fuyant en masse devant quelques assaillants. On aurait tort, je crois, d'attribuer à la pusillanimité ce manque soudain d'énergie. Si les chrétiens se sont laissé égorger sans défendre chèrement leur vie, ce n'est pas le courage physique qui leur a manqué, c'est le courage moral. Que pouvaient espérer ceux de Damas, habitués pour la plupart aux paisibles travaux du commerce dans une ville de luxe et de plaisir, en se voyant cernés par des ennemis dix fois supérieurs en nombre? Quant à ceux de la montagne, quel désespoir pour eux de sentir le gouvernement allié à leurs adversaires, tandis que les puissances amies ne sont pas à portée d'entendre leurs cris de détresse! On

conçoit assez leur accablement d'esprit ; dans la conviction de leur impuissance à se défendre, on comprend les angoisses de leur fuite solitaire, quand derrière chaque rocher ils pouvaient redouter un ennemi.

Cependant, lorsqu'un calme momentané succéda à ces heures de trouble, un immense besoin de vengeance remplit le cœur des Maronites. Ils avaient surpris et égorgé trois cents Druses près de Damas; ce n'était qu'une goutte de sang pour étancher leur soif de représailles. Ils cherchèrent à former un noyau capable d'amener des résultats importants, et ce noyau prit naturellement pour centre celui du cheik du Liban, qui, pendant les massacres, avait employé toutes ses ressources à recueillir chez lui et à nourrir ses malheureux compatriotes, Joseph Karam. Tous les princes maronites ne méritent pas un pareil éloge : les uns se sont cachés, les autres, à leur déshonneur éternel, ont sauvé leurs biens en transigeant avec l'ennemi. Joseph Karam organisait son plan de vengeance; il savait que près de dix mille Maronites accourraient au premier signal. Ce fut alors que l'intervention du consul de France arrêta cette nouvelle effusion de sang.

Depuis vinrent l'occupation française, le procès des Druses, la commission internationale et l'organisation nouvelle.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur l'état actuel de la Syrie, nous y trouvons deux aspects : l'aspect matériel et l'aspect moral. Les villages maronites se relèvent lentement de leurs ruines. Zaachlé, quoique tous les prêtres aient péri, est celui des foyers chrétiens qui reprend le plus vite, grâce à la voie carrossable qui le relie à Beyrout. Presque tous les chrétiens de Damas ont disparu de la ville. Dix mille ont péri, dit-on : les survivants hésitent à revenir, et que trouveraient-ils,

puisque leurs demeures sont anéanties, toutes leurs églises complétement détruites et le quartier qu'ils habitaient rendu plus désolé et plus désert que le côté de la ville abandonné depuis Tamerlan (le faubourg de Bab-Sharké) ? Les bazars, où les chrétiens occupaient une place importante, ont perdu une part considérable de leur animation, et les ruines de toutes les belles maisons chrétiennes ont privé Damas d'une de ses plus éclatantes splendeurs. La sûreté de tous a diminué; car si les uns craignent de nouveaux désordres, les autres ne sont pas rassurés encore sur les suites de leurs excès. Les juifs seuls ont prospéré depuis trois ans. Nul n'a songé à les molester, et, rachetant à vil prix les dépouilles chrétiennes, ils ont décuplé leur fortune. On en cite quelques-uns qui, pauvres avant les massacres, possèdent aujourd'hui des demeures somptueuses.

Beyrout n'a pas souffert matériellement, mais les fugitifs y arrivèrent en foule dans les premiers temps : cet encombrement et l'horrible misère qui en résulte, arrêtent le progrès de la ville qui s'était encore développé.

L'aspect moral est profondément navrant. Au premier moment de l'intervention européenne, un éclair de joie se répandit dans tous les cœurs chrétiens : il ne fut pas de longue durée. Lorsque je passai à Beyrout, les escadres allaient repartir, et une angoisse véritable s'emparait des Maronites. En effet, les résultats espérés de l'organisation nouvelle n'ont pas été obtenus : les Druses, un instant terrifiés, ont repris assurance; les Bédouins du Hauran n'ont pas rapporté du fond du désert les fruits de leur pillage; disons plus, les harems n'ont pas rendu les captives chrétiennes ! Ce que le feu a dévasté ne se relève pas, puisque les indemnités servent en partie à enrichir les fonctionnaires chargés de les distribuer, et que le reste est alloué dans une proportion

trop minime pour que les malheureux puissent subvenir aux nécessités les plus pressantes de la vie. Les garanties promises sont refusées, les garnisons turques interceptent encore les communications; Daoud-Pacha, arménien peu sympathique à la nature du Liban, se montre le moins possible et reste sourd aux réclamations.

C'est dans cette horrible situation que les chrétiens voient s'éloigner ces vaisseaux qui leur promettaient assistance. L'Europe a prouvé qu'elle s'intéresse à eux ; mais de nouveaux massacres recommenceraient, et l'hypothèse n'est que trop probable, on arriverait encore trop tard pour les empêcher.

« Il ne fallait pas nous encourager, disent les Maronites, il fallait au contraire calmer nos exigences, puisqu'on ne nous donne pas les moyens de les soutenir, de nous garantir, non contre les Druses qui ne seraient rien et ne pourraient rien faire par eux-mêmes, mais contre le gouvernement turc qui veut nous exterminer complétement. » Alors quelques regards se tournent de nouveau vers Joseph Karam, sa popularité augmente ; elle donne de l'ombrage à la Porte, Joseph Karam est arrêté et emmené à Constantinople.

Un pareil état de choses peut-il durer ? Depuis le supplice d'un petit nombre de coupables, la position est encore plus tendue qu'avant les massacres. Plaise au ciel qu'un nouvel orage, rallumant ces cendres à peine assoupies, ne provoque pas un incendie plus terrible encore, plus étendu dans ses ramifications ! Les chrétiens de Syrie ne sont pas les seuls dans le vaste empire turc, et nous savons ce que souffrent les raïas bulgares et les réponses faites à leurs réclamations les plus légitimes. En Mésopotamie, on compte dix mille chrétiens, les uns chaldéens, les autres jacobites et nestoriens,

toujours exposés à une explosion du fanatisme musulman (1). Puisque le gouvernement turc a permis les massacres de Syrie, où s'arrêteront les excès s'il n'y est pas apporté un terme, si la responsabilité la plus inexorable ne pèse désormais sur le gouvernement d'Abdul-Aziz ?

Je me permettrai d'ajouter à ces considérations générales quelques détails particuliers qui se rapportent à mon précédent voyage. Parmi les chrétiens que j'avais connus en Syrie il y a trois ans, les jeunes mariés, Mouça et Malaké, étaient ceux dont le sort m'intéressait le plus vivement. On m'appprit qu'ils avaient pu se réfugier à Beyrout.

J'ai voyagé de Marseille à Alexandrie avec le patriarche qui bénit leur union. Monseigneur Ata est un exemple frappant des vicissitudes humaines. Archevêque grec uni d'Homs et de Baalbeck, il était à Damas, au moment des massacres, enfermé dans la maison d'un Turc. Au dehors, la populace ameutée demandait en vociférant qu'on lui livrât cette nouvelle victime; les maisons voisines brûlaient : c'était la mort s'il sortait, la mort s'il restait près de l'incendie. Quelques heures d'angoisse s'écoulèrent. Enfin, son hôte, qui lui avait de grandes obligations le déguisa de son mieux, et, à la tombée de la nuit, le fit sortir entouré de la famille turque ; quand il l'eut conduit hors de la ville, il lui fournit même le moyen de gagner la montagne. De là il atteignit la flotte. Le vieillard frissonnait encore en me

(1) A Bagdad, la conversion d'un mahométan excita la population au point d'inspirer pendant trois semaines aux chrétiens les plus vives inquiétudes. Dans un autre cas de conversion d'une jeune fille qui put s'enfuir, les musulmans tuèrent son père, en lui disant : « Si tu l'avais mieux élevée, elle ne serait pas devenue chrétienne. »

racontant les terreurs de cette fuite. Il revient d'Europe, où il a cherché quelques ressources pour réparer les désastres, car ils ont tout perdu et sa pensée se reporte avec tristesse aux temps où ils pouvaient, non sans une certaine pompe religieuse, célébrer les fêtes chrétiennes. « Vous rappelez-vous, me dit-il, l'église de la Vierge où le mariage fut béni ? C'était la plus belle de toutes, il n'en reste plus de traces. Toutes celles de Damas sont réduites au même état, ainsi que les sanctuaires de mon diocèse. Nos ornements d'autel, nos couronnes sacerdotales, tout est détruit ou pillé : vingt-quatre prêtres ont péri à Damas, huit Grecs schismatiques, huit Latins, huit Grecs catholiques. »

Une autre délivrance presque miraculeuse fut celle du maître de l'hôtel, à Damas, qui plaça sur la terrasse de la maison le Turc son propriétaire, jurant, s'il laissait pénétrer un seul de ses compatriotes, de le tuer lui d'abord, sa propre femme ensuite, et de se tuer en dernier. Il l'annonce à sa femme et attend. On entoure la maison : « Nous sommes vingt hommes, crie-t-il, et nous vendrons chèrement notre vie. » Grâce à ces énergiques précautions, il fut sauvé lui et les siens.

Enfin mon drogman Micaïl, que j'ai retrouvé à Beyrout, m'a raconté les épisodes de sa propre fuite, lorsque, revenant de Damas, il fut subitement assailli dans la vallée de Bukaa par une troupe de Druses. D'un coup de sa carabine, la seule arme qu'il eût préparée, il abattit le cheval qu'il jugea être le meilleur de ceux de ses adversaires, et ne dut son salut qu'à la vitesse de sa propre monture. D'une traite il galopa jusqu'au moulin pittoresque où nous déjeunâmes il y a trois ans ; la soif le pressait fort, mais au moment de se désaltérer il entendit les cris de joie de ses ennemis, occupés à égorger de nouvelles victimes. Il repartit et vécut ainsi

pendant deux jours, toujours au guet, toujours à cheval, et ne trouvant la sécurité qu'au village d'Éden.

Je passe maintenant aux améliorations et aux progrès accomplis depuis trois années. Il n'en peut être question dans la partie de la Syrie ensanglantée par les massacres : la voie carrossable de Beyrout à Damas est terminée jusqu'à Zaachlé ; il est vrai que c'est une entreprise française et les maisons nouvelles de Beyrout appartiennent en majeure partie à des Européens. Sur le littoral, les propriétés chrétiennes, ai-je dit, ont été ravagées par les Métoualis, et deux années de sécheresse ont produit une disette qui double la misère des paysans. Ils ont été forcés d'emprunter à l'État le grain nécessaire à leurs semailles et de le rendre en blé à un taux usuraire exorbitant. L'action gouvernementale est aussi nulle qu'il y a trois ans. A Saint-Jean-d'Acre et à Jérusalem résident deux pachas desquels relèvent plusieurs agas : ces fonctionnaires perçoivent le tribut, mais n'exercent aucune autorité sur l'intérieur du pays, exposé aux Bédouins et aux brigands de toute espèce. La police est si mal faite, qu'on envoya dernièrement en barque, de Beyrout au bagne de Saint-Jean-d'Acre, huit malfaiteurs escortés par un seul garde. Dans le trajet, les voleurs tuent le garde, se font conduire à la côte, s'enfoncent dans la montagne, où, depuis, ils vivent aux dépens des voyageurs sans que personne s'en inquiète.

Quant à la police des villes, trois jours après mon arrivée à Caïfa, un chrétien, dans une discussion avec le cadi, lui adressa, comme il arrive trop souvent, hélas ! quelques paroles insultantes. Le cadi sur-le-champ fendit d'un coup de sabre la tête de son interlocuteur en s'écriant : « La religion de Mahomet n'est pas morte. » Là-dessus les chrétiens fermèrent leurs boutiques et la panique fut générale pendant plusieurs heures. Ces in-

cidents se renouvellent sans cesse. La religion de Mahomet n'est pas morte... n'est-ce pas pour le prouver qu'ont eu lieu les massacres de Syrie?

L'état des ports est toujours le même: le gouvernement ne se borne point à les négliger, il ne tolère même pas que d'autres les améliorent. Les Russes ont eu beaucoup de peine à conserver à Caïfa une petite estacade en bois, construite par eux pour faciliter le débarquement des marchandises: « Ce sont les préparatifs d'une descente, » répétait l'aga. Les moines latins de Saïda entreprirent une construction semblable: on les taxa doublement l'année suivante, ce travail prouvant qu'ils avaient de l'argent en réserve. Comme l'institution des phares n'existe pas sur ces côtes souvent si dangereuses, le consul de France à Jaffa et le consul d'Autriche à Caïfa suspendent à leur fenêtre un fanal, le soir où ils attendent l'arrivée d'un bateau à vapeur de leur nation.

Quoiqu'à Jaffa le nombre d'armes ait considérablement diminué, le véritable progrès ne se rencontre que sur la route de Jérusalem: on l'a beaucoup améliorée il y a dix-huit mois, non point par intérêt pour le pays, mais dans la prévision d'un voyage du sultan en Palestine et en Égypte. On a même établi de distance en distance des corps de garde dont l'aspect propre et neuf étonne, dans un pays où tout s'écroule: on compte environ douze de ces stations entre Jaffa et Jérusalem, et quelques bachi-bouzouks sont attachés à chacune d'elles. Comme on ne les a pas placées dans les défilés de la montagne, dans le lieu précisément où elles seraient le plus nécessaires, l'utilité générale de cette innovation est fort contestable.

Là s'arrête l'action turque; mais lorsqu'on approche de la ville sainte, l'action russe se révèle d'une manière

éclatante, et le coup d'œil à l'arrivée est tellement changé, que j'hésite presque à pousser pour la seconde fois ce cri des pèlerins de tous les âges : Jérusalem! Jérusalem!

En effet, l'œil est d'abord attiré, non par l'antique et vénérée cité de David, mais par une série de constructions gigantesques qui la dominent en entier. Immédiatement au-dessus des murs, le sommet de la colline est occupé par une grande église, près de laquelle on bâtit un couvent colossal, vaste carré où des centaines de pèlerins pourront trouver un abri, et qui, par sa position élevée d'où aucun point de la cité ne lui échappe, semble une forteresse établie pour la maintenir dans l'obéissance. Tel est le résultat des projets conçus il y a trois ans par la Russie : de quelque point que l'on considère maintenant la ville sainte, c'est cet établissement grandiose qui domine le panorama et dénature, par sa solidité et son éclat, le caractère de sombre vétusté qu'offrait partout Jérusalem. La pensée russe vient ainsi forcément se présenter sans cesse à l'esprit et ces progrès ne s'arrêtent pas à l'extérieur : les Coptes ont vendu à la Russie le terrain qu'ils occupaient près du Saint-Sépulcre; on y bâtira un consulat, et plus tard une église qui permettra un accès direct dans le sanctuaire. Il est vrai que, pour obtenir ce dernier résultat, la propriété des Abyssiniens serait également nécessaire; ceux-ci, malgré leur dénûment toujours croissant, refusent de s'en séparer. Si leur misère leur permettait de faire face aux frais de la procédure, ils attaqueraient même les Coptes pour la vente du terrain sur lequel ils invoquent des droits communs (1).

(1) L'abbé de Lavigerie, visitant le couvent dans l'hiver de 1860, trouva les malheureux pèlerins criant et pleurant de faim. Il est inutile d'ajouter qu'il fut accueilli par ces pauvres gens comme l'ange du salut.

Cette extension de la prépondérance grecque inquiète d'une manière sérieuse les autres branches chrétiennes. L'église arménienne continue à s'enrichir, mais aussi à renfermer dans son sein des éléments de discorde. La mort subite, dans l'espace de trois jours, du patriarche et des deux évêques semblerait presque confirmer les accusations portées contre le troupeau lors du décès de l'avant-dernier pasteur. Le siége est vacant depuis plusieurs mois, car les fidèles n'ont pu s'entendre sur le choix d'un successeur : ils se partagent en deux camps : les uns sont sous l'influence directe de la Russie agissant par le métropolitain d'Etchmiadzin, les autres s'efforcent au contraire de maintenir leur indépendance de principes.

Les pèlerins grecs et arméniens restent maintenant moins longtemps à Jérusalem, à cause du fréquent passage à Jaffa des bateaux à vapeur russes. Pour favoriser cette compagnie dont les recettes sont assez médiocres jusqu'ici, le grand-duc Constantin avait, lors de sa visite en 1859, conçu un plan fort étendu. Il s'agissait de transporter à peu de frais les pèlerins, de faire une route carrossable de Jaffa à Jérusalem, de les loger ensuite dans le nouveau couvent, de les conduire au pèlerinage du Jourdain et de les renvoyer chez eux bénis et munis d'indulgences. Pour ce dernier article, on traitait en gros avec le clergé grec pour les revendre en détail aux pèlerins. La spéculation aurait profité de tout l'argent que ceux-ci versent ordinairement entre les mains du clergé. Ce dernier s'est formellement opposé à l'entreprise, qui a échoué. La part de progrès des Latins pendant cet intervalle consiste dans la restauration de l'église Sainte-Anne, dans l'établissement d'un hôpital autrichien pour les pèlerins distingués, et la construction, par les soins de l'abbé Ratisbonne,

d'une maison parfaitement entendue où les sœurs de Notre-Dame de Sion élèvent de petites filles; une succursale sanitaire y est attachée à Saint-Jean du Désert. Je dois rendre aux Latins le témoignage qu'ils n'ont pas l'esprit d'obscurantisme des Grecs et des Arméniens : ces derniers ne se sont résolus qu'après de violentes luttes avec les fidèles à fonder les écoles nécessaires au développement intellectuel de leurs troupeaux.

L'église protestante a prospéré, le nombre des sectes diminue : les sabbatariens se sont ralliés au culte anglo-prussien. Outre le service allemand et le service anglais, une quarantaine de fidèles assistent régulièrement au culte en langue hébraïque. Les maisons de travail forment de bons ouvriers qui répandent dans Jérusalem la pratique de l'ébénisterie en bois d'olivier; l'hôpital anglais est fréquenté par beaucoup de juifs, la maison des diaconesses s'est considérablement augmentée grâce à l'intérêt que lui témoigne S. M. la reine de Prusse. Elle compte maintenant six dames qui instruisent de petites filles et soignent les malades d'un hôpital dont les vingt-cinq lits sont presque toujours occupés. L'état sanitaire de Jérusalem est déplorable : chaque année le chiffre de la mortalité augmente, et des fièvres malignes y règnent pendant l'été à l'état permanent lorsque les citernes manquent d'eau.

Les œuvres juives se sont accrues. Sir Moses Montefiore a fait construire à l'entrée de la route de Bethléem une ligne de petites maisons basses qui servent d'asile à ses coreligionnaires malheureux, institution excellente sous tous les points de vue. Le chemin de Jérusalem à Bethléem est presque rendu carrossable par les travaux des moines grecs; ils viennent d'acheter les terrains qui la bordent en partie et les ont plantés d'oliviers qui prospèrent et leur donneront bientôt un excellent revenu.

Quant à l'état moral, j'ai retrouvé la ville sainte aussi divisée que je l'avais laissée. La grave question de la coupole est encore pendante : trois années d'abandon n'ont fait qu'augmenter le délabrement de la toiture et en rendre la chute plus imminente.

Et cependant le voyageur est frappé de voir enfin la croix se dresser au-dessus du sanctuaire. C'est le résultat d'une ruse bien pardonnable : le jour de l'avénement du nouveau sultan, les chrétiens ont illuminé en donnant la forme d'une croix aux verres disposés sur le sommet de la seconde coupole ; depuis, ils ont laissé leur décoration que le gouvernement n'a pas songé à détruire et, grâce à cette ingénieuse pensée, le signe de la rédemption brille dans la ville sainte où s'accomplit le sacrifice du Rédempteur.

Mais s'il est des ruses innocentes, si je puis ainsi parler, il en est d'autres qu'on ne saurait assez blâmer, et les dissensions qui renaissent sans cesse dans le triple couvent de Bethléem en offrent un tableau pénible. La méfiance réciproque des moines des trois couvents est telle, que le balayage de la place extérieure a dû être entrepris par les Turcs, parce qu'il devenait une intarissable source de querelles où plusieurs fois on en vint aux mains : lorsque le moine d'un culte commence ce même balayage dans les couloirs de la grotte, il lui en est adjoint immédiatement un des deux autres rites, de peur qu'il ne puisse dire : « J'ai restauré une portion du lieu, de sorte qu'en vertu de la loi turque sur la propriété, cette portion du lieu appartient à mon ordre. » Les Grecs enlevèrent un jour une pierre sur le chemin qui menait à l'autel des Latins et ceux-ci durent, en présence du consul, la faire replacer de force par leurs ouvriers, de peur que le droit de propriété sur le passage ne fût transmis à leurs voisins, et lors de notre

visite au couvent, nous trouvâmes les moines encore tout émus d'une scène récente dont la gravité, selon eux, devait intéresser le monde chrétien tout entier. Je rapporte cet incident *in extenso*, pour donner une idée de l'état d'irritation dans lequel se trouvent les moines des trois couvents.

En 1740, le bras gauche du transept, dans l'église de la Nativité, a été donné aux Arméniens, mais en réservant aux Latins le droit de le traverser pour se rendre à la grotte, dont l'entrée est sous le maître-autel. Pendant les guerres de l'Empire, les droits des Latins furent généralement négligés, et les Arméniens murèrent la porte qui de l'église latine menait dans leur transept. Le prince de Joinville la fit rouvrir en 1842 et rendit aux Latins le passage. Pendant la fermeture, les Arméniens avaient couvert de nattes leur portion de l'église ; or, les moines latins, pour se rendre à la grotte, ne prenaient aucune précaution et passaient avec des souliers sales. Les Arméniens, il y a trois ans, retirèrent leurs nattes, en replacèrent une il y a quelque temps devant l'autel, et émirent la prétention que les Latins ne la franchiraient point, ce qui oblige ces derniers à un détour d'un mètre cinquante environ. Ces trois ou quatre pas de plus soulevèrent un orage. Les Latins, sans obtempérer au désir de leurs rivaux, traversèrent la natte; les Arméniens s'y placèrent avec des bâtons et le passage fut chaudement disputé ; les Latins étaient également pourvus de cannes, mais leur infériorité numérique fut cause de leur défaite. Ils firent alors une plainte officielle. Le lendemain, le pacha se transporta sur les lieux et décida que la ligne droite étant le plus court chemin d'un point à un autre, et cette ligne droite tirée de la porte latine jusqu'à l'entrée de la grotte coupant une portion de la natte contestée, les La-

tins conserveraient leur droit au passage, mais les Arméniens pourraient soulever le coin de leur natte. Les deux partis sont mécontents de cet arrêt, dont la sagesse me paraît cependant incontestable ; les moines latins, qui n'étaient que quinze, accusent les Grecs de s'être joints aux Arméniens pour les accabler. Tel est l'incident que des lecteurs européens trouveront peut-être bien frivole, mais dont les rancunes et les suites sont loin d'être apaisées à Bethléem.

Les différents cultes s'efforcent aussi de l'emporter par le nombre des conversions. J'ai le regret de le dire, s'il s'en rencontre de sincères, il n'en est que trop encore à Jérusalem dont le but presque avoué est de pourvoir, d'une manière plus facile, aux nécessités de la vie. Sans nous arrêter sur cette profanation d'un acte profondément religieux quand il est accompli avec sincérité, comment ne pas rappeler que pour quelques-uns la conversion devient un métier et qu'ils promènent leur adhésion d'une église à une autre? qu'on a entendu des Juifs discuter les conditions du secours qu'on leur offrait et dire tranquillement : «Il faut que vous me donniez les moyens de satisfaire pendant ma vie beaucoup de jouissances matérielles, puisque je consens à perdre mon âme après ma mort?» N'était-ce pas ainsi que l'on croyait au moyen âge vendre son âme à Satan?

En résumé, la position des chrétiens à Jérusalem s'est fortifiée depuis trois ans : les Grecs surtout se sont développés, les Latins ont progressé, mais dans une proportion infiniment moindre, les Arméniens sont restés stationnaires, les œuvres protestantes se sont agrandies.

Un secours puissant a été prêté cette année aux établissements latins. Au moment de notre séjour à Jérusalem, monseigneur le comte de Chambord arrivait dans la ville sainte. Nous l'avions vu débarquer à Caïfa pour

entreprendre une tournée approfondie de la Palestine. Après avoir visité tous les lieux consacrés par les souvenirs, après avoir laissé dans tous les sanctuaires l'empreinte de son passage, accompagné presque jusqu'aux portes de la ville sainte par l'escorte d'honneur à la tête de laquelle Aghil-Aga s'était placé en personne, le prince est arrivé à Jérusalem où l'attendaient l'ardent désir de plusieurs, la respectueuse sympathie de tous. Pour l'église latine de Jérusalem, ce fut un jour solennel que le 22 octobre 1861 : la procession quotidienne des saints lieux se fit avec un éclat inaccoutumé, et dans les rangs des pèlerins, le descendant de saint Louis vint s'agenouiller devan le tombeau du Christ. L'importance morale de l'Église latine s'est ressentie de ce voyage du prince : l'émotion qui s'est emparée des catholiques au moment de sa venue ne se calmera pas de longtemps, et les témoignages éclatants de sa pieuse munificence la conserveront au fond de bien des cœurs.

Il me reste à parler des Turcs. La tendance du gouvernement était il y a trois ans très-hostile aux chrétiens, mais depuis que les événements de Syrie ont excité l'attention de l'Europe, la Sublime-Porte s'est adoucie afin d'éviter de nouvelles causes de désunion. Souvent même la position de l'autorité est très-délicate au milieu des conflits des diverses communions. L'an dernier, plusieurs personnes furent étouffées et une quinzaine de soldats turcs blessés dans le tumulte du samedi saint. « Heureusement j'avais fait retirer les baïonnettes, disait leur capitaine, sans cette précaution on aurait crié au massacre. »

La sûreté générale est plus grande dans l'intérieur de la ville, quoique dans les environs les Bédouins soient toujours redoutables. Ceux d'Hébron ont refusé de

payer l'impôt et les troupes sont allées le prélever de vive force. Ceux de la vallée de Jéricho ont laissé piller les voyageurs confiés à leur garde : il en résulte qu'on ne s'adresse plus à eux, et que nous avons pris une escorte de bachi-bouzouks. Ils ne nous ont pas été tout à fait inutiles. Dans la gorge d'Adommim, nous vîmes tout à coup les hauteurs se garnir de Bédouins enveloppés dans leurs manteaux, la tête entourée d'un koufieh noir et portant un long fusil sur le dos. Ils gardaient leurs troupeaux et chantaient à notre approche : « Voici une bonne journée qui se prépare pour nous. » Il nous fallut patienter tant que notre chemin resta dans la vallée, mais dès que nous atteignîmes leur position, les bachi-bouzouks s'élancèrent sur eux, le sabre dégaîné, en leur demandant raison de ces paroles. Les Bédouins voulurent d'abord résister, mais l'énergie de notre escorte, et peut-être aussi la vue de nos revolvers, les eurent bientôt mis en fuite sans la moindre effusion de sang.

On peut constater les progrès de la tolérance musulmane en ce que, sur la demande d'un consul, on accorde aux étrangers la permission de visiter la mosquée d'Omar. Aucun chrétien n'avait pu pénétrer dans le sanctuaire jusqu'en 1842, lorsque le prince de Joinville obtint de la traverser rapidement et comme par hasard, après une revue de troupes qui avait eu lieu sur les terrains adjacents. L'archiduc Maximilien la visita quelques années plus tard ; pendant la guerre de Crimée, le consul de France se réclama de l'alliance franco-turque pour faire entrer quelques compatriotes. Le duc de Brabant arriva muni d'un firman et l'on décida alors que les consuls représentant le souverain, on accorderait l'autorisation sur leur demande spéciale. C'était sous Kiamil-Pacha, mais les Turcs du vieux parti

portèrent plainte, et ce fonctionnaire fut changé. Son successeur, Soraya-Pacha, en référa à Constantinople. On lui répondit d'agir comme il jugerait le mieux : aussi la mosquée resta close pour les chrétiens pendant trois ans. Le prince Alfred d'Angleterre, obtenant alors un nouveau firman, rompit le charme, et l'on en revint depuis aux admissions sur demande des consuls.

C'est par la description de la mosquée d'Omar que je termine cet aperçu. L'aspect sous lequel on songe le moins à considérer Jérusalem, est celui d'une ville regardée comme sainte par les musulmans autant que par les chrétiens. C'est sous ce point de vue que ma visite me permet d'y jeter un coup d'œil rapide.

En effet, lorsque Mahomet se proposa de réunir sous une même loi et par le lien d'une croyance commune, les nombreuses tribus de l'Arabie, c'est d'abord vers Jérusalem qu'il leur prescrivit de se tourner dans leurs adorations. Il ne plaça la *kiblah* à la Mecque que la seconde année de l'Hégire. Le nouveau prophète, qui prétendait rétablir dans sa pureté primitive l'ancien culte d'Abraham, devait éprouver une vénération toute particulière pour cette montagne de Morija où le patriarche voulut offrir son fils à Dieu ; où plus tard, selon la tradition musulmane, Jacob vit les anges descendre sur l'échelle céleste ; pour cette ville sainte enfin où prêchèrent les prophètes qui le précédaient, où mourut ce Jésus le plus grand d'entre eux jusqu'à lui-même. Dans le Koran, Dieu jure par le figuier (Damas), l'olivier (Jérusalem), le Sinaï et le territoire sacré (la Mecque), et lorsque le fondateur de la foi nouvelle voulut lui donner la sanction toute-puissante d'une révélation suprême, c'est de Jérusalem qu'il raconte son départ pour le voyage merveilleux où lui sont dévoilés tous les

mystères célestes (1). Aussi plus tard, lors d'un schisme dans le califat, le chef des rebelles s'étant établi à la Mecque, Abd-el-Melek, cinquième calife légitime de la dynastie omniade, n'hésita pas à rendre à Jérusalem le titre et les droits de ville sainte et à y diriger les pèlerinages des fidèles.

Dans la conquête de la Syrie par les musulmans, après la prise de Damas, leurs efforts se tournèrent contre Jérusalem et, s'appliquant les paroles du Koran où Moïse dit aux Israélites d'entrer dans la terre sainte que Dieu leur a préparée, ils attaquèrent la ville avec une extrême ardeur. Au quatrième mois du siége, les chrétiens consentirent à capituler, à la condition que le calife viendrait lui-même recevoir leur acte de soumission. Omar, accédant à la requête, arriva de la Mecque pour s'emparer solennellement de cette ville « mine et tombeau des prophètes. » Ne voulant point, par une rare délicatesse, faire sa prière dans l'église du Saint-Sépulcre, de peur que les musulmans ne la convertissent ensuite en mosquée, il demanda au patriarche de choisir le lieu où il pourrait élever un sanctuaire. La tradition rapporte que Sophronius indiqua l'emplacement du temple de Salomon : l'aversion des chrétiens pour les juifs leur avait fait oublier les souvenirs de l'ancienne alliance et ils l'avaient couvert d'immondices. Omar, pour le purifier, n'hésita pas à en remplir sa robe ; l'armée suivit son exemple, le soir même le terrain fut déblayé et l'on put tracer le plan de la splendide mosquée commencée par le conquérant, mais achevée sous ses successeurs.

Les cawas consulaires étaient venus nous prendre à six heures du matin, pour que notre visite pût se terminer avant l'heure de la prière. Nous traversons la ville avec

(1) *Voir* le *Koran,* chap. II, v. 129-130 ; — chap. XCV, v. 1-3 ; — chap. XVII, v. 1.

solennité, nos gardes frappent à chaque pas leur bâton contre le sol et les soldats nous présentent les armes. C'est ainsi que nous arrivons à une porte dérobée où nous attend un iman accompagné de quelques jeunes prêtres et de plusieurs officiers turcs.

L'emplacement de la mosquée et de ses dépendances occupe le sommet du mont Morija, aplani et remblayé par Salomon et par les rois qui lui succédèrent : c'est un vaste plateau qui tient à la ville à l'Ouest et au Nord, et forme à l'Est et au Sud le couronnement de la vallée de Josaphat. D'après d'intéressants calculs que les rabbins ont fourni, il paraîtrait certain que la disposition du temple de Salomon et de ses parvis correspondait à celle du campement des Israélites dans le désert autour de leur tabernacle (*Nombres*, ch. II, v. 3). Les mêmes proportions étaient observées dans des dimensions un peu plus considérables. Ces proportions avaient pour base un système de carrés dont l'autel des holocaustes formait le point central entouré par la cour des Lévites; celle-ci, se prolongeant par derrière, renfermait le Saint des saints, était bordée sur le devant par la cour des femmes et sur les côtés par la cour des Israélites; le tout enfin était environné du parvis des gentils. La cour des lévites avait soixante coudées de large, celle des Israélites, y compris le prolongement de la précédente, trois fois soixante ou cent quatre-vingt coudées, celle des gentils trois fois cent-quatre-vingt ou cinq cent quarante coudées.

L'espace occupé par les édifices musulmans est un peu plus étendu que ne l'était celui des constructions hébraïques. On traverse d'abord un vaste terrain planté irrégulièrement de cyprès, d'oliviers et de sycomores; il se termine au fond par le mur d'enceinte, la gauche est bordée par les constructions occupant le site du palais

de Pilate et dont les fondements reposent sur le roc plus élevé par intervalles que ces plantations mêmes. Au milieu de ce terrain, qu'on appelle du nom général d'Haram-ech-Chérif, une plate-forme plus haute de deux mètres que le reste de l'enceinte sacrée, supporte la mosquée et ses dépendances immédiates : on l'atteint de chaque côté par plusieurs perrons de huit marches en marbre, qui aboutissent à un portique, tantôt de trois, tantôt de quatre arcades ogivales, séparées au milieu par des colonnes et que terminent des piliers. Ces portiques détachés produisent un effet d'une extrême légèreté. C'est ici qu'on prend les babouches.

Sur la plate-forme s'élève la mosquée, grandiose, imposante, offrant des lignes sérieuses et une unité absolue dans son ensemble. En effet, aucun minaret ne l'accompagne; les dépendances sont complétement distinctes, le sanctuaire se dresse isolé et abrité sous une seule et vaste coupole. La base est octogone ; les côtés, d'une régularité mathématique, sont coupés à chaque point cardinal par sept portes ogivales; aux quatre autres faces, par sept fenêtres qui correspondent avec les portes. Dans le tambour circulaire qui surmonte la base est pratiquée une rangée de fenêtres ; au-dessus s'élève la coupole, beaucoup plus considérable qu'elle ne le paraît d'abord, légèrement ogivale dans le haut, rentrant un peu vers la base et recouverte de plaques en cuivre vert tendre. Toute la décoration extérieure de la mosquée est rehaussée par la couleur : le tambour est revêtu de terres cuites bleu d'azur, ornées de sentences du Koran; la base, de marbre jusqu'à la moitié de sa hauteur, est enrichie d'éclatantes mosaïques en tuiles vernissées ; enfin le soleil fait encore briller le croissant doré qui surmonte la coupole. Tel se présente à l'extérieur le Koubbet-es-Sakhrah. Cette

disposition se retrouve dans le plan intérieur. Deux enceintes octogones, formées par des colonnes en marbres de différente espèce, entourent la partie du centre qui correspond exactement à la coupole et que garantit une balustrade circulaire en bois sculpté, richement peint et doré. Lorsque l'œil, étourdi d'abord par l'obscurité qui succède brusquement à l'éclat du dehors, s'est habitué au demi-jour, chaque instant lui révèle une splendeur de plus. La coupole est entièrement recouverte de dorures et de mosaïques, les fenêtres sont garnies de vitraux où se confondent les tons les plus brillants ; le marbre décore les murs, tout, en un mot, est richesse, profusion d'ornementation, tout, excepté le centre même de la mosquée, où, derrière la balustrade et sous un vaste dais de soie, s'élève un rocher nu, inégal, irrégulier de forme, qui présente le contraste le plus étrange avec les somptuosités qui l'environnent. Mais ce contraste se rattache à la raison d'être de l'édifice lui-même ; cette merveilleuse coupole n'est destinée qu'à protéger ce rocher aride et le musulman ne s'en approche qu'avec une respectueuse terreur. C'est le roc sacré qui ne tient à rien dans l'espace ; suspendu par la volonté du Très-Haut entre le ciel et la terre, il recouvre sous ses flancs tourmentés l'entrée du séjour des ténèbres. Pour fortifier cette assertion, on conduit le voyageur sous le rocher même, dans un petit souterrain où l'iman frappe de son pied une dalle qui, résonnant avec sonorité, prouve qu'au-dessous se trouve le vide. Et de nouveau, le pieux musulman s'incline et frissonne : ce vide, c'est le puits par lequel Asraël, l'ange de la mort, entraîne les âmes des trépassés. Dans ce caveau, des mihrabs portent le nom de David et de Salomon ; dans la mosquée même on montre une empreinte des pieds du Christ, la pierre

de Mahomet d'où il fut enlevé dans son voyage céleste, et près de laquelle se dressent encore l'étendard du Prophète et la bannière du conquérant Omar. C'est ainsi qu'un souvenir révéré s'attache à chaque portion de l'édifice, mais troublé par la menace d'un prompt départ, désireux de ne rien négliger, l'esprit ne peut prêter qu'une attention partagée aux merveilles qu'il entrevoit, aux traditions qu'il entend murmurer. On voudrait étudier à loisir cet admirable sanctuaire, on n'a qu'un moment pour le contempler; l'iman nous presse, il est impitoyable, et l'on sort de la mosquée d'Omar la laissant encore toute voilée du mystère qu'on n'a pénétré qu'à demi.

Un seul mot suffit pour relier les légendes musulmanes aux traditions de l'ancienne alliance. Salomon choisit pour élever le temple le sommet du mont Morija, l'emplacement de l'aire d'Arauna le Jébuséen, où David vit l'ange exterminateur s'arrêter lors de la grande peste (II, SAMUEL, ch. XXIV, v. 16 à 25). Le roc laissé à découvert est le lieu où le roi-prophète accomplit son sacrifice d'actions de grâces pour la cessation du fléau, et il devint plus tard le Saint des saints du temple de Salomon. Il paraît probable que le puits des âmes est la citerne qui se trouve en Orient dans toutes les aires pour rafraîchir les laboureurs.

En face de l'entrée orientale de la mosquée s'élève un petit dôme à douze pans, soutenu par des colonnes à claire voie. « C'est le tribunal de David, » dit l'iman; sans doute chez les Hébreux c'était la place de l'autel des holocaustes, près duquel les Israélites étaient appelés à prêter serment, ce qui aurait donné lieu à la désignation de tribunal que les musulmans lui assignent. Ils rapportent aussi une légende d'après laquelle Salomon avait ici une chaîne pendue au ciel et qui se

rompait dans la main du faux témoin. Les uns assurent qu'elle s'est si souvent brisée qu'il n'en est rien demeuré; d'autres racontent qu'un témoin appelé à rendre une somme prêtée, la cacha dans un bâton qu'il donna à tenir à son créancier : « J'ai rendu la somme, » dit-il, et ce témoignage, faux dans un sens, vrai dans l'autre, ayant été accepté, le charme fut rompu.

Nous quittons la terrasse par le côté sud; le coup d'œil est vraiment oriental : près du portique à quatre arcades s'élève une chaire d'une élégante légèreté; au delà du portique s'étend un terrain planté d'arbres, au milieu duquel est placée une fontaine; en face c'est la mosquée et la coupole d'El-Aksa; au loin, dominant les cyprès, se dresse un minaret dont la pointe conique et la large véranda diffèrent de tous ceux de Jérusalem et complètent le tableau. Pour nous, ce n'est encore qu'une vision; car l'iman, dans la crainte de voir arriver des fidèles, ne nous accorde jamais un instant de halte; nous nous flattons de revenir par la même route, il saura nous en empêcher.

La mosquée d'El-Aksa est l'ancienne basilique de Sainte-Marie ou de la Présentation de la Vierge au temple, construite sous Justinien; son caractère primitif n'a rien perdu à la transformation. Surmontée d'une coupole de dimension inférieure à celle de la mosquée d'Omar, El-Aksa est précédée d'un porche à sept arcades ogivales correspondant aux sept nefs de la basilique. La nef centrale, d'une belle largeur, est supportée de chaque côté par six colonnes massives en marbre, qui soutiennent des arcs ogivaux, au-dessus desquels sont percées deux rangées de fenêtres. Les deux premières nefs latérales s'appuient sur des piliers carrés, les autres sont beaucoup plus basses. L'intérieur de la mosquée est nu et badigeonné en blanc.

L'iman montre une dalle qui recouvre, selon lui, le tombeau de la famille d'Aaron. On a construit au fond de l'édifice un gracieux mimber en bois sculpté et doré. Une antique chapelle consacre le lieu où se tenait Zacharie. La seule splendeur d'El-Aksa consiste dans les vitraux, dont quelques-uns possèdent un éclat surprenant. La coupole, au-dessus du milieu du transept, repose sur quatre piliers carrés; quelques belles colonnes de marbre ornent les deux bras de ce transept. Deux de ces colonnes sont placées de manière à ne laisser entre elles qu'un passage très-étroit et qui, par un effet d'optique, paraît encore plus resserré qu'il ne l'est réellement. D'après la tradition arabe, les gens vertueux peuvent seuls franchir cet intervalle, aussi l'iman nous tire-t-il l'un après l'autre très-vite et très-énergiquement, et son front grave se déride à la vue de notre légère répugnance à tenter une épreuve aussi décisive. Près de ce bras du transcpt, un petit couloir voûté, d'une simplicité extrême, adossé au mur d'enceinte et donnant sur la campagne, forme le véritable oratoire du calife Omar.

On descend ensuite sous la mosquée dans un vaste souterrain, voûté en plein cintre, double au commencement et séparé d'abord par un mur, ensuite par des arcades que soutiennent des piliers. Ces galeries, dont la profondeur augmente à mesure qu'on avance, aboutissent à une salle formée par la réunion des deux couloirs et dont la quadruple voûte est supportée par une énorme colonne monolithe, et par deux demi-colonnes engagées dans le mur; les chapiteaux rappellent le style palmé égyptien. Deux portes correspondent aux deux galeries; l'une d'elles est surmontée d'un linteau colossal, et sur les murs extérieurs de la ville on retrouve les traces d'une de ces entrées. Il paraît évident que ces

remarquables cryptes formaient un des accès du temple, et l'architecture massive et solide permet d'en attribuer la construction à Salomon ou à l'un de ses successeurs immédiats. Dans les carrières, près de la porte de Damas, on a retrouvé en creux les dimensions exactes des blocs gigantesques qui soutiennent encore aujourd'hui les voûtes; je rappelle ici qu'il doit exister une communication directe entre ces carrières et les souterrains qui s'étendent sous une partie du Haram-ech-Chérif.

Au sortir de la mosquée, nous traversons le terrain planté afin de nous rendre à l'angle sud-est du mur d'enceinte, dans un petit bâtiment dont la chambre souterraine renferme une niche en pierre sculptée en forme de coquille. C'est le berceau d'Ysa (Jésus) nous répètent les jeunes prêtres turcs. On peut remarquer dans cette chambre la pierre angulaire qui supporte le point de rencontre des deux grands murs de l'édifice : c'est par allusion à une construction semblable que le Christ s'est comparé à la maîtresse pierre de l'angle.

Le voyageur monte alors sur le rebord intérieur du mur d'enceinte, chemin de ronde qui règne, plus ou moins détérioré, autour de toutes les murailles de la ville et nous arrivons à une brèche que traverse une colonne couchée horizontalement et qui s'avance hors du mur au-dessus du vide. Et quelle pensée se rattache à cette colonne! C'est sur elle que s'assiéra Mahomet le jour du jugement dernier; suspendu sur l'espace, il jugera les âmes accourues de tous les points de la terre dans cette vallée de Josaphat qui se déroulera sous ses pieds. Le lieu est vraiment imposant : on domine à une extrême hauteur le ravin profond et rocailleux, les tombes éparses sur les flancs de la montagne. Quelle impression l'aspect de cette place ne peut manquer de produire sur le musulman, lorsqu'il songe aux scènes qui

doivent un jour s'y succéder! Ce vendredi terrible où le ciel ressemblera à de l'airain fondu, où les montagnes seront comme des flocons de laine agités par les vents, où les mers bouillonneront, où les étoiles tomberont, où les tombeaux seront renversés, ce jour qui enveloppera tout, ce jour inévitable qui durera cinquante mille années. Alors l'ange Israfil, placé sur un des rochers qui supportent le temple, sonnera pour la troisième fois de sa trompette redoutable; à ce bruit éclatant sortiront de la trompette même toutes les âmes dispersées jusqu'ici dans l'univers entier, s'élançant à la rencontre de leur corps que la montagne des Oliviers laissera apparaître en volant en éclats. Tous les êtres seront là, depuis les animaux jusqu'aux génies et aux anges, les deux degrés de croyants, les dix degrés de pécheurs. Alors, avant l'examen définitif, les résultats de la conduite mortelle se révèleront déjà dans cette vallée de Josaphat, où, pendant la cruelle attente des uns et des autres, les corps des justes reluiront dans leur pureté, les figures des méchants seront noircies et dénaturées par le désespoir. L'angoisse de cette attente même durera cinquante mille années, dit le Prophète, mais le jugement ne demandera qu'un clin d'œil, et les livres de vie pesés dans la balance, les ressuscités ayant rendu compte de leur temps, de leurs richesses, de leur corps, de leurs connaissances, les rétributions étant compensées, les animaux réduits en poudre, toutes les autres créatures s'élanceront sur le pont d'Al-Sirat : les bons le franchiront avec la vitesse de l'éclair; les méchants, ne voyant plus la lumière qui guidait les fidèles, trébucheront bientôt sur l'étroit passage et rouleront dans l'enfer aux sept profondeurs qui s'ouvrira pour les engloutir.

C'est ainsi que, pour donner au tableau toute l'effrayante solennité que le sujet comportait, l'imagina-

tion orientale a non-seulement évoqué toutes ses ressources, mais encore puisé dans les souvenirs bibliques et dans les légendes juives. Jésus doit assister à ce jugement aussi bien qu'Adam, Noé et Abraham ; les livres de vie, les balances, la résurrection des corps au son de la trompette sont des idées essentiellement juives et souvent employées dans les allégories chrétiennes.

A quelque distance de la fenêtre du Jugement, le mur d'enceinte est coupé par la Porte dorée. Cette entrée célèbre, ainsi surnommée, dit-on, à cause des lames d'or dont ses battants étaient revêtus, est à l'extérieur du mur presque au niveau de l'enceinte ; à l'intérieur, elle forme un portique avec une double voûte en plein cintre, soutenue au centre par une seule colonne ; une seconde voûte repose sur deux colonnes de marbre à chapiteaux égyptiens. Les portes du fond sont murées : sous les rois chrétiens, elles n'étaient ouvertes que le dimanche des Rameaux, en mémoire de l'entrée solennelle du Christ. L'antiquité de la construction paraît incontestable.

Ici se termine notre exploration. Nous traversons à la hâte le Haram, parsemé d'ouvertures de citernes où l'on assure que plus d'une fois les musulmans ont précipité des chrétiens indiscrets, et l'on nous reconduit à la porte El-Ghavarineh. Que nous avons eu peu de temps pour jouir de ce lieu, le seul dans l'univers où viennent s'ajouter à la beauté architecturale les souvenirs de l'ancienne alliance, d'émouvantes pages de la nouvelle, les traditions les plus saintes de l'islamisme; mais où le musulman lui-même, à côté du nom de Mahomet, prononce toujours avec respect celui de Jésus !

ÉGYPTE

I

30 octobre 1861.

La traversée de Jaffa à Alexandrie dure de vingt-six à trente heures. Le premier aspect de l'Égypte aperçue de loin est celui d'un rivage plat d'où s'élèvent, à des intervalles assez rapprochés, de grands bois de palmiers. A la hauteur de Rosette, dont on voit les forts, l'embouchure du Nil se révèle pendant une heure par la couleur orange des flots, qui la doivent aux sables du courant. On dirait que le fleuve, après avoir laissé ses traces bienfaisantes sur les terres qu'il féconde, veut avant de perdre son individualité, étendre encore son empreinte jusque sur la mer où s'arrête sa longue et mystérieuse carrière.

Nous entrons dans la vaste baie d'Alexandrie en décrivant une courbe très-prononcée. Les abords de cette baie sont encombrés de récifs et un chenal étroit permet seul d'y pénétrer; des bouées sont placées pour indiquer le passage; mais comme elles ne sont pas éclairées pendant la nuit, une fois le soleil couché, les embarcations attendent forcément en mer jusqu'au lendemain.

Deux navires qui stationneraient à poste fixe avec des feux correspondants rendraient, à ce qu'assurent les marins, des services réels : les frais d'un système aussi

simple à organiser seraient amplement compensés par le droit d'entrée, que les bateaux à vapeur consentiraient à payer d'autant plus volontiers, que l'arrêt d'une nuit leur coûte toujours deux sacs de charbon.

Pour le voyageur qui vient d'Orient, l'aspect d'Alexandrie à l'arrivée fait éprouver un désappointement véritable : le sol est plat, les maisons sont construites à l'européenne, et ce n'est qu'à de rares intervalles que l'œil découvre un minaret. Le navire n'a pas jeté l'ancre, que déjà les barques l'entourent ; elles s'entrechoquent et se disputent la place avec un tumulte effroyable ; enfin notre steamer est, pour ainsi dire, pris d'assaut par les bateliers égyptiens. A terre, une nuée d'âniers assaillent le voyageur par ces cris : « Un bourriquet, monsieur.—Want a donkey ?—Un baudet. » — Délivrés de leurs obsessions grâce à quelques énergiques démonstrations, c'est dans un confortable équipage que nous sommes conduits à l'hôtel. Les hôtels d'Alexandrie sont situés sur une place longue et large, bordée de maisons régulières à deux étages, surmontées la plupart de pavillons consulaires ; au milieu l'on a disposé des fontaines et des bancs. C'est presque européen, en un mot, mais par la chaleur, je me surprends à soupirer après les ruelles de Damas, voire même après les impasses de Constantinople.

Dans cette ville cosmopolite, le costume européen domine ; les Français à eux seuls sont au nombre de quatorze mille. On conçoit que tout le confort de la civilisation s'y retrouve : on y jouit en effet de chemins ombragés où roulent d'excellentes calèches, dont le cocher au moins conserve l'ample robe blanche, le fez et le teint bistré de son pays. Des églises des différents cultes s'élèvent dans la ville même, plus grandes et plus imposantes que les mosquées ; le dimanche, on peut se

promener dans les jardins publics et terminer la soirée au théâtre; en résumé, la vie matérielle est parfaitement entendue dans cette cité réformatrice.

Les musulmans occupent quelques ruelles et les fellahs se blottissent dans de petites huttes groupées sous un bois de palmiers. Ces palmiers sont la seule compensation orientale que rencontre le voyageur ; on ne peut se lasser de contempler, pour la première fois en masse aussi considérable, ces arbres gracieux dont les longues branches se confondent les unes dans les autres au-dessus de leurs grappes jaunes et rouges. Mais ces rares témoignages de la nature africaine ne rendent que plus désireux de la retrouver sans mélange, et c'est avec une impatience toujours croissante que nous soupirons après le Caire. Un chemin de fer relie la capitale commerciale et la capitale politique de l'Égypte, mais une crue du Nil, plus considérable que de coutume, a rompu les digues et intercepté toutes les communications par terre. On y supplée par des bateaux à vapeur, qui partent à des intervalles irréguliers et qu'on attend quelquefois plusieurs jours de suite. Alors, déçus dans notre espérance, nous reprenons nos courses dans Alexandrie, toujours plus étonnés de la nullité artistique d'une ville dont les souvenirs remontent si haut dans l'histoire, et dont les géographes et les voyageurs du moyen âge ont tellement vanté les splendeurs.

De l'antiquité égyptienne il reste deux obélisques, transportés d'Héliopolis et décorés du nom d'aiguilles de Cléopâtre : l'un encore debout près de la mer, l'autre couché et qu'on a recouvert de sable pour le préserver des mutilations des passants; en outre quelques grottes renfermant des niches sépulcrales et qui, sans posséder aucune des richesses de Thèbes ou de Memphis, empruntent un certain charme à leur posi-

tion au bord de la mer dont les vagues frappent avec un bruit sonore les roches extérieures.

Au milieu d'un vaste cimetière musulman, une colonne isolée sur une éminence, d'où l'on découvre la mer et les lacs salés, porte le nom de Pompée, quoiqu'elle appartienne à Dioclétien. Voilà tout ce qui reste de la domination romaine.

Dans ce champ des morts, les tombelles, dont la surface supérieure est ordinairement arrondie, sont accompagnées, entourées ou surmontées d'un aloès à moitié desséché, unique signe distinctif de plusieurs de ces sépultures.

Parmi les mosquées, celle dite des Omniades est le moins insignifiant témoignage de la longue occupation musulmane. L'art moderne, confié à des Français, élève ou restaure des palais. Le vice-roi en possède trois : l'ancien, celui de Gabari, est entouré de belles plantations; celui de Mex, à peine terminé, est situé au sortir de la baie et sur le bord même de la mer, mais dans une plaine aride. Ras-el-Tin occupe le promontoire au nord du vieux port. Cette belle position procure au palais une vue très-animée; l'extérieur est d'une grande simplicité, l'intérieur surchargé d'un luxe européen de mauvais goût.

Le canal du Nil est la véritable ressource des Alexandrins : une allée ombragée s'étend sur la rive gauche; de nombreuses villas la bordent d'une part et dans leurs jardins les plantes atteignent un développement luxuriant; les clématites et les célastrines forment de vrais bosquets, les euphorbes étalent leurs corolles jaunes et leurs larges feuilles pourpres. Le jardin de Moharrem-Bey mérite une mention toute particulière. De l'autre côté de l'allée, c'est le canal, où s'agite un mouvement constant de barques égyptiennes qu'on appelle, selon leur grandeur, canges ou dahabiehs.

C'est sur ce canal, dit de Mahmoudié, que nous parvenons enfin à nous embarquer le mercredi 30 octobre. Le gouvernement prête à la compagnie du chemin de fer quelques-uns de ses steamers. Rien de plus sale et de plus délabré que ces bateaux ; comme il n'y a pas d'autre moyen de communication, la foule des passagers qui se présente n'est point en rapport avec l'exiguïté de l'espace. En guise de siéges, on a disposé contre le bastingage quelques larges planches sur lesquelles on s'installe comme on peut; le trajet en chemin de fer ne demandait que neuf heures, ici la perspective de l'arrivée est indéfinie. Nous pouvons en juger au départ: une heure et demie après avoir levé l'ancre, nous sommes encore contre la ville. Il est vrai qu'il faut s'arrêter presque à chaque tour de roue ; nous heurtons les barques sur notre passage, et nous parvenons même, par un vrai prodige de maladresse, à nous engager dans un pauvre tronc d'arbre qui se dresse bien innocemment sur le rivage. Cinq hommes cependant tiennent le gouvernail ; quatre d'entre eux suivent mécaniquement l'impulsion de leur chef qui ne quitte pas son poste de la journée, quoique ses yeux fatigués témoignent de sa constante somnolence ; il ne se repose que vers cinq heures de l'après-midi, en allant sur le tambour du navire accomplir ses prières du soir.

Le canal du Nil est étroit et animé; les canges se succèdent, et leurs grandes voiles, penchées tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre, leur chargement de marchandises ou de voyageurs, les groupes formés par les matelots, les femmes au long voile bleu , les Turcs au grand turban, offrent une variété sans cesse renaissante. A chaque nouvelle embarcation, notre bateau, laissant échapper sa vapeur, fait entendre un sifflement redoutable qui n'active en rien la manœuvre des équi-

pages qu'il avertit de se garer : leurs barques ne se rangent que lentement, nous n'avançons que lentement aussi, et, malgré ces sages précautions, nous cassons plus d'un gouvernail, et nous causons un grand effroi dans les canges. Alors, en un clin d'œil, tous les matelots se précipitent à l'eau, gagnent la berge, et, s'accrochant à une longue corde, retiennent la cange de toutes leurs forces ; rien de plus sauvage que ces grandes figures presque noires dont les cheveux, ramenés en touffe sur le sommet de la tête, rappellent les Indiens de l'Amérique du Nord ou les guerriers des premiers temps de la Gaule.

Les rives nous offrent une série de villages auxquels ont donné naissance le voisinage du canal et les facilités qu'il présente. Ce ne sont pourtant que des huttes basses, en terre humide, serrées l'une sur l'autre comme des repaires d'animaux; quelquefois une petite mosquée plus solide s'élève au milieu de ces amas de boue où logent des êtres humains; quelques tombes de pierre recouvrent ceux qui de leur vivant se contentaient d'une demeure de limon, mais souvent aussi la tombe est de terre comme les huttes. Le peu de largeur du canal nous permet de jouir du mouvement du rivage : ce sont des chameaux qui passent, des bergers gardant leurs troupeaux, une femme sur un âne avec son enfant, un vieillard qui la suit, une vraie fuite en Égypte, mille détails enfin dont la couleur est tout à fait locale. De tous les villages descendent des enfants qui nous suivent en courant et attrapent les poissons que le flot, retiré par la roue, a rejetés sur le rivage. C'est une pêche d'un genre nouveau, attrayante par ses péripéties multiples. Ici l'enfant tombe au moment d'attraper le frétin ; là les petits poissons sautent avec une telle élasticité, qu'échappant deux fois à l'étreinte du pê-

cheur, au troisième bond ils ont gagné l'eau ; plus loin le butin convoité est repris par le flot lui-même, tandis que quelques enfants, plus adroits et plus infatigables que les autres, s'arrêtent après dix minutes de course et rapportent tout ce que peuvent contenir leurs petites mains.

A la nuit tombante nous arrivons à la jonction du canal et du Nil. Une grande usine, construite en briques et en pierres, alimente le réservoir de Mahmoudié dans les temps de sécheresse. Après une heure et demie de retard nous entrons dans le fleuve, éclairés, en guise de phare, par les falots qu'on tient des deux côtés de la berge ; chacun songe alors à l'installation pour la nuit, mais la majeure partie des voyageurs est contrainte de rester sur le pont. Nous nous ensablons deux fois et le brouillard nous arrête une troisième ; comment s'en plaindre, il y a deux semaines le bateau mit trois jours et trois nuits pour accomplir le même trajet.

Enfin, quand le brouillard se dissipe, le lendemain vers dix heures, nous pouvons apprécier la beauté du fleuve. Comme le Nil croît régulièrement de la fin de juin au commencement d'octobre et décroît d'octobre en janvier, le moment où nous sommes est le plus favorable pour juger de toute l'étendue qu'il recouvre. Il remplit maintenant l'espace entre les deux digues; ces digues sont en terre et très-solides lorsqu'on s'occupe de les réparer ; mais depuis trois ans, ces soins importants ont été négligés : cette année même, sous prétexte d'économie, le vice-roi avait congédié beaucoup des surveillants. Le résultat de ces mauvaises mesures ne s'est pas fait attendre : la crue est venue avec un redoublement d'intensité ; l'eau, s'infiltrant dans les digues mal entretenues, les a fait céder par endroits, et l'irruption du fleuve a causé des désastres nombreux. C'est ainsi

que le bienfait est devenu, par suite de l'incurie humaine, un véritable fléau qui détruisit cent cinquante villages et causa deux cents millions de dégâts. C'est à Kafrezayat que les premières digues ont crevé ; mais, grâce à la progression mesurée de l'inondation, les hommes ont eu le temps de se réfugier avec leurs troupeaux sur les éminences, où l'on venait les reprendre en barque. Rien n'est en effet plus commode que les crues ordinaires du Nil : le fleuve monte par degrés presque mathématiques et laisse aux habitants le délai nécessaire pour se retirer sur les hauteurs ; il décroît de même, et quatre ou cinq jours après qu'il a abandonné un terrain, le laboureur peut déjà y jeter la semence en toute sécurité. Cette année même, si les digues eussent été en bon état, cette crue surabondante fût devenue un bienfait de plus, puisque les récoltes suivantes ne manqueront pas de donner des produits magnifiques. L'invasion de l'eau a causé deux dommages, dont la destruction des villages est la moindre, grâce à la facilité qu'on trouve à rebâtir ces huttes de limon : dans les endroits ordinairement garantis les semailles étaient faites, et le Nil, qu'on n'attendait pas, a détruit la récolte. Or, on fait trois récoltes pareilles dans l'année : la perte est totale pour ceux qui espéraient de cette moisson le moyen de se procurer les semences indispensables à la seconde récolte ; ceux qui ont le bonheur d'en posséder gagneront à cause du fort rendement occasionné par la couche de limon qui recouvre le terrain; mais beaucoup n'ont pas ce nécessaire-là. On a perdu ainsi le quart de la récolte du coton ; le reste réussira, et cette branche de la culture égyptienne promet d'atteindre un grand développement. Le coton d'Égypte est d'une qualité excellente ; il s'en exporte annuellement de quatre à cinq cent mille balles ; il revient à Marseille à 500 francs

environ les 100 kilos, et la crise d'Amérique donne cette année beaucoup d'importance à ce commerce.

En côtoyant les rives du Delta, nous pouvons constater une partie des ravages; mais déjà les arpenteurs parcourent les chaussées et commencent les travaux du cadastre annuel. Le fleuve a par endroits plus d'une demi-lieue de large : les bords sont toujours plats; quelques villages abrités par les acacias d'Égypte, quelques bois de palmiers élancés et portant à leur sommet un bouquet de grosses feuilles, composent tout le paysage. Le ciel n'a pas encore cette teinte de bleu si pur que nous rêvions pour l'Égypte et le fleuve le reflète mal dans ses eaux rougeâtres, qui rappellent trop le limon de ses rives. De ce limon même sont façonnés les bastingages de plusieurs canges que nous rencontrons.

Vers quatre heures de l'après-midi nous apercevons à l'horizon les pyramides! De loin ces constructions colossales ne nous semblent atteindre, il est vrai, que la hauteur de taupinières, et cependant la réalité de leur apparition ne laisse pas que d'impressionner.

A l'approche de la nuit, nous arrivons au Barrage. C'est un pont gigantesque posé à cheval sur le Delta, à l'endroit où le Nil vient de se séparer en deux branches, celle de Rosette à l'Ouest, celle de Damiette à l'Est. Chaque moitié du pont compte trois grandes ouvertures et soixante et onze petites arches; on l'a décoré de tours au-dessus des grandes passes et de tourelles au-dessus des petites. Il a pour but de retenir les eaux du fleuve à un moment donné, pour lui conserver l'égalité de niveau : en déversant, plus tard, le trop plein dans les canaux du Delta, à l'époque où les eaux sont basses, on parviendrait à doubler les ressources de l'agriculture.

Pour obtenir ce résultat, on pourvoira les grandes arches d'une valve garnie de tuyaux, dans lesquels on

fera le vide, et qui seront assujetties ainsi par une double force, celle du vide et celle de l'eau pressant contre la valve. Cette œuvre, dont la conception est si remarquable, est loin d'être terminée : les grandes écluses ne sont pas faites, les valves ne sont posées que d'un seul côté et le peu d'activité apporté aux travaux ne permet pas d'en prévoir l'achèvement.

Le passage n'a que la largeur du bateau, aussi faisons-nous fausse route à deux reprises : les falots qu'on tient sur les quais de droite et de gauche ne sont que d'un faible secours, et les cris des porteurs de torches , s'unissant à ceux de notre équipage fatigué de la manœuvre, produisent une indicible confusion. Les passagers sont aussi bien disposés que les matelots : la nuit commence, les provisions ont manqué et le dîner ne s'est composé que de fruits secs. Les mécaniciens, impatients d'arriver, chauffent à outrance, et la mauvaise cheminée, rougissant sous l'action de la chaleur, fait éprouver de vraies terreurs aux gens timides de la société. Heureusement, à dix heures du soir, quelques lumières annoncent le port : il fait trop sombre pour rien distinguer, un seul porte-falot éclaire le débarquement.

Le tumulte est grand parmi les porteurs et les cochers, et le faubourg est encore à près d'une demi-heure de la ville ; mais on supporte tout patiemment, je dirais presque avec joie... On est au Caire !

II

4 novembre.

Même après avoir visité Constantinople et Damas, on est frappé du cachet que présente le Caire, cette troisième grande ville musulmane. L'Europe est trop près de Stamboul, et Stamboul succède à Constantinople et à Byzance, en sorte que l'islamisme s'y est accommodé de ce qu'il a trouvé et l'a seulement revêtu de son empreinte : à Damas, chacun s'est isolé dans ses splendeurs, comme la ville elle-même s'isole au sein de ses déserts. Au Caire, un sentiment d'une autre nature a prévalu. Longtemps capitale d'un califat indépendant, avant et après capitale encore d'une des provinces les plus importantes et les moins vassales de l'empire, le Caire a vu rayonner dans son enceinte les richesses non-seulement de l'Égypte, mais des pays environnants, de l'Inde même, car sa position exceptionnelle, sur la route commerciale entre l'Asie et l'Europe, lui permit, jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, d'être un des plus importants dépôts de tous les produits du monde connu. Ses gouverneurs, qu'ils fussent califes, sultans, pachas ou vice-rois, ont tenu à laisser, par des embellissements nouveaux, des traces de leur passage; et n'ayant à imiter aucun reste d'une civilisation antérieure, ils ont pu développer en liberté toutes les ressources de l'art oriental. Le véritable caractère de cette ville c'est d'être complétement sarrasine, et si les diverses dynasties qui s'y succédèrent après de longues et sanglantes querelles ont contribué

chacune en quelque chose à l'agrandissement de cette vaste cité, leurs œuvres ne furent pas une suite d'éléments divers, mais les ramifications d'une seule et même civilisation.

Dans une ville importante, c'est à l'architecture que le souverain demande de perpétuer son nom ; dans une grande ville musulmane, c'est à l'érection de mosquées que cette architecture doit consacrer ses efforts. La mosquée, en effet, est du domaine de tous : la coupole rompt la ligne des maisons, le minaret domine les autres édifices et attire forcément les regards, tandis que chaque fidèle, pendant qu'il accomplit les ablutions prescrites par le Koran, peut songer à bénir le prince qui lui a préparé, pour remplir ses devoirs religieux, cette riche fontaine, ces dalles de marbre, ces arcades pleines d'ombre et de fraîcheur. S'il n'eût construit que des palais, le prince musulman n'eût laissé qu'une œuvre, je dirai personnelle, puisque l'intérieur des habitations n'est accessible qu'à un petit nombre d'élus, et que les recherches les plus grandes sont réservées pour le harem où le maître seul a le droit de pénétrer : fondateur d'une mosquée, il se conciliait l'admiration des vrais croyants, la sympathie des prêtres ; il calmait peut-être aussi les remords que ramenaient à son esprit, au milieu de ses rêves les plus voluptueux, les sanglants souvenirs de son avénement.

Fidèles à ce principe, depuis le jour où Amrou, lieutenant d'Omar, autour de sa tente de conquérant, éleva la ville de Fostat (le vieux Caire) et dressa dans la cité naissante un sanctuaire à l'instar de celui de la Mecque, jusqu'au règne tout récent de Méhémet-Ali, qui décora la citadelle d'une mosquée dominant le panorama de la ville, les souverains de l'Égypte ont parsemé le Caire des preuves éclatantes de leur piété. Les habitants, de

leur côté, soit pour rester en harmonie avec les édifices qui les avoisinent, soit pour subvenir aux exigences qu'entraîne souvent la population nombreuse des grandes villes, ont bâti des maisons beaucoup plus élevées que les demeures ordinaires des Orientaux. Leur accordant ce luxe de fenêtres que rejettent les Damasquins, ils ont accroché devant chacune de ces ouvertures une légère cage de bois qui s'avance au-dessus de la rue, surmontée d'un toit en double pente et formé de parois en treillis artistement découpé. Enfin, quand la dynastie régnante a voulu, dans cette pure production sarrasine, apporter des innovations européennes, sans altérer le caractère des rues elle en a élargi quelques-unes, pour laisser circuler les voitures ; elle a surtout environné la ville de plantations qui lui donnent un charme de plus, en joignant les inépuisables ressources de la nature aux fruits les plus capricieux de l'imagination humaine.

C'est à Ibrahim-Pacha qu'on doit les magnifiques promenades qui, depuis la place de l'Esbékyeh, s'étendent entre le Caire et Boulak, son faubourg sur le Nil. Les arbres réussissent à merveille: des essences européennes se confondent avec la végétation de l'Orient ; l'inondation annuelle donne une fraîcheur incomparable aux prairies qui bordent ces plantations, et la ville vue à distance, groupée au-dessus de ces vertes pelouses et de ces bouquets d'arbres, offre un coup d'œil que l'Inde ne répudierait pas.

La place de l'Esbékyeh (1) forme un demi-cercle irrégulier dont l'intérieur, conquis sur l'inondation par les travaux de Méhémet-Ali, est occupé par les syco-

(1) Le nom vient de la mosquée construite dans le voisinage sous le règne de Kait-Bey, par l'émir Esbéky, en commémoration d'une victoire remportée par lui sur les troupes de Bajazet — 1480.

mores et les acacias : des cafés très-fréquentés sont établis sous leur ombrage. C'est, il est vrai, le côté le plus européen de la ville, car les hôtels se sont installés dans les maisons à l'italienne qui bordent la place, mais l'Europe s'arrête presque à ces habitations; les calèches même qui stationnent devant les portes ont un cachet tout particulier, grâce au cocher, grâce surtout au coureur nègre qui se précipite au pas gymnastique devant les chevaux et fait, à grand renfort de cris et de coups de canne, ranger les piétons et les ânes. Les ânes ajoutent encore à la physionomie du Caire : principal moyen de locomotion dans une cité où les distances sont énormes, soignés, bien entretenus et vigoureux, couverts de selles en étoffe bigarrée, ils vous sont offerts à chaque pas par leurs conducteurs. Ceux-ci sont des enfants à l'œil éveillé, à l'esprit intelligent; vêtus d'une blouse bleue très-courte et d'une calotte blanche qui leur tient fort serré sur la tête, ils courent pendant des heures entières jambes nues après leur baudet, l'excitent de la voix, le piquent de la baguette, le poussent dans la bonne direction si le voyageur se trompe, et trouvent toujours moyen de le faire passer lorsqu'un encombrement remplit la rue, par les interpellations directes et variées qu'ils ne cessent de lancer à ceux qui leur font obstacle.

Et maintenant, qu'on roule en voiture au risque d'écraser les piétons qui mettent une nonchalance infinie à se garantir, ou qu'on galope sur un âne par les chemins plus courts, c'est-à-dire dans les ruelles étroites qui rappellent Damas, il est impossible de ne pas se sentir transporté dans un milieu purement oriental. En effet, sur les ânes et même dans les voitures, on aperçoit des indigènes; sur les chevaux richement caparaçonnés, dont la selle de velours est brodée d'or,

caracolent les seigneurs turcs, les chameaux passent lentement conduits par les bédouins, les nègres courent vêtus de blanc. La majorité même des habitants n'a pas adopté le fez, et ils s'abritent la tête sous un turban blanc ou sous les plis fantastiques d'un énorme turban rouge; les Coptes donnent à cette coiffure une sévérité particulière en la drapant en noir, les Grecs portent le costume de Syrie et les femmes égyptiennes s'enveloppent d'une longue robe et d'un voile bleus. On rencontre beaucoup de femmes dans les rues du Caire ; je ne parle pas ici de ces dames de la bourgeoisie en robe de soie, yashmak blanc et large mante de satin noir (habarah) qu'elles tiennent écartée des deux côtés, comme pour augmenter autant que possible leur volumineuse apparence, mais ces fellahines, ces femmes du peuple parmi lesquelles le type primitif s'est conservé d'une manière si surprenante.

Grandes, élancées, aux membres délicats, à la peau brune, aux longs yeux noirs, aux lèvres ardentes, il en est de véritablement belles, et leur démarche même a une noblesse innée. Rien d'étudié dans les poses qu'elles prennent en portant sur la tête leur cruche à la base arrondie, rien de plus simple que ce vêtement bleu entr'ouvert sur la poitrine, et cependant à leur aspect on croit voir revivre les sculptures des monuments anciens, et l'on comprend l'étonnante hérédité des siècles. Beaucoup de femmes ne se cachent qu'à demi le visage dans un pli de leur voile bleu; d'autres ont un long yashmak noir qui se termine en pointe, tombe à partir des yeux et que retiennent trois cornets de cuivre enfilés les uns aux autres et placés devant le front, de manière à se rattacher au voile. Tant que leurs enfants n'ont pas dépassé quatre ans, elles les portent à cheval sur leurs épaules, et la chaleur du climat ne les oblige pas à les vêtir.

Lorsque de l'Esbékyeh on s'est engagé dans le Mouski ou rue Franque, la plus large de la capitale, un peu européenne au commencement, grecque vers le milieu et très-musulmane à l'extrémité, on arrive, par des alternatives d'ombre et de grande lumière produites par les parties couvertes et celles exposées à toute l'ardeur des rayons, jusqu'à la rue longitudinale, qui, dans ses circuits nombreux, traverse toute la largeur de la ville.

On s'engage alors au sein des quartiers tout à fait musulmans et l'on s'initie au caractère spécial du Caire. De même qu'à Damas, les voies de communication se transforment par intervalles en bazars. Une seule promenade dans cette rue et ses ramifications les plus directes conduit près de l'entrée du grand Bazar ou Khan-Kalil, à travers celui d'El-Ghouri, établi autour d'un tombeau de calife, devant la mosquée d'El-Mouyed, une des plus gracieuses du Caire, et sous le Bab-el-Zoueïleh, porte de l'ancienne enceinte, maintenant enclavée dans le centre de la ville et toujours garnie de son arcade en fer à cheval et de ses tours à minarets. De nos jours encore c'est le lieu des exécutions, célèbre par la mort de plusieurs criminels importants.

Ici le chemin se resserre, c'est le bazar des babouches qu'on suit dans sa longueur. La route continue : d'une part c'est la fontaine dont on contourne le pavillon à plusieurs faces; de l'autre c'est une école où le bruyant chorus de voix enfantines, occupées à psalmodier les versets du Koran, domine les mille bruits qui s'élèvent de tous côtés.

Pendant ce long parcours, l'attention est sans cesse éveillée : la forme et la couleur se trouvent réunies et se font réciproquement valoir. Au premier abord, on est surtout frappé par les minarets qui se produisent dans

une inconcevable multiplicité et dans une variété plus surprenante encore. A Constantinople, la perspective est coupée par une seule ligne droite et blanche, interrompue par deux ou au plus par trois balcons; à Damas, la véranda constitue le cachet principal du minaret; au Caire, l'architecture sarrasine s'est prêtée à tous les degrés d'ornementation. A l'un, c'est le nombre des pans; à l'autre, le plan change à chaque étage, le carré est suivi de l'hexagone auquel succède le cylindre ou la spirale; un troisième charmera par les balcons sculptés à jour et soutenus par des assises en stalactites. Plus loin, c'est l'ogive mauresque dans toute sa pureté qui formera sur chaque face une fenêtre élégante ; à tous enfin, le sommet rivalisera de grâce ou de légèreté. Isolé des autres, chacun de ces minarets provoquerait une étude approfondie. On décrirait l'agencement des formes différentes, la disposition des ornements, les versets du Koran qui s'enroulent autour de ces dessins ; mais le nombre en est si grand que les plus remarquables attirent seuls une attention soutenue. L'impression de tous, si elle n'est pas distincte dans l'esprit, y demeure néanmoins dans son indéfinissable ensemble.

Les coupoles accompagnent dignement les minarets : la plupart d'entre elles sont petites et en ruines, mais il en est peu qui ne soient garnies d'un revêtement extérieur de rayures en sens divers ou d'arabesques qui s'enlacent avec une grâce infinie. Enfin les maisons même surprennent par les moucharabys accolés devant chaque fenêtre et qui, s'avançant toujours de plus en plus à chaque étage, finissent par rapprocher, au sommet, des habitations assez écartées vers la base.

La couleur est prodiguée de toutes parts, sur les pans des minarets, sur les ornements des coupoles. Elle s'étale le long des mosquées et même des demeures parti-

culières en larges rayures rouges, violettes et noires; elle brille sur les vêtements des hommes, qui ne craignent pas de se draper dans les étoffes les plus voyantes et s'enveloppent d'un caftan jaune clair, ponceau, orange, lilas ou bleu. Le soleil, qui laisse un côté de la rue dans une obscurité profonde, tandis qu'il projette sur les murailles d'en face une lumière dorée, interrompue par les ombres bizarres des moucharabys, ajoute son prestige à tous les autres en leur donnant l'éclat et la vie.

C'est ainsi qu'on parvient à la grande place Rouméleh, où se dresse, d'un côté, l'imposante mosquée d'Hassan, tandis que, de l'autre, l'extrémité de la chaîne du Mokattam supporte la citadelle, les palais et la mosquée de Méhémet-Ali. La place Rouméleh est la plus animée de la ville. Rendez-vous des baladins, lieu d'attente des chameaux, voisine des rues les plus marchandes d'une part, du siége de l'autorité de l'autre, et, enfin, d'une des portes de la ville, que de raisons pour qu'elle soit le point central de l'activité du Caire!

Une rampe en pente douce, accessible aux voitures, conduit à la citadelle. Saladin songea le premier à profiter de cette position pour y établir un palais et une forteresse. Le Mokattam borde la cité à l'est entouré de terrains sablonneux; la citadelle occupe la dernière pente de la montagne, et devant elle s'étend toute la ville jusqu'aux plantations qui la séparent du Nil. Il ne reste malheureusement des constructions de Saladin, qu'un puits, creusé dans le rocher à une profondeur d'environ cent mètres, et auquel s'attache encore le nom de Joseph (Yousouf) que portait le sultan. L'eau monte par un double manége que font mouvoir des bœufs. Les bâtiments modernes les plus importants sont le palais et la mosquée de Méhémet-Ali. Le palais

est remarquable surtout par ses dimensions, car le mérite architectural est nul; et dans ces salons, décorés à profusion d'un luxe européen de mauvais goût, nous regrettons doublement les colonnes de marbre et les arabesques de l'ancienne résidence de Saladin.

La mosquée de Méhémet-Ali est grande et bien située : afin de lui donner un cachet spécial, le vice-roi avait imité l'architecture de Constantinople, la coupole centrale, les petites coupoles hémisphériques et les minarets unis ; peut-être faut-il regretter que n'étant pas fondée par un sultan, elle n'ait pu posséder quatre de ces minarets, dont la flèche élancée s'harmonise avec la position dominante d'où ils s'élèvent. La cour intérieure, entourée d'une colonnade de marbre, renferme une fontaine en albâtre égyptien, car le marbre et l'albâtre sont prodigués sur toutes les parties inférieures de l'édifice, tandis que les étages supérieurs ne sont décorés que d'ornements postiches. A l'entrée du sanctuaire, dans une petite loge grillée dont l'intérieur est tendu de tapis précieux, l'exterminateur des mamelouks repose à quelques pas du lieu où s'accomplit le massacre.

Du haut de la citadelle la vue embrasse la ville entière, ses faubourgs et ses environs. Il faut la voir ainsi avant de l'explorer à fond, pour se rendre compte de son étendue; il faut la revoir, lorsqu'à chaque édifice marquant on peut attacher un nom particulier. Au loin à gauche on découvre Fostat, dont les maisons s'élevèrent autour de la tente d'Amrou, lorsqu'il triompha de l'Égypte et qu'il eût conquis Memphis sa capitale ; ses successeurs se bâtirent dans le voisinage un palais qui devint bientôt le centre d'un nouveau quartier, le faubourg d'El-Azker. Le gouverneur Touloun y joignit aux pieds du Mokattam une nouvelle ville, dont il distribua les terres à titre de fiefs à ses officiers; de là vint le nom

d'El-Katayeh (le fief) qu'elle reçut. Cent ans plus tard, la dynastie fatimite enclavait dans une ville unique les trois villes de ses prédécesseurs, et lui donnait le nom de Mesr-el-Kahirah, la capitale victorieuse. Mesr, c'est le nom générique de l'Égypte, de Kahirah vient la corruption européenne le Caire. Ces dernières limites, devenues trop resserrées, furent enfin agrandies sous Saladin, et l'enceinte, détruite au Nord et à l'Ouest, subsiste encore à l'Est et au Sud. Tels furent les développements du Caire; et sans pouvoir suivre pas à pas, dans ses vicissitudes multiples, l'histoire de cette grande cité et de ses différents souverains, on peut, en se servant des mosquées les plus célèbres comme de points de repère, remonter dans les âges successifs de son existence.

Fostat est situé sur la rive même du Nil, mais la ville ne s'est jamais relevée du grand incendie allumé par les Sarrasins en 1168 pour se défendre contre les croisés. Le quartier copte seul forme un tout complet : les maisons musulmanes sont basses et insignifiantes.

La mosquée d'Amrou s'élève un peu en dehors des constructions modernes. On pénètre sous le gracieux minaret du milieu et l'on se trouve dans une vaste cour, au centre de laquelle est une fontaine dont quelques colonnes soutiennent le toit et qu'ombrage un beau palmier. La mosquée d'Amrou porte l'empreinte des circonstances particulières dans lesquelles elle fut fondée. Élevée au lendemain de la conquête, elle avait une double destination : celle d'établir en Égypte un premier témoignage de l'islam, et de former un sanctuaire assez vaste pour contenir tous les fidèles de l'armée victorieuse (1). Nous y retrouvons, sur une échelle très-éten-

(1) On a cru longtemps que la mosquée d'Amrou avait, dès son origine, les mêmes proportions qu'aujourd'hui, et que presque tous les bâtiments dont elle se compose remontaient à l'époque du con-

due, le plan parfait de la mosquée primitive, mais l'art musulman n'ayant pas eu le temps encore de se développer en Égypte, tous les détails de l'ornementation sont empruntés aux monuments anciens. C'est ainsi que la cour est entourée de deux cent trente colonnes de toute provenance qui supportent sur leur chapiteau, la plupart corinthiens, des arches en plein cintre : le côté Ouest, celui de l'entrée, en possède une rangée, le côté Sud trois, le côté Nord quatre, le côté Est en compte six et forme le sanctuaire lui-même que rien ne sépare de la cour (1). Au fond s'élève le mimber de bois, surmonté d'un petit dôme; près de cette chaire, une colonne veinée est celle qu'Omar, d'un coup de sa courbache, envoya de la Mecque, suivant là légende. Une grande pierre

quérant. M. Ed. Poole s'appuie sur l'autorité de l'Arabe Makrizi pour avancer qu'à diverses reprises ce sanctuaire fut agrandi, détruit en partie et restauré. Me sera-t-il permis d'ajouter que ce nouveau renseignement ne prouve rien ni contre l'importance de la mosquée, ni contre la double destination qu'on lui avait assignée en l'élevant. Si les musulmans, à leur entrée en Égypte, ne purent construire leur premier édifice religieux qu'avec les ressources fort limitées d'une architecture encore dans l'enfance, peu d'années ne s'étaient pas écoulées que de nombreuses augmentations avaient déjà rendu la mosquée primitive assez vaste pour contenir des flots d'adorateurs.

Presque tous ces agrandissements furent opérés pendant les deux siècles qui séparent la conquête, de l'avénement des Toulonides. Et ce qui démontre que nous pouvons y retrouver le type de la première création de l'islam en Afrique, c'est que Touloun, en la restaurant, ne se permit pas d'y ajouter les riches arabesques dont il orna le sanctuaire qui porte encore son nom. Il en respecta la disposition primitive : la variété des colonnes, le style divers des chapiteaux, dépouilles des temples chrétiens, rappellent l'époque reculée où l'art musulman était forcé d'emprunter à un culte étranger ce qu'il était inhabile à produire de lui-même.

(1) Les quelques décorations en style arabe sont d'une époque postérieure.

au-dessus de laquelle quatre colonnettes soutiennent un toit triangulaire, recouvre la tombe du premier conquérant musulman de l'Égypte. Aussi, malgré son état de délabrement et d'abandon, le Gama-Amr est encore solennellement visité une fois l'an par le vice-roi et par tout un peuple de fidèles.

Après Amrou, qui depuis douze cents ans repose dans sa sépulture de Fostat, des gouverneurs souvent changés représentèrent en Égypte le pouvoir des califes omniades d'abord, des califes abbassides ensuite. Deux cents ans après Amrou, un de ces gouverneurs parvint à se créer une puissance indépendante ; c'était Ahmed-Ebn-Touloun, fils d'un des esclaves turcs que les califes de Bagdad achetaient pour s'en former des gardes dévoués. A force d'adresse et d'énergie, il parvint à établir une domination suzeraine sur l'Égypte et sur la Syrie entière. La vie d'Ebn-Touloun rappelle beaucoup celle de Méhémet-Ali et le pouvoir qu'il légua à ses enfants fut encore plus étendu que celui du vice-roi. La mosquée de Touloun, fondée en 879, dans la nouvelle ville d'El-Katayeh, est construite sur un plan semblable à celle d'Amrou, mais avec un luxe d'ornementation bien supérieur. Deux siècles de domination incontestée avaient permis à l'art arabe de se développer librement sur le sol de l'Égypte.

Afin d'éviter une spoliation nouvelle des églises chrétiennes, pour l'architecture de cette mosquée on substitua aux colonnes des piliers complétés à chaque angle par une colonnette : sur ces piliers reposent directement des arcs *ogivaux* qui se terminent par un léger retour en fer à cheval ; une petite fenêtre en fer à cheval très-pur est percée entre chaque arche, disposition qui se retrouve dans toutes les rangées. Les galeries de la cour sont murées, sauf le côté de la mosquée même, pour

former l'habitation des pauvres, auxquels le monument est aujourd'hui consacré. Les arches, les fenêtres, les corniches sont entourées d'arabesques d'une extrême richesse; dans le sanctuaire, les mihrabs sont d'une élégance qui rappelle les créations mauresques en Espagne (1). Au centre de la cour se trouve la fontaine, aussi grande qu'une mosquée et surmontée d'une coupole. Au milieu de la face Nord de cette cour, une grosse tour carrée supporte un minaret rond terminé en octogone, enveloppé d'un escalier qui serpente à l'extérieur.

Aux Toulonides succéda une seconde dynastie de gouverneurs indépendants (les Ekchydites), auxquels le califat de Bagdad n'avait plus la force de s'opposer ; il dut même bientôt abandonner cette suzeraineté, de jour en jour plus fictive ; le califat rival des Fatimites de Mahadyeh étendit sa domination sur l'Égypte, qui devint le siége du nouvel empire. Ce fut une des époques glorieuses de la conquête musulmane. La Syrie fut unie à l'Égypte, et Djouhar, lieutenant du calife El-Moëz, posa les fondements de la *capitale victorieuse* (969). C'est lui qui, dans cette cité bientôt si florissante, éleva la mosquée des Fleurs, surnommée de nos jours encore *la Splendide.*

Au Caire, les mosquées sont ordinairement ouvertes aux chrétiens, à l'exception de quelques-unes auxquelles s'attache une vénération particulière. Pour visiter Gama-el-Azhar, nous fûmes obligés d'attendre un firman, et, ce firman obtenu, de nous faire escorter des deux cawas du consulat. La mosquée fatimite est non-seulement la plus riche du Caire, mais elle reçoit une importance particulière comme siége d'une université célèbre depuis près de neuf siècles. Le plan est celui des mos-

(1) La célèbre mosquée de Cordoue est presque contemporaine de celle de Touloun au Caire; elle fut construite de 786 à 794.

quées primitives, compliqué de beaucoup de dépendances pour les logements des étudiants. Sur deux côtés de la cour les portiques sont convertis en classes, la mosquée elle-même sert de salle d'étude. Lorsqu'on y pénètre, on peut se croire reporté aux temps les plus brillants du califat de Cordoue : la disposition de la mosquée est la même, et comme autrefois sur les rives du Guadalquivir, de jeunes musulmans de tout âge accourent ici de toutes les contrées de l'Orient pour s'instruire dans les sciences et dans les lettres. Sous les neuf larges nefs du sanctuaire, près des quatre cents colonnes de marbre, de granit et de porphyre, sont installés les étudiants : les uns déchiffrent des manuscrits, d'autres ont couvert les dalles qui les entourent de livres dont ils prennent des extraits, grâce au long encrier placé dans leur ceinture, d'autres encore consultent un condisciple ou suivent l'explication d'un vénérable professeur.

Notre entrée excite une véritable sensation parmi toute cette jeunesse studieuse, et, je dois le dire, un vif sentiment de contrariété se peint sur presque tous les visages : les plus flegmatiques reprennent leur travail avec un sourire de dédain, plusieurs nous insultent au passage, et le plus grand nombre, abandonnant leurs occupations, se lèvent et se pressent sur nos pas. Leur costume se compose d'un caftan de couleur uniforme et d'un turban blanc : on retrouve parmi ces jeunes gens le type musulman dans toutes ses nuances, depuis le teint pâle des Turcs de distinction jusqu'au brun foncé ou au noir des habitants du Sennaar et du Kordofan. Mais nous n'avons pu jeter qu'un rapide coup d'œil sur la mosquée elle-même et sur l'intéressant tableau qu'elle présentait : malgré notre précipitation, nous avons trouvé à la sortie la voiture souillée de boue, et mon album n'est pas seul resté la proie des étudiants.

Notre visite à la mosquée d'Hussanein, située à peu de distance de Gama-el-Azhar fut plus rapide encore. Insignifiante par elle-même, elle est vénérée comme le lieu de sépulture des fils d'Ali, que la branche schyte de l'islamisme vénère comme des martyrs. L'iman ne nous admet qu'avec une répugnance marquée, les fidèles interrompent leurs prières pour nous suivre : on ne nous montre que de loin le grillage derrière lequel sont cachées les tombes saintes, faveur incomplète qui provoque cependant les murmures des assistants. Les cawas alors nous prient de hâter le pas ; tournant sans cesse autour de nous, ils nous pressent de quitter un sanctuaire où notre présence blesse à un si haut point les susceptibilités musulmanes, et nous sortons de la mosquée, étonnés de rencontrer des regards aussi malveillants, je dirai même aussi fanatiques, parmi cette population du Caire que nous avions crue tolérante.

Parmi les autres mosquées qui datent du califat fatimite, je ne citerai que celle d'El-Hakem, située à l'extrémité Nord du Caire : l'enceinte extérieure témoigne seule par son étendue de l'importance que dut avoir l'édifice. Aux angles il reste encore deux tours très-massives de la base, se rétrécissant du haut, au milieu desquelles s'élève une tourelle ronde garnie de trois rangs de fenêtres ogivales. Le vaste terrain est vide, sauf quelques piliers à colonnettes qui supportent encore des arches en fer à cheval ; les arabesques qui les entourent sont un témoignage des ressources fournies à l'art musulman par les étranges et gracieux caractères de l'écriture coufique.

Hakem, le second successeur d'El-Moëz, fut un des fléaux de l'Égypte : d'abord fidèle musulman, puis sectaire de Dérar, il finit par se déclarer dieu lui-même, incendia la ville dans un accès de démence et succomba

sous les coups d'un assassin, restant pour les Druses le fondateur de leur religion et la huitième incarnation de la divinité. Sous son second successeur El-Mostanser furent élevées trois des plus belles portes du Caire, Bab-el-Nasr, Bab-el-Foutouh, Bab-Zoueïleh.

Mais déjà le califat fatimite penchait vers son déclin : les luttes contre les croisés achevèrent d'en user les forces. En 1171, le dernier calife laissait par sa mort son vizir Salah-Eddin gouverneur de l'Égypte sous la suzeraineté abbasside. Cette suzeraineté ne devait être elle-même que fictive. Le califat abbasside, dont les provinces se déclaraient indépendantes sous des gouverneurs heureux, n'aspirait plus qu'à une prépondérance religieuse que ces derniers étaient toujours prêts à lui reconnaître. Salah-Eddin, neveu de l'atabek de l'Iran, prit bientôt le titre de sultan, et se fit reconnaître à la fois en Égypte, en Palestine et en Syrie.

Le règne de cette dynastie ne répondit pas à l'éclat de son fondateur. Moins de cent ans après Saladin, le pouvoir passait entre les mains des émirs mamelouks, garde prétorienne recrutée par les califes parmi les esclaves turcomans, et meurtriers de ceux qu'ils étaient appelés à défendre. Dès lors les sultans se succèdent avec une effrayante rapidité ; l'assassin suit souvent sa victime sur un trône que lui ravit bientôt un troisième compétiteur. Parmi les princes de la première dynastie, dite des Baharites, Beybars mérite une mention particulière : il répara les monuments du Caire, en éleva de nouveaux, offrit un asile au calife abbasside, chassé de Bagdad, et sut ainsi placer le pouvoir spirituel suprême sous la dépendance immédiate du pouvoir temporel des souverains de l'Égypte (1261). Le Caire doit à son troisième successeur, Kalaoun, une magnifique mosquée, qu'il fit élever pour calmer les remords qu'un

récent massacre des habitants de la ville avait laissés sur sa conscience. Il y joignit un hôpital d'aliénés, fermé depuis peu d'années seulement. L'extérieur de ce vaste édifice est un des plus remarquables du Caire, et ses trois minarets l'emportent sur tous les autres par leurs formes élégantes et leur véritable dentelle de pierre qui rappelle l'Alhambra, dont ils sont contemporains. La mosquée elle-même n'occupe qu'une portion restreinte du monument. Le tombeau de Kalaoun est placé au centre d'une rotonde très-élevée, dont la coupole est soutenue par quatre piliers carrés et quatre magnifiques colonnes. Les arcades sont en fer à cheval, et le mihrab est enrichi de belles incrustations en pierre et en nacre.

Le sultan Hassan, de la même dynastie, construisit sur la place Roumélieh la mosquée qu'on regarde encore aujourd'hui comme la plus imposante du Caire. Ici l'architecte a suivi un plan différent : un peu limité par l'espace et n'éprouvant pas, comme aux premiers jours de la conquête, le besoin d'offrir dans un seul lieu une place à tous les fidèles, il a donné une importance plus grande au sanctuaire en compensant par la hauteur ce qu'il retranchait de l'étendue. Vu de l'extérieur, le Gam'a Hassan se distingue par l'élévation extraordinaire de ses murs, percés de baies rectangulaires qui renferment des fenêtres et surmontés d'une corniche en forte saillie. Sur cette base grandiose mais massive s'appuie une coupole très-haute et deux minarets, dont l'un, à trois étages, est en rapport exact avec la structure solide de tout le monument. La porte est précédée d'un escalier latéral qui forme, avec la large baie auquel il donne accès et la voûte en encorbellement, une splendide entrée du sanctuaire. Chaque face de la cour intérieure présente une baie profonde et carrée, ouvrant sur la cour par une arche hardie; elle rappelle en plus grand

les divans de Damas et ajoute au carré de la cour les quatre pointes d'une croix grecque. Une fontaine recouverte d'une coupole, ornée d'émaux à l'intérieur, occupe le centre de la cour; la baie du fond est le sanctuaire, avec un mihrab en marbre de couleur, une chaire et une tribune des lecteurs. Une petite porte basse conduit à la salle, surmontée de la grande coupole, qui renferme le tombeau du sultan. Je dois ajouter que peu de mosquées présentent plus que celle-ci la trace de l'abandon et de l'incurie : trop souvent les gouverneurs du Caire ont mieux aimé perpétuer leur propre nom par une œuvre nouvelle, que de restaurer l'œuvre de leurs prédécesseurs. Une cause de plus a contribué à la détérioration de ce lieu de prières : sa proximité de la citadelle et l'épaisseur de ses murailles ont souvent offert un point d'appui aux insurgés. Le sépulcre est couvert de poussière, la coupole menace ruine, l'intérieur du monument est partout dégradé. On n'en est pas moins saisi par l'effet de cette cour rattachée directement au sanctuaire, par cette voûte du fond entourée d'arabesques et d'où pendent un vieux lustre à la forme étrange et d'antiques lampes à demi brisées, qui portent sur leurs parois de verre, en inscriptions de couleur, les noms et les titres du sultan.

Nous retrouverons parmi les tombeaux plusieurs monuments des autres princes mamelouks. Dans la ville même, deux mosquées célèbres rappellent la seconde dynastie, celle dite des Circassiens. La mosquée d'El-Moeyed, près de Bab-el-Zoueïleh, est d'une architecture extérieure élégante et très-coloriée ; à l'intérieur, le sanctuaire, garni de colonnes précieuses et d'inscriptions d'un beau travail, s'ouvre sur une cour ombragée de palmiers. La mosquée d'El-Ghouri a donné son nom au bazar qui l'avoisine.

Le dernier sultan mamelouk fut Toman-Bey; son vainqueur Sélim eut la barbarie de le faire pendre au crampon de fer qu'on montre encore avec respect à la porte El-Zoueïleh (1517). La domination turque, qui gagnait à cette nouvelle conquête d'accaparer également le pouvoir spirituel des califes abbassides, fut représentée au Caire par des gouverneurs changés plus souvent encore que ne l'avaient été les sultans. Peu d'entre eux employèrent à l'embellissement de la ville la courte période de leur pouvoir. On peut néanmoins citer quelques élégantes constructions qui sont dues à ces fonctionnaires, entre autres la mosquée d'Ibrahim-Aga et celle de Mahmoudié, sur la place Roumelieh, curieuse par le double sommet du minaret qui la surmonte.

C'est ainsi que, pendant un espace de onze cent cinquante années, les gouverneurs de l'Égypte ont embelli leur capitale. Mais, en Orient, le despotisme suit toujours la même direction ; et si l'on peut attacher à leur règne le souvenir d'une mosquée consacrée à leur cendre, ou d'une conquête perdue après leur mort, on ne saurait y joindre une pensée d'amélioration dans les lois du pays, ou de soulagement dans le sort des peuples courbés sous leur joug.

III

En sortant du Caire par la porte dite de la Victoire, Bab-el-Nasr, on s'engage dans les sables, qui forment des monticules parmi lesquels on s'avance, sans autres indications que des pierres sépulcrales disposées au commencement de la route et qu'on a bientôt dépassées. Après un peu plus d'un quart d'heure, quand déjà les murs de la ville disparaissent et que le sommet des minarets s'aperçoit seul de loin, dix mosquées, isolées les unes des autres, se dressent sur les confins même du désert. Dans cette plaine, où l'œil ne s'arrête pas à des bornes visibles, la vue d'une seule de ces coupoles surprendrait déjà : le nombre de ces édifices qui s'élèvent sans ordre et à des hauteurs différentes, rivalisant en étendue et en élégance avec les merveilles du Caire, impressionne au plus haut point.

Ces mosquées splendides sont des tombeaux. Après les courtes années d'un règne souvent troublé par les dissensions intestines, les sultans mamelouks de la dynastie Borgite sont venus reposer dans ces fastueuses sépultures. Afin de rendre leur dernière demeure plus vénérable aux yeux des fidèles, ils y avaient joint un lieu de prières. Depuis que tant de princes ont passé sur leur trône, ils doivent, pour la plupart, uniquement à ces tombes l'honneur de voir leur nom échapper à l'oubli.

Vanité des pensées humaines ! aujourd'hui l'on peut encore dire que si peu de gens il est vrai connaissent

les exploits de Barkouk ou d'Achraf, chacun au Caire saurait indiquer leur tombeau; mais demain ce dernier témoignage d'un éclat momentané aura disparu pour toujours. Qui songerait, au milieu de ces changements continuels, à consolider une œuvre du passé? Les murailles, élevées sur un sol peu résistant, commencent à se lézarder; le haut du minaret est le plus souvent brisé, les pierres, détachées par endroits, jonchent le sol, et l'un des pans de mur de la plus imposante de ces mosquées cède, et en cédant menace d'entraîner l'édifice tout entier. Qui voudrait, en l'étayant, conserver le nom du sultan Barkouk? Elle est cependant grandiose, cette mosquée aux deux coupoles, aux minarets carrés de la base et circulaires du haut, où devant chaque fenêtre est suspendu un léger balcon, où le ton doré qu'a revêtu la pierre est interrompu par les longues rayures rouges dont on l'a décorée.

L'isolement même de ces édifices permet d'apprécier l'architecture orientale beaucoup mieux ici qu'on ne saurait le faire dans la ville, où les constructions voisines empiètent toujours sur une portion quelconque de l'ensemble. La mosquée d'El-Achraf est la seconde en mérite, celle d'Othman est remarquable, mais celle de Kaït-Bey est le type du style sarrasin dans ce qu'il présente de plus élégant. Une seule coupole la domine, un seul minaret l'accompagne; mais cette coupole, svelte et ogivale, est enlacée d'un réseau d'arabesques, et le minaret est interrompu par trois balcons à jour après chacun desquels sa forme se modifie. L'encadrement des fenêtres est rehaussé par les bandes rouges et blanches qui recouvrent les parois. A l'intérieur, la voûte de la première chapelle est soutenue par des encoignures en stalactites, tandis que les poutres du plafond peuvent rivaliser avec les plus fines décora-

tions de Damas. Dans la seconde chapelle on voit le tombeau du bey, puis une pierre basaltique, recouverte de tentures qu'on soulève pour nous montrer l'empreinte du pied de Mahomet. Cette précieuse relique donne à la mosquée de Kaït-Bey une sainteté particulière ; aussi l'entretient-on mieux que les autres.

Le coup d'œil général de la nécropole ne perd rien à l'état dans lequel on l'a laissée : la grandeur ressort plus imposante encore au milieu de l'abandon, et derrière ces restes grandioses qui s'écroulent lentement, on voit briller au loin, sur le sommet du Mokattam, les légers minarets et la blanche structure de la mosquée de Méhémet-Ali... Encore un tombeau : durera-t-il, je ne dis pas plus, mais seulement aussi longtemps que ceux-ci ?

Un cimetière infiniment plus vaste se développe de l'autre côté du Mokattam. On peut y parvenir des tombeaux des mamelouks en côtoyant la montée de la citadelle, ou de la ville même en sortant de la place Roumélieh. A quelques tours de roue des quartiers animés on se trouve au milieu du faubourg des morts, auquel s'attache le nom de *ville des tombeaux*. Une différence fondamentale existe entre ce cimetière et l'autre. Dans le premier ne reposent que des hommes privilégiés, et depuis longtemps aucune sépulture nouvelle n'est venue se joindre à leurs fastueux monuments ; le second, au contraire, est le lieu où tous peuvent demander un dernier asile, grands ou petits, riches ou pauvres ; mais l'inégalité des conditions reparaît sur le tombeau, tandis que les divers degrés de conservation attestent que le cimetière employé depuis plusieurs siècles est toujours prêt à recevoir de nouveaux dépôts.

De tous côtés sont disséminés les monuments funé-

raires, et quelle inépuisable variété dans ces demeures de la mort! Tantôt une simple pierre plate porte à chaque extrémité le cippe obligatoire, tantôt ces dalles sont enrichies d'arabesques ou de versets du Koran. Quelques-unes sont recouvertes d'un toit soutenu par des colonnettes en sycomore, en pierre ou en marbre, ou surmontées d'un dôme cannelé : ces dômes même varient, depuis la petite voûte qui ne protége que deux ou trois tombelles, jusqu'à la coupole qu'avoisine un minaret. Une complète irrégularité règne dans cette étrange nécropole : d'un côté les tombes sont répandues comme au hasard près du chemin, deux ou trois réunies, d'un autre une seule pierre se dresse dans un large espace vide ; plus loin, la route qu'on suit est bordée d'un mur qui sépare les sépultures sans les isoler, car la clôture est basse et la porte reste ordinairement ouverte; d'autres fois encore, c'est un véritable champ où les tombes, différentes d'aspect, ont comme ordre unique la nécessité d'être toujours orientées de même. Une mosquée célèbre, mais insignifiante à l'extérieur, donne son nom à une portion de la nécropole: c'est celle de l'iman Chafey (Mohammed-ben-Edrys), fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes que reconnaît la religion musulmane, et décédé à Fostat l'an 819. L'édifice remonte à Saladin, mais l'accès en est interdit aux chrétiens. Quelques misérables habitations des vivants se cachent au milieu de ce domaine des morts, dissimulées par les sépultures qui les surpassent en solidité ; et pourtant la plupart des monuments sont délabrés, les poutrelles soutiennent à peine les toits à jour. Dans un bâtiment séparé, trois de ces petits dômes à colonnes recouvrent les pierres funéraires des derniers gouverneurs mamelouks. Là repose Mourad-Bey.

On pourrait errer pendant des heures entières parmi ces tombeaux : le tableau change à chaque pas. Ici c'est à travers la voûte qui recouvre une sépulture le groupe des Pyramides qu'on aperçoit à l'horizon, venant évoquer le souvenir de tombeaux plus anciens, plus inébranlables ; là, et lorsque le soleil l'éclaire, le panorama devient splendide, c'est le Mokattam couronné par les remparts, les maisons blanches et la mosquée du vice-roi ; plus bas, dans une pénombre violette, des chapelles abandonnées, des minarets demeurés debout près d'une coupole écroulée : au premier plan, toutes ces tombes qui jettent les unes sur les autres leur ombre fantastique; à droite, des pentes rocailleuses dont nous sépare une étendue de sables brûlants. Une mélodie arabe, où les mêmes syllabes sont longtemps promenées sur un air mélancolique, nous arrache soudain à la contemplation.

Derrière une des petites voûtes nous voyons poindre en l'air une grande figure noire, qui se balance régulièrement en avant et en arrière, s'approche, et, sortant du massif de constructions qui la dérobait à demi à nos regards, nous révèle un Bédouin juché sur le dos de son chameau et suivi d'une longue file de bêtes de somme. La caravane circule dans le labyrinthe des tombes, visible par intervalles et tout à coup cachée dans les monuments. Le chant plaintif de l'Arabe s'affaiblit par degrés; bientôt quelques sons nous arrivent à peine, puis le silence reprend son empire, et là-bas la caravane s'engage dans les sables. Une demi-heure après nous la suivons encore des yeux, mais nous n'apercevons que des points noirs presque imperceptibles dans l'immensité du désert.

A l'extrémité de la nécropole de l'iman Chafey est construite la sépulture de la famille régnante. Elle est

formée de plusieurs chapelles qui donnent les unes dans les autres et ressemblent à des salons où, sur de moelleux tapis, sont placés des sarcophages dans le genre de ceux de Constantinople. On dépose les cercueils dans un caveau souterrain. Les sarcophages sont ornés d'étoffes, de dorures et de fleurs. Le plus remarquable est celui d'Ibrahim-Pacha, qui, sur un fond peint en bleu foncé, est enrichi de sculptures sur bois très-fines et dorées. On a lieu de s'étonner néanmoins qu'il ait coûté cinq cent mille francs, et ce prix exorbitant fait comprendre pourquoi le grillage en bronze de la sépulture de famille d'Abbas-Pacha, dont la dorure a été interrompue par la mort du vice-roi, n'a jamais été achevée depuis. Un sarcophage couvert de fleurs est celui du fils d'Ibrahim-Pacha, noyé il y a quatre ans et que l'Égypte regrette encore.

Nous revenons sur nos pas, et à l'entrée du Caire nous retrouvons l'animation et même le tumulte. L'extérieur de la porte, au pied de la citadelle, a reçu le nom de place Karaméidan. C'est là que, chaque année, les pèlerins partant pour la Mecque s'assemblent avant de traverser la ville, accompagnés des bénédictions de tous les vrais croyants. Là aussi les dromadaires du vice-roi sont rangés en longues lignes et attendent qu'on les emploie. Couchés ou debout, ils ont l'attitude gracieuse, car le dromadaire d'Égypte, qui n'est que le chameau de bonne race, a les formes sveltes et la démarche élégante, surtout au trot.

Si l'on veut bien connaître le Caire tout en s'épargnant beaucoup de fatigue, c'est pendant la fraîcheur du matin qu'on doit en étudier les monuments : l'après-midi sera réservée aux excursions. La plus facile de toutes, sans contredit, est celle de Choubra, et l'allée par laquelle on y arrive mériterait d'être visitée quand

elle serait l'unique but de la promenade. Pendant une heure on roule sous une voûte d'ombrage formée par les sycomores et les acacias, dont les troncs noueux étalent sur le bord du chemin leurs capricieux contours. La largeur de ce long berceau permet à la foule de circuler; les piétons se pressent entre les files de chameaux et les cavaliers montés sur des ânes; à gauche coule le Nil et brille le soleil, au loin les Pyramides surgissent encore à l'horizon. Le contraste est grand entre l'éclat extérieur et le demi-jour qui règne dans l'avenue : le soleil qui se joue entre les branches trouve parfois un interstice par lequel le rayon s'élance, serpente autour d'un tronc ou brille comme un point de feu dans une masse de feuillage sombre, tandis que le terrain est coupé par des alternatives de clair-obscur et d'échappées de lumière.

Le parc de Choubra, appartenant à un frère du vice-roi, est superbe au printemps; à l'automne il souffre un peu de la sécheresse, quoique les haies soient en myrtes et que les plus douces senteurs s'échappent des rosiers. Le palais-sérail est caché dans un épais massif, mais on montre un pavillon de plaisance qui permet de soulever un coin du voile jeté d'ordinaire sur les habitudes du harem. Un vaste bassin carré, en marbre et d'un mètre à peu près de profondeur, mais qu'on ne remplit d'eau qu'à moitié, est entouré d'une colonnade couverte dont le milieu s'avance de chaque côté dans le bassin en forme de rotonde. Au centre est une terrasse octogone supportée par des monstres marins et d'où quelques marches descendent dans l'eau. D'autres monstres sont disposés en fontaines. A chaque angle, le bâtiment renferme un salon richement décoré, un billard ou une salle à manger. Enfin les rotondes sont garnies de divans et de larges fauteuils, et des candélabres à gaz,

dont on fait grand usage à Choubra, sont disposés sous les galeries et sur la terrasse du milieu. Ce kiosque est le lieu où les femmes du harem, pendant ces nuits d'Orient chaudes et parfumées, viennent, sous les yeux de leur seigneur, qui du divan assiste aux jeux, se livrer aux délices du bain. C'est une des grandes réjouissances de leur vie monotone et désœuvrée. Les femmes de distinction ne sortent presque jamais, au Caire; elles n'ont pas, comme à Constantinople, un lieu de réunion publique, et leur existence s'écoule entre la maison de ville, isolée dans une rue écartée, et la maison de campagne, abritée derrière les arbres qui les séparent du mouvement extérieur et dissimulent en quelque sorte les murs qui les entourent.

Une excursion plus longue est celle de Matarieh et d'Héliopolis. Quatre chevaux sont nécessaires pour affronter les sables de la route. A une demi-heure du Bab-el-Foutouh nous traversons l'Abbassieh, malencontreuse tentative du dernier vice-roi, qui, pour perpétuer son nom, voulut élever une ville aux portes de la capitale et choisit un site sablonneux, privé d'eau, de verdure et de vue. Mais comme nul ici-bas n'a le droit d'engager l'avenir, à la mort d'Abbas son œuvre fut abandonnée : peu de maisons subsistent, le palais menace ruine. Rien n'est triste et laid comme cette grande construction carrée, à trois étages de petites fenêtres, accompagnée de deux grosses tours détachées et dans un faux style italien. Cette masse de briques badigeonnées en jaune, qui prétend imiter nos constructions en pierre de taille, s'écroule au bout de quinze ans. Il est vrai que de nos jours, en Égypte, on ne travaille que pour l'heure présente : est-ce pour contraster avec ces créations des anciens que trois mille ans ont laissées debout?

Matarieh forme au milieu des sables une oasis où l'on cultive le riz et le doura. On y montre dans un jardin l'arbre de la Vierge, sycomore gigantesque à l'ombre duquel la tradition rapporte que la sainte Famille se serait reposée. Le tronc est énorme, sinueux, tourmenté, mais le vandalisme des voyageurs le dépèce à coups de hachette pour emporter un souvenir. Les plus belles branches sont déjà détruites, et bientôt le doyen des arbres de l'Égypte aura succombé sous ces dévastations.

A vingt minutes de Matarieh, on atteint Héliopolis, petit village groupé près de quelques palmiers. Au milieu d'un jardin, un obélisque, seul débris de la ville du Soleil, se dresse isolé, lézardé, à demi enfoui dans un sol trop marécageux pour qu'on essaye de le dégager. Tel qu'il est aujourd'hui, Héliopolis serait une déception, si les archéologues, en déchiffrant les hiéroglyphes du monolithe, ne l'avaient reconnu comme le plus antique monument de ce genre, puisqu'il remonte au roi Ousertasen Ier (2803 avant J.-C.) (1).

Au retour, la ville se dessine en noir sur un ciel que le couchant a rendu tout orange. Les rues sont remplies de monde, et j'admire la dextérité du cocher, parvenant à n'écraser aucun de ces indolents qui refusent de se ranger. Nonchalamment étendus à leur porte, ils mettent autant d'inertie à retirer leurs pieds de devant les roues, qu'à chasser les mouches auxquelles ils permettent de stationner en nombre ou de piétiner impunément sur leur visage. Le jeudi, les rues du Caire, pendant l'après-midi, offrent une animation particulière. C'est le jour choisi pour les mariages,

(1) Pour cette date, comme pour les autres, j'ai suivi la savante Chronologie égyptienne du docteur Brugsh.

et les cortéges circulent à travers la ville au son des instruments. Derrière les musiciens marche la mariée entre deux femmes, et sous un dais rouge dont la partie antérieure est seule ouverte. Elle est vêtue d'un châle de cachemire rouge qui la recouvre en entier; sur ce châle, elle porte une coiffure élevée d'où retombent quelques pierreries. Souvent, pour donner plus d'éclat à la cérémonie et pour épargner les frais, la procession d'un mariage se joint à celle d'une circoncision. On le reconnaît d'abord à la grande enseigne du barbier ou *heml* portée devant le cortége. Le petit garçon vient ensuite, sur un cheval caparaçonné avec luxe; il est lui-même revêtu d'une veste de velours brodée d'or, et tient un mouchoir devant la bouche, afin de conjurer autant que possible le mauvais œil, qui, attiré par l'éclat des ornements et du costume, s'arrêtera moins sur le visage de l'enfant. C'est à l'âge de quatre ans environ que cette cérémonie a lieu; aussi quelques enfants, encore trop faibles pour rester en selle, sont-ils maintenus dans les bras d'une petite fille placée en croupe derrière eux. Deux hommes mènent le cheval par la bride, la mère suit à pied entourée d'amis, et les sons discordants de la musique et des chœurs féminins remplissent les rues qu'ils traversent. Un mariage bédouin que nous avons rencontré présente cette singularité, que la mariée, au lieu de marcher, est portée dans une litière rouge fermée et suspendue entre deux chameaux qui se suivent.

La clôture partielle du vendredi fait encore, le jeudi soir, affluer la foule dans les bazars, mais ceux du Caire, si j'en excepte celui des bijoutiers, ne répondent pas à l'attente. L'ensemble l'emporte sur les détails. On reconnaît une tendance générale à employer les étoffes européennes, contre le bon marché desquelles

la fabrication indigène ne saurait lutter; heureusement la coupe du pays s'est conservée. Une des uniques spécialités du Caire, avec les colliers, les bracelets et les boucles d'oreille d'or et d'argent, consiste dans les instruments de musique incrustés de nacre, les tambourins (sagat), les guitares (tambour) et les manches d'une viole particulière à l'Égypte (kemengeh). On incruste de même, comme à Damas, les berceaux, les tabourets et les grands coffres qui servent de comptoir aux marchands. En face de ces boutiques s'ouvre le bazar de la parfumerie, dans une ruelle si étroite que deux hommes ne sauraient y passer de front. Une émanation de rose, de jasmin et de sandal le remplit : on inonde de leurs odeurs les mains du client, on lui brûle la lèvre d'essence de cannelle. En Orient, on goûte les parfums; mais, à la rigueur, les confitures pourraient en tenir lieu : celles de jasmin ou de rose confectionnées au Caire jouissent surtout d'une certaine célébrité.

La capitale de l'Égypte n'a plus les riches dépôts de l'Inde qu'elle dut posséder au moyen âge, mais l'Afrique centrale lui envoie toujours ses produits. On les reçoit dans les khans ou *wékalis* construits autour d'une cour qui sert au déballage : le bas de la maison forme des hangars où sont entassés les sacs d'épices et de gomme, les dents d'éléphant, les œufs d'autruche, les peaux de panthère; dans le haut, les chambres à fenêtres grillées renferment les esclaves : si, en présence des Européens, on nie généralement ce genre de trafic, la chose elle-même n'en est pas moins tolérée en Égypte, et cette pensée, sans doute, a revêtu pour moi ce caravansérail d'une apparence de prison.

Les Grecs syriens font le commerce des étoffes de Damas; les Juifs s'occupent du change des monnaies, et

quelques-uns trafiquent en pierres précieuses. Leur quartier est situé sur la gauche de la rue Franque, et se compose des ruelles les plus étroites de la ville, hautes, sombres, tristes quoique rapprochées du mouvement. On a récemment enlevé les grandes portes de bois qui, le soir, fermaient les rues de ce quartier et qu'on retrouve dans plusieurs parties du Caire. Elles servaient aux Juifs à s'isoler pendant toute la journée du sabbat.

Les Coptes, restes de la population chrétienne de l'Égypte, habitent près de l'Esbékyeh, mais le noyau s'est conservé plus intact à Fostat. L'enceinte de leur faubourg remonte aux Romains, dont elle protégeait, à ce qu'on pense, la forteresse de Babylon; quelques inscriptions sont encore encastrées dans les murs. Les rues sont désertes, les maisons très-élevées. Nous avons vu deux églises dont les abords obscurs sont remplis de décombres; des escaliers et des passages mystérieux y donnent accès. Dans l'église de Saint-Georges, on montre devant l'autel un caveau où la Vierge se serait réfugiée : ce souterrain a deux entrées, sanctifiées toutes deux par le passage de la sainte Famille, qui pénétra par l'une et sortit par l'autre. La crue du Nil remplit l'excavation et nous empêche d'y descendre. Quelques colonnes d'ordres différents soutiennent la nef, qu'un écran en bois incrusté d'ivoire sépare du premier chœur placé dans le transept. Le second chœur (*heykel*), où se tiennent seuls les prêtres officiants, est isolé par une cloison semblable qui remplace l'iconostase, des églises grecques. Là s'élève l'autel, surmonté d'une coupole de même style que celle qui recouvre à Jérusalem la chapelle du Tombeau, dans l'église du Saint-Sépulcre.

Il règne, dans ce sanctuaire et dans le second que

nous visitons, un air de délaissement complet : les lampes sont éteintes, les dalles humides, les parois lézardées; et pourtant, dans la dernière de ces basiliques est enfouie une œuvre d'art, condamnée à se détériorer chaque jour davantage et à tomber bientôt en poussière : je n'ai pas encore remarqué d'incrustation supérieure aux arabesques de nacre et d'ivoire, aux reliefs de bois dont sont couverts l'écran et l'iconostase.

Au retour d'une de ces promenades, nous trouvons devant l'hôtel un Égyptien qui tient à la main deux serpents, les roule entre les doigts, leur ouvre la bouche pour cracher dedans, les place à terre et comprime fortement leur cervelet en pressant du doigt le haut de leur tête, ce qui leur donne l'immobilité de la mort; il les reprend ensuite par l'extrémité, les jette de nouveau sur le sol et, les excitant du geste, se fait suivre par les reptiles, qui se dressent sur la queue et gonflent leur cou veiné. La représentation terminée, le psylle reçoit son baghchich et s'éloigne, portant enroulés autour de son cou les serpents, dont chacun est long d'au moins deux mètres.

8 novembre.

Notre dernière excursion avant de quitter le Caire fut celle de Suez. C'est une étrange sensation que de se trouver si rapidement entraîné au sein du désert. La voie ferrée étant simple et sans clôture d'aucun côté, rien ne nuit à l'impression générale, et pour le voyageur rien n'altère l'aspect primitif. Ce sont bien les espaces infinis où le regard s'étend et se perd, les sables d'un jaune terne quand le soleil ne vient pas les éclairer, et d'un éclat brûlant lorsque les rayons les frappent; au loin, des fonds roses ou des collines de sable entre lesquelles s'ouvrent de nouveaux horizons. Le terrain

lui-même est sillonné de rainures qui ressemblent aux lits de petits cours d'eau desséchés, aux traces de lave qu'on remarque près des cratères éteints.

Si la rapidité de la course enlève quelque chose à l'isolement du désert, lorsque engagé dans ses solitudes le voyageur sent que pendant des jours entiers le même paysage doit occuper ses yeux, les mêmes sables doivent se présenter sous ses pas, elle nous permet d'embrasser dans un seul cadre les traits divers de ce vaste tableau. Nous semblons planer au-dessus de ces plaines comme l'aéronaute qui, dans sa course au-dessus des campagnes, voit se dérouler successivement des scènes différentes dont lui seul peut faire un tout. Ici c'est un campement de Bédouins : les tentes sont dressées autour d'un grand feu, les bêtes de somme attachées au piquet, les provisions descendues. Mais déjà nous sommes loin de ce groupe animé, et le seul objet sur lequel le regard s'arrête dans cette plaine immense, c'est la carcasse d'un chameau dont les os sont jaunis par le soleil, une des plus tristes choses, en un mot, qu'on puisse contempler dans cette solitude. Ce qui est plus triste encore, car la vapeur nous a fait franchir un nouvel espace, c'est une tombe abandonnée façonnée en terre, et où repose quelque voyageur que la mort a surpris bien loin des siens et qu'il a fallu laisser là, grain de poussière de plus au milieu de l'immensité.

Plus loin, c'est la caravane qui marche lentement; les chameaux replient le cou et avancent la tête, le conducteur fume son chibouque avec une insouciance pleine de rêverie. Dans trois jours ils seront encore tous engagés au milieu des sables, et nous qui les avons déjà perdus de vue, nous qui troublons un instant le silence profond du désert, ne devons-nous pas, pour le chamelier, sembler une vision, un mirage de plus?

Le mirage lui-même a résisté à cet empiétement de la civilisation sur le domaine primitif de la nature. Le mirage... mais nous ne le verrons pas, car déjà voici le but, là-bas, au pied du rocher: c'est la mer qui brille de loin, étendant ses larges nappes d'eau où vient se jouer le soleil. L'onde est bleu foncé, et contraste avec le ton doré des sables qui la touchent de près. Dans notre impatience à saluer la mer Rouge, nous cherchons à devancer la vapeur; nous l'accusons de nous rapprocher trop lentement encore de ces flots qui nous sourient de loin; mais enfin l'éloignement diminue, on distingue mieux, nous sommes auprès, quelques tours de roue et nous verrons le golfe se développer dans son entier. Déjà nous cherchons les maisons de Suez, et soudain, quand nous croyons atteindre le port, tout a disparu, l'eau s'est évanouie, le désert seul continue à régner à l'horizon.

Le train s'arrête deux fois. Je n'ose appeler stations ces chétives cabanes en bois dont les malheureux habitants, vivant sans ombre et sans verdure, sont contraints de venir chercher l'eau que le chemin de fer leur apporte chaque jour. Quelques rochers arides précèdent la fin du désert; après quatre heures et demie de trajet, nous apercevons de nouveau la mer: est-ce bien elle cette fois, car la première illusion nous rend défiants envers la réalité? Mais le train n'est pas arrêté que déjà les fellahs, qui remplissent la troisième classe, ont sauté à terre en foule, et courent à côté des wagons. Loin de repousser ce progrès de la civilisation, les paysans égyptiens en profitent largement.

Suez est la ville de l'avenir. Lorsque ce canal, si longtemps traité de fable, sera devenu aux yeux de tous un des plus éclatants témoignages de ce que peut la volonté de l'homme, lorsque ceux même qui s'opposent

à sa création seront forcés d'en accepter les bienfaits, Suez verra décupler son importance, s'agrandir son port et s'étendre ses dépôts et ses magasins. Jusqu'ici rien ne fait pressentir dans la ville les prospérités qui l'attendent : les travaux ont attaqué l'isthme dans la direction opposée ; le lieu même est petit, sale et insignifiant. Et pourtant j'appellerais volontiers Suez la première station des Indes. Il semblerait que le désert, si vite franchi de nos jours, l'ait isolée de l'Afrique pour la rapprocher complétement de l'Asie. La population est indienne autant qu'arabe ; le turban, particulier aux rives du Gange, et la longue robe croisée de côté sur la poitrine se mêlent aux koufiehs et aux machlabs, comme les types hindoustani et malais se confondent avec les physionomies bédouines ou égyptiennes. Les couleurs du paysage ont une vivacité particulière ; la mer est d'un bleu verdâtre très-éclatant, le rivage d'Arabie brille de l'autre côté du golfe d'un jaune vif, que bordent des collines roses comme dans la plaine de Jéricho ; les promontoires d'Afrique sont lilas et violets.

Les énormes bateaux à vapeur anglais attendent en rade, car, à Suez, tout se rapporte à la malle des Indes. Un hôtel anglais, qu'on croirait transporté de Bombay, s'élève au milieu des masures. La cour, entourée d'arcades, est remplie de longues tables où l'on mange en plein air ; ce sont les mêmes heures de repas, les mêmes serviteurs que dans l'Inde. Une heure après, arrive un train-express de voyageurs : l'animation qui en résulte est indescriptible. Tout est parfaitement organisé ; chaque classe a des salles d'attente, de repos et de toilette. Quelques tables se garnissent de convives ; sur d'autres sont entassés les lettres et les journaux adressés aux voyageurs, et chacun cherche sa part de nouvelles ; plus loin c'est un étalage de coiffures fantasti-

ques destinées à protéger contre le redoublement des ardeurs du soleil. Tout ce monde est gai, en train : les dames, qui figurent en nombre aussi considérable que les hommes, plaisantent, sourient ; les enfants jouent, leurs pères parlent politique. Qui supposerait que dans une heure ils s'embarquent pour aller si loin ?... Mais est-ce loin ? Nous serions tentés de nous installer comme eux sur ces magnifiques bateaux, où le confort atteint le point le plus avancé (1). Quinze jours leur suffiront pour entrer dans la luxuriante baie de Ceylan : ici l'on est aussi près de ces merveilleuses contrées que de nos froides régions.

L'heure du départ a cependant sonné pour nous. Au moment de remonter en wagon, nous voyons décharger les bagages des voyageurs : les noms de Hong-Kong, Madras, Calcutta, la Réunion, sont écrits en grosses lettres sur les colis. Quant à nous, nous reprenons la route du Caire, qui nous semble déjà celle de l'Europe.

Heureusement l'Égypte ancienne nous attend pour nous dédommager.

(1) Chaque voyageur, en arrivant à bord, trouve un domestique spécialement attaché à sa cabine. Douze maîtres d'hôtel servent à table ; douze salles de bains sont toujours préparées pour prendre à volonté des bains chauds ou froids, ou des douches. Une troupe de dix musiciens joue pendant le dîner et fait danser tous les soirs. Le dimanche, le capitaine passe la revue des deux cent quatre-vingts matelots, et leur fait faire l'exercice. Ces gens, qui viennent de l'Arabie, de la Chine, des Indes ou des îles, portent leurs costumes nationaux, qui donnent à cette parade un cachet des plus pittoresques.

IV

On ne s'embarque pas sur le Nil sans préparatifs de toute nature. La première condition est de trouver une cange ou plutôt une dahabieh convenable, propre, fraîchement repeinte, assez grande pour que la maison flottante puisse suffire à tous pendant les longues journées de navigation. Le choix exige un certain temps, car si les bateaux abondent, les embarcations qui réunissent tous les avantages indispensables sont difficiles à trouver.

Le second point est le contrat de location, et rien n'est délicat comme la rédaction d'un contrat pareil. Non-seulement il ne faut pas oublier le moindre détail qui puisse assurer le bien-être et l'indépendance du voyageur : droit de halte quand bon lui semble, autorité sur les matelots, droit de se faire escorter par eux dans les excursions, mais encore il faut se prémunir contre les clauses défavorables que le propriétaire de la barque a une tendance naturelle à introduire dans les articles de la convention. Le bail se fait de deux manières, au temps ou à la distance. Le mode le plus souvent employé est de louer pour plusieurs mois ; on remonte alors jusqu'à la seconde cataracte en faisant de fréquents arrêts, et l'excursion occupe ordinairement les trois mois d'hiver. Les voyageurs limités par le temps font un engagement différent : ils louent pour la course jusqu'à la première ou à la seconde cataracte et retour, et conviennent d'avance d'un certain nombre de jours

d'arrêt; chaque jour de plus est évalué en surtaxe au retour. La durée de la route dépend du vent; mais un voyage entrepris sur ces bases peut s'effectuer en six semaines ou deux mois; le prix est comparativement beaucoup plus élevé.

Toutes les clauses sont convenues et signées : le propriétaire de notre dahabieh, Égyptien des plus rusés, cherche alors à nous créer des difficultés nouvelles. Il veut revenir sur les conditions et même chez le consul où les contrats sont ratifiés, il s'efforce de gagner quelque avantage de plus. Le voyageur doit se défier d'une ruse souvent en usage elle : consiste à faire écrire la version française, anglaise ou italienne sur papier timbré du consulat, et à ne pas apposer le timbre du gouvernement sur la version turque; en cas de procès, le document indigène conservé par le voyageur ne serait d'aucune valeur sans cette garantie de l'autorité.

Les provisions et l'emménagement définitif nécessitent encore une foule de soins. Au dernier moment, il manque beaucoup d'objets à cette installation qui doit durer pendant plusieurs semaines. Il n'y a pas jusqu'au pavillon que nous arborons à notre mât qui ne nous fasse perdre du temps. Enfin, après les dernières courses, les derniers pourparlers, nous montons sur la dahabieh, dont nous devenons les souverains pendant tant de jours et tant de lieues de navigation, et le 9 novembre au soir nous levons l'ancre.

C'est l'heure où le soleil couchant salue le Caire de ses dernières splendeurs. A notre gauche, des plantations forment le premier plan, tandis qu'au fond du tableau la citadelle et la nouvelle mosquée terminent une suite de collines d'un rose merveilleux. A notre droite, une île couverte de palmiers nous permet, à travers les interstices de leurs tiges élancées, d'apercevoir au loin les

Pyramides, qui se découpent en ombre sur un ciel de feu. La lune se lève, le fleuve est couvert d'embarcations, et nous glissons au milieu d'elles en proie au premier enchantement que provoque en nous une nouvelle existence, l'enivrante réalité de l'heure présente et les perspectives qui nous attendent.

Nous avons baptisé notre dahabieh *Ile-de-France ;* nos amis parisiens nous en sauront-ils gré ? C'est une grande barque peinte en vert brillant, avec une longue ligne rouge qui en suit les contours. La moitié environ est occupée par une maison de bois qui forme corps avec le bâtiment et dépasse le pont d'un étage. Le haut est plat ; c'est la terrasse, garnie de bancs, de balustrades et d'un escalier qui descend sur le pont. La voilure se compose d'un mât placé à l'avant et supportant une voile latine colossale qu'on tourne à droite ou à gauche, selon le vent, et d'un mât à l'arrière, où s'attache la petite voile. Les fourneaux de cuisine sont placés sur l'avant ; les matelots dorment sur le tillac. Quant au plan intérieur de notre résidence, nous avons de chaque côté onze fenêtres ; elles éclairent sept chambres et un salon. Celui-ci prend toute la largeur du bâtiment; quatre fenêtres et une petite coupole vitrée lui donnent du jour. Les cabines contiennent chacune un lit, une toilette et une chaise; la cabine du fond est double. Un couloir qui aboutit à la porte occupe le milieu, sépare les cabines de droite et de gauche, et n'est interrompu que par le salon, dont l'installation est confortable : des divans sur les côtés, une table au centre, des étagères pour y placer les livres, une lampe suspendue qui sert aux lectures du soir, tout est petit, il est vrai, mais propre et même gai.

L'équipage appelle ensuite notre examen. Le capitaine ou *reis* a nom Ibrahim ; le second, Ali, est un

nègre berbérin aux yeux intelligents, qui tient le gouvernail pendant de longues heures et conquiert bientôt toutes nos sympathies. Onze matelots, un mousse et l'enfant du capitaine complètent l'équipage. Tant qu'on remonte le fleuve, le vent est presque le seul moteur de la cange : s'il souffle du Nord, tout va bien et la grande voile nous pousse, mais s'il tombe, nous ne faisons que des progrès insensibles : les hommes descendent à terre pour haler la barque, marchent lentement, s'arrêtent à chaque pas, et dès le coucher du soleil nous amarrent pour la nuit entière. Aussi l'incertitude plane sur tout le voyage ; chaque jour de navigation lente nous fait craindre de perdre une des lointaines étapes que nous espérions atteindre. Comme la descente s'effectue toujours plus vite, nous avançons autant que possible et nous réservons les haltes pour le retour.

Les journées s'écoulent rapidement. Le matin la terrasse est délicieuse de fraîcheur, et les barques qui se succèdent à nos côtés offrent des sujets d'étude sans cesse renaissants. Leurs voiles blanches se croisent comme deux grandes ailes, leur poupe recourbée porte l'habitation bariolée de couleurs vives. Plus loin, sur deux bateaux réunis, repose une immense meule de foin au sommet de laquelle est assis le reis, qui fume avec une calme majesté.

Vers midi, l'ardeur du soleil nous contraint à rechercher le demi-jour du salon. C'est l'heure de la lecture, et dans aucun voyage il n'est plus nécessaire de s'approvisionner de bons livres. L'Égypte est un des seuls pays peut-être où il soit impossible de se fier à ses propres ressources. Sans avoir une notion, même imparfaite, de l'histoire des Pharaons, comment pourrait-on jouir des monuments qu'ils ont laissés et qui s'enveloppent pour le voyageur dans un mystérieux

silence? Champollion l'aîné, Champollion le jeune, Lepsius si l'on veut étendre ses recherches, Brugsh si l'on s'attache surtout au côté historique, Wilkinson qui éveille l'attention sur ce qui resterait trop souvent inaperçu, peuvent trouver place dans la bibliothèque d'une cange.

Il faut un peu vivre d'avance avec ces hommes don les noms semblent toucher à la fable et dont les œuvres vont évoquer pour nous la réalité. Et pourtant que d'incertitudes encore dans ce champ si courageusement attaqué! Que de points nébuleux, ou éclairés par des lumières si faibles, que le doute est non-seulement permis, mais presque obligatoire! Que de travaux avant d'avoir fouillé à toute sa profondeur ce terrain qui renferme une histoire muette depuis tant de siècles! La mine est loin d'être épuisée : les lacunes sont nombreuses dans ces listes dont la science recompose un à un tous les noms; et lorsque des existences savantes et infatigables se seront consumées sur cette tâche, aride peut-être, mais néanmoins glorieuse et méritante, les ouvriers de la dernière heure pourront encore soulever quelque fragment inconnu, résoudre quelque problème insoluble jusque-là.

En saurait-il être autrement? Les monuments égyptiens, uniques sous ce point de vue, ouvrent devant l'esprit des horizons sans bornes : quand les autres civilisations commençaient à briller, le rôle de l'Égypte était fini; lorsque Homère chantait, le siècle de Sésostris avait depuis longtemps cessé. Et cependant, avant ces gloires de la grande époque des Pharaons, des dynasties entières s'étaient succédé sur leurs trônes : ces dynasties ne sont pas de vains mots inventés par la tradition; les monuments subsistent pour prouver leur existence, leur civilisation déjà perfectionnée. Qu'on

songe alors à tout ce que comporte ce mot de civilisation avancée, qui embrasse tous les stages divers par où passent l'activité et l'intelligence humaines avant d'arriver, par des progrès plus ou moins lents, depuis la simplicité et l'ignorance primitives jusqu'à la culture intellectuelle, morale et artistique. Que de degrés à parcourir! Et si la pensée veut sonder ces profondeurs, que d'échelons à redescendre dans la nuit des temps! On conçoit alors que les siècles soient une mesure trop restreinte pour évaluer ces périodes écoulées. Ici c'est par milliers d'années qu'il faut compter, et l'on voit alors reculer devant soi les limites du temps. L'imagination de l'homme n'osait pas s'aventurer si loin. Il fixait des bornes étroites à la durée du monde qu'il habite : Nous sommes d'hier, se disait-il, et notre demeure est d'hier aussi ; — et d'une main tremblante il ajoutait deux ou trois siècles de plus aux dates établies comme celles du Déluge ou de la Création. Mais Dieu qui permit aux sables du désert de recouvrir les vestiges de l'ancienne Égypte et de les conserver pour le jour où les investigations de la science leur demanderaient des révélations nouvelles, Dieu ne défend pas à l'homme d'agrandir le cadre qui l'entoure et d'assigner toujours plus loin l'origine de ses œuvres providentielles. L'homme ne peut que reconnaître combien il est lui-même petit au milieu de cette immense succession d'êtres semblables à lui, appelés comme lui au bonheur, lorsqu'il croyait la terre encore en proie aux désordres du chaos : il ne perd cependant pas le droit de murmurer : Nous sommes d'hier, car les milliers et les milliers d'années, que sont-ils auprès de l'éternité?...

On le comprend, il est impossible que dans un calcul aussi considérable il ne manque pas plus d'un chiffre. Jusqu'ici on peut dire de la chronologie égyptienne que

si le cadre est connu à peu près, les figures ne font que se dessiner et les lignes sont souvent interrompues. Les dynasties même ont été plus d'une fois remaniées, grâce aux découvertes nouvelles, et des Pharaons oubliés par l'histoire sont appelés à reprendre la place qu'ils occupaient. Mais beaucoup de ces noms n'évoquent encore aucune pensée ; on ne saurait leur rattacher aucun fait, et jusqu'à la douzième dynastie ce n'est que de loin en loin qu'un trait de lumière vient éclairer un de ces princes. Ainsi nous voyons ce peuple, sorti évidemment non de l'Éthiopie, dont la civilisation est bien postérieure, mais de l'Asie, ce berceau du genre humain, gouverné d'abord par les prêtres, et recevant ensuite pour premier roi Ména, le fondateur de Memphis. Les dates ne peuvent être qu'approximatives. Sans nous y arrêter, nous devons passer sous silence les trois premières dynasties, pendant lesquelles la civilisation se développa. En effet, l'époque des Pyramides, œuvres de Choufou et de Chafra, de la quatrième dynastie, nous révèle, par les tombeaux et par de récentes découvertes, un art remarquable à plusieurs points de vue et une connaissance étendue des nécessités et même des superfluités de la vie.

Sept suites de rois presque inconnus, quelquefois rivaux, nous conduisent jusqu'à la douzième dynastie, où quelques certitudes viennent de nouveau nous guider. C'est Aménemha Ier réunissant sur sa tête les deux couronnes de la Haute et de la Basse-Égypte ; c'est Ousertasen Ier élevant l'obélisque d'Héliopolis, et sous le règne duquel sont creusés les tombeaux de Béni-Hassan, dont les peintures nous initieront à la vie usuelle des Égyptiens et à leurs rapports avec les étrangers ; c'est Aménemha III creusant le lac Mœris pour régulariser le cours du Nil et construisant le Labyrinthe.

Les trois dynasties suivantes présentent encore une lacune. Sous la quinzième a lieu l'invasion des Pasteurs qui s'emparent de toute la Basse-Égypte et contraignent les souverains légitimes à se réfugier plus haut dans la vallée du Nil. Les Hycksos adoptent alors les usages et la civilisation des vaincus : Avaris (Tanis, maintenant Sane) devient leur capitale, et Joseph, ministre du pharaon Apeph ou Apophis, appelle les Israélites en Égypte.

L'invasion des Pasteurs marque une période nouvelle dans l'histoire de l'Égypte : elle dut entraver le développement et faire reculer la marche ascendante de la civilisation. Lorsque le peuple eut reconquis son indépendance et, avec elle, le loisir de se livrer de nouveau à la culture intellectuelle et artistique, au lieu de choisir pour point de départ les progrès antérieurs, de les compléter par de nouveaux perfectionnements, on retourna aux traditions du passé et l'on n'aboutit qu'à une renaissance. Amosis, dix-huitième dynastie, expulsa les envahisseurs. Avec lui reviennent les époques glorieuses. Les conquêtes de Thoutmès Ier, de Thoutmès III et d'Aménophis II étendent la domination égyptienne sur tous les pays environnants, tandis que Thèbes s'enrichit des monuments dont les débris excitent encore l'admiration. Les noms de ces monarques se retrouvent sur les temples et les obélisques, comme celui du quatrième Thoutmès sur le Sphinx au pied des Pyramides. Aménophis III (Memnon), au double point de vue des conquêtes à l'extérieur et des constructions monumentales à Thèbes, est un des Pharaons les plus justement célèbres.

Aménophis IV rompt tout à coup brusquement avec les habitudes de ses prédécesseurs. C'est une étrange figure que celle de ce réformateur trop hardi, s'efforçant de ramener la religion égyptienne à son type pri-

mitif, d'abolir tous les cultes secondaires afin de ne laisser subsister que celui d'un Dieu unique; fondant une ville nouvelle, centre de sa doctrine novatrice, et destiné après sa mort à être flétri par les prêtres dont il avait renversé les autels. La cité naissante fut détruite; le nom du monarque martelé sur tous les cartouches se distingue à peine sous les hiéroglyphes étrangers dont ses successeurs l'ont recouvert.

Il ne fallut pas moins de trois règnes pour faire oublier à l'Égypte les conséquences de cette tentative avortée. Le calme intérieur ne se rétablit que sous la dix-neuvième dynastie. Le conquérant Séthos est le créateur de ce que l'architecture égyptienne a conçu de plus grandiose en temple et en tombeau. Son fils Rhamsès II (Sésostris) est du petit nombre de monarques auxquels tous les temps ont donné le surnom de grand.

Le règne de Sésostris, qui n'est plus l'apogée de l'art égyptien, est celui de la puissance royale : après lui vient l'affaiblissement. L'Égypte a tenu assez longtemps la première place : elle doit la céder à d'autres peuples dont l'histoire commence. C'est sous son successeur, Ménephtès Ier, que la sortie des Israélites cause dans le pays une perturbation profonde qui ne se calme qu'un demi-siècle plus tard, sous la vingtième dynastie. Alors Rhamsès III suit les glorieuses traces de son aïeul Sésostris, soumet comme lui les peuples, élève comme lui de splendides sanctuaires à la Divinité : les noms des dix Rhamsès qui lui succèdent ne nous sont en partie transmis que par leurs sépultures.

L'époque des grandes œuvres est terminée : l'Égypte, vers 1100 avant Jésus-Christ, court à une décadence complète. Sous la vingt et unième dynastie, le sacerdoce, usurpant le pouvoir, provoque une scission dès longtemps préparée; il réunit les deux couronnes sous la vingt-

deuxième et cette résurrection momentanée permet à Sheshonk de s'emparer de Jérusalem ; sous la vingt-troisième, c'est la révolte de l'Éthiopie, se constituant en province indépendante et se donnant des rois séparés qui, pendant la vingt-quatrième dynastie, s'emparent du trône même des Pharaons. La vingt-sixième enfin ne secoue ce joug déshonorant que pour tomber sous celui des Perses, et Cambyse, d'abord favorable à la religion égyptienne, s'efforce, par un brusque revirement d'idées, d'annihiler les glorieux souvenirs de ses prédécesseurs. Les derniers rois indigènes qui, sous Darius II, tentent de reconstituer l'antique monarchie des Pharaons, n'ont plus le moyen de réparer les dévastations des Perses. Nectanèbe II doit céder de nouveau devant leur puissance, et c'est aux successeurs d'Alexandre, à la dynastie des Ptolémées, qu'est réservée la tâche de remplacer par des temples nouveaux les sanctuaires détruits, de rendre aux divinités leur culte négligé, de se parer des attributs des Pharaons, de refaire, en un mot, une Égypte nouvelle, reflet de l'Égypte ancienne, et qui se prolongera jusque sous la domination romaine.

Telles sont, rapidement résumées, les périodes successives que les derniers travaux de la science permettent de comprendre, et les monuments qui restent encore enlèvent pour le voyageur l'aridité qu'entraînerait cette simple énumération de noms à peine arrachés à l'oubli.....

Les heures brûlantes de la journée s'écoulent dans ces réflexions et ces recherches, et lorsque le soir arrive, nous remontons sur la terrasse pour assister au coucher du soleil, qui devient de plus en plus magique à mesure que nous avançons. Pendant le trajet des deux premiers jours, quelques collines s'élèvent sur la rive orientale ; l'autre n'offre aux yeux qu'une plaine constamment

unie : toutes deux sont parsemées de palmiers, ne portant, pour la plupart, qu'un bouquet de feuilles à l'extrémité de leurs tiges tourmentées par le vent qui les a souvent détournées de la ligne droite. Sous ces arbres s'abritent quelques villages, maisons de boue que le Nil détruit chaque année, et qui attirent moins le regard que les pigeonniers voisins. Ceux-ci affectent des dimensions colossales : les uns ont l'apparence de fours à plusieurs cheminées, d'autres de grandes ruches d'où l'on voit s'envoler, comme des essaims d'abeilles, des nuées d'oiseaux, unique richesse des fellahs.

Un peu avant Bénisouef, dont on n'aperçoit que de loin les minarets et les habitations à demi cachées dans les terres, les collines prennent des proportions plus considérables, et la chaîne arabique ne nous quitte plus qu'à de rares intervalles, tandis que la chaîne libyque laisse un espace moins restreint à la rive opposée. Ces montagnes ne se terminent pas en cimes détachées : elles simulent un gigantesque rempart, au sommet toujours plat, et dont la masse régulière semble destinée à empêcher l'inondation de s'avancer plus loin. Elles offrent aussi une analogie frappante avec les monuments de l'ancienne Égypte, et l'on conçoit que l'architecture du pays se soit inspirée de leurs formes solides. Les pylônes qui précèdent les temples rappellent en effet, par leur construction, ces éminences un peu plus larges de la base que du sommet et terminées par une ligne horizontale. Le soir, toutes ces pentes rocheuses deviennent roses comme les montagnes de Moab ; sur la lisière qui les sépare de l'eau sont parfois installées les tentes noires et les chameaux d'une tribu bédouine : nos matelots, accroupis en rond sur le pont de la cange, commencent alors leur concert. L'un tient les castagnettes, l'autre un tambourin, le troisième la darabouka, dont la

peau est tendue sur une outre en terre. Un des musiciens chante une phrase mélancolique, ses compagnons la reprennent en chœur ou l'interrompent par de grandes exclamations d'extase ou de surprise qui font une partie essentielle de leur mélodie. A la longue le concert devient monotone, mais l'heure du soir prête à la rêverie et ce chant ne la trouble pas. Cette rêverie, tout la favorise, le climat, le site, les souvenirs ; trop souvent la vie nous entraîne si rapidement dans son tourbillon, qu'elle nous laisse à peine le loisir de sentir notre existence ; ces jours de navigation sur le Nil sont un temps d'arrêt qui permet le recueillement de la pensée.

C'est ainsi qu'en secouant parfois la paresse de nos matelots, et leur prouvant pendant la nuit que le vent souffle et qu'ils n'ont aucun droit de nous arrêter, nous dépassons, le 12 novembre, la petite ville de Minieh, presque en face de laquelle sont creusées dans la montagne les célèbres grottes de Béni-Hassan, que nous visiterons au retour. Plus loin c'est le site d'Antinoë, puis sur la rive occidentale Roda, où s'élève un palais et une raffinerie du gouvernement; mais les cheminées de l'usine produisent un effet un peu trop européen pour le paysage, du reste les pierres de toutes ces constructions sont enlevées aux monuments antiques.

A partir de Minieh, le caractère général est devenu plus indigène : la terre est labourée par un attelage où le chameau s'attelle près du bœuf, et nous voyons commencer le système d'arrosage des *shadoufs*.

Deux poteaux de bois ou deux piliers de limon soutiennent une poutrelle horizontale, au milieu de laquelle est suspendue une seconde poutrelle ou une tige de palmier, portant à une extrémité une masse de terre, à l'autre un seau de cuir. Des hommes plus qu'à demi nus font descendre le seau dans le fleuve, et par un

mouvement de bascule en déversent le contenu dans un réservoir supérieur, d'où une manœuvre semblable apporte l'eau au niveau voulu. Souvent le shadouf est double, et l'élévation de la berge nécessite parfois plusieurs étages de réservoirs et de shadoufs.

Le 13, à six heures du matin, la dahabieh reçoit des secousses si violentes que tout le monde est en alerte. Le premier coup d'œil est peu rassurant : nous sommes ensablés près de la rive droite à l'un des passages difficiles, où le coude du fleuve au pied de hautes montagnes accumule toute la force du courant contre notre fragile embarcation. Ici se trahit l'incapacité de l'équipage, l'inertie du capitaine. Le pauvre reis est si terrifié qu'il oublie de commander; trois matelots à peine s'occupent de nous tirer d'affaire, les autres s'enveloppent dans leur manteau et se remettent à dormir, s'en rapportant à la décision d'Allah. Sur le rivage, des Arabes déguenillés et à la mine sinistre nous épient, dans l'espoir d'une catastrophe. Le temps s'écoule dans de vains efforts, et *l'Ile-de-France* non-seulement n'avance pas, mais commence à reculer, à gagner le centre du courant, à tourner sur elle-même. Bref, tout va très-mal, lorsque notre brave second, roulant une corde autour de son corps, se jette à l'eau pour atteindre à la nage la rive opposée. Les matelots songent alors seulement à la petite barque, et manœuvrent avec si peu d'adresse que, passant sur la corde d'Ali, ils manquent de le noyer. Enfin tous parviennent au bord, nous remorquent, et nous repartons après quatre heures d'arrêt et d'inquiétude. Un travail si extraordinaire méritait naturellement un bagchich; nous l'accordons à tous, mais avec une distinction spéciale en faveur du brave pilote. Cette inégalité met l'insubordination à l'ordre du jour : les uns murmurent, les autres refusent de travailler, et,

dans un second ensablement, les coups tombent comme grêle sur le pauvre mousse, fort innocent de notre injustice. C'est alors que les voyageurs sont forcés de se montrer énergiques, de prodiguer les menaces les plus redoutables ; et devant cette manifestation d'une volonté suprême, le calme renaît sur la dahabieh, mais les concerts sont suspendus pour nous punir.

Au pied des montagnes de granit s'étend un terrain à peine abandonné par l'eau et déjà recouvert d'une verdure magnifique et de mimosas en arbres, chargés de feuilles nouvelles et de fleurs jaunes. Les rochers sont garnis de cavernes ; de l'une d'elles sortent, à notre grand étonnement, des paysans, des fellahines, des troupeaux entiers d'ânes et de chameaux, tout un village enfin, dont l'organisation au fond de ces grottes serait curieuse mais difficile à étudier. Les fréquents changements opérés dans le lit du fleuve augmentent les difficultés de la navigation : les bancs de sable commencent à se montrer à fleur d'eau, et lorsque le soleil brille, tous les points à sec sont couverts d'échassiers attendant, plantés sur leurs longues pattes, le moment de happer le poisson. Après une énorme courbe, nous arrivons à Siout trop tard pour visiter la ville.

A Siout, capitale de province, nous entrons dans la Haute-Égypte. La largeur de la vallée du Nil varie : on en voit rarement la limite à l'Ouest ; à l'Est, les montagnes continuent à serrer le fleuve, dont les eaux sont toujours d'un brun jaune. La couleur se conserve même dans un verre : la nature, il est vrai, place le remède près du mal, et les cruches de terre ou gargoulehs, confectionnées sur les bords du fleuve, non-seulement conservent la fraîcheur de l'eau en y entretenant une constante humidité, mais lui donnent aussi une limpidité parfaite.

La ville de Tahta est insignifiante, et je citerai de préférence le village de Hovavesh, bâti sur une éminence au bord du fleuve. L'inondation en a fait une île. Le nombre des oiseaux augmente : ce sont des centaines d'oies qui traversent les airs, des échassiers se tenant sur les sables et s'avançant de quelques pas dans l'eau, des spatules, des chevaliers, des grues cendrées, un ibis (nous n'avons vu qu'un seul spécimen de ces oiseaux sacrés), des pélicans au long et large bec, des aigles noirs, gris, blancs qui volent près de notre bateau. Et là-bas, dans un bras contigu, ces points noirs, seraient-ce des crocodiles ? On arrête la dahabieh, on se précipite sur le banc de limon fangeux, mais à l'approche des chasseurs, les crocodiles plongent et disparaissent. Nous entrons dans la région qu'ils habitent, car ils descendent rarement plus bas que Siout.

Quelques épisodes de chasse viennent de temps à autre interrompre nos occupations : les fusils sont toujours chargés ; à la première occasion on tire. Ici c'est l'aigle frappé au vol qui retombe sur le pont ; là, c'est le chevalier blessé qu'on essaye vainement d'apprivoiser; ou l'épisode du pélican atteint par trois projectiles, et qui, poursuivi en canot et à la nage, fait, pendant une demi-heure, passer ses agresseurs par toutes les péripéties de la crainte et de l'espoir, pour finir, grâce à des efforts incroyables, par échapper à leur atteinte. Quand par hasard nous approchons du rivage, les enfants nous assaillent de leurs demandes de baghchich, et font la roue pour l'obtenir.

Nous sommes restés quelques heures à Girgeh, chef-lieu de province. Les six minarets qui se dressent au bord du fleuve ont beaucoup d'originalité et sont d'un style sarrasin. L'un d'eux rappelle la Torre del Oro de Séville. L'intérieur de la ville ne mérite guère d'arrêter

l'attention. Les rues, dont la principale forme le bazar, sont étroites et remplies de poussière ; les maisons, construites avec la boue du Nil, ne se distinguent que par des briques alternativement rouges et noires, formant une mosaïque autour de la porte mauresque. Une mosquée s'ouvre dans le bazar : de grandes fenêtres, seulement grillagées, permettent d'en voir la cour intérieure soutenue par d'anciennes colonnes ; les chapiteaux portent encore des traces de dorure. Mais l'entrée du sanctuaire nous est interdite. Le type de la population est beaucoup plus sauvage qu'au Caire ; les femmes portent des bracelets en ivoire du Sennaar, car Girgeh est un point où s'arrêtent les caravanes de l'intérieur. On peut visiter d'ici les ruines d'Abydos ; le temps nous oblige à y renoncer.

C'est après Girgeh que nous voyons pour la première fois les palmiers doums : la tige se divise en deux ou trois branches principales, à l'extrémité desquelles s'étend un bouquet de feuilles palmées et contournées en éventail. Les palmiers doums sont curieux en masse, mais isolés ils sont moins gracieux que les autres.

Un soir, après avoir passé de loin Kéneh et Dendéra, le vent cesse et nous abordons. De beaux palmiers s'élèvent sur la rive, de petits champs séparés par du limon sont remplis de légumes ; plus loin on a semé du blé ; des canaux qu'alimente un shadouf apportent l'eau à ces plantations. La lune a tant d'éclat qu'elle permet de distinguer les moindres objets : les montagnes d'en face sont roses, non par l'action du couchant, mais par la nature même du granit dont elles sont formées. Le Nil est uni comme un miroir, la soirée est chaude et parfumée ; nous ne voyons plus la grande Ourse, mais Canopus brille à l'horizon.

V

Le lendemain nous apercevons de loin, à droite, les hauteurs de Biban-el-Molouk, à gauche, les ruines de Karnak.

Depuis que nous avons quitté la capitale de l'Égypte moderne, douze jours nous ont suffi pour atteindre la capitale religieuse de l'Égypte ancienne. En fallait-il moins aux Pharaons pour aller de Thèbes à Memphis? Leurs moyens de locomotion étaient les mêmes que les nôtres.

A l'approche de Louksor, un pavillon se dresse sur une des maisons de la plage ; ce pavillon c'est le nôtre, et des coups de fusil témoignent de la bonne volonté du consul. Il nous faut résister à la tentation d'explorer les merveilles qui nous attendent ; nous levons l'ancre après quelques heures, car nous ne devons nous arrêter qu'à la première cataracte.

Nos matelots sont fort mécontents. C'est à la rapidité de notre course, à laquelle le vent seul contribue, qu'ils assignent la cause du malaise dont ils se plaignent : s'il survient un jour de calme plat, ils consentent à peine à nous haler, se font masser la tête par l'un d'eux, dont les opérations me rappellent les derviches tourneurs, et reviennent en troupe réclamer un baghchich nouveau. Enfin, deux jours après notre halte à Louksor, nous arrivons le soir à Esneh. Là, nous apprenons que le pain est consommé et qu'il faut attendre jusqu'au surlendemain pour en cuire d'autre. Un arrêt sem-

blable à Thèbes nous eût charmés ; à Esneh, c'est pour nous une véritable perte de temps ; mais lorsque le lendemain matin notre équipage, ordinairement sale, s'est transformé en une réunion de gens élégants, fraîchement rasés et joyeux, quand les almées se promènent sur le rivage et que nos matelots désertent le bord, nous comprenons que tous nos efforts eussent été vains, et que bon gré mal gré nous devions stationner à Esneh.

Comment appeler ville cette réunion de masures boueuses, aussi misérables que celles des fellahs, où pas un minaret ne s'élève au-dessus de la hauteur des pigeonniers, où le bazar est formé d'échoppes à peine garnies des plus simples nécessités de la vie, où les murs, faits de briques qu'on façonne en partageant le limon du fleuve, sont surmontées d'une rangée de cruches cassées et jointoyées avec de la boue. En un mot, Esneh n'est qu'un grand village, dans les rues duquel nous rencontrons un enterrement, suivi, selon la coutume de la province, par presque tous les hommes de la bourgade. Le mort est couché sur une planche, sans bière et enveloppé dans un drap rouge : ses amis chantent en chœur des paroles qui ne manquent pas de solennité. A la porte de la maison mortuaire est dressée une tente, où quelques pleureuses poussent de lamentables gémissements, et hors de la ville, sous un magnifique sycomore, un grand concours de femmes attend le cortége depuis plusieurs heures, en criant, pleurant et frappant du tambourin. Le corps est à peine arrivé qu'on se hâte de l'enterrer ; les gémissements cessent, et chacun retourne au plus vite à ses occupations habituelles.

Esneh possède cependant encore un reste des temps anciens : le temple, conservé grâce à son long emploi comme magasin à blé, ne date, il est vrai, que des der-

niers Ptolémées et des premiers Césars; mais notre exploration nous oblige, en quelque sorte, à remonter du plus récent au plus ancien, puisque nous visitons Edfou et Philæ avant Karnak et que nous verrons Thèbes avant les Pyramides. Le sommet de l'édifice est presque au niveau du sol actuel, mais on l'a dégagé dans sa profondeur, de manière à ce que, descendant jusqu'au palier primitif, on puisse juger de l'entière proportion des colonnes. Il ne reste de ce monument que le portique, dont les deux extrémités et le fond sont pleins ; le devant est ouvert, et le plafond soutenu par vingt-quatre colonnes disposées sur quatre rangées. Tout est recouvert d'hiéroglyphes dépourvus de finesse ; les figures, plus modelées que de coutume, accusent l'influence d'un art étranger, les chapiteaux seuls sont remarquables. Ils appartiennent à l'ordre égyptien le plus travaillé, et leur riche dessin, dont on peut étudier de près l'élégance, contribue pour beaucoup à rehausser la splendeur de ce portique.

De retour à la dahabieh, nous trouvons sur le rivage plusieurs almées peintes et fardées, la tête couverte de bijoux d'or, le cou garni de colliers et de médailles, et vêtues des couleurs les plus éclatantes, d'étoffes rouges, de robes violettes à manches bleu de ciel, ou de gaze blanche sur des jupes roses. Les hommes mêmes mettent ici une certaine coquetterie dans leur costume : ils portent beaucoup de blanc avec des écharpes de couleur, ou les châles rayés de bleu et de gris, connus en Égypte sous le nom de mélayehs, et dont la fabrication atteint à Esneh un certain développement.

Nous repartons dans la nuit. Les shadoufs se succèdent, occupant une double rangée de travailleurs à l'aspect le plus sauvage. Le coton et le maïs sont en pleine croissance, et souvent, au milieu du champ, on

voit un enfant debout sur une butte de limon, petite statue noire et vivante, destinée à empêcher avec sa longue gaule les déprédations des oiseaux. Le 21, nous sommes à Edfou.

Il faut un quart d'heure à pied pour gagner le village. Après avoir traversé des champs où le melon croît en abondance, nous arrivons à un étroit canal sur lequel les enfants des fellahs se hâtent de construire un pont qui nous en permette le passage. Rien de plus primitif : ils se bornent à barrer l'eau avec des cannes à sucre placées en travers du courant, puis à y jeter force sacs de terre, et voilà le pont établi avec une rapidité étonnante. Ils courent sous le regard de deux surveillants qui n'épargnent pas les coups de courbache, dont les traces restent visibles sur les corps amaigris des pauvres ouvriers. Toute la population juvénile et masculine d'Edfou est enrégimentée en escouades de travailleurs occupés à dégager le temple et ses abords, et sans la rigueur du traitement employé vis-à-vis de ces ouvriers non payés pour un travail forcé, on ne pourrait qu'admirer les résultats obtenus par cette organisation, tout en en condamnant le principe.

En effet, les fouilles récemment entreprises ont dégagé la construction dans toute sa profondeur, au moyen d'un fossé considérable pratiqué autour du temple, et qui permet d'apprécier les magnifiques proportions de l'édifice en général et de cette entrée en particulier. Mais ce qui frappe plus encore que la hauteur, c'est l'état de conservation du monument : au premier coup d'œil on le croirait intact dans toutes ses parties, et si l'antique culte égyptien renaissait après son long silence, les prêtres pourraient rentrer dans le sanctuaire et reprendre les cérémonies interrompues. Grâce à ces travaux, pas un débris étranger n'est resté

sur les dalles qui pavent encore la cour et les portiques; aucune trace des civilisations postérieures ne vient distraire la pensée de l'œuvre des Ptolémées, inspirée par les œuvres des Pharaons, et ce temple, que les sables ont protégé, permet de se rendre compte dans son ensemble d'un sanctuaire égyptien, et d'assigner aux ruines confuses de ceux que nous verrons ensuite leur place respective dans le plan général.

Edfou est donc, si l'on peut parler ainsi, la clef de tous les monuments religieux de l'Égypte. Construit sous les Ptolémées, de 222 à 52 avant Jésus-Christ, il est comparativement moderne; mais la nouvelle dynastie ayant adopté les formes religieuses du pays soumis à ses lois, le style s'était conservé, sinon aussi pur, au moins dans le sens primitif (1).

Un grand temple égyptien peut se diviser en trois parties : 1° le temple lui-même, avec le vestibule et le logement des prêtres; 2° la cour qui l'environne, garnie ordinairement de colonnades et aboutissant à 3° la porte d'entrée ou le pylône, qui dépasse toujours en élévation tout l'ensemble des édifices (On emploie les noms grecs à défaut d'appellations mieux appropriées aux formes spéciales de l'architecture égyptienne). Quelquefois une seconde cour précède ce pylône, comme il arrive également que plusieurs pylônes se succèdent, reliés par une avenue de sphinx ou de béliers. Les fouilles d'Edfou n'ont dégagé que celui qui formait l'entrée même de la cour.

Un pylône se compose de deux grands massifs de maçonnerie, tours quadrangulaires plus larges que longues, à pans inclinés et réunies vers la moitié de leur éléva-

(1) Edfou aide à faire comprendre les autres temples et n'a été que récemment déblayé dans son entier; c'est ce qui motive cette description plus détaillée.

tion par une porte dont les côtés affectent aussi l'inclinaison pyramidale. Des chambres et des escaliers sont pratiqués dans les tours : à Edfou, c'est de la terrasse supérieure du massif Est qu'on peut le mieux embrasser le plan général du temple, quadrilatère allongé dont le pylône est la base un peu plus large, dans ses trois parties, que le reste du quadrilatère.

On entre alors dans la cour principale. Celle d'Edfou est garnie de douze colonnes de chaque côté de sa longueur, et de quatre en retour sur chaque massif de l'entrée. Le quatrième côté, qui fait face à cette entrée, est formé par le portique même du temple, un peu moins large que le fond de la cour, de manière à laisser à droite et à gauche, entre le bâtiment et le mur d'enceinte, un passage de quatre pieds : ce passage ouvre le chemin de ronde qui, prolongeant la cour, isole complétement le sanctuaire et ses dépendances.

Le temple lui-même doit toujours renfermer au moins deux parties : le *pronaos* ou portique, et le *secos* ou sanctuaire. Ordinairement le nombre des vestibules est plus considérable, et ceux-ci donnent accès à des chambres latérales.

Ici, où le plan est fort complet, le pronaos, qu'on peut appeler le *portique extérieur*, est soutenu par trois rangées, chacune de six colonnes ; la première rangée étant prise à mi-hauteur dans un mur qui ne laisse de libre que l'espace entre les deux colonnes du milieu, la porte est simulée par les deux montants, couronnés d'un commencement de chambranle dont le milieu reste ouvert, disposition fréquente dans les temples et que je nommerai désormais *demi-porte*. Le pronaos avait une grande importance dans les temples égyptiens : lieu de réunion des fidèles qui ne pénétraient pas dans le sanctuaire même, réservé aux prêtres, il devait avoir des

proportions en harmonie avec son emploi; il était éclairé par l'espace laissé au-dessus de l'entre-colonnement de la première rangée et par une ouverture carrée, reposant sur les deux colonnes de l'entrée et sur les deux qui leur correspondent dans la seconde rangée. Une porte conduit au deuxième vestibule, vestibule intérieur ou *naos*, de proportions beaucoup plus restreintes que le premier, éclairé par de petites ouvertures latérales supérieures (1) et soutenu par douze colonnes disposées sur trois rangs. La porte du fond donne accès à un troisième vestibule étroit, d'où l'on pénètre dans le passage à ciel ouvert, plus étroit encore, qui précède directement le sanctuaire. Cette petite cour ouvre de chaque côté sur une chambre; au fond elle a trois portes : une grande au milieu, entrée même du secos; une petite de chaque côté, entrées du couloir qui entoure le secos. Ce couloir, entièrement sombre, avait une double destination : il donne accès à onze petites chambres disposées autour du sanctuaire, et il isole ce sanctuaire même qui s'élève comme un temple séparé aux pans inclinés, à la corniche surplombante. A l'intérieur le sanctuaire est étroit, et le plafond qui le recouvrait autrefois en entier s'étant écroulé, rien n'empêche désormais l'air du ciel et le regard des profanes de circuler librement sur les sculptures détériorées.

A ce plan général, j'ajouterai quelques détails particuliers. L'architecture égyptienne a pour caractères principaux la solidité, la gravité et le mystère. Le sanctuaire est isolé dans les constructions qui l'environ-

(1) Les colonnes centrales sont plus hautes que les autres, afin que les ouvertures des côtés (entre le plafond plus élevé et celui des autres rangées plus basses) donnent accès à la lumière dans l'intérieur de l'édifice. (Rosengarten.)

nent et plongé dans une obscurité complète, tandis qu'un demi-jour en éclaire seulement les approches; les colonnes sont massives, et l'inclinaison en talus des murs extérieurs de l'édifice donne au temple, comme le fait très-bien remarquer Rosengarten, un aspect de résistance et d'exclusion.

L'ornementation vient alors atténuer, non l'impression générale, mais ce que cette architecture aurait de trop nu dans les détails. Une corniche se projetant en dehors après une courbe intérieure très-prononcée, forme le couronnement des massifs de maçonnerie, et les grandes surfaces sont dissimulées par des sculptures hiéroglyphiques proportionnées à leurs dimensions. Ces bas-reliefs se continuent partout, sur les murs extérieurs comme dans les salles, autour des colonnes, sous les plafonds, dans les courbes de la corniche, sur les linteaux des portes. La sculpture en Égypte a une double forme : ou elle est de pure ornementation, et, s'inspirant alors de la nature, elle imite le lotus en fleur, les cloches du papyrus, les feuilles des palmiers, ou elle est emblématique, et renferme dans les figures qu'elle grave les représentations du culte et les souvenirs de l'histoire.

La peinture était appelée à rehausser l'effet des bas-reliefs, et l'emploi des teintes plates s'harmonisait avec l'éclat du soleil africain. Les peintures d'Edfou ne sont pas conservées ; les sculptures même se ressentent de l'époque de décadence où le temple fut construit, par une recherche un peu maniérée dans le choix des ornements et la pose des personnages, et par une moins grande simplicité dans les lignes. Mais si le caractère de ces bas-reliefs est de demander parfois à l'art grec des ressources inconnues à l'inflexible sculpture linéaire des Pharaons, l'abondance des sujets, la richesse

des détails contribuent à augmenter l'effet général d'Edfou. Je ne citerai que les plus remarquables.

Les sculptures du pylône présentent le sujet qu'on retrouve en Égypte sur presque toutes ces entrées : à l'extérieur ce sont quatre divinités colossales devant lesquelles le monarque tient d'une main, par les cheveux, une poignée de captifs, tandis que de l'autre il brandit son épée au-dessus de leurs têtes ; à l'intérieur sont gravées douze divinités gigantesques. Sans nous arrêter sur les hiéroglyphes, dont chaque mur d'entre-colonnement présente une scène, il est impossible de ne pas mentionner la finesse toute particulière des petits bas-reliefs à l'entrée du pronaos, parmi lesquels se détachent en première ligne des figurines accroupies dont l'exécution délicate fait autant d'honneur à la main qui les a reproduites qu'à l'imagination qui en conçut le dessin.

Parmi les curieux bas-reliefs qui décorent le passage découvert avant le secos, on remarque sur le mur de droite une scène où les morts, enveloppés dans leurs bandages de momie, peints en bleu, en blanc ou en rouge, comparaissent devant le juge suprême pour lui rendre compte de leurs actes. L'ornementation générale de la salle voisine de ce mur est très-riche : dans les petites chambres autour du sanctuaire, on peut étudier les longues rangées d'hiéroglyphes qui couvrent les parois, à partir d'une plinthe uniquement composée de boutons et de fleurs de lotus épanouis à l'extrémité de leurs longues tiges.

Un étroit escalier qui, du portique intérieur, permet d'atteindre la plate-forme du temple, nous montre sur ses deux rampes une procession de jeunes prêtres, à la tête entièrement rasée, sauf la natte sacerdotale : ils sont presque de grandeur naturelle et fort caractéristiques.

Le chemin de ronde enfin est une des portions les plus importantes d'Edfou : le mur d'enceinte et celui du temple sont couverts, depuis les dalles jusqu'à la frise, de sculptures d'une conservation parfaite, interrompues seulement par trois lions couchés sortant à moitié de la muraille et destinés sans doute à l'écoulement des eaux. Parmi ces bas-reliefs, on peut citer, au commencement du chemin de ronde, tant à gauche qu'à droite, mais plus visibles à gauche, un filet entouré de chasseurs et rempli d'oiseaux, un roi conquérant, et sur le mur de gauche, des barques de diverses dimensions, sans voiles ou avec une large natte rattachée par de nombreux cordages. Près de ces scènes de la vie usuelle, la pompe religieuse est représentée par la bari, le bateau symbolique porté par les prêtres dans les cérémonies. L'influence étrangère se fait sentir dans la suite des bas-reliefs qui forme la rangée inférieure des deux murs : ce sont de petits personnages en pied, hommes et femmes, auxquels sont joints des attributs divers. Les uns tiennent à la main deux vases de forme élégante, aux pieds des autres sont placés des animaux lilliputiens, un bœuf, une gazelle, une oie. Ceux de la muraille du fond, qui l'emportent de beaucoup sur les autres, sont accompagnés d'oiseaux jouant autour d'eux dans les branches. Le dessin, dans un style plus naïf qu'à Pompéi, constate déjà une tendance semblable. Les types sont charmants, les animaux ont de l'expression, on dirait presque de la malice dans le regard. Ce chemin de ronde, qu'on retrouve si rarement conservé, parce que sa position extérieure l'expose davantage aux atteintes des hommes et du temps, achève de faire comprendre l'ensemble d'un temple et la corrélation de ses diverses parties.

Le petit temple situé à quelques minutes du premier,

auquel il servait de *typhonium*, n'est pas déblayé (1).

Le lendemain, 22 novembre, nous côtoyons les carrières de Silsileh, qui, sous la dix-huitième dynastie, fournirent les matériaux de plusieurs monuments. Un peu plus loin, le Nil fait un nouveau coude dominé par les ruines de Koum-Ombos. Sur une plage déserte, où un sable jaune envahit tout l'espace laissé entre de grands rochers rouges, se dresse le portique à demi écroulé d'un temple, devant lequel sont amoncelés des débris de toute dimension, œuvres de la nature et de l'homme. Les grosses colonnes, autrefois au nombre de quinze, aujourd'hui de douze et plus qu'à demi enterrées, gardent encore sur leurs chapiteaux palmés quelques fragments de corniche arrondie. Les hauteurs voisines sont couronnées de décombres de la ville ancienne et du village moderne. Aujourd'hui tout est abandonné : deux éléments destructeurs, le fleuve qui ronge la base de la colline, le désert qui envoie ses sables, se sont ligués contre Koum-Ombos. Le temple, œuvre des Ptolémées, se défend encore, mais cède peu à peu devant les envahisseurs, imposant jusqu'à la fin de la lutte, et répondant par son délaissement et sa ruine à la nature triste et aride qui l'environne.

A quelques heures de Koum-Ombos nous retrouvons la verdure, mais une verdure comme la route entière ne nous en a pas encore offert le tableau.

Des palmiers à l'état de nature font songer aux forêts vierges. Ce ne sont plus ces longues tiges dont la hauteur et la nudité semblent peu gracieuses en Égypte,

(1) D'après Champollion, le typhonium était destiné à rappeler la naissance du troisième membre de la triade adorée dans le temple principal, chaque sanctuaire étant consacré à trois divinités, dont la troisième procédait des deux premières et formait un tout avec elles.

quoique les Arabes les admirent au point de leur comparer leur bien-aimée. («Elle est élancée comme le palmier du désert.») Ici, au contraire, elles se dissimulent au milieu d'une riche végétation qui leur doit la naissance. L'arbre est entouré de ses rejetons qu'on a laissés se développer librement : ces rejetons, de hauteurs diverses, s'échappent des racines et enveloppent le tronc principal d'un nuage de feuilles qui se croisent et se mêlent. Le bouquet de la tige mère s'épanouit au-dessus des autres, et ses plus belles branches se marient aux masses inférieures. A mesure que le palmier vieillit, il grandit et se développe, et c'est ainsi que d'une même racine sort un groupe de onze arbres, formant un ensemble digne de cette végétation des tropiques dont nous sommes si rapprochés.

Ces groupes se succèdent pendant plusieurs heures ; aussi ne résistons-nous pas au plaisir de descendre à terre tandis que les matelots halent la dahabieh. Les bergeronnettes se perchent dans les branches, les tourterelles sauvages s'envolent à notre approche, et voici que tout à coup nous arrivons à un village, je veux dire à de petites huttes de limon à demi cachées sous les dattiers. Devant les habitations sont accroupies quelques femmes, enveloppées dans cette grosse étoffe de laine brune qui remplace ici la robe bleue de la Basse et de la Moyenne-Égypte. A notre approche, elles se lèvent effrayées et veulent s'enfuir ; la curiosité les retient, sans les empêcher de s'éloigner de quelques pas. Mais bientôt notre aspect inoffensif les rassure : les deux plus âgées s'enhardissent, gourmandent la crainte des enfants ; nous nous arrêtons, elles se consultent encore et finissent par venir à nous. Pour reconnaître tant de courage et l'affermir complétement, nous offrons quelques petites pièces de monnaie. (Il est si rare

et si doux en Égypte de donner sans qu'on vous demande !) Alors une vive reconnaissance s'empare des pauvres femmes : une d'elles court à sa cabane et revient avec des œufs qu'elle nous presse d'accepter. L'offre est faite de si bon cœur, qu'un refus lui serait pénible ; alors nous avons recours à nos colliers de verre doré pour compenser en quelque sorte leur présent. Les colliers ont un succès d'enthousiasme ; mais, par une délicatesse que nous ne nous attendions guère à rencontrer dans cet endroit sauvage, les fellahines ne veulent pas être en reste avec nous et nous apportent sur un plateau de palmier tressé quelques savoureux produits de leurs dattiers. Nous nous sommes séparés avec les démonstrations les plus amicales, et ce peu d'instants, passés au milieu de natures primitives mais naïves et honnêtes, formeront pour nous un des plus charmants souvenirs du voyage.

Ici les indigènes sont réduits à la misère la plus affreuse : l'habitation n'a qu'une seule chambre ; une natte étendue à terre en forme l'unique ameublement. Les parures des femmes ne consistent qu'en anneaux de cuir et en colliers de verroterie.

Les huttes sont éparpillées sous les palmiers comme nous sont représentées les demeures des nègres en Guinée : ce n'est déjà plus l'Orient, c'est le Sud qui commence.

Les sakyehs nubiens succèdent aux shadoufs. Une large roue fait mouvoir une chaîne sans fin, dont les outres en cuir puisent l'eau d'une tranchée pratiquée dans le limon de la berge, et la reportent à un réservoir supérieur. Les bœufs attelés à la machine tournent pendant des heures entières, sans avoir les yeux bandés; un enfant assis sur le timon les dirige de sa baguette, et même la nuit, quand le vent arrête la dahabieh, nous entendons crier les sakyehs du rivage.

VI

Le 23 novembre, nous nous réveillons à Assouan. Nous avons atteint le but ; car après les hauteurs et les palmiers de l'île d'Éléphantine qui masque pour nous la côte occidentale, après les escarpements granitiques qui, sur la côte Est, succèdent à la plage d'Assouan, le fleuve fait un coude et les roches dont son lit est parsemé annoncent le commencement des cataractes. Le rivage voisin finit à une élévation tombant à pic dans l'eau et que surmontent quelques ruines sans caractère ; il est bordé par un léger rideau de palmiers à travers lesquels on distingue les monticules de sable et de débris, mais nous n'apercevons pas encore la ville située plus avant dans les terres et cachée par d'autres roches. Après avoir dépassé la ligne des arbres, nous marchons au milieu d'un monceau de décombres où s'entassent les tessons, les briques, les gravois, les fragments de murs, sans ordre et sans intérêt, qui recouvrent un espace très-étendu. On comprend à cette vue l'expression d'une ville rasée jusqu'à ses fondements ; ceux-ci subsistent et comme ils ne furent jamais importants, ces restes, non de la Syène des anciens, mais de la première Assouan des Arabes, sont tout à fait insignifiants. La Nécropole est mieux conservée ; elle est située sur la limite du désert : c'est un cimetière de saints et de sheiks musulmans qui remonte jusqu'au IIIe siècle de l'Hégire, et ressemble, en infiniment petit, à celui de l'Iman-Chafey au Caire. Les chapelles sont en limon,

et trois mosquées presque écroulées couronnent les hauteurs environnantes. De Syène il ne reste que des murs, et dans les carrières un obélisque taillé mais non dressé, et qui nous rappelle le bloc colossal abandonné près de Baalbeck.

Assouan moderne produit d'abord l'impression d'un grand village dans le genre d'Esneh, mais dès les premiers pas se révèle le caractère original de la ville. Assouan est, en effet, ville frontière : aux cataractes commence la Nubie, et comme il n'y a pas de limites véritables entre deux pays de nationalités différentes, qui reconnaissent cependant une même suzeraineté, il en résulte que la Nubie y est représentée autant, sinon plus que l'Égypte ; la proximité du Sennaar et du Dongola lui communique également leur empreinte. Les rues sont, il est vrai, encore bordées de maisons peu élevées et en limon ; les plus belles ont comme suprême élégance un entablement de porte en mosaïque de briques, les plus solides reposent sur une rangée de grosses pierres ; mais dans ces ruelles on rencontre une population étrange et mélangée, où le nègre de l'intérieur, l'Ababdeh, le Berbérin figurent dans une proportion aussi forte que l'Égyptien pur sang. Sur le seuil des portes, quelques femmes, attirées par notre passage, se pressent les unes derrière les autres, ne se montrant qu'à moitié et se cachant dans leur voile bleu ; mais lorsque les dames ont regardé et marchandé les bracelets de l'une d'elles, bientôt toutes sortent de leurs demeures, apportant avec empressement leur trésor de bijoux. Le type est différent de celui du Caire : ce ne sont plus les membres délicats, la taille élancée, les contours si purs ; le nez est épaté, les traits sont plus gros, les cheveux nattés en petites tresses roides et fortement graissées, et la narine droite est traversée

par un anneau d'or garni ordinairement d'une boule de corail rouge. Les bracelets d'argent à demi fermés, plus gros aux extrémités qu'au centre et travaillés en repoussé, les colliers, les anneaux de jambes brillent sur leur peau brune; les hommes portent au doigt un gros cercle d'argent à tête de clou.

Dans une des petites cours où nous entraîne cette étude de bijoux, la curiosité des fellahines se tourne sur les breloques européennes. J'ai constaté l'extrême pauvreté de ces habitations, réunies plusieurs ensemble dans un étroit espace, et dont l'unique chambre ne l'emporte sur celle du village d'hier que par un long panier à jour, en planchettes de palmier, sur lequel ils étendent leur natte. Ces *anquarebs* servent à les garantir contre les insectes nuisibles, surtout les scorpions.

Le bazar d'Assouan est une rue composée de dix maisons de chaque côté; sur les terrasses s'appuie un toit de palmes desséchées; un minaret l'avoisine, minaret primitif, cylindrique et s'amincissant de la base au sommet, un peu dans le style de nos pigeonniers de ferme. Dans les maisons sont pratiquées des niches pour les magasins, où l'on trouve, entre autres objets curieux, les poteries du pays, en terre émaillée noire et rouge avec des ornements d'arabesques et de palmes. Lorsqu'on a reconnu notre partialité pour les produits indigènes, les ustensiles nubiens, d'une simplicité toute primitive, nous sont bientôt offerts de tous côtés par les habitants. L'un nous apporte une lance, un autre un arc et des flèches, un troisième une amulette, un poignard à fourreau de cuir, des plumes d'autruche, une peau de panthère, témoignages non plus de l'Orient mais de la nature africaine et presque entièrement sauvage. Parmi ces objets on trouve le tabouret de bois creusé au milieu que les anciens égyptiens plaçaient sous la

tête des momies et qui forme de nos jours un siége nubien. La population entière nous accable ensuite de demandes de baghchichs, enfants nus, vieilles femmes, nubiennes nous poursuivent jusqu'à la dahabieh.

Une promenade faite au milieu des rochers qui resserrent le fleuve, rochers du plus beau granit syénite dont les éclats jonchent le sol, nous amène à une anse sablonneuse dans laquelle une caravane du Sennaar vient de décharger ses marchandises. Le rivage est couvert de sacs remplis de gomme et de dents d'éléphants attachées deux par deux : quelques négresses sont assises à l'écart, faisant partie de la cargaison, avec des singes attachés près d'elles. Hier nous avions rencontré une cange remplie de ces esclaves qu'on menait au Caire. Les conducteurs de la caravane sont des hommes superbes, aux traits d'une régularité parfaite, aux grands yeux noirs, au teint brun mat, à la démarche pleine de distinction.

Nous passons ensuite à l'île d'Éléphantine. Les temples ont été complétement démolis il y a vingt ans; le nilomètre est en ruine, et quelques blocs de granit avec des cartouches royaux (celui d'Alexandre le Grand entre autres) témoignent seuls des anciennes splendeurs.

Ce qui l'emporte pour nous sur ces débris à peine reconnaissables, c'est la population nubienne qui a colonisé Éléphantine, et dont les sollicitations sont fort importunes il est vrai. Au premier rang des demandeurs se tiennent les jeunes filles dont l'unique vêtement est une ceinture formée de petites lanières de cuir attachées l'une près de l'autre; c'est en général la toilette des demoiselles nubiennes. Les femmes possèdent le luxe d'une robe et façonnent, en écorce de palmier, des paniers aux dessins rouges et noirs. Elles tressent leurs cheveux en petites nattes graissées, qui tombent sur le

front et autour de la tête comme autant de baguettes. Les enfants sont très-maigres et le singulier aspect de leur costume nous fait comprendre le voisinage de la barbarie complète.

Au retour nous trouvons les environs de la dahabieh convertis en un champ de foire, d'où l'on appelle à bord tantôt l'un, tantôt l'autre des marchands, où l'on est interpellé par tous et où l'on parvient, après force démêlés, à conclure quelques achats curieux qui garnissent notre petit salon.

Le soir, quatre almées et quatre musiciens arrivent sur le rivage et, à la lueur des falots, exécutent leurs danses, dont la pensée assez grossière est loin d'être rachetée par l'exécution monotone et peu gracieuse. Les danseuses, pour surcroît de légèreté, avaient déposé leurs chaussures et leurs anneaux de cheville ; les pieds quittent cependant rarement la terre, la pantomime étant plus expressive qu'animée. Leurs robes étaient étroites et longues, et leur coiffure se composait d'un fez garni d'une plaque d'or qui lui donnait l'apparence d'un casque. Nos matelots ont joui beaucoup plus que nous de ce divertissement improvisé.

Le lendemain nous devions partir à quatre heures et demie du matin, mais les ânes se font attendre jusqu'à six, et l'entêtement de nos montures nous donne souvent lieu de regretter nos coursiers de Syrie. Au soleil levant nous franchissons la nécropole, et la route s'engage alors dans une vallée sablonneuse, bordée de débris de granit enrichis parfois d'inscriptions hiéroglyphiques.

Il faut plus d'une heure pour traverser ce triste et aride désert. On atteint alors un village groupé à l'ombre de beaux sycomores, près du fleuve, resserré entre les rochers qui parsèment son lit. Nous nous y croisâmes avec un Ababdeh portant une forte empreinte

de sa race. L'origine de cette puissante tribu, qui s'étend depuis la mer Rouge jusqu'à la Nubie, est encore douteuse : eux-mêmes se prétendent Arabes et descendants du prophète, tandis que leur teint presque noir, leurs dents proéminentes, leurs cheveux longs, crépus et tressés avec un soin tout particulier, accusent la race africaine. A demi nus ou couverts d'une simple toile blanche, armés du bouclier en peau d'hippopotame, de la lance et du grand sabre, ils offrent un type sauvage et plein d'énergie.

Au village on quitte les ânes pour monter sur les canges nubiennes : le passage est difficile pour une dahabieh ; aussi, lorsqu'on ne s'avance pas jusqu'à la seconde cataracte, préfère-t-on laisser le bâtiment à Assouan et profiter des embarcations plus légères manœuvrées par les rameurs berbérins. Les cataractes sont formées par des récifs peu élevés mais fréquents ; éparpillés dans le lit du fleuve, ils ne laissent que d'étroits passages dans lesquels on est obligé de serpenter. Le Nil se resserre de plus en plus et ressemble à un lac dont on cherche en vain l'issue, fermée pour les yeux par des montagnes qui s'avancent jusque dans les flots. Ces promontoires sont des rochers entassés les uns sur les autres, qui hérissent les cimes, recouvrent les flancs et plus bas divisent le cours même du fleuve.

Tout à coup, au milieu de la nature tourmentée qui nous environne, apparaît à l'Est la gracieuse silhouette de Philæ : elle se présente alors à chaque courbe nouvelle avec quelques détails de plus, et ses colonnades, ses pylônes et ses palmiers offrent le contraste du calme parfait au milieu du chaos qui semble en défendre l'approche.

La force du courant oppose à la navigation des obstacles sérieux : deux fois les marins, se jetant à l'eau,

luttent contre l'impétuosité du fleuve, s'accrochent aux brisants, courent avec une surprenante dextérité sur ces roches escarpées et humides, nous halent au-dessus des bas-fonds que nous sentons sous la barque, et nous aident à franchir les écueils les plus dangereux. Une dernière courbe nous amène à l'île et nous abordons à quelques pas du temple.

Philæ, jadis le sanctuaire d'Isis, n'a plus d'autre habitant qu'un vieux gardien: le village moderne qui envahissait le temple et ses abords a été détruit pour les dégager ; le terrain est raviné par des fouilles nombreuses. L'île est petite, et les sanctuaires, dépendants les uns des autres, en occupent presque la totalité. Pour avoir une idée exacte de ces ruines, il faut gravir l'élévation du Sud-Est. Le bras le plus large du fleuve coule à l'Ouest, entre Philæ et l'île de Biggeh, où se trouvent quelques débris d'une importance secondaire : derrière Biggeh se dresse le prolongement des cimes rocailleuses ; un bras plus étroit nous sépare de la rive Est, parsemée de quelques beaux palmiers. Au Sud, l'encaissement du fleuve continue, et ses bords resserrés forment la Nubie. C'est de ce côté qu'on parvenait au temple, l'île étant entourée d'un quai dont le débarcadère principal faisait face à cette contrée. Là commence une avenue annoncée par un obélisque et garnie des deux côtés d'une suite de colonnes; il en manque plusieurs dans la rangée, d'autres menacent de s'écrouler, et les chapiteaux variés qui les surmontent sont empruntés, pour le dessin, aux époques successives de l'art égyptien. Cette avenue triomphale, œuvre des Césars, conduit aux deux massifs du premier pylône, bien conservé et revêtu des sculptures habituelles du monarque immolant des captifs. Un petit arc de triomphe, du temps de Dioclétien, forme un angle avec le massif oriental. Un portique en-

core complet nous introduit dans la première cour : le côté gauche, empiétant sur l'espace, est occupé par un temple isolé où sept colonnes à tête de femme supportent la corniche ; le côté droit de la cour est orné de dix colonnes donnant accès à des chambres séparées ; la dernière est remarquable par la richesse de sa décoration. La cour se termine au second pylône : les massifs, moins élevés que les premiers, se présentent mal, celui de droite étant masqué par le petit temple à moitié de sa hauteur. Ce manque de régularité est le défaut qu'on pourrait généralement reprocher à Philæ : l'avenue de l'entrée n'arrive pas droit sur le premier portique, la cour intérieure est incorrecte, le premier et le second pylône ne correspondent pas avec une parfaite symétrie ; mais ce qui pouvait blesser l'œil lorsque tout était complet, fournit aujourd'hui des points de vue où les plans différents de la perspective compensent amplement la régularité légèrement altérée.

Le second pylône est immédiatement suivi du pronaos : ici l'effet est saisissant. Le portique a dix colonnes ; au fond, deux rangées de quatre chacune, et deux en retour sur les côtés ; la corniche s'élève sur les quatre premières, laissant pénétrer les rayons du soleil, permettant au ciel bleu de former la voûte. Les premières colonnes sont dans une lumière complète, la seconde rangée dans la pénombre ; le regard distingue encore les hiéroglyphes du mur et s'engage par le grand portail du milieu dans l'obscurité même du sanctuaire. Les murs, les colonnes, la corniche, les plafonds, tout est recouvert d'hiéroglyphes ; mais ici le temps, capricieux dans ses œuvres, tandis qu'il a détruit quelques-uns des cartouches et détaché plusieurs pierres des colonnes, a respecté les couleurs dont leurs chapiteaux sont revêtus, et ce fragment permet d'apprécier l'effet

obtenu dans l'architecture égyptienne par l'union intime de deux arts différents. Ces chapiteaux appartiennent aux trois ordres égyptiens les plus composés. Le premier est une cloche renversée sur laquelle sont tracées, en pointes sortant les unes des autres, des lignes alternativement rouges, bleues et blanches ; on y retrouve une imitation des houppes de papyrus ou des fleurs de lotus épanouies. Le second style est formé de feuilles de palmier placées dans leur hauteur l'une près de l'autre, de manière à entourer tout le chapiteau ; réunies à la base, elles s'écartent et se replient en dehors au sommet ; pour mieux imiter la nature, ces feuilles sont peintes en vert tendre, auquel l'art égyptien ajoute une nervure bleu foncé. Le troisième chapiteau simule une vaste fleur de lotus entourée de quatre grandes feuilles, de fleurs plus petites et de boutons. Pour détacher et faire comprendre ce dessin compliqué, il a fallu recourir, indépendamment du modelé de la pierre, à des couleurs assez tranchées : le calice principal sur lequel s'appuient les autres est vert tendre, les feuilles sont bleues et rouges, les boutons nuancés. La base du chapiteau est très-heureusement composée par les tiges des différentes fleurs, feuilles et boutons groupés autour de la tige principale et invisible qui se perd dans la ligne de la colonne. Cette conception, d'un goût ingénieux sinon très-pur, est dénaturée par des ornements de fantaisie, des raies de couleur et des nervures bleues dont le calice est surchargé.

Le secos se compose de deux pièces qui sont isolées, comme à Edfou, par un couloir donnant accès dans plusieurs chambres. A gauche, un escalier conduit sur la terrasse du temple, où se trouvent encore deux cellules; celle de l'Ouest offre d'intéressantes représenta-

tions de la mort, de l'embaumement et de la résurrection d'un monarque. Il reste peu de traces du mur d'enceinte.

Après l'imposant aspect du temple principal, le pavillon de Nectanèbe II frappe par sa finesse et sa légèreté. Il est entièrement à jour, soutenu par quatorze colonnes, quatre à chaque extrémité, cinq sur les côtés. Ces colonnes, sauf les deux centrales de chaque bout, garnies d'une demi-porte, se perdent à mi-hauteur dans le mur, et soutiennent sur leurs chapiteaux, fouillés avec une perfection rare et une surabondance de détails, un dé carré en maçonnerie sur lequel repose l'entablement ; cette disposition laisse une baie rectangulaire entre le sommet de chacune d'elles. La position de ce gracieux monument contribue à en rehausser l'effet. Placé au bord du fleuve, il semble se mirer dans le Nil, et le bleu si pur du ciel de Nubie vient, à travers les parois laissées ouvertes, détacher les contours et faire mieux apprécier la finesse des détails. C'est que tout s'unit pour donner à Philæ un caractère qu'on chercherait vainement ailleurs : cette nature sauvage qui resserre l'horizon, ces ruines, la grandeur des unes, l'élégance des autres, cette solitude, tout ajoute à la poésie du lieu ; car il a une poésie ce sanctuaire gardant, au sein des rochers arides qui l'environnent, l'empreinte d'une civilisation anéantie.

Il prouve qu'à cette place où tout aujourd'hui est inculte et abandonné, régna autrefois le développement intellectuel ; mais le sanctuaire, ne dévoilant qu'à demi les secrets du passé, révèle les traces de la culture sans nous en découvrir les profondeurs. Il laisse un mystère cacher ses origines, de même que le fleuve qui se précipite à ses côtés, dont nous contemplons l'impétuosité, que nous aimons à remonter par l'imagination, ne nous

permet pas encore de tracer sa course et de dire d'où son onde est sortie.

Nous suivons longtemps des yeux la vallée du Nil. Philæ est la plus lointaine étape qu'il nous soit donné de visiter : là-bas c'est la Nubie, c'est Ibsamboul, la seconde cataracte, l'inconnu... mais la raison l'emporte et nous tournons notre proue vers les pays civilisés !

Quand on quitte l'île, le courant entraîne rapidement la barque, les rochers semblent fuir, la vision de Philæ disparaît ; bientôt les courbes de la gorge nous ont caché le temple d'Isis, et nos rêveries même sont interrompues par la vue de deux canges qui viennent dans le sens opposé. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontré de voyageurs dans notre navigation du Nil ; mais le pont est couvert de monde, on distingue les costumes européens parmi les noires figures des matelots berbérins, et les six coups de notre revolver saluent monseigneur le comte de Chambord.

Tandis que le prince poursuit sa course vers la Nubie, nous débarquons et, retrouvant nos montures, nous suivons les bords du fleuve pour voir les cataractes dans toute leur longueur. Les récifs se succèdent à des intervalles irréguliers, laissant toujours un chenal pour les bateaux, mais où l'eau gronde et mugit comme la mer lorsque les vagues se brisent sur une plage de galets. Le sentier assez escarpé que nous prenons sur les flancs du rocher nous fait traverser un village dont les femmes, qui tressaient des corbeilles en palmier, se lèvent pour nous demander des baghchichs. L'occasion nous paraît excellente pour faire nos largesses de colliers et de glaces ; mais à peine le premier miroir a-t-il été saisi par l'une d'elles, que toutes se précipitent pour en obtenir à leur tour, que le flot grossit, que chaque

hutte envoie sa contribution de quêteuses : vieilles, jeunes, petites filles à la ceinture nubienne se pressent avec une avidité sauvage d'abord, importune ensuite au plus haut degré, et qui nous fait vivement regretter nos pauvres et discrètes fellahines d'avant-hier. A peine parvenons-nous à échapper à leur étreinte ; elles arrêtent nos ânes, interceptent le passage, et c'est avec des menaces de coups de courbache que nous nous éloignons d'un lieu où nous étions arrivés avec des intentions si généreuses.

Une heure après nous atteignons notre dahabieh, où nous attendent les marchands de la veille, mais avec quelques trésors de moins et un empressement fort diminué. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : tous les regards, toutes les ambitions se portent vers les deux grands steamers du vice-roi qui viennent d'amener celui que tout le peuple d'Assouan appelle le *sultan français*. Lorsque le prince revient de son excursion, on s'empresse autour de lui, on le salue, on veut lui baiser les pieds. Notre barque était prête pour le départ, les provisions étaient à bord, les cordages disposés, les matelots n'attendaient plus que le dernier signal, et nous levâmes l'ancre dans la soirée ; mais ce ne fut pas sans avoir retrouvé sur la frontière de Nubie les plus nobles traditions de la courtoisie française...

La navigation change de forme en redescendant le fleuve. La grande voile est démontée et repliée, car elle offre trop peu de sécurité s'il s'élève beaucoup de vent ; une petite la remplace. Le pont est découvert pour les rameurs qui s'installent au fond de la barque, et chantent à pleins poumons en manœuvrant les avirons. Ils font, il est vrai, plus de bruit que de besogne, et lorsqu'ils s'arrêtent, comme le vent nous est contraire, nous nous laissons aller à la dérive : le poids de

la dahabieh la fait tourner complétement et quand *l'Ile-de-France* ne valse pas, elle avance au moins à reculons.

Le lendemain matin, à dix heures, les steamers nous dépassent, ce qui provoque un nouvel échange de coups de fusil : les échos en sont formidables et paraissent à peine assoupis que les bateaux à vapeur sont déjà loin.

On a tenté d'établir sur le Nil une entreprise de navigation à vapeur, mais les propriétaires et les matelots des canges, s'étant plaints de la concurrence, l'autorisation fut retirée et la locomotion rapide est réservée à ceux que le vice-roi veut honorer d'une façon toute particulière. Nous franchissons Koum-Ombós, Silsileh, Esneh, et, le 27 novembre, nous jetons l'ancre devant Louksor.

VII

27 novembre 1861.

Du haut du pylône, en avant de ce qui fut le temple de Louksor, on peut embrasser d'un seul coup d'œil les ruines aujourd'hui séparées les unes des autres et qui, réunies autrefois, appartenaient toutes aux splendeurs de Thèbes. Les abords du sanctuaire de Louksor même sont envahis par les habitations des fellahs, et c'est seulement de ce point élevé qu'il est possible de comprendre l'entrée, les deux cours à colonnades, le portique, le naos et le secos qu'il renferme : d'antiques débris, des colonnes mutilées se font jour par intervalles entre les enclos des paysans ou les groupes de pigeonniers. Une plaine verte sépare de Karnak, dont on voit de loin, à travers les palmiers, la longue suite de ruines. Sur l'autre rive du fleuve c'est, presque en face de Louksor, le quartier de Médinet-Habou ; en face de Karnak, celui de Gournah. Les montagnes, qui se sont un peu éloignées sur la rive orientale, se rapprochent au contraire à l'Ouest, et les pentes escarpées du Biban-el-Molouk sont sillonnées de points noirs qui dénotent l'entrée de grottes funéraires. Dans la plaine qui s'étend à leur pied, on voit surgir les colosses et plus loin le temple de Rhamsès, autant de témoignages épars de ce que fut la ville aux cent portes et dont il faut, sur plusieurs lieues de terrain, chercher les traces séparées par le large lit du fleuve.

Louksor même est bientôt vu. Le sable qui, chaque

année, s'accumule davantage, monte dans plusieurs partie des édifices jusqu'à moitié de leur hauteur : il cache mais ne détériore pas, tandis que toutes les portions qui dépassent le sol sont utilisées pour les constructions des fellahs, parqués en quelque sorte au milieu des ruines que leurs enclos subdivisent à l'infini. On est forcé de pénétrer dans ces misérables huttes de limon, si l'on veut contempler le chapiteau d'une colonne ou étudier le détail d'une sculpture. A côté de ces bas-reliefs, dont il faut admirer un à un les traits si fins, si purs, est couchée une vache ou se frottent quelques chèvres, et le fumier de l'étable souille les hiéroglyphes sacrés.

L'entrée seule est dégagée : devant les doubles pylônes, dont la conservation est loin d'être parfaite, sont placées trois statues colossales en granit rose et assises, deux d'entre elles enfouies jusqu'à mi-corps, la troisième jusqu'à la coiffure royale, restée seule visible. Près d'elles se dresse l'obélisque, isolé maintenant, et dont les hiéroglyphes frappent par leur netteté, incomparablement supérieure à celle des sculptures du monolithe érigé sur la place de la Concorde. La différence de climat doit en être la seule cause. Lorsqu'aux splendeurs de l'éternel printemps de Thèbes on oppose les journées brumeuses ou la neige d'un hiver d'Europe, ne serait-on pas tenté de préférer le sort de l'obélisque que les sables recouvriront peu à peu en lui conservant sa beauté primitive, à celui de son frère que les rigueurs des saisons mutileront pièce à pièce avant de l'anéantir en entier ?

Une petite mosquée musulmane vient après le pylône ; une avenue de belles colonnes, dont les chapiteaux seuls sont respectés, donne ensuite accès à la cour principale : on n'en voit qu'une faible portion ; les colonnes qui la décorent sont d'un style primitif rappe-

lant un bouton de lotus tronqué au sommet, et des bandes horizontales retiennent les tiges différentes dont elles semblent formées. Les sculptures les mieux conservées se trouvent dans le sanctuaire et sur les murs extérieurs du naos ; le fini et la pureté de ces bas-reliefs dépassent tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Un fragment représentant l'offrande faite au dieu Ammon-Ra par Aménophis est d'une rare beauté ; on y sent les grandes traditions de l'art égyptien, resté pur encore de tout mélange. C'est l'empreinte générale de Louksor ; et si les masures ne l'encombraient plus, si l'eau du Nil ne venait pas chaque année, par suite de l'exhaussement de son lit et de l'absence de digues, inonder les parvis sacrés, ce temple, difficile à se représenter aujourd'hui dans son plan primitif, pourrait, à défaut d'autres ruines plus grandioses et plus complètes, témoigner de la civilisation de l'Égypte sous deux de ses plus illustres monarques, Aménophis III et Rhamsès II.

Tandis que nous explorons ce qui reste de Louksor, nous sommes assaillis par les demandes de baghchichs, par les offres d'antiquités : la population entière n'a pas d'autre moyen d'existence, depuis les consuls qui, dans leur salon, ont des momies en guise de meubles, jusqu'aux enfants sur la plage, qui tirent de leur blouse une figurine ou un scarabée et nous poursuivent de leur cri : « Antique, sir, antique. »

Le premier soir, et pendant tout notre séjour, nous avons été émerveillés par les couchers de soleil : il faut renoncer à en décrire jamais d'autres quand on en a joui au milieu des ruines de Thèbes. Rien ne peut se comparer à l'éclat des nuages de feu et aux teintes que prennent les cimes du Biban-el-Molouk. Ici les soirées sont chaudes, et nous pouvons toujours compter sur un temps favorable pour l'excursion du lendemain : il ne

pleut que quelques heures pendant l'année entière ; le soleil ne cesse jamais de sourire, la brise est toujours tiède et embaumée.

Le jeudi, au lever du jour, nous traversons le Nil en chaloupe ; ce passage ne s'effectue pas sans difficultés. L'inondation, qui change plusieurs fois le lit du fleuve, en étend aussi les eaux, de telle sorte que les bancs de sable ne sont qu'à peine recouverts : après avoir remonté le courant en suivant le rivage de l'île El-Gedideh, nous tentons la traversée, mais à plusieurs reprises le sable arrête le canot, et ce n'est qu'à grand'-peine que nos hommes, entrant dans l'eau, parviennent à nous dégager. Les difficultés augmentent en approchant de l'autre bord : l'eau devient de plus en plus basse, nous voyons des fellahs atteindre à gué une île très-éloignée du rivage ; aux endroits où nous espérions trouver une certaine profondeur, des chevaliers attendent le frétin, posés sur leurs longues pattes qu'ils mouillent à peine. Aussi n'arrivons-nous pas au but sans de nombreuses péripéties et de violentes secousses, mais, une fois débarqués, l'inexactitude des montures nous fait perdre encore une heure.

Que d'heures ne perd-on pas, il est vrai, dans la vie, sans les compensations qui nous sont offertes ici ! Une nature fraîche et verte, toute printanière enfin nous environne ; les aigles jouent au-dessus de nos têtes, et quelques pauvres et curieuses demeures de fellahs sont parsemées sous les palmiers qui nous ombragent. Jamais abri ne fut plus primitif, plus misérable. Quatre murs de limon entourent à hauteur d'appui un espace de huit pieds carrés environ : cet espace reste à ciel ouvert, sauf une petite niche dans le fond, qui répond aux dimensions d'une loge de chien de garde et que recouvrent quelques branchages desséchés. Telle est

l'habitation dans son entier : la niche sert de refuge en cas d'abaissement de la température ; l'ameublement se compose de deux cruches ébréchées, d'un tamis, d'un vieux panier en écorce de palmier et de quelques branchages en réserve pour abriter au besoin la portion découverte. Cette tanière est précédée d'une cour un peu plus large que l'habitation même, et formée par des mottes de limon qui n'atteignent pas une hauteur de deux pieds : c'est là qu'on attache les bestiaux pendant la nuit. Devant cette cour on a pétri deux autres mottes ; la première creusée au milieu sert de grenier, la seconde est le four. Le fellah le construit avec du limon, dont il façonne une petite butte sous laquelle il pratique un trou avec une ouverture en bas de deux côtés, et une communication avec le haut laissé également ouvert : dans la cavité il allume le feu, la cruche est placée sur l'orifice supérieur, et la fumée s'échappe comme elle peut.

Aucune porte ne défend l'entrée de la hutte ; aussi les animaux en profitent autant que les maîtres : on conçoit alors la propreté de ce réduit, qui présenterait un étonnant contraste avec les plus tristes chaumières de la Basse-Bretagne.

En voyant les nécessités de la vie restreintes à ce point, on se demande s'il faut admirer ou plaindre ceux qui se contentent à si peu de frais. S'il était vrai que le bonheur fût proportionné à l'absence de besoins, ce serait surtout en Égypte : malgré la fraîcheur des nuits, le climat permet de se borner à ces habitations primitives ; l'inondation, venant chaque année envahir les campagnes, détruit périodiquement les demeures, mais apporte en même temps le moyen de les reconstruire sans beaucoup de peine et surtout sans frais. Le dénûment devient presque une nécessité ; mais quelle cul-

ture intellectuelle pourraient recevoir ceux dont la vie s'approche forcément de celle de leurs bêtes de somme, et l'existence du corps, quelque simplifiée qu'elle puisse être, est bien terne si l'existence de l'esprit ne vient jamais l'animer.

Les traits des paysans égyptiens annoncent néanmoins l'intelligence, surtout pendant la jeunesse : les petits âniers qui nous accompagnent sont vifs et éveillés ; ils ont attrapé au passage quelques mots d'anglais et d'italien qu'ils emploient, non comme des perroquets, mais pour rendre leur pensée avec une étonnante justesse d'expression.

La plaine est verte déjà ; les lentilles commencent à fleurir : plus loin on sème sans avoir labouré ; le labour vient ensuite recouvrir la graine, tandis que d'autres champs, que d'étroites bordures de limon partagent en petits carrés, sont inondés au moyen des canaux des shadoufs, et cette eau, en séjournant dans la culture, féconde la plantation. On fait ainsi trois récoltes par an, et le seul travail pénible pour le fellah est l'établissement du shadouf et l'alimentation des conduits.

Cette agriculture est aussi ancienne que les monuments qui l'entourent : elle est née en effet de la configuration physique particulière au pays et qui n'a jamais varié. Mais les restes antiques dispersés de toutes parts sur ce sol privilégié réclament notre attention. Les premiers vestiges qu'on rencontre sont les Colosses.

Assis au milieu de la plaine, ils se détachent au loin sur la montagne que leur tête semble dépasser. Si l'illusion cesse lorsqu'on approche, les proportions de ces gigantesques statues de vingt mètres de hauteur n'en demeurent pas moins frappantes. Celle du Sud est la mieux conservée, quoique les traits du visage soient effacés ; celle du Nord, dont le haut du corps, réparé au

IIIe siècle, est formé d'assises superposées, est, à n'en pas douter, puisque les inscriptions qui la recouvrent en font foi, le célèbre Memnon, qui saluait le lever de sa mère par une vibration sonore. Dans leur froide immobilité, ces imposantes figures, objets de tant de controverses, ne sont-elles pas l'emblème de la civilisation à laquelle elles appartiennent, elle aussi imposante, elle aussi enveloppée de mystère?

Il est néanmoins difficile maintenant de douter que ces deux colosses, tous deux monolithes en grès brèche, à l'époque de leur érection, représentent le même souverain, Aménophis III. Un tremblement de terre renversa la partie supérieure de la plus célèbre. Dès lors la rosée de la nuit ne glissait plus sur la surface rugueuse de la pierre et s'arrêtait dans les fissures: l'ardent soleil de l'Égypte la pompait tous les matins, et il en résultait un éclat des grains de la brèche que l'imagination pouvait prendre pour une voix harmonieuse. Cet éclat, comme le font observer Champollion et de Rosières, peut d'autant mieux expliquer le phénomène, que des sons identiques se produisent souvent dans les granits et les brèches, et que toute mention analogue cessa depuis que la statue fut restaurée. Wilkinson croit plutôt, d'après une remarque personnelle, que les prêtres égyptiens, cachés dans la statue, provoquaient le son en frappant un bloc qui se trouve encore sur les genoux du colosse. Le temps prouvera sans doute laquelle de ces deux suppositions est la vraie; déjà même il a fait justice du nom que les Grecs, acharnés à tout rattacher aux souvenirs de leur histoire mythologique, avaient attribué au colosse, et les découvertes de la science lui ont restitué celui de son glorieux et véritable fondateur. Mais là ne s'était pas arrêtée l'erreur de nom; on l'avait étendue, même de nos jours, à des ruines qui sont à

une petite distance, et qu'on s'accorde maintenant à reconnaître pour celles, non plus du Memnonium, mais du Rhamséion.

Les ruines qui subsistent donnent une haute idée de cet édifice, mais, dans l'état de dégradation où est tombée tant de splendeur, on ne peut saisir qu'avec beaucoup de peine toutes les dispositions du plan primitif. Il semble cependant que le temple-palais devait s'ouvrir par une vaste cour, suivie d'un portique, d'une seconde cour, d'un vestibule, d'une grande salle à colonnes donnant accès au palais même, composé de trois salles se faisant suite et de six chambres latérales d'une moindre étendue. Ces premières données sont indispensables pour comprendre à quoi se rapportait ce que le temps nous a conservé.

Les deux massifs du pylône, en s'écroulant à demi, ont obstrué la porte. Comme la première cour n'existe plus, on parvient directement dans ce qui fut la seconde : une double rangée de colonnes la garnissait autrefois sur deux côtés ; celles de gauche ont disparu, il en reste trois à droite. Le côté de l'entrée conserve quatre osirides sur huit ; celui du vestibule qui lui fait face conserve également quatre osirides et les piliers contre lesquels s'appuyaient les quatre autres. Cette cour est jonchée de débris d'une statue colossale dont la partie inférieure a été brisée en de nombreux fragments, tandis que le haut qui gît contre terre, écrasant la pensée par l'énormité de ses dimensions, demeure un témoignage du talent mécanique des égyptiens et du vandalisme des conquérants. Le reste de l'édifice est surélevé, et l'on y parvient par des perrons mutilés. Du portique intérieur on ne voit plus qu'un petit nombre de colonnes dont la perspective se confond avec celle de la grande salle, puisque le mur de séparation n'existe plus.

Cinq rangées sont à peu près complètes ; elles soutiennent des fragments de plafond bleu semé d'étoiles d'or. Le bouton de lotus tronqué forme tous les chapiteaux.

C'est ici que, pour la première fois, nous rencontrons les Osirides, et quoique les têtes soient presque effacées, l'adjonction contre un pilier carré de cette grande figure, coiffée du pshent et portant les emblèmes divins dans ses mains croisées sur la poitrine, est d'un effet imposant, surtout grâce aux proportions gigantesques du Rhamséion.

Un intérêt particulier s'attache aux sculptures de ce palais. Si quelques-unes ont disparu, la nature invariable des sujets constamment reproduits en rend la perte moins sensible : ce sont toujours, en effet, les conquêtes d'un roi et le culte rendu par lui aux divinités. Ce roi, dont les traits bien connus se reproduisent sur le colosse mutilé et dans les bas-reliefs, où nous le voyons tour à tour fondre sur l'ennemi du haut de son char, assiéger une ville, saisir les prisonniers, présider au payement du tribut, recevoir les félicitations des siens et remercier les dieux qui l'ont fait vaincre, c'est Rhamsès II, le Sésostris dont les exploits, longtemps traités de fictions, sont confirmés par les découvertes modernes. Ici le monarque faisait graver sur les parois de son palais le souvenir de ses triomphes, quand, selon les paroles du poëte égyptien Penta-our : « Sa Majesté arriva dans la ville de Rhamsès-Meïamoun et se reposa dans ses doubles pylônes royaux, dans une vie sereine, comme le soleil dans sa double demeure (1). » Les bas-reliefs les plus fins sont ceux de l'intérieur ;

(1) Voir la remarquable traduction donnée par M. le vicomte de Rougé, du *Papyrus* de Sallier, nº 3, collection du Musée britannique.

les plus curieux sont gravés sur le massif Nord du pylône.

La position du Rhamséion, au pied même de la montagne, se développe sous le point de vue le plus favorable, quand de la seconde cour, à travers le portique d'osirides, se déroule le quinconce des colonnes intérieures.

Avant de gagner Médinet-Habou, nous trouvons répandus dans la plaine quelques débris du célèbre palais d'Aménophis (le véritable Memnonium). Le village qui envahissait les ruines de Médinet-Habou est entièrement détruit, quoique les temples ne soient pas encore dégagés sur leurs faces latérales extérieures. Ces ruines comprennent deux temples et un palais, celui-ci situé à côté du petit temple et comme à cheval sur le chemin de l'entrée principale du grand.

Dans un sujet si souvent décrit et commenté, on doit se borner aux traits les plus saillants. Le petit temple, fort délabré, n'arrête pas longtemps les regards : l'avant-cour date des Romains, le second pylône, de la dynastie éthiopienne ; le naos est très-endommagé ; le sécos, entouré sur trois faces d'un couloir à piliers carrés, terminé par six petites chambres, est d'une élévation peu considérable et menace de s'écrouler de toutes parts. Les sculptures du sanctuaire sont pourtant d'une finesse remarquable ; elles remontent aux trois premiers Thoutmès.

Le palais mérite une étude particulière, car, seul dans son genre, il nous montre une architecture civile et à plusieurs étages. En avant de l'édifice sont placées deux petites loges carrées ; elles précèdent deux tours pyramidales qui laissent entre elles l'espace d'une cour, plus resserrée au Nord qu'au Sud à cause de la saillie des bâtiments, et terminée par une porte passant sous les appartements du Nord. C'est le chemin du grand temple,

dont tout le palais semble former la première entrée. Il a encore deux étages, et quelques-unes des fenêtres rectangulaires sont ornées d'une corniche que soutiennent des têtes de captifs, tandis que sur les murs extérieurs sont retracés les triomphes de Rhamsès III. Quelques chambres sont claires et dallées avec soin. La vue s'étend sur la plaine de Thèbes et les colosses : le plafond est couvert d'ornements, et les sculptures murales représentent des scènes d'intérieur, le monarque entouré de belles esclaves, ou jouant, sinon aux échecs, du moins à un jeu qui s'en rapproche.

Un dromos unissait autrefois ce palais au grand temple, qui l'emporte sur le reste par les splendeurs qu'il révèle encore. Le premier pylône et la cour à laquelle il donne accès sont complétement obstrués, et les huit énormes colonnes de droite ne laissent guère apercevoir que leurs chapiteaux papyroïdes ; quant aux sept curieux piliers osirides qui leur font face, on ne les voit qu'à mi-hauteur.

Après le second pylône s'ouvre une nouvelle cour, la plus belle peut-être de tous ces monuments. Un peu plus longue que large, elle est entourée d'une galerie très-élevée, soutenue à l'Est et à l'Ouest par cinq colonnes à boutons de lotus, au Nord et au Sud par huit piliers osirides très-dégradés. Ceux du Nord forment une magnifique entrée du sanctuaire, étant doublés par une rangée nouvelle semblable à celle des côtés. Au delà du portique, on ne rencontre plus que des socles et les arasements des murs du sécos. Tant que la première cour ne sera pas entièrement dégagée, c'est dans cette seconde que se résumera le caractère de Médinet-Habou. Les cartouches qui décorent les chapiteaux, les emblèmes qui forment la frise, les rayures perpendiculaires de la corniche, la couleur jaune, rouge et

bleue qui brille sur les colonnes, bleu uni sur les inscriptions, rouge et bleue sur le corps des milliers de personnages, constituent une œuvre admirable complétée par les grandes pages d'histoire dont sont revêtues les parois intérieures.

Dans ces bas-reliefs, souvent consultés par les égyptologues, on voit un combat naval, plus loin le monarque debout sur un char accablant ses ennemis ou faisant entasser et compter les mains coupées aux vaincus. On conçoit ce que de pareils sujets fournissent de renseignements sur le costume, l'armement des troupes, la navigation, tandis que les inscriptions qui les accompagnent ont ouvert un champ nouveau aux recherches sur la géographie ancienne. Les monuments de l'Égypte ne sont donc pas, comme tant d'autres, de simples produits de l'architecture : ce sont des livres qui nous révèlent des faits et des noms depuis longtemps oubliés.

Et pendant que nous revivons dans les souvenirs de trois mille ans, ou que nous installons notre déjeuner sur les pierres brisées, les fellahs arrivent de tous côtés nous présenter leurs trouvailles; quelques contrefaçons se glissent, il est vrai, dans le nombre, mais la plupart des objets sont aussi antiques que Médinet-Habou. C'est une figurine de bois, d'argile ou de terre émaillée, un collier, un scarabée ailé, un linge de momie, ô horreur! jusqu'à des mains peut-être charmantes autrefois, maintenant désséchées, marchandées. C'est que l'homme est destiné à retourner en poudre, et lorsqu'il parvient à préserver sa dépouille des injures du temps, elle devient un jour un objet aussi peu respecté que le bois ou la pierre insensible; masse inerte qu'on profane, qu'on brise et où l'on chercherait vainement la trace de l'âme qui seule donnait à cette matière le droit d'exister par elle-même.

Les ruines sont éparses dans la plaine où s'étendaient les divers quartiers de la merveilleuse cité : aujourd'hui que Thèbes n'est plus, les prairies sont l'unique transition entre une ruine et une autre, quelquefois même entre une construction de l'an 1600 avant Jésus-Christ et une œuvre des Ptolémées. C'est ainsi qu'après les grandeurs de Médinet-Habou nous visitons le petit mais gracieux temple de Dayr-el-Médineh (dayr, en arabe, signifie couvent, et rappelle l'emploi que les chrétiens firent du sanctuaire). Le temple est entouré d'un enclos en briques. La porte donne accès à une salle dont le fond forme un portique soutenu au milieu par deux petites colonnes papyroïdes, aux deux côtés par deux piliers surmontés d'une tête de femme. Malgré la petitesse des proportions, tout y est élégant : les murs du fond sont couverts de bas-reliefs, le plafond du portique est décoré d'éperviers aux ailes déployées ; les représentations du sécos sont consacrées aux rits funéraires, et la couleur bleue rehausse avec goût une partie des hiéroglyphes.

Le dernier sanctuaire à visiter sur la rive droite est celui de Gournah. Construit sous Rhamsès Ier, il est dans un état de dégradation qui fait craindre une chute prochaine.

Les deux pylônes qui le précèdent sont presque entièrement détruits : le portique est formé d'une rangée de colonnes à boutons de lotus tronqués, entre lesquelles l'irrégularité égyptienne a laissé des espaces inégaux. Six autres soutiennent la salle centrale, les divisions intérieures ont disparu. Les sculptures des chambres latérales rappellent par leur pureté les meilleures œuvres de la bonne époque à laquelle elles appartiennent.

Mais les temples ne témoignent pas seuls des grandeurs de Thèbes. L'étendue de la ville, les longs siècles

de son existence, le prix attaché par les Égyptiens à la conservation de leurs dépouilles, ont multiplié les exigences des sépultures, et les demeures des morts pratiquées dans les flancs de la montagne ont résisté plus longtemps que les demeures des vivants. Toutes les hauteurs de la rive occidentale sont garnies de ces hypogées, dont plusieurs inexplorés, tandis qu'un nombre considérable, qu'il faut subdiviser par groupes et numéroter pour s'y reconnaître, offrent un champ d'étude presque inépuisable. Nous n'avons pu leur consacrer qu'un jour et demi.

Pour arriver aux *tombeaux des Rois*, on s'engage dans un long et étroit défilé, où le chemin serpente pendant plus d'une heure entre des montagnes jaunes et rocailleuses dont l'aride sévérité contraste avec la verdure qu'on vient de quitter. On pourrait se figurer parfois le lit d'un torrent desséché; aucun arbuste ne vient reposer la vue, le terrain est calciné par l'ardeur des rayons solaires concentrés dans cette gorge étroite, et de nombreux vautours, perchés sur les crêtes, ajoutent à la désolation du lieu. La vallée de Biban-el-Molouk se termine par un passage coupé dans les rochers, après lequel on atteint la région des tombeaux. Creusés dans le roc et disposés sans ordre à diverses hauteurs de la montagne, ils forment des excavations souterraines plus ou moins considérables, selon la durée du règne des monarques qui les faisaient préparer de leur vivant; elles s'ouvrent toutes par une porte d'architecture uniforme, porte rectangulaire et d'une grande simplicité, d'où la grotte s'abaisse par une pente assez rapide.

Ces tombes sont au nombre de vingt et une; la plus remarquable est celle indiquée par Wilkinson sous le numéro 17, et qu'on a baptisée du nom de Belzoni qui, le premier, en fouilla toutes les profondeurs. Elle remonte

à Séthos, le père de Sésostris; le travail de toute espèce qu'elle a exigé est prodigieux. La première pente conduit à un escalier, au bas duquel un passage mène à un second escalier aboutissant à un nouveau passage. Les murs sont tous décorés de bas-reliefs coloriés dignes d'être observés en détail; le plafond est bleu semé d'étoiles d'or. A l'extrémité du second couloir s'ouvre une grande salle soutenue par quatre piliers carrés et recouverts de peintures encore très-visibles. L'excavation semblait s'arrêter là, mais un examen attentif a fait découvrir, sur le côté gauche de la salle, un escalier dont on avait soigneusement fermé l'orifice supérieur, afin de dérouter les recherches et les profanations. Cet escalier conduit à une magnifique salle dont le plafond repose sur quatre piliers et où les sculptures et les peintures semblent sortir de la main des artistes.

Le voyageur trouve ici pour la première fois, dans une conservation parfaite, l'art égyptien de la bonne époque. Les sujets qui recouvrent les parois peuvent initier le savant aux mystères de cette religion qui, sous des formes allégoriques et souvent compliquées, cachait la pensée fondamentale de l'immortalité de l'âme et de la rémunération après la mort. Dans les scènes de ce tombeau tout entier on voit se dérouler en effet le jugement, la récompense des bons, la punition des méchants, l'apothéose du monarque; il est représenté, sur chaque face des piliers, associé à une divinité à laquelle il rend hommage, ou qui lui accorde sa bénédiction.

La salle suivante est plus intéressante encore pour l'histoire de l'art: tandis que rien ne manque à la perfection de la première, celle-ci, qui lui est semblable par le plan et les dimensions, n'a jamais été achevée. Les personnages sont dessinés sur les piliers, les scènes

et les emblèmes décorent les murs, mais la peinture n'a pas recouvert les traits que la sculpture devait d'abord approfondir; quelques-unes même des figures ne sont qu'indiquées. La netteté de ce dessin, au crayon rouge et noir, est extrêmement remarquable : jamais un trait n'est interrompu ou repris à deux fois, chaque ligne marque avec une étonnante fermeté. Mais on retrouve ici le *convenu* de l'art égyptien. Il ne se borne pas à bannir du dessin la moindre ligne superflue : il exige que les figures ne s'écartent jamais d'un type arrêté. L'œil part toujours du même point, le bras descend toujours aussi bas, la coiffure occupe la même portion de la tête et, dans les personnages inachevés, un cercle décrit à l'endroit où elle doit être dessinée, permet à l'artiste de donner exactement les mêmes proportions aux traits de visages différents. De là résulte la roideur de la peinture égyptienne, obligée de se renfermer dans des limites presque mécaniques, roideur bien plus sensible dans les grandes figures que dans les petites. Car tandis que, d'un côté, selon notre appréciation moderne, les unes exigeraient les ressources de la perspective et des ombres pour modeler leurs corps aux proportions vastes et toujours identiques, les autres, au contraire, charment par la finesse du contour et les quelques lignes toujours précises dont chacune a sa raison d'être.

Revenus dans la première salle, nous suivons un nouveau couloir. Il aboutit à une autre excavation soutenue par six piliers encore garnis de peintures allégoriques. Enfin une vaste salle voûtée renfermait le sarcophage du roi Séthos; d'ici un nouvel escalier descend encore à d'autres souterrains, mais des éboulements empêchent d'y pénétrer. Peut-être à leur extrémité repose la momie de Sésostris ; il est néanmoins permis d'en douter,

car, malgré les précautions prises pour dissimuler les caveaux funéraires, toutes les sépultures ont été violées, tous les sarcophages sont vides.

Le tombeau nº 11, dit de Bruce, est formé de plusieurs passages qui se font suite. Ils donnent accès des deux côtés à de petites cellules et conduisent à la grande salle du sarcophage où reposait Rhamsès III. Ici l'intérêt augmente encore.

Les sujets ordinaires de jugement et de rétribution sont réservés pour les couloirs et les parois de la salle principale : ce sont les scènes de la vie usuelle des anciens que reproduisent les peintures des cellules (1). Dans l'une on voit les apprêts d'un repas, des bouchers, des boulangers ; dans l'autre, des barques, des instruments de guerre ; dans une troisième, des meubles d'une élégance rare, des vases de forme artistique ; plus loin des détails agricoles et surtout, dans la dernière cellule de gauche, les deux joueurs de harpe, célèbres à juste titre pour la pureté du dessin et la riche ornementation de leur instrument. La peinture égyptienne a rarement atteint ce degré de perfection : les musiciens, hauts de deux pieds environ, laissent glisser leurs mains sur les cordes ; une belle tête du monarque est sculptée sur la partie inférieure de la harpe. Ces peintures ont malheureusement beaucoup souffert : elles ne sont pas garanties, comme dans la tombe nº 17, des atteintes de l'air. La porte, restée ouverte depuis le déblayement, permet aux chauves-souris d'établir leur demeure dans

(1) Des puits trouvés dans ces cellules ont fait présumer qu'elles recouvrent des caveaux destinés aux momies des principaux officiers de la maison du roi, de même qu'on déposait souvent à Rome les cendres des affranchis près de celles de leurs anciens maîtres. Selon cette hypothèse, les fresques se rapporteraient à la charge autrefois exercée par le défunt.

le souterrain et les voyageurs, plus soucieux de bien voir eux-mêmes que de laisser voir quelque chose à ceux qui viendront après eux, ont noirci les plafonds avec leurs torches et choisissent les panneaux les plus artistiques pour y graver leurs noms en lettres colossales.

Et pourtant, lorsqu'on retrouve, dans ces bas-reliefs coloriés, des traces si visibles encore d'une culture raffinée, tant d'élégance, je dirai même de recherche dans les détails, ne croirait-on pas que l'art égyptien a été destiné, grâce à sa forme résistante, à prouver l'antiquité du génie humain, les ressources et les progrès d'une époque dont l'éloignement nous eût fait oublier la civilisation.

Le tombeau nº 9, celui de Rhamsès V, attribué autrefois à Memnon, se distingue par la régularité du plan et la disposition intérieure. Dans la salle du sarcophage, le ciel ou la déesse Neith est représentée sur la voûte : c'est une longue et étrange figure de femme qui renferme des dessins astronomiques; les allégories des parois identifient le prince mort avec le soleil.

Dans le tombeau nº 2, on voit encore le sarcophage en granit, brisé sur un des pans. L'excavation est beaucoup plus restreinte que celles des précédentes sépultures : Rhamsès IV ne régna que deux ans, et les ouvriers occupés à creuser sa dernière demeure durent l'abandonner pour commencer dans une pente voisine l'imposant hypogée de son successeur.

Un sentier assez roide s'élève des tombeaux des Rois sur le flanc de la montagne, en franchit la crête d'où l'on jouit d'une vue splendide, et nous redescendons à Deïr-el-Bahri en évitant le long défilé de Biban-el-Molouk.

Au fond de la petite vallée, les ouvriers de M. Mariette déblayent les restes d'un temple adossé au roc dans le-

quel sont creusés quelques caveaux funéraires. La trace du pylône et de la colonnade extérieure sont encore visibles. Les bas-reliefs, remarquables par la beauté du travail, représentent une marche de soldats, des bateaux dont chaque détail est rendu avec une vérité frappante; l'artiste n'a pas même oublié les poissons, qu'on croit voir nager sous les rames. Mais ce qui étonne peut-être le plus, c'est de retrouver la transplantation des arbres telle à peu près qu'on la pratique de nos jours ; ainsi ce perfectionnement de la culture moderne remonterait au moins au règne de la fondatrice du temple, Hatasou (1630 avant Jésus-Christ).

A peu de distance de Deïr-el-Bahri s'ouvre la Nécropole d'El-Assassif, mine où fouillent incessamment les fellahs en quête de trouvailles nouvelles. Ces grottes sont dispersées de tous côtés et sans ordre : les unes précédées des restes d'une cour et d'un vestibule extérieur, les autres offrant une suite de salles et de passages plus étendus même que les tombeaux des Rois. Il faut visiter quelques-unes de ces excavations pour se rendre compte du prodigieux développement qu'elles atteignent, mais l'ornementation intérieure est d'un mérite secondaire ; beaucoup de ces hypogées n'en présentent même aucune trace.

Si au contraire celles d'Abd-el-Kournah sont plus restreintes dans leurs proportions, elles rachètent par la supériorité du travail ce qui leur manque sous le rapport de la grandeur. Deux surtout prouvent qu'aux monarques et aux prêtres n'appartenait pas le privilége exclusif d'une riche sépulture.

La première, n° 16, est précédée d'un petit portique couvert intérieurement de sculptures, parmi lesquelles plusieurs têtes de grandeur naturelle. Elle se compose ensuite d'une salle maintenant envahie par une famille

de fellahs dont l'installation et les poules ont cruellement altéré les fresques : aussi ne distingue-t-on plus qu'avec peine les convives auxquels les serviteurs présentent des coupes, tandis qu'un musicien les récrée de ses chants. Cette pièce communique à un long couloir où nous apercevons un peu mieux conservés l'enterrement et le jugement du mort, scribe royal attaché à la cour des Pharaons depuis Thoutmès III jusqu'à Aménophis III (1635-1546).

Dans la première chambre de la tombe n° 35, nous voyons une procession de peuples divers apportant des tributs au roi Thoutmès III, une des pages les plus importantes de ces antiques annales. L'artiste y dépeignit, avec une singulière précision et une soigneuse étude des types, des costumes et des produits de chaque pays, les nègres avec l'ivoire, les singes et les léopards, les peuples rouge clair avec des vases et des bijoux, les Éthiopiens chargés des produits de l'Afrique centrale, les peuples à peau blanche et aux habillements somptueux, des Assyriens peut-être, enfin des Égyptiens suivis de captifs portant leurs enfants sur le dos. La grande salle intérieure est décorée de scènes de la vie usuelle; parmi celles-ci, le docteur Brugsh fait remarquer les captifs occupés à élever des murs en briques, ce qui peut nous rappeler, quoique à une époque différente, les travaux des Israélites avant leur délivrance.

Dans un autre panneau le défunt se promène en barque sur son étang ; il est remorqué par ses serviteurs. Ces peintures s'effacent de jour en jour, et les voyageurs rivalisent avec les fellahs pour en arracher des morceaux entiers.

Plusieurs autres sépultures entourent celles-ci ; toutes les hauteurs en sont garnies, mais afin de conserver l'impression des magnifiques hypogées que nous

venons de voir, nous renonçons à pénétrer dans les autres, et, regagnant notre barque après une dernière visite aux Colosses, nous quittons le quartier occidental de Thèbes pour n'y plus revenir.

30 novembre 1861.

Il faut une demi-heure de marche pour aller de Louksor à Karnak. Nous traversons une plaine déjà verte et un petit village abrité par quelques palmiers ; une digue assez élevée le défend contre l'inondation. Les ruines de tant de merveilles, éparses sur une étendue considérable de terrain, se composent surtout de deux groupes : l'un formé par le petit temple et son propylône, l'autre par le grand temple, le palais et leurs dépendances.

En venant de Louksor on trouve d'abord le petit temple, précédé par les restes de l'avenue des Béliers, où une trentaine de débris, serrés les uns près des autres de chaque côté de la route, indiquent l'emplacement sans rappeler en aucune manière l'effet primitif. Une magnifique porte se dresse devant le temple. Œuvre des Ptolémées, ce propylône, d'une grande élévation et dont les faces sont garnies de sculptures, n'est pas déplacé auprès des splendeurs du grand siècle des Pharaons.

Le petit temple s'ouvre par un pylône bien conservé, suivi d'une cour ornée sur trois faces d'une rangée double de colonnes à chapiteaux de lotus; une seule manque sur les dix-huit; celles du fond forment le portique extérieur, d'où l'on pénètre dans le portique intérieur soutenu par quatre papyroïdes et quatre à lotus. Le sécos, encore encombré, est entouré par un large couloir et par quelques chambres latérales. L'en-

lèvement partiel des décombres permet depuis peu d'apprécier la beauté des sculptures qui représentent les monarques offrant des emblèmes à la divinité. Une de ces figures est particulièrement belle : c'est une jeune femme au profil pur, au doux sourire, aux cheveux nattés avec soin, le type le plus charmant que nous ayons rencontré sur tous les bas-reliefs égyptiens. Commencé par Rhamsès III, le temple fut terminé par Rhamsès VIII.

Le second groupe s'annonce de loin par des fragments qui dessinent l'ancienne étendue des constructions. C'est l'allée des Sphinx, plus mutilée s'il se peut que celle des Béliers; ce sont, au Nord, plusieurs temples dévastés et les ruines du sanctuaire d'Aménophis qu'on étudierait avec intérêt s'il n'était près de Karnak ; au Sud, une arrivée grandiose ornée autrefois de sphinx, de quatre pylônes dont on retrouve les traces et, dans un temple voisin, de nombreuses statues léontécéphales encore assises à leur place primitive.

L'entrée principale de Karnak est à l'Ouest, où deux gigantesques massifs de pylône, dont le couronnement commence à céder, forment la porte de l'enceinte sacrée. Chose étrange, la grandeur est si complète à Karnak, elle s'y trouve tellement partout, que, pénétré de l'impression générale de l'ensemble, on est moins sensible aux proportions des détails. Le dégagement de l'entrée permet de constater l'élévation plutôt que d'en juger ; pour reconnaître au pylône ses quarante-quatre mètres de hauteur, on a besoin de la réflexion ; elle est nécessaire encore pour apprécier les dimensions de l'immense cour qui suit ce pylône (cent-trois mètres de largeur, quatre-vingt-quatre de longueur). Le milieu seul est entièrement déblayé : les constructions des deux côtés sont à l'intérieur à moitié envahies par les

décombres, tandis qu'à l'extérieur les amoncellements du terrain atteignent en partie la hauteur des murs, en partie la dépassent. Douze colonnes se dressaient autrefois au milieu de cette cour; il n'en reste qu'une, surmontée d'un chapiteau papyroïde et comme perdue dans son vaste isolement.

On voit mal les dix-huit colonnes qui forment le côté Nord et le petit bâtiment de Ménephtah, encore encombré. La face Sud présente une rangée semblable, coupée irrégulièrement par une construction antérieure à la cour et enclavée dans l'enceinte qu'elle dépasse des deux côtés. C'est un temple de Rhamsès III, qui disparaît dans l'immensité de l'ensemble et qu'on n'a dégagé qu'au tiers de sa profondeur. La cour est garnie de dix osirides, le portique est soutenu par huit colonnes à boutons de lotus, huit autres supportent le pronaos ; le sécos est formé de deux chambres parallèles, mais les hiéroglyphes manquent de pureté.

La grande cour, dans laquelle nous rentrons, est fermée par ce qui fut le second pylône, énormes monceaux de pierres s'écroulant les unes sur les autres. Les marches qui menaient au petit vestibule ont disparu, et il ne reste qu'un fragment des deux statues colossales qui gardaient cette entrée. Le vestibule, pratiqué dans l'épaisseur des massifs, est revêtu de sculptures d'un travail remarquable ; il donne accès à la grande salle Hypostyle, élevée par Séthos I[er]. C'est le chef-d'œuvre de l'architecture égyptienne. Seize rangées de neuf colonnes chacune, à chapiteaux primitifs, forment les bas côtés; au milieu, correspondant à la largeur de la porte d'entrée, dix-huit autres, de dix mètres de circonférence, de vingt-trois mètres de hauteur, dominent les cent quarante-quatre qui s'étendent à droite et à gauche. Sur leurs chapiteaux papyroïdes, ces gigantesques fûts

de pierre, les plus grands que l'homme ait jamais façonnés, supportaient un plafond, et pour en atteindre l'élévation, les colonnes latérales sont surmontées d'un étage à larges fenêtres rectangulaires. Les hiéroglyphes qui enlacent les contours reproduisent sur les murs intérieurs les grandes scènes de l'histoire ; mais qui pourrait rendre l'effet général de ce labyrinthe de pierre, de ces corniches à demi conservées, de ces blocs commençant à céder, de ces files où manque parfois une colonne tombée dans un espace trop étroit pour en permettre la chute complète, et restant ainsi appuyée sur la rangée qui lui fait face, à demi penchée dans un effrayant équilibre !

Comment décrire en quelques lignes l'œuvre de tant de siècles !

Au troisième pylône, dont les ruines ferment l'Hypostyle, on pénètre dans des portions tellement encombrées qu'il faut une longue et persévérante investigation pour se rendre compte du plan primitif. Mais s'il est difficile de reconnaître le premier passage découvert, le quatrième pylône avec son vestibule intérieur, la cour dite des Caryatides, le portail et les bâtiments du sanctuaire, l'effet présenté par ces monceaux confus, ces fragments énormes, n'en est pas moins frappant. Et au sein de cette dévastation, de ce chaos, se dressent encore deux obélisques, aussi droits, aussi finement gravés, je dirais presque aussi tranquilles qu'aux jours de Thoutmès et de Sésostris. Quatre de ces monolithes de granit rose décoraient autrefois le temple de Karnak, disposés deux à deux. Il en reste un dans le passage découvert, un autre dans la cour intérieure ; un troisième gît à terre brisé en plusieurs morceaux, le quatrième a disparu.

Si l'Hypostyle devait, dans les jours de splendeur de Karnak, éblouir par sa majestueuse grandeur, la cour

des Caryatides l'emportait par son élégance sur tous les péristyles de ce genre. Sur chacune de ses faces sont placés des osirides au corps largement modelé et qui tiennent, dans leurs mains jointes sur la poitrine, les croix ansées, emblèmes de l'immortalité dont les monarques égyptiens aimaient à décorer leurs statues, afin de prolonger la pensée de leur règne au delà des limites toujours restreintes de la vie. Quatre de ces osirides sont encore entiers.

Le sécos et ses dépendances, les chambres qui l'entourent, le portique qui leur donne accès, tout est granit, même le plafond, et dans ce granit rose si dur sont gravées et peintes en bleu des scènes militaires d'une étonnante finesse.

Un nouveau chaos, parmi lequel se dresse un curieux pilier à ornements de lotus et qui date d'Ousertasen, succède au sanctuaire et précède la vaste enceinte qui le sépare du palais de Thoutmès. Ce bâtiment termine à l'Est la série des monuments de Karnak. Il renferme surtout une grande salle intérieure entourée d'un rang de gros piliers carrés, doublés sur les deux faces les plus larges par vingt colonnes correspondantes aux interstices laissés par les piliers. Elles sont surmontées d'un chapiteau bouton de lotus renversé, disposition qui leur est particulière et ne présente rien d'heureux. Le plus intéressant bas-relief des chambres latérales, celui dit des Ancêtres, a été transporté à Paris. Le mur général d'enceinte se trouvant à moitié enfoui, on ne juge qu'imparfaitement les sculptures : les conquêtes de Sheshonk offrent de l'intérêt à cause des types juifs représentés parmi les prisonniers du conquérant de Jérusalem.

Après avoir passé au milieu de ces monuments toutes les heures que nous pouvions leur consacrer, nous nous en éloignons, frappés surtout de leur grandeur. C'est là

en effet leur caractère le plus saisissant. Élevés à des époques différentes par des monarques jaloux chacun d'ajouter sa pierre au sanctuaire révéré par tous, ce qui doit leur manquer c'est l'unité. Néanmoins le style se conserva sérieux, les détails restèrent purs et l'on n'en surchargea pas la décoration, digne sous tous les rapports des bonnes traditions de la grande époque.

Le déblayement de ces ruines exigerait des travaux et des frais proportionnés à leur immensité. Aujourd'hui qu'elles ont épuisé l'intérêt historique, on emploie les ressources, toujours limitées, à creuser d'autres mines plus fécondes en renseignements. Cette marche est naturelle, mais comment ne pas la regretter lorsqu'on est en présence des restes les plus importants de l'Égypte entière? Les énormes colonnes de l'Hypostyle semblent défier les outrages du temps, les autres chancellent sur leurs piédestaux, et le nombre des places vides augmente sensiblement depuis quelques années.

L'eau du Nil s'introduit et séjourne dans les cavités en assez grande abondance pour que les enfants y pêchent du menu poisson, et cette humidité constante détériore la base des édifices. Enfin le voyageur est parfois surpris par la vue d'un chacal qui se glisse entre les portiques et regagne le temple de Rhamsès III dont il fait son refuge, sans que personne songe à le molester puisque le sanctuaire de Karnak n'a pas même un gardien!

C'est ainsi que nous avons terminé notre exploration de Thèbes : nous en repartons pénétrés de tout ce que nous ont appris les belles lignes architecturales du Rhamséion, les intéressantes pages de Médinet-Habou, les splendeurs mystérieuses des tombeaux, les sculptures de Louksor et les grandeurs de Karnak.

VIII

Lundi 2 décembre, nous nous arrêtons à Dendérah, sur la rive gauche du Nil. Le temple est situé dans les terres à une heure de distance; le chemin laisse à droite toute une forêt de palmiers doums. L'ancien sanctuaire de Tentyris est bâti au fond de la plaine, non loin des premières pentes de la montagne. Le pylône est isolé, il n'y a plus de cour extérieure et la façade se présente mal, parce qu'on a élevé pour en défendre les abords un mur en terre qui ne permet plus à l'œil de saisir l'effet général. Ce temple, un des mieux conservés, est aussi le plus moderne de ceux que nous avons visités; moderne, il est vrai, dans le sens qu'on attribue à ce mot, sur les rives du Nil, c'est-à-dire de l'époque des Ptolémées et des Césars.

Entre Karnak et Dendérah, il y a toute la différence qui sépare l'architecture sérieuse des premiers temps de l'architecture surchargée de la décadence, où l'excessive ornementation remplace la grande sévérité des lignes : c'est le gothique fleuri du style égyptien, et comme tel, ce temple est non-seulement curieux, mais gracieux et élégant. La profusion de détails est compatible avec une architecture qui s'est aidée, à toutes ses époques, de la sculpture et des couleurs. Les monuments antérieurs ont tous été plus ou moins mis à contribution pour décorer celui-ci, et si le sentiment d'exclusion est moins grand que dans les autres, l'obscurité des parvis intérieurs a toujours conservé un reste de

mystère. L'ornement qui prédomine, c'est la tête de femme ou d'Athor à coiffure de sphinx que nous avons rencontrée déjà à Philæ et à Dayr-el-Médineh. Athor est la divinité protectrice de Dendérah, et sa tête emblématique est sculptée en guirlandes autour des colonnes ; elle couronne l'entablement des portes et forme surtout les chapiteaux du portique. Celui-ci est, dans son genre, d'une beauté véritable. Il est soutenu par quatre rangées de six colonnes, garnies d'emblèmes sculptés depuis la base jusqu'au sommet et surmontées chacune d'un chapiteau carré dont chaque face, en forte saillie, présente la tête colossale, aux grands yeux arqués, au nez droit, aux oreilles qui ressortent de la coiffure bleue. Les chapiteaux supportent un abaque carré légèrement pylônique, simulant un temple, sur chaque pan duquel un personnage fait une offrande à la divinité. Le plafond, parfaitement conservé, est couvert des figures emblématiques du Zodiaque ; les murs présentent une succession non interrompue de bas-reliefs. Nulle part on n'a utilisé, comme à Dendérah, les ressources que les emblèmes hiéroglyphiques offraient à la décoration des temples, les cartouches, les rayures de couleur, les attributs des divinités dont le nombre n'avait pas cessé de s'accroître et de se subdiviser à l'infini.

Ce portique, étrange par la réunion de ces grandes figures impassibles qui semblent garder l'entrée du sanctuaire, ne fut achevé que sous Néron. Il donne accès à la première salle, garnie de six colonnes à chapiteaux papyroïdes surmontés comme abaque de la tête d'Athor. Le naos est étroit, le sécos est entouré d'un couloir et de petites chambres latérales ; les ouvertures supérieures n'admettent que peu de clarté.

Les sculptures de l'extérieur sont curieuses par la

recherche qui règne dans les moindres détails et surtout par le portrait de Cléopâtre, représentée deux fois avec son fils sur le mur du fond. Ces grandes figures, d'une exécution d'ailleurs médiocre, si elles ne donnent pas aux traits de la reine la beauté qui l'a rendue célèbre, ne laissent pas d'indiquer un sourire fin mais rusé, une originalité qui ne permet pas de la confondre avec les types habituellement reproduits sur les sculptures égyptiennes.

Il est facile de pénétrer de plain-pied sur la terrasse supérieure du temple, quoique l'escalier soit encombré. On le conçoit sans peine, un village avait envahi autrefois toute cette terrasse. Elle est recouverte en larges dalles ; le milieu est surélevé de quelques pieds, et les ouvertures pour la lumière sont pratiquées dans ce mur d'exhaussement. L'angle Sud-Est, faisant face au débouché de l'escalier, est occupé par un temple en miniature, formé de six colonnes à hauteur d'homme engagées jusqu'à leurs chapiteaux à tête d'Athor dans une muraille recouverte de sculptures. Ce curieux édifice est d'une grande élégance, et l'on se demande s'il servait de chapelle ou d'observatoire. L'accumulation du terrain empêche de pénétrer dans un petit sanctuaire consacré à Isis et bâti derrière le grand temple ; à l'entrée de celui-ci est placé le Typhonium, entouré sur trois faces d'un péristyle dont les vingt-deux chapiteaux simulent des monstres typhoniens.

Retournant sur nos pas, nous traversons le Nil pour rejoindre notre habitation flottante, mouillée devant le port de Kénch, à la rive opposée. Cette ville est à une demi-heure dans les terres et communique avec le fleuve par un canal; elle est précédée de plantations, et les deux premières maisons qu'on rencontre, celle du pacha de la ville et de l'aga des troupes, sont grandes,

bien bâties, propres et entourées de beaux jardins où les palmiers se mêlent aux sycomores. Vue de près, la ville est moins brillante, et le bazar ne renferme de caractéristique que les vases en terre pour conserver et filtrer l'eau du fleuve. Le portail de la mosquée du bazar est orné de deux colonnettes en bronze d'un bon travail. Kéneh fait un grand commerce avec l'Arabie : on y vend, dans des boîtes rondes, des dattes à moitié séchées d'une saveur toute particulière.

La population copte est assez nombreuse ici. Elle s'occupe du commerce, et la supériorité relative de son instruction lui permet de s'y livrer avec avantage, de remplir même dans la Haute-Égypte la plupart des charges consulaires. Presque semblables aux musulmans par le costume, les coptes sont comme eux scrupuleux observateurs de toutes les prescriptions du culte. L'autre jour, à Thèbes, nous engagions le vice-consul de Prusse, qui nous avait accompagnés aux ruines, à prendre part à notre déjeuner. Il s'en défendit avec politesse. Le refus nous étonna d'abord, car en Orient on s'associe volontiers au repas d'un étranger, bien mieux encore à celui d'un ami. Nous insistions, quand le copte, prenant un morceau de pain particulier qu'il avait apporté, nous apprit qu'il ne renonçait pas sans regret à se joindre à nous, mais que l'ordonnance de sa religion l'obligeait, pendant quarante jours avant Noël, non-seulement à jeûner jusqu'à midi, mais encore à s'abstenir de toute nourriture animale, viande, œufs, lait ou beurre.

Plusieurs jours s'écoulent sans incident nouveau : nous pouvons classer nos souvenirs et nous rendre compte de nos impressions ; le fleuve nous entraîne, nos matelots rament et chantent. Sur dix hommes, cinq ont un doigt de moins qu'ils se sont coupé pour éviter la

conscription. Les marins égyptiens, quand ils ne chantent pas, ne peuvent pas manœuvrer leurs avirons d'accord ; aussi les concerts sont fréquents et la fougue qu'ils y mettent ferait croire que le sujet du chant doit être du plus haut intérêt. Ce ne sont toutefois, pour la plupart du temps, que paroles sans importance, souvent sans suite et sans lien.

« Je suis courageux, » dira l'un, et les autres de répéter en chœur : « Je suis courageux, » ce que le solo répète, ce que le chœur reprend jusqu'à ce qu'enfin, pour varier, le solo s'écrie : « Je suis beau, » alors, tous de redire : « Je suis beau ; » après quoi l'on passe à : « Je suis fort, » ou l'on reprend : « Je suis courageux, » thème de prédilection. Une de ces mélodies est cependant plus accentuée ; un long solo se termine par un chœur de deux vers sur une phrase musicale triste, grave, et qui n'est pas dépourvue de charme. Je croyais presque à un hymne, et voici néanmoins le sens, sinon le mot à mot de la complainte :

« Oh ! venez donc me voir, j'ai tant de choses à vous dire. »

Le chœur : « Ah ! que je suis ennuyé que cet Égyptien ne veuille pas venir me voir.

« Si vous venez me voir, nous passerons ensemble une bonne matinée. »

« Le chœur : Ah ! que je suis ennuyé, etc.

« Je suis malade ; si vous venez me voir, votre visite me guérira. »

Le chœur : « Ah ! que je suis ennuyé, etc.

« Puisqu'il ne vient pas me voir, je me guérirai sans lui. »

Et la chanson continue sans plus d'intérêt.

Nous rencontrons peu de canges, et sur le rivage le nombre de shadoufs diminue. Le 4 au soir, au mo-

ment où nous nous préparons à dormir, nos matelots, saisis d'un beau zèle, rament et chantent encore, lorsque nous sentons soudain trois coups d'aviron suivis chacun d'une secousse de plus en plus prononcée. Au troisième l'ensablement est complet, et si j'en consigne ici le souvenir, c'est qu'il est le plus sérieux de tout notre voyage. Les efforts de l'équipage, et surtout des passagers, loin de remettre à flot l'*Ile-de-France*, l'engagent plus profondément dans le banc de limon : le reïs Ibrahim essaye tour à tour vingt moyens sans s'arrêter à rien, et ne remédie par aucune lueur d'intelligence à la faute de ses hommes qui, sentant de la résistance au premier coup de rame, ont persisté et nous ont incrusté dans le sable. Le bon vent qui s'élève ne sert qu'à lancer toute la force du courant contre la dahabieh, placée en travers du fleuve; lorsqu'on songe à jeter l'ancre à distance et à l'employer comme point d'appui, il faut prendre la corde de la grande voile, les matelots n'en possédant aucune antre dans leur cale à provisions; enfin ce dernier moyen ayant échoué, ils déclarent vouloir attendre le lendemain pour chercher du secours aux villages voisins.

L'aurore nous trouve à la même place. Nos Égyptiens dorment et se soucient fort peu de se réveiller pour reprendre le travail. Nous perdons encore trois heures avant d'avoir secoué leur engourdissement; mais lorsqu'ils se décident enfin à s'occuper sérieusement de la manœuvre, elle devient beaucoup moins difficile qu'ils ne l'assuraient hier soir et nous nous retrouvons à flot.

Ce qui nous dédommage de la privation de sommeil, c'est l'effet de lumière qui précède le lever du jour : tout le ciel est d'un rouge de feu; tout le Nil reproduit l'éclat du ciel ; ce n'est pas l'aurore aux doigts de rose, c'est le *morgenroth*, le rouge du matin de la poésie al-

lemande dans toute sa splendeur. Nous passons la journée à désirer Siout, que nous ne voudrions pas manquer une seconde fois. Nous l'atteignons à trois heures, grâce à de séduisantes promesses de baghchich prodiguées à nos matelots ; les ânes ne se font pas attendre et nous partons au pas accéléré.

La route, élevée sur une digue, serpente au-dessus de prairies encore inondées à demi et dont l'eau retrace le ciel si pur et les bouquets de dattiers parsemés dans la campagne. Les abords de la ville sont charmants : devant les murs s'étendent de beaux jardins touffus ; un petit bras du fleuve baigne les premières maisons, que dépassent plusieurs minarets à deux et à trois étages, et les montagnes de la chaîne libyque forment tout le fond du tableau. Une allée de grands acacias d'Afrique termine la route et aboutit à la porte. En la franchissant, nous nous retrouvons dans l'Orient, abandonné depuis le Caire pour l'Égypte ancienne. Une place où quelques vieux arbres étendent leurs longs rameaux, un minaret dont le sommet se cache dans les branches des palmiers, un pont d'une seule arche, mais large et irrégulièrement pavé de grosses pierres, et de l'autre côté du canal, la ville, tel est le premier coup d'œil; il est incontestablement pittoresque et oriental.

Nous nous engageons alors dans les rues et le second aspect est moins heureux, puisque ces rues sont étroites, roides, bordées de maisons pour la plupart bâties en briques de limon. Le charme renaît aux bazars : l'animation qui règne devant des étalages bien garnis, la longueur du grand bazar qui l'emporte, par sa toiture et son étendue, même sur ceux du Caire, tout annonce la grande ville. On trouve ici des étoffes comme dans la capitale, et, parmi les produits indigènes, des poteries

qui rivalisent avec celles d'Assouan, des foyers de pipe renommés, des soieries au tissage desquelles on assiste, des selles en velours brodées avec luxe.

Nous passons ensuite aux marchés en plein air, où l'encombrement ne fait qu'augmenter : marchands de fruits, marchands ambulants de pain et de sucreries, enchères publiques, cafés, barbiers, fumeurs, rien n'y manque, car Siout est une cité d'une importance réelle; elle s'étend sur un espace considérable, deux de ses minarets ne seraient pas déplacés au Caire ; les divers quartiers sont séparés par des portes, deux possèdent leurs bazars particuliers. Le soir, en nous éloignant, nous en traversons un curieux surtout par le chétif éclairage de lampes fumeuses qui n'empêchent pas le voyageur de chercher son chemin presque à tâtons, et donnent une assez triste idée d'une ville turque parcourue de nuit.

L'heure avancée nous oblige en effet à la retraite. Le coucher de soleil est presque effrayant : les nuages qui semblent de flamme et de fumée entourent la flèche des minarets, jettent leurs reflets dorés sur les palmiers et représentent, avec une vérité terrible, l'incendie d'une ville. Dans le Liban, nous dit Micaïl, un ciel aussi enflammé est signe de sang; les Maronites en virent un pareil avant les massacres. Le reïs Ibrahim certifie que sur le Nil cet embrasement du ciel est fréquent.

Le lendemain, Manfalout, les grottes sépulcrales des crocodiles à Maabdeh, Mellawi, les cavernes et les ruines de Tel-el-Amarna, la ville d'Aménophis IV, passent devant nous sans que nous puissions nous y arrêter. Le soir nous jetons l'ancre devant Beni-Hassan. Les matelots refusent d'aller commander nos ânes, tant est mauvaise la réputation des habitants du village : après une certaine hésitation, le reïs se décide avec

peine à accompagner Micaïl, et nous allumons sur le rivage un grand feu près duquel est posté un garde pour protéger les abords de *l'Ile-de-France.*

Au lever du soleil, nous trouvons les ânes, mais sans selles ni brides; ici les fellahs les conduisent à l'aide d'un simple bâton. Nos montures, quoique d'une race dégénérée, nous mènent aux grottes en moins d'une heure. Entre les palmiers on a semé du blé qui commence à lever. Au pied même de la montagne nous côtoyons les ruines du village détruit par Ibrahim-Pacha, en punition du brigandage des habitants; ils l'ont rebâti un peu plus loin. Le sentier gravit alors les pentes et l'on atteint bientôt les grottes taillées dans le roc vif, à une assez grande hauteur et tournées vers le fleuve.

Les caves de Beni-Hassan offrent un double intérêt, puisque les scènes qu'on y voit représentées nous font connaître la vie ordinaire des Égyptiens et que ces peintures, bien antérieures à celles de Thèbes, puisqu'elles portent le nom du roi Ousertasen (2803 avant J.-C.), sont un témoignage de la civilisation qui a précédé l'époque des Pasteurs. Ainsi, tant de siècles avant David, ces grottes furent creusées pour servir de sépultures à de simples particuliers qui, ne pouvant les orner comme les monarques de tableaux de victoires ou de pompes religieuses, ont reproduit les détails de leur vie intime, de leurs occupations ou de leurs plaisirs.

Ici l'on peut aisément se convaincre que la culture intellectuelle de l'Égypte a passé par des phases différentes, et que l'art du grand siècle des Rhamsès ne possédait déjà plus l'indépendance d'idées des époques antérieures. Beaucoup des figures de Beni-Hassan sont loin d'avoir la roideur, le convenu des sculptures de Thèbes; un champ infiniment plus vaste est laissé à l'artiste, peut-être parce qu'il ne s'occupe pas de peindre la divinité, peut-

être aussi parce qu'à cette époque l'art se dégageait encore jusqu'à un certain point de l'étreinte sacerdotale. Il y a de l'imagination dans beaucoup de ces peintures, de l'esprit dans plusieurs, et l'on doit amèrement regretter l'état d'abandon de ces hypogées, les mutilations commises et l'altération de la plupart des fresques dont les sujets sont coloriés sans avoir été préalablement sculptés. Dans un grand nombre, il faut trop souvent deviner le trait, que la pensée doit toujours compléter chez les mieux conservées.

Les grottes s'étendent parallèlement sur une longue rangée, mais leurs dimensions diffèrent. Les unes ne sont que d'étroites et basses cellules, tandis que d'autres forment des pièces carrées et que les deux dernières sont de véritables chapelles souterraines. Aucune de ces sépultures n'est composée de plusieurs salles; elles renferment ordinairement un puits par où l'on descendait les momies.

En commençant la visite par le Sud, on en trouve d'abord quelques-unes sans importance. Je ne m'arrêterai qu'aux plus remarquables, renvoyant pour l'ensemble aux excellentes descriptions de Champollion le jeune.

La première nous offre la peinture curieuse, mais très-effacée du transport d'un colosse. A peu de distance s'ouvre un autre hypogée dont le plafond, légèrement voûté, était soutenu par un fronton triangulaire. Il avait pour support dix colonnettes disposées sur deux rangs et laissées dans le roc qu'on avait creusé autour d'elles pour former la salle. Sur une rangée il reste encore quatre colonnettes et sur l'autre quatre chapiteaux. Les portes de ces grottes sont toujours hautes, étroites et rectangulaires.

Les dessins de la grotte voisine, autrefois soutenue

par six et maintenant par deux colonnes seulement, sont encore très-visibles. Ils garnissent les murs sur neuf rangées qui se succèdent sans autre intervalle que la ligne figurant le terrain, et sur laquelle sont placés des personnages d'environ une coudée de hauteur peints en rouge et en noir. Ce sont les dispositions observées dans toutes ces fresques.

Les sujets varient : ils retracent des luttes gymnastiques, des tireurs d'arc, des danses, des pirouettes, des bateaux à rames, des joueurs de dames et de morra, et une rangée de bœufs, vus de trois quarts, expressifs et rendus avec une étonnante vérité ; on y voit enfin une chasse où les bêtes sauvages, attirées dans un enclos entouré de filets, sont criblées de flèches. Nous trouvons dans une autre grotte des luttes d'hommes ou de femmes en tuniques collantes blanches ornées de bleu ; la fabrication du vin, la bastonnade et des scènes artistiques, dans l'une desquelles un sculpteur achève sa statue, dans l'autre deux peintres copient des animaux. Ce dernier dessin est précieux en ce qu'il prouve, par le chevalet qui soutient le tableau, que, dès cette époque reculée, la peinture égytienne ne se bornait pas aux décorations murales, mais qu'elle était déjà considérée comme un véritable art d'agrément qui trouvait son emploi dans les demeures. Quant à l'architecture, les colonnettes des excavations du Sud offrent le type égyptien primitif *décomposé*, si l'on peut ainsi parler, et font comprendre sa formation, imitée d'un faisceau de tiges retenues au sommet par un lien commun.

Le côté Nord ne renferme que deux grottes ; deux colonnes d'ordre dorique forment le portique de chacune d'elles ; les deux premières ont seize pans, les secondes huit, ce qui enlève aux Grecs l'origine de cet ordre qu'ils ont perfectionné sans doute, mais dont l'invention

ne leur appartient pas. Le premier des sépulcres est une chapelle à trois nefs voûtées : ces voûtes, peintes en bleu, étaient semées d'étoiles d'or, car de tous temps, en Égypte, à Rome, au moyen âge, l'homme dans ses tombeaux, dans ses demeures ou ses églises, aimait à retrouver au-dessus de sa tête un reflet du ciel et de ses splendeurs. Les peintures de ces deux chambres sépulcrales l'emportent sur les autres par leur finesse : des oiseaux, dont chaque espèce est reconnaissable, voltigent dans un arbre sans apercevoir le chasseur qui les guette ; des hommes en pirogue prennent le poisson à la lance ; des animaux malades sont soignés, et toute une famille étrangère vient rendre hommage à un personnage puissant. Longtemps on a cru retrouver dans cette scène naïve l'histoire de Joseph et de ses frères ; les dates ne s'y rapportent pas, la venue des Israélites étant postérieure à ces peintures, qui peuvent cependant en donner l'idée. Cette fresque présente le singulier défaut de l'art égyptien, qui proportionnait la taille des personnages à leur importance relative : le seigneur devient de la sorte un géant salué par des nains.

La tombe voisine, la première de toutes sous le rapport architectural, outre le péristyle, conserve trois des quatre colonnes à seize pans qui soutenaient l'arête de sa triple nef. Une niche, pratiquée au fond, renferme les statues assez grossières d'un homme et de deux femmes. Les voûtes sont peintes en damier jaune et blanc, que traverse longitudinalement une rangée d'hiéroglyphes bleus. Les peintures, très-bien conservées, représentent des acrobates, des porteurs d'eau, des bijoutiers, des animaux qu'on sauve de l'inondation, scène encore visible, chaque année, sur les bords du Nil.

Lorsqu'on songe aux précieux renseignements donnés par ces fresques qu'on voudrait pouvoir garantir contre les intempéries des saisons, on ne sait que penser du vandalisme des voyageurs, qui choisissent, ici comme à Thèbes, les peintures les mieux conservées pour y graver leurs noms, ou tracent sur les figures à demi effacées de grossières représentations de canges, de bateaux à vapeur ou de locomotives.

De l'entrée des grottes, on jouit d'une vue immense sur la vallée du Nil. Dans l'après-midi, nous passons devant Minieh, où l'épuisement de nos provisions nous contraint d'aborder. Pendant que Micaïl court de maison en maison à la recherche d'un mouton, le mouton et les volailles constituant le fond de nos repas quotidiens, nous parcourons la ville. Vu de la rivière, Minieh a un aspect moderne et peu oriental, car les principaux traits du paysage sont formés par une fabrique accompagnée de quelques maisons blanches : lorsqu'on y pénètre, on est surpris au contraire du profond cachet que possède cette petite ville. Après avoir franchi deux ruelles, nous nous trouvons au milieu du bazar, garni surtout de soieries et que prolonge une rue-bazar recouverte en branchages. La foule abonde, et le regard, plongeant dans les cours intérieures ou les salles basses, distingue à chaque pas des scènes d'un vrai pittoresque, une variété de costumes, un laisser-aller oriental, une richesse de détails caractéristiques dignes de charmer l'artiste le plus exigeant.

L'encombrement est grand et le marché n'a pourtant lieu que demain, mais la vie active du musulman se passe hors de chez lui : on cause, on fume, on fait surtout d'étonnantes consommations de café. Des cafidjis se sont établis en plein air, préparant leur boisson sur un fourneau improvisé au milieu de la rue, prêts à ré-

pondre au premier appel. Cet appel ne leur manque pas; sans cesse le marchand offrira au client qui médite une emplette, à l'ami qui s'arrête pour échanger quelques paroles, ou s'accordera à lui-même, pour se reposer de son travail, la petite tasse de porcelaine bigarrée remplie du brûlant liquide. Les boutiques n'étant pas isolées par une devanture, il en résulte une sociabilité d'autant plus grande : la vie des marchands, qui souvent confectionnent eux-mêmes ce qu'ils vendent, se passe en Orient beaucoup plus en communauté qu'en Europe. Une rue, un bazar deviennent, pour ainsi dire, un vaste atelier, animé par la circulation de la foule et lieu de réunion public de tous. Le peu d'étendue du quartier commerçant de Minieh ajoute à son encombrement, au milieu duquel vient parader une troupe de baladins, convoquant les désœuvrés à coups répétés de darabouka. Grande est la foule qui se précipite et les entoure, mais le mouton est enfin trouvé, et nous quittons Minieh à regret.

La nuit nous surprend au moment où nous passons près d'un couvent copte, d'où les moines ont l'habitude d'implorer à la nage la charité des voyageurs. Une journée de navigation favorable nous rapproche rapidement du Caire. Le 8 décembre, au soir, nous jouissons d'un splendide halolunaire dont le cercle, d'abord resserré, s'élargit pendant une heure avant de s'évanouir : dans la nuit nous nous arrêtons devant Bédréchéin. Là fut Memphis, dont ce village occupe une partie de l'emplacement. Il respire l'aisance : à l'heure matinale où nous le traversons, les troupeaux sortent déjà des enclos, les femmes causent sur la petite place, les potiers font sécher leurs cruches devant leurs demeures. L'inondation, dont on retrouve partout cette année les traces considérables, nous contraint à de

nombreux détours pour nous rendre aux Pyramides de Sakhara. Nous suivons les digues qui serpentent au-dessus des prairies encore marécageuses ; après des bois de beaux palmiers, nous franchissons deux vieux ponts en pierre d'architecture arabe. Au départ de Bédréchéin, les Pyramides semblent à peu de distance ; il nous faut trois heures pour les atteindre, et à l'arrivée nous éprouvons presque une déception. A l'endroit où commencent les sables du désert s'élève la plus grande ; parmi les autres, construites à une certaine distance et à des hauteurs inégales, quatre ou cinq seulement frappent l'attention. Au loin à gauche on aperçoit celles d'Abousir, à droite à l'horizon celles de Gizeh.

La grande Pyramide de Sakhara, lorsqu'on est auprès, ne forme plus qu'une masse de pierres dont la base est enfouie sous le sable ; les côtés ont perdu leur régularité primitive, et beaucoup de débris jonchent le sol environnant. Il est néanmoins intéressant d'en étudier la structure : elle présente dans son ensemble cinq gradins fortement accentués et dont les vides ne sont pas comblés de manière à former la pyramide parfaite.

En 1843, une expédition prussienne, dirigée avec un rare talent par l'illustre docteur Lepsius, explora tous ces alentours sur une très-vaste échelle : ne se bornant pas à décrire les Pyramides connues, elle en découvrit de nouvelles accompagnées de tombeaux qui remontent aux premières dynasties. Les peintures de ces nécropoles étaient une preuve de plus du développement prématuré de l'Égypte, et le musée de Berlin s'est enrichi de plusieurs de ces chambres sépulcrales, soustraites, avec grand'peine, aux dévastations des Arabes. Mais les sables n'avaient pas encore rendu tous leurs trésors : M. Mariette a porté sur ce point

quelques-unes de ses investigations et elles ont été couronnées d'un brillant succès. A un quart d'heure environ de la grande pyramide de Sakhara, au fond d'une vallée de sable, nous avons visité la plus récente de ces découvertes. C'est un monument funéraire, le sépulcre presque royal d'un prêtre inconnu jusqu'ici dans l'histoire et qui vécut vers la quatrième dynastie.

On arrive par une avenue qui s'abaisse au milieu d'un mur de larges pierres, enveloppe extérieure de massifs en maçonnerie, placées par assises graduées, taillées sur leurs faces principales, mais sans sculptures. Quelques marches aboutissent au portique, petit vestibule décoré de deux piliers, à droite et à gauche duquel commence un couloir encore fermé qui rappelle les chemins de ronde des temples. Au fond du vestibule s'ouvre une porte, très-étroite eu égard à l'épaisseur des murs dans lesquels elle est pratiquée : elle donne accès à la salle ou cour principale, garnie de douze piliers disposés en carré et qui laissent le milieu de l'espace vide. La salle est fermée par deux murs contigus : celui du fond, attenant au rocher, est en grosses pierres sur lesquelles s'appuie un revêtement en pierre tendre et sculptée. Une double irrégularité se manifeste ici : la porte d'entrée correspond, non au milieu de la cour, mais aux deux derniers piliers de droite, tandis que l'entrée du couloir qui continue l'édifice est pratiquée précisément dans l'angle droit du fond. Cet étroit couloir, resserré à deux reprises par des portes probablement fermées autrefois, donne accès d'abord à une chambre latérale et se termine par une salle plus grande, dont le plafond encore complet est soutenu par deux piliers.

L'entrée actuelle du caveau sépulcral se trouve sous

les piliers du fond de la grande salle, dont le milieu est creusé. Il faut ramper pour franchir l'étroite ouverture, ramper encore pendant huit pas : le couloir s'élargit ensuite et s'élève de manière à ce qu'on puisse se tenir droit pendant une quarantaine de pas ; il se rétrécit alors de nouveau, et, par une baie plus étroite encore, donne accès dans la chambre du Sarcophage.

Une niche occupe presque toute la longueur du caveau ; elle renferme le sarcophage, formé d'un cercueil monolithe, et recouvert d'une énorme pierre de même nature ; quelques ossements y sont restés. Une ouverture, semblable à celle de l'entrée, pratiquée du côté opposé du souterrain, est en ce moment obstruée.

Telle est la disposition du tombeau, autant que les fouilles accomplies permettent d'en juger ; beaucoup de parties accessoires sont encore ensablées.

L'intérêt artistique de Sakhara est incontestable. Les parois sont garnies de bas-reliefs dont la peinture est à plusieurs places fraîche et vive ; ce travail, antérieur de plusieurs siècles aux hypogées de Beni-Hassan, fournit des renseignements analogues, mais en plus grande abondance et avec une perfection de beaucoup supérieure. Ici se révèle une fois de plus, et d'une manière plus frappante que jamais, le changement qui s'opéra dans l'art égyptien. A mesure qu'on remonte vers les premières périodes, on constate une imitation de la nature plus indépendante : à Beni-Hassan, les scènes domestiques n'ont pas la roideur que nous trouvons à Thèbes ; à Sakhara, tous les sujets représentés possèdent du mouvement et de la vie. Les rangées supérieures sont détruites pour la plupart, mais le champ d'étude est encore abondant en détails curieux. Ils commencent dès le vestibule, couvert, à partir de

hauteur d'appui, par des rangées de figurines de deux palmes et en haut relief. Le côté gauche est composé de femmes qui portent sur la tête des corbeilles ou des vases; sur le mur du fond, les figures sont séparées par de légères tiges de lotus cannelées; elles sont accompagnées de plusieurs rangées d'oiseaux de basse-cour et d'animaux : les bœufs couchés ou debout, les chèvres et les cerfs sont d'un dessin excellent. Les garçons de ferme prennent du poisson à l'aide de petites nasses, d'autres s'occupent de la nourriture des bestiaux, sujet qu'on retrouve avec plus de détails et dans des proportions supérieures dans la grande salle : les hommes engraissent des oies en leur introduisant de force la pâtée dans le bec. Il est fâcheux que les piliers aient presque tous perdu les grandes figures qui en ornaient les faces. A l'entrée du couloir on remarque les sistres pendus au cou de plusieurs personnages et, plus loin, les rangées d'hommes, autrefois peints en rouge, portant sur des plateaux et dans des corbeilles des fruits, des oiseaux, des fleurs, des volailles déjà découpées pour la table ou pour l'autel. Ces mêmes détails sont reproduits avec une finesse moins grande dans la chambre latérale. L'extrémité du couloir, avant l'entrée des deux chambres, mérite une étude particulière pour les nombreux bas-reliefs qu'il présente. Au-dessus de la porte du fond on voit deux joueurs de harpe et des danseuses levant les bras au-dessus de la tête, vêtues, comme toutes les figures de femmes à Sakhara, d'une longue jupe qui laisse nu le haut du corps et que retiennent des bandelettes croisées sur la poitrine ; la chair est peinte en jaune. Sur le mur de droite ce sont des canges où le capitaine, accroupi sur la terrasse des cabines, au pied du grand mât, donne ses ordres du geste aux rameurs assis au milieu de la barque, aux pilotes

debout à la proue, aux matelots qui serrent les cordages. Plus loin on transporte cinq colosses à l'aide de traîneaux (précieux renseignement sur la manière dont les anciens remuaient ces masses énormes); pendant le trajet, les artistes achèvent la peinture des statues.

La dernière salle est la plus intéressante. La peinture des piliers rappelle le granit rose, les deux portes murées et à chambranle cylindrique sont des modèles du genre.

Sur le mur qui fait face à l'entrée, nous voyons des scribes, des sculpteurs, des jōueurs de morra, des bouchers, des cultivateurs conduisant leurs bœufs, au cou desquels pendent de grandes clochettes; l'un d'eux se retourne pour se lécher, détail qui sort tout à fait de la roideur égyptienne. Le mur de l'entrée est occupé en partie par une chasse aux monstres marins : l'équipage, entièrement nu, essaye de harponner les animaux qui se pressent sous la barque, les poissons gigantesques, les hippopotames, les crocodiles qui se dévorent entre eux. Viennent ensuite des troupeaux, la naissance d'un veau et d'autres scènes rustiques. Toute la rangée inférieure se compose de femmes qui, les unes de la main droite, les autres de la gauche, d'autres encore de toutes les deux, retiennent les corbeilles qu'elles portent sur la tête, tressées en jonc ou en écorce de palmier; elles sont remplies de fruits ou d'oiseaux, et la main laissée libre serre encore des volailles qui se débattent, des paniers, des vases, des fleurs ou des emblèmes. Ces canéfores me semblent une des plus élégantes productions de l'art égyptien : leurs bras s'élèvent avec grâce, leurs membres aux attaches délicates rappellent les belles fellahines du Caire et sont ornés de bracelets; des colliers aux dessins étranges retombent sur leur poitrine découverte; leur chevelure, nattée avec une régularité

parfaite, encadre leur physionomie dont chacune a son expression particulière en gardant l'empreinte d'une même origine.

Dans ce monument, en effet, chaque figure a son cachet spécial; rien ne sent moins le moule convenu d'avance, aucune n'est indifférente. On s'en convaincra en étudiant la paroi de gauche, qui, après nous avoir montré la fabrication des pirogues, nous initie à toutes les phases de l'agriculture. Là on sème, plus loin on moissonne, tout un troupeau de bœufs bat le blé qu'on enferme ensuite dans les sacs; on active les ânes qu'à la rangée inférieure on chargera de ces mêmes sacs, ou bien l'on construit une meule gigantesque qui donne beaucoup de peine aux travailleurs. Il faut voir l'ardeur de ceux qui apportent les gerbes et de celui qui les presse, et l'effort du fellah qui, pour mieux fermer son sac, appuie un pied dessus et tire des deux mains les cordes. J'ai dit le fellah, c'est que la scène d'il y a quatre mille ans se reproduit tous les jours : ces animaux qui veulent manger le blé qu'ils foulent, malgré l'opposition désespérée des surveillants, et l'ânon qui court après sa mère que les travailleurs ont chargée, n'est-ce pas la nature prise sur le fait ?

On aime à se reposer sur ces détails de la vie intime, rendus avec une vérité si naïve qu'elle semble presque vulgaire, et l'on s'étonne de les rencontrer parmi les débris de la grave et mystérieuse Égypte : aussi ce tombeau récemment exploré semble-t-il le complément indispensable d'un voyage dans la vallée du Nil.

Mais où s'arrêteront ces découvertes ? Les sables, depuis quelques années, cèdent insensiblement les trésors qu'ils cachaient : d'autres tombeaux près de celui-ci ont été rendus à la science; les ouvriers cherchent encore, et tous ces restes ne sont que l'accessoire

d'un des monuments les plus importants de l'antiquité, le Sérapeum retrouvé par M. Mariette.

On a permis aux sables d'envahir de nouveau les abords, les avenues du Sphinx et l'hémicycle des Philosophes. Nous pénétrons dans les souterrains par une petite cour à deux entrées : en prenant celle de droite, nous suivons pendant quelque temps un long couloir, puis un second qui le croise à angle droit et qui mène à une large galerie sur laquelle s'ouvrent des deux côtés des niches de vingt pieds de haut. Elles paraissent autant de chapelles distinctes dont le sol est fort en contre-bas, et dont chacune renferme un sarcophage colossal en granit ou en basalte, sans autre ornement qu'une étroite bande hiéroglyphique. Les couvercles monolithes sont ordinairement déposés près du sarcophage. On compte une trentaine de ces tombeaux : ils sont tous vides, car les spoliateurs, qui ne respectèrent pas les monarques dans leurs sépultures de Thèbes, n'ont pas craint de violer les mystérieuses saintetés du palais mortuaire des bœufs Apis.

Parvenu à la fin de sa carrière, soit naturellement, soit par la main des prêtres qui ne lui permettaient pas, à ce qu'il y a lieu de présumer, de dépasser un âge déterminé d'avance, l'animal sacré était solennellement transféré dans ces caveaux grandioses. Aucune de ces momies n'a été retrouvée intacte, mais les conquérants, avides de trésors matériels, en dépouillant les tombeaux, ont abandonné des richesses d'un ordre supérieur et plus précieuses encore pour la postérité. Ces stèles, dont les longues inscriptions hiéroglyphiques restèrent muettes pour les profanateurs, apprennent à la science moderne les noms des Pharaons qui élevèrent la Nécropole. Depuis Rhamsès le Grand jusqu'aux Ptolémées, il ne manque à cette liste que trois dynasties,

témoignage irrécusable de l'importance attachée au culte d'Apis, représentant visible d'un Dieu caché, d'un Dieu personnification d'une des facultés infinies de l'Être suprême universel.

Le nouveau musée du Caire s'enrichira de plusieurs de ces sarcophages ; dans la salle qui précède la sortie de gauche, on en voit trois plus petits, mais couverts de légendes intéressantes.

Notre dernière exploration de la journée est consacrée au site de Memphis, près des palmiers et des cabanes du village moderne de Mitrahenny. Quelques fragments épars, des statues brisées qu'on a arrachées des sables, et le colosse de Sésostris, renversé et en ce moment à demi couvert par l'inondation, voilà tout ce qu'on retrouve d'une des plus belles capitales de l'antiquité. N'en reste-t-il rien enseveli dans les profondeurs souterraines ?

Peu de grandes villes ont disparu de la scène du monde aussi complétement que Memphis. Nous avons vu Thèbes se révéler encore au moins autant que Ninive, presque autant qu'Athènes ; et Memphis, dont les ruines magnifiques étonnaient les voyageurs arabes du XIIe siècle, s'est tellement effacée, que pendant longtemps on révoquait en doute l'exactitude de sa position. Il est vrai qu'elle avait près d'elle un ennemi qui ne pardonne pas ; la ville du Caire, succédant à sa prospérité, s'est en grande partie élevée à ses dépens.

La journée était longue et fatigante, mais demain les Pyramides, les véritables, enfin !

IX

Mardi, 10 décembre 1861.

La dahabieh a franchi pendant la nuit le court intervalle qui sépare Brédréchéin de Gizeh. Micaïl cherche nos ânes au vieux Caire, et nous partons vers huit heures du matin, d'abord par une allée ombragée comme celle de Choubra, ensuite à travers un village riche en troupeaux, et une forêt de magnifiques palmiers. Mais à peine sommes-nous engagés dans les prairies, que nos embarras commencent avec les premières traces de l'inondation.

Le chemin aboutit à un canal encore rempli d'eau ; à notre prétention de rester sur nos ânes et de le franchir à gué, les conducteurs opposent d'énergiques refus. Un de nous persiste, et sa monture, se vautrant dans la boue, le contraint de céder à la nécessité ; nous passons alors, tant bien que mal, soutenus sur les épaules de deux Arabes. A l'autre bord nous remontons en selle, mais une demi-heure plus tard l'incident se représente, et cette fois les obsessions de notre escorte y ajoutent des circonstances aggravantes.

D'après un règlement supérieur, tout voyageur doit prendre, pour monter sur les Pyramides, deux Arabes chargés, pendant la journée, de l'aider dans les mauvais chemins et de lui faire passer les cours d'eau. Une trentaine est accourue au-devant de nous : ils nous tourmentent pour faire un choix. Arrivés à ce second pas-

sage, leurs instances redoublent, mais ils sentent que nous avons besoin d'eux et leurs exigences augmentent en proportion. Une lutte s'engage, d'abord en paroles; nous cherchons ensuite à franchir sans leur secours ce passage difficile, qui n'est à première vue qu'un ruisseau, mais dont les bords marécageux nous empêchent bientôt d'avancer. Lorsque tout s'est terminé par un arrangement à l'amiable, les Arabes se précipitent sur leur proie et se la disputent avec tant d'énergie, que Micaïl doit se fâcher sérieusement, les faire asseoir à terre et choisir un à un notre escorte.

Chacun de nous, une fois pourvu de ses guides, n'a plus qu'à s'abandonner aveuglément à eux pour toute l'excursion; aussi nous laissons-nous porter à travers l'eau; puis, après un instant d'arrêt sur l'autre rive, nous sommes repris et nous franchissons un nouveau marécage. Nous réclamons alors nos montures, et notre consternation est grande en apprenant que les ânes ne suivront pas. La chose a besoin de confirmation, et, tandis qu'on cherche des renseignements plus positifs, nous passons le dernier gué que la rapidité du courant et la profondeur de l'eau rendaient le moins praticable de tous.

Les ânes ne viendront pas, il nous faut repartir à pied, par une verte prairie, nous efforçant d'oublier la longueur du chemin en regardant le but. Les voilà devant nous, sur les hauteurs sablonneuses qui terminent la plaine cultivée : la grande de Chéops à droite, puis celle de Chéphrem, et un peu dans le fond la plus petite. En avant des deux grandes, la tête du Sphinx sort des sables. On ne saisit pas de loin l'imposante dimension des Pyramides, et, même lorsqu'on approche, il faut s'aider de la réflexion pour l'apprécier avec justesse.

A l'endroit où la végétation s'arrête est groupé un

village, accompagné de palmiers, près d'une eau un peu saumâtre qui n'est renouvelée que par la crue du Nil. On gravit alors les roches calcaires et sablonneuses, et l'on atteint enfin la base de la grande Pyramide.

Toute description serait ici superflue : la forme pyramidale appartient à la géométrie; elle se dresse devant nous dans des proportions colossales, mais régulières, et la grandeur de l'élévation empêche de remarquer que la pointe est légèrement détériorée. On constate au premier abord la dimension des assises qui ne semblent pas égales ; chacune arrive au moins à hauteur d'appui. Elles sont superposées de manière à ne laisser en saillie qu'un espace d'une extrême exiguïté ; plusieurs des pierres sont fort ébréchées, d'autres manquent en entier, surtout aux angles.

Les opinions peuvent différer sur le plus ou moins de beauté artistique de cette architecture : la grâce en est exclue, la ligne droite est sévère et inflexible; mais, influencé peut-être par leur antiquité même, je ne saurais leur refuser un grand caractère. Et comment ne pas s'incliner devant ces Pyramides que Moïse trouva déjà debout depuis plusieurs siècles, devant la plus ancienne œuvre humaine connue et la plus durable de toutes ? C'est l'éternité humaine, s'il est permis d'unir deux idées si différentes ; c'est-à-dire une durée restreinte par des limites, mais des limites qui sortent entièrement du pouvoir de notre conception.

Il est étrange, et en même temps il est triste de penser que, toutes les fois que la main des hommes est parvenue à créer une œuvre vraiment permanente, c'est cette même main qui vient en activer la destruction, témoin le Parthénon, le Colisée et les Pyramides; n'ayant pu détruire ces dernières, l'homme les a du moins ébréchées.

Il faut cependant commencer l'ascension. Les deux Arabes prennent le voyageur par la main, un troisième se tient derrière lui pour les renforcer au besoin, et l'escalade commence : escalade indescriptible, où l'on accomplit ce qui semble de toute impossibilité : c'est un vol d'assise en assise, où l'on n'a la permission ni de douter, ni d'hésiter jamais, où, à la marche trop haute, on se sent enlevé par l'Arabe qui vous suit, où aux autres on est tiré par les deux qui précèdent ; où l'on se jure à soi-même qu'on n'en peut plus, où l'on demande en grâce un peu de repos que les conducteurs n'accordent que pour un instant à peine, en vous pressant de continuer ; où l'on finit par considérer ses Arabes comme des bourreaux et soi-même comme un ballot hissé aux cris répétés de : « Bon Arabe, bon monsieur, bon baghchich », cette dernière parole dominant encore les autres ; où l'on arrive enfin au sommet, hors d'haleine, à demi mort et ne désirant, à ce moment de triomphe, qu'un coin pour s'y donner la suprême volupté de s'étendre et de tout oublier.

Après quelques minutes cependant on renaît à la vie intellectuelle ; on sent où l'on est, on fait un grand effort et l'on regarde autour de soi. Ce qui frappe d'abord les yeux, c'est une plate-forme d'une dizaine de mètres carrés, encore garnie sur un côté des débris d'une assise supérieure et criblée de noms, car la pierre est tendre et facile à entamer. A la suite, la vue s'arrête sur la pyramide voisine, de beaucoup plus petite, mais intéressante en ce que le sommet a conservé le revêtement de briques polies qui couvrait autrefois tous ces monuments et dissimulait, en les remplissant, les espaces vides laissés par les assises. Au delà s'ouvre le Sahara, c'est-à-dire des monticules de sable jaune qui s'étendent au loin sans différence, sans variété. Du côté opposé, c'est

la végétation, la plaine à demi inondée, le Nil ; au fond, le Caire et ses minarets dominés par la citadelle. Ce coup d'œil est superbe, mais j'avouerai franchement qu'il est presque aussi beau quand on le voit de la base de la pyramide.

Après avoir contemplé le panorama, vu danser les Arabes au son de leur flûte de roseaux (la zummarah), cédé à leurs instances de graver notre nom sur une surface qu'ils polissent à cette intention (ce qu'on peut faire sans scrupule, puisque le premier voyageur venu grattera cette signature pour s'inscrire à la place, réalisant d'une manière frappante le dicton populaire : Ote-toi de là que je m'y mette), il faut redescendre.

Cette entreprise semble d'abord pire que la première, mais les Arabes ont une telle adresse dans leur marche en zigzag, que, même sur l'arête qu'ils se plaisent à contourner, on songe si peu au vertige, qu'on saute d'une assise à l'autre et qu'il faut peu de temps pour atteindre le sol.

Après une expédition pareille, ce n'est pas sans étonnement que, cédant aux instances d'un de nos guides, nous le voyons monter et descendre la grande pyramide dans l'espace de sept minutes. Le déjeuner restaure les forces un peu ébranlées par un aussi rude labeur, et je procède ensuite à la visite intérieure après avoir gravi les trois premières assises de la face nord.

Au milieu, une ouverture carrée se prolonge en galerie dans laquelle on rampe avec la crainte continuelle de glisser, car la pente est rapide et le granit poli comme une glace. Ce chemin s'enfonce jusqu'au niveau du Nil et aboutit à une petite chambre carrée dont la destination est restée inconnue. A peu près à l'endroit où la galerie atteint le niveau du sol, il s'en embranche une seconde de même hauteur, mais

dont la pente, de proportion semblable, se dirige de bas en haut : un V majuscule en donnera une idée exacte. Au lieu de la remonter directement, on est forcé de contourner, par une tranchée ouverte dans la maçonnerie, un bloc énorme de granit placé par les constructeurs pour dérouter les recherches. Ce couloir est coupé, au bout de trente-cinq mètres, par une plate-forme, point central de nouvelles bifurcations.

Devant nous s'ouvre en ligne droite un couloir qui mène, sous le centre de la pyramide, dans un caveau dont les parois sont en pierres tendres et le plafond en dalles arc-boutées; on l'appelle la Chambre de la Reine. Revenus à la bifurcation, nous suivons le plan incliné du couloir, d'arrivée qui forme d'abord de chaque côté, à l'entrée du passage horizontal, une rampe étroite; ces deux rampes se rejoignent ensuite et, la galerie s'agrandissant, prend une largeur d'un mètre et demi sous un plafond élevé de huit mètres. Ce plafond est fait d'assises qui surplombent légèrement les unes au-dessus des autres.

La galerie a cinquante mètres de longueur, et j'arrive alors au petit vestibule qui précède la grande chambre du Sarcophage. Elle a 10^{m},33 de long sur 5^{m},34 de large, et renferme à l'extrémité un sarcophage en granit rouge sans ornements. La respiration dans ce caveau n'est pas aussi étouffée qu'on pourrait s'y attendre, et cependant entre soi et l'air extérieur, au-dessus de ce plafond élevé de cinq mètres, il y a une maçonnerie de cent mètres de hauteur. Cinq espaces vides, mais peu considérables, ont été ménagés de manière à alléger ce poids effrayant. Les parois sont en granit ; on peut se convaincre de la perfection du travail par la précision avec laquelle les blocs sont réunis.

Mes Arabes, je dois leur rendre cette justice, m'ont

aidé de leur mieux dans cette exploration; me retenant lorsque mon pied ne trouvait pas de point d'appui sur les rampes inclinées, ils m'ont même enlevé une fois sur leurs épaules dans la grande galerie, et me l'ont fait franchir sans fatigue avec une surprenante dextérité.

Le voisinage des Pyramides offre de nombreux sujets d'étude. En avant de la seconde s'élève le Sphinx, que des travaux récents permettent de juger dans son ensemble. La tête mutilée est expressive encore ; les proportions bien observées font une véritable œuvre d'art de ce rocher rosâtre transformé en colosse, ou plutôt seulement restauré par Thoutmès IV. En effet, à quelques pas, de nouvelles fouilles ont dégagé un temple où le Sphinx était adoré sous le nom d'Hor-em-Khu. Contemporain des Pyramides, il date d'une époque où l'architecture s'attachait au choix des matières plus qu'à l'ornementation. La syénite et l'albâtre oriental sont partout employés. Le plan est simple : il forme une cour dont les douze piliers carrés, disposés sur deux rangs, supportent quelques fragments de plafond. Cette cour est séparée en deux par une galerie transversale dont les piliers monolithes gisent à terre ; elle donne accès à de petites chambres remarquables par les blocs de granit qui les recouvrent et les larges plaques d'albâtre qui en revêtent les parois. Un puits retrouvé dans un angle du temple renfermait la statue de Chéphrem : c'est le chef-d'œuvre de la statuaire égyptienne.

Ce temple, un des plus anciens connus, est dépourvu d'emblèmes hiéroglyphiques. Les Pyramides n'en offrent également que peu de traces : faudrait-il en conclure qu'on les employait rarement dans les premiers temps? A mesure qu'on retourne vers le passé, la religion égyptienne se dépouille de plus en

plus de ses formes symboliques matérialisées; elle se simplifie en se rapprochant de son origine.

Ce n'est qu'avec le temps que se produisent ses subdivisions infinies de la pensée du Dieu unique. Lorsque l'accroissement des populations obligea de fonder des centres nouveaux, on détacha l'un après l'autre de l'universalité du Créateur ses attributs divers, d'abord comme symboles, bientôt comme divinités distinctes. Ces dieux, représentant chacun une des perfections multiples de l'Être suprême, se sont nécessairement accrus, car de la création des uns devait résulter celle des autres: plus leur nombre s'est étendu, plus l'idée primordiale s'est effacée à l'arrière-plan.

Ne saurait-on y rattacher le changement survenu dans les beaux-arts, plus libres de se donner carrière tant qu'ils ne représentaient qu'un emblème, et devenus de moins en moins indépendants selon que la pure pensée symbolique disparaissait pour faire place à l'idolâtrie matérielle (1)?

Plusieurs tombeaux sont pratiqués dans les rochers

(1) Les récentes découvertes de la science fortifient les réflexions que provoque déjà le seul aspect des monuments. Les trois classes des divinités égyptiennes prouveraient, au besoin, que leur création a été successive, de même que la place différente assignée aux trois dieux principaux, selon l'époque où les hiéroglyphes furent gravés, est un témoignage irrécusable de l'influence exercée sur leur rang par la position politique de la ville où ils étaient vénérés. Osiris, Phtah et Ammon deviennent tour à tour Roi des dieux, quand This (Abydos), Memphis ou Thèbes obtiennent le titre de capitale. Mais on ne peut leur attribuer cette première place qu'en les identifiant avec Ra, dont ils ne sont tous que des éléments partiels.

Ammon, par exemple, n'est qu'une divinité secondaire dans la doctrine de Memphis. Quand Thèbes s'élève, elle élève avec elle son dieu particulier: il est le Roi des dieux dans la nouvelle capitale et, par extension, dans le pays entier; mais en l'intitulant

voisins de ce temple : les peintures qu'ils renferment rappellent, sans les égaler, celles de Sakhara. Une autre de ces sépultures est creusée dans le roc, de manière à former un enfoncement carré d'une grande profondeur, au milieu duquel est placé un sarcophage dont le couvercle simule l'enveloppe d'une momie. Des niches sépulcrales sont disposées à différentes hauteurs sur les quatre côtés de ce curieux monument : les Arabes y descendent, avec l'agilité du chat, par des puits carrés dont l'extrémité inférieure communique avec la cour.

Nous jetons un dernier regard sur les Pyramides, et nous reprenons le chemin qui nous y a conduits. Quelques-uns des ânes sont venus à notre rencontre, mais le mien, à ce que m'assure le guide, est tombé en traversant l'eau et s'est brisé plusieurs côtes. Lorsque son conducteur s'aperçoit que je n'ai nullement l'intention d'en payer la valeur, il se décide à me l'amener en parfait état. Nos Arabes sont tous aussi rusés ; ils ne cessent d'insister sur des baghchichs supplémentaires, destinés à récompenser leur dévouement spécial et choisissent

Ammon-Ra, ses adorateurs rendent cette substitution admissible pour tous les autres Égyptiens.

Ra, ou le soleil, est, en effet, le dieu primitif de l'Égypte : la formation des autres puissances célestes par la décomposition de l'Être suprême unique, se retrace dès les premières lignes hiératiques où nous trouvons tantôt Ra, le soleil, tantôt à sa place Mentu et Atmu, c'est-à-dire l'astre dans ses deux phases essentielles, son lever et son coucher. Cette première scission fait comprendre toutes les autres qui en furent la conséquence inévitable.

Les attributs divinisés avaient fini par conquérir une position indépendante et tous les hommages religieux. Aménophis IV voulut les en dépouiller afin de rendre au soleil Ra, qui les résumait tous dans son sein, la place que leur culte avait usurpé trop longtemps.

(*Voir* l'ouvrage du D[r] Lepsius sur le premier cycle des dieux égyptiens.)

toujours, pour faire valoir leurs droits, le moment où ils tiennent le voyageur assez fragilement suspendu au-dessus d'un marécage humide. Après le dernier gué, on s'occupe du payement. Ils ont reçu plus qu'il n'était convenu et bien au delà, mais ils ne s'en prétendent pas moins lésés; après de vains efforts pour les contenter, Micaïl saisit sa courbache, et tous nos guides de s'écrier qu'ils sont très-satisfaits, et de nous accompagner de mille vœux.

Un petit pont, dans le genre de celui d'Esneh, nous épargne les ennuis du quatrième passage. Nous traversons Gizeh, où sont les célèbres fours à poulets, si souvent décrits depuis l'antiquité, et nous regagnons *l'Ile-de-France* pour la dernière fois.

X

15 décembre 1861.

Nous voici revenus au Caire. Nous y trouvons le mauvais temps, l'hiver a commencé : il pleut, et rien n'est disposé dans la capitale contre ce fléau de l'Europe. Il pleut, dit chacun d'un air consterné, mais la température change, mais l'Égypte se refroidit, et, la tête enveloppée d'un koufieh, on chevauche tristement à travers les rues sablonneuses transformées en abîmes.

Les chameaux baissent leur long cou ; ils avancent avec une lenteur accentuée et un dégoût marqué pour la boue dans laquelle leurs larges pieds se posent à regret. Le mauvais temps ne sied pas à l'Orient. A quoi sied-il ? A tout mieux encore qu'au pays du soleil.

Le nombre des étrangers a beaucoup augmenté. C'est le moment où les malades s'apprêtent à remonter le Nil : pendant les derniers préparatifs ils explorent le Caire, et le costume européen rompt sans cesse l'harmonie de la couleur locale.

Il nous reste pourtant à visiter la plus belle institution moderne du Caire, le musée que M. Mariette a créé, en réservant, comme il était juste, pour l'Égypte elle-même, les découvertes faites dans son sein et qui, avant son initiative, allaient enrichir les capitales de l'Europe. Ajouterai-je qu'elles m'y paraissaient plus en sûreté, et que les richesses de nos musées courent moins de risques d'être dispersées un jour que les merveilles entassées dans le petit bâtiment de Boulak?

Quand on songe au sort que les chefs-d'œuvre artistiques ont trop souvent éprouvé en Orient, on serait tenté de craindre pour l'avenir de cette admirable collection. Espérons néanmoins que la lumière du progrès une fois rallumée, rien ne l'empêchera de briller désormais dans le lieu où elle a pris naissance.

D'ailleurs, il est impossible de ne pas reconnaître que la véritable place d'un musée pareil est au Caire. Là seulement il peut se tenir au courant des découvertes, s'enrichir chaque jour de conquêtes nouvelles, offrir au voyageur, soit avant le départ pour le Nil un résumé de l'histoire artistique de l'Égypte, soit au retour un précieux complément d'études. Vus dans leur cadre, au sein de la nature qui les inspira, éclairés par les mêmes rayons qui les frappèrent lors de leur création, ces produits d'un autre âge ne s'isolent point de leur passé. On les retrouve auprès des temples que ces emblèmes décoraient ; les fresques et les bas-reliefs ont initié à tous les détails de la vie de ceux dont on voit dans le musée les ustensiles, les ornements ou les bijoux, et le moins savant explorateur, après un voyage sur le Nil, saurait parcourir ces galeries avec intérêt sans l'indispensable secours d'un catalogue (1).

Le musée est loin d'être définitivement installé. Il compte jusqu'à présent cinq salles au rez-de-chaussée : MM. Mariette et de Lessep ont bien voulu nous en faire les honneurs. La décoration, encore inachevée, re-

(1) Voir les objets dans le milieu qui leur appartient est une des conditions essentielles de leur juste appréciation. Aussi l'un des plus grands mérites du musée égyptien de Berlin est d'avoir réuni ses remarquables matériaux dans un local dont la disposition intérieure est calquée, autant que possible, sur celle des monuments pharaoniques. Les fresques dont le professeur Lepsius a fait orner les murs, offrent un excellent résumé de la peinture des périodes successives : les harpistes de Biban-el-Molouk sont

produit les fresques les plus curieuses des diverses époques de l'art égyptien.

On visite d'abord la salle de droite, au milieu de laquelle sont déposés, sous une cage de verre, les nombreux et splendides bijoux de la reine Aah-Hotep, dix-septième dynastie, que M. Mariette a trouvés dans un tombeau de Thèbes.

Par quels moyens mécaniques les artistes égyptiens étaient-ils arrivés à modeler avec tant de perfection l'argent et l'or, à composer les longues chaînes de gourmettes d'une extrême ténuité enlacées les unes dans les autres, à revêtir les métaux précieux de l'émail cloisonné le plus éclatant ?

Il n'y a point d'exagération à dire que cette parure de souveraine, portée dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, soutient la comparaison avec tous les bijoux modernes les plus finement exécutés. Elle a même un mérite peut-être supérieur : celui de l'invention qui a su concilier une étonnante originalité avec le goût le plus exquis.

Les emblèmes hiéroglyphiques ont inspiré les artistes : sur un des bracelets se dressent deux sphinx aux vives couleurs ; un autre est fermé par le corps d'un oiseau symbolique dont les ailes diaprées, se rejoignant avec une grâce infinie, devaient faire mieux ressortir la beauté du bras qu'elles enlaçaient ; un troisième, replié au milieu sur une charnière, s'ouvre en deux par-

debout sur les colonnes papyroïdes de l'entrée ; la déesse Neith, aux dessins astronomiques, étend ses longs bras sur le plafond, comme au tombeau de Rhamsès V ; les athlètes continuent les luttes de Beni-Hassan ; les esclaves présentent aux convives, comme à Thèbes, les coupes de vin et les fleurs du lotus. Une série de ces reproductions est destinée à représenter l'histoire égyptienne sous ses différents monarques, avec tous les cartouches des Pharaons, des Ptolémées et des Empereurs.

ties semblables décorées d'une inscription. Tantôt les colliers sont garnis d'un scarabée en médaillon, tantôt ils se rattachent à trois grandes mouches d'or. Il faut citer le diadème, le naos ou pectoral, la barque sacrée, les insignes du commandement, et surtout un poignard à lame d'or et de bronze incrusté, dont le pommeau présente une tête sur chaque face, chef-d'œuvre d'orfévrerie qui ferait honneur à toutes les civilisations. Après les productions massives de l'antiquité égyptienne, cette étincelante collection ouvre une phase toute nouvelle dans l'histoire de l'art.

La caisse qui renfermait la momie de la reine est d'une conservation parfaite; elle est recouverte de la tête aux pieds d'une épaisse couche de dorure. Près d'elle on en a placé deux autres, spécimens des produits les plus remarquables dans ce genre. Une autre reine occupe dans cette salle une place d'honneur, Amnéritis de la vingt-sixième dynastie, dont la statue en albâtre, oriental retrouvée à Karnak, est une œuvre d'une rare élégance quoique empreinte de la roideur des derniers temps. Elle forme par là même un curieux contraste avec la statue en bois d'un prêtre, ouvrage de la quatrième dynastie et l'un des objets les plus précieux du musée. C'est la seule connue jusqu'ici de cette dimension (petite nature) : le modelé en est excellent, les traits sont pleins d'expression et les yeux animés par une prunelle de cristal et une pointe d'argent.

Les conservateurs ont réuni dans une même vitrine des objets de toute espèce, dont je ne puis énumérer ici que les principaux : ce sont les peintures sur papyrus de la déesse Nephtys qu'on plaçait sur la poitrine des momies, un petit hippopotame en terre bleue émaillée, des vases d'albâtre, un buste, une petite amphore, une table en miniature ornée de marqueterie et

des paniers en palmes, semblables à ceux que nous voyions tresser à Éléphantine et à Assouan.

La seconde salle est petite. Nous y remarquons des statues en basalte et en calcaire : un homme à genoux portant l'image d'une divinité, mais surtout deux femmes accroupies, occupées à pétrir du pain et dont la pose ne manque ni de mouvement ni de naturel; aussi remontent-elles aux premières dynasties.

Le milieu de la salle suivante est occupé par des vitrines où sont rangés par centaines les petits objets trouvés dans les sépultures : les colliers de momie, dont quelques-uns rappellent les ornements grecs et romains, les figurines de terre émaillée, les sistres, les animaux symboliques, les yeux d'Osiris (emblèmes de l'Égypte), les coussins de momies dans la dimension d'une breloque, le remarquable manche de cuiller en bois, représentant une femme à la nage dont le corps, entièrement nu, est du plus délicat modelé; enfin des vitrines entières de scarabées. Celles-ci forment de longues pages historiques où le savant retrouve les cartouches, suit les dynasties, et constate les divers titres des Pharaons. Dans les armoires placées contre les murs sont déposés les bronzes ; il faudrait des journées pour étudier, à peu près, les richesses artistiques de cette salle, et des ressources scientifiques pour en tenter la description raisonnée.

La quatrième et dernière salle clôt dignement la série. M. Mariette y réunit les grandes productions de la statuaire : je citerai la figure assise de la déesse Pacht, à tête de lionne, le grand sarcophage, la table garnie de cavités circulaires pour recevoir les offrandes, mais j'ai hâte d'arriver aux deux pièces capitales. La première est un spécimen des dernières trouvailles de M. Mariette, qui a découvert à Sané, l'ancienne Tanis,

d'importants vestiges de l'époque des Hycksos. Il confirmait ainsi l'opinion que c'était là qu'il fallait chercher les traces de leur ville d'Avaris.

Les statues de sphinx sont peut-être la plus précieuse de ces découvertes, parce que le type, entièrement différent du modèle reproduit sur tous les bas-reliefs égyptiens, prouve qu'on possède enfin les portraits des rois pasteurs. Une de ces têtes est transportée au musée du Caire. Les traits sont plus accusés, plus énergiques, le front fuyant, le nez arqué, le menton proéminent : tels étaient les monarques qui reçurent Joseph et ses frères, et l'exécution de ces figures colossales témoigne qu'ils s'étaient approprié, en quelque sorte, l'art des vaincus. Ce qui est étrange aussi, c'est que ce type n'a pas disparu : on le retrouve d'une manière frappante parmi les riverains du lac Menzaleh. Ne faudrait-il pas en conclure que l'expulsion des Hycksos ne fut jamais radicale, et qu'il en resta un noyau isolé, occupé aux travaux de l'agriculture après la chute de leur race?

La statue du roi Chéphrem ou Chafra, trouvée dans le puits du temple au pied du sphinx de Gizeh, arrête ensuite notre attention et mérite de la captiver longtemps.

La sculpture égytienne ne s'est jamais élevée aussi haut : elle s'y montre la digne émule de l'art de toutes les grandes époques, en conservant le cachet de gravité et de calme qui forme sa propre individualité. Le fondateur de la seconde pyramide est assis, les yeux dirigés droit devant lui, les bras placés le long du corps : c'est la pose traditionnelle des statues égyptiennes, mais ici ce n'est pas l'insensibilité du type convenu. Ce regard a la profondeur, le repos de la majesté suprême, c'est une immobilité pensante.

Une exécution magistrale répond à la grandeur de la conception : le basalte, sous le ciseau de l'artiste, a pris le modelé du corps humain, et si l'on touche un des membres, on croit sentir les muscles se développer sous les doigts avec une perfection digne des plus grands maîtres. Sont-ce là les tâtonnements de l'enfance, et ne devient-il pas toujours plus évident que la civilisation égyptienne remonte bien au delà de nos calculs les plus hardis; que l'époque où le granit était uni comme dans les Pyramides, où toutes les finesses du corps humain se reproduisaient sur la dure surface du basalte, était déjà la période d'un art, fruit de longues et consciencieuses études; que plus tard la monarchie de Rhamsès remplaçait souvent, par l'étendue des œuvres, la perfection première; enfin, que le libre essor du génie se retouve plutôt dans les fresques de Sakhara, dans la statue de Chéphrem? Si l'homme hésite à faire remonter aussi loin les conquêtes intellectuelles, c'est que, restreint dans sa sphère d'activité, il a le regard trop faible encore pour embrasser dans son ensemble l'œuvre divine où la part de chacun est tracée.

Le musée du Caire achève pour nous l'étude de l'Égypte ancienne. Malgré la rapidité de notre examen, nous en emporterons un souvenir assez complet, car, s'il nous faut regretter de n'avoir pas vu à Abou-Simbel l'art demandant à la nature de l'aider par ses effets grandioses, nous posséderons cependant un résumé qui, dès à présent, nous permet de comprendre les éléments divers de cette civilisation. Les bas-reliefs de Beni-Hassan, de Sakhara, des tombeaux de Gizeh, nous ont fait connaître la vie civile des Égyptiens, comme ceux de Médinet-Habou et de Karnak nous ont rappelé leur vie militaire et religieuse ; les différents temples nous fournissent les périodes successives de l'architecture, et si

je voulais rappeler en quelques mots les souvenirs que chacun nous a laissés, je dirais qu'Esneh, qui ne se compose plus que d'un portique, peut servir d'introduction à ce qu'on admire ensuite, qu'Edfou c'est la conservation parfaite, Thèbes la grandeur, Dendérah l'élégance, Philæ la poésie.

Nous allons quitter le Caire, et nos derniers jours sont employés à visiter de nouveau ce que nous avions entrevu trop rapidement une première fois, à parcourir les rues, à vivre autant que possible dans ce milieu oriental, à recevoir ces impressions multiples, ces sensations diverses dont aucun livre ne donne l'idée, dont il faut se pénétrer comme on respire l'air, presque sans que l'on s'en rende nettement compte.

Dans une de nos promenades nous rencontrons le vice-roi en victoria, précédé et suivi d'une triple escorte. Une escouade de cavaliers, presque enfants encore, vêtus d'amples blouses blanches et de fez rouges, tiennent à la main des lances à touffes, semblables à celles des mameloucks; ceux de la seconde compagnie, par-dessus la blouse blanche, portent une courte cotte de mailles et sont coiffés d'un casque persan; ces deux corps ont du caractère. Les carabiniers de la troisième division, affublés de cuirasses et de casques à plumet, défroques du premier empire français, sont un déplorable essai d'imitation européenne qui jure avec le type des soldats et le climat de l'Afrique.

Depuis 1854, Saïd-Pacha remplace sur le trône son neveu Abbas. Celui-ci avait succédé en 1849 à son oncle Ibrahim, mort quelques mois après la maladie de Méhémet-Ali, le fondateur de l'Égypte nouvelle. L'œuvre de cet homme de génie, qui voulut régénérer le pays en introduisant, par l'autorité du despotisme musulman, les progrès de la civilisation européenne, réclamait pour

continuateurs des ouvriers robustes et intelligents. Il fallait lutter contre l'esprit rétrograde de l'islam, secouer l'indolence des uns, calmer les scrupules des autres, se fortifier dans le pays même et acquérir au dehors une importance assez réelle pour soutenir son indépendance vis-à-vis du suzerain. Il y a plus : s'appuyant sur l'Europe, il fallait savoir plaire aux uns sans déplaire aux autres, et cependant nulle cour peut-être n'est plus en proie aux intrigues que celle du Caire. Parmi les plus humbles fonctionnaires, c'est à qui prendra la place de son voisin, comme parmi les envoyés étrangers c'est à qui fera prédominer auprès du vice-roi l'influence du pouvoir qu'il représente. Méhémet-Ali suffisait à la tâche. Joignant aux dehors européens la subtilité d'un diplomate distingué, il faisait marcher à merveille ces ressorts différents, flattait les uns, terrifiait les autres, et neutralisait les rivalités en les mettant aux prises. Lorsqu'il n'osait heurter de front un préjugé national, il tournait la difficulté, et l'on se rappelle l'incident d la mosquée qui s'élevait précisément au milieu d'une large voie de communication projetée au Caire par le vice-roi. Le sanctuaire était vénéré au point qu'à la seule mention d'un déplacement chacun criait au sacrilége. Que fait alors Méhémet-Ali ? Il ordonne de miner secrètement les fondations; une nuit, tout s'écroule avec fracas. On s'écrie, on se désespère, le prince plus encore que le peuple, mais la mosquée était si vieille, les murs étaient lézardés ; on ne pouvait songer à la rebâtir et la rue fut percée.

Dans une autre circonstance, il eut recours à une ruse encore plus adroite et non moins infaillible. Il s'intéressait à un Européen qui, par hasard, avait dans son jardin la tombe d'un santon. Les vrais croyants y accouraient en foule pour faire leurs dévotions, que le

propriétaire n'osait troubler, mais dont il était cruellement importuné. Pour s'en délivrer, il eut recours à Son Altesse. La nuit suivante, le vice-roi eut un songe : le saint lui était apparu. Il lui avait reproché avec amertume de laisser sa dépouille dans un lieu profané par les infidèles. Il en résulta une clameur générale, la translation du corps en grande pompe dans une mosquée, et la profonde satisfaction du giaour.

Ibrahim-Pacha, dont les éclatants succès militaires contribuèrent à maintenir l'indépendance du vice-roi, s'était montré habile administrateur des pays conquis. Il monta sur le trône résolu à continuer les traditions de la politique progressiste de son père, mais il ne vécut pas assez pour atteindre son but. Le règne d'Abbas fut un temps d'arrêt dans la marche civilisatrice de l'Égypte. Voluptueux, cruel, emporté, il fit plus d'une fois sauter de sa propre main la tête de ses serviteurs. Mais le despotisme porte son châtiment avec lui : le vice-roi, en proie à des terreurs constantes, ne buvait que de l'eau envoyée par sa mère dans des bouteilles cachetées, et habitait le palais isolé qu'il avait fait construire sur les confins du désert. La mort d'Abbas, mystérieuse encore, termina un règne stérile en progrès, et cependant j'ai eu la surprise de trouver sa mémoire en faveur parmi le peuple du Caire. Les grands ne l'aimaient pas, car il se défaisait peu à peu de tous les sheiks influents et s'appuyait d'abord sur le bas peuple, auquel il prodiguait ses largesses, puis sur les prêtres, qu'il se conciliait par de fréquentes offrandes aux mosquées.

Saïd-Pacha n'appartient pas encore à l'histoire, et le jugement qu'on porterait sur lui aurait toujours le tort d'être prématuré. Comme politique, il a franchement repris la marche vers le progrès et la civilisation, et le

prince qui favorise, avec une véritable ardeur, le percement de l'isthme de Suez, qui protége les fouilles de M. Mariette et la fondation du musée du Caire, s'est acquis à juste titre les sympathies de l'Europe.

Deux changements radicaux ont été opérés par lui dans la constitution de l'Égypte. Jusqu'à son règne, le territoire tout entier appartenait au gouvernement, comme à l'époque des Pharaons (*Exode*, XLVII, 20). Le vice-roi a rendu à tous la liberté de posséder : il a partagé les terres en deux portions, l'une qu'il a remise aux sheiks, l'autre qu'il a distribuée aux habitants à la condition d'un impôt, égal pour tous, et réglé d'après l'étendue de la possession. Ces sheiks composent l'ancienne noblesse du village, dignité héréditaire qui tient à la fois du juge et du maire et relève directement du gouverneur royal.

La conscription était de même établie sur le pied de l'arbitraire le plus inique. Maintenant chaque village doit fournir un certain nombre d'hommes, choisis par le sheik parmi ceux qui ne possèdent rien et travaillent chez les autres pour vivre. Cette même classe fournit les corvéables, auxquels le sheik doit donner les provisions nécessaires, moyennant un impôt payé par les autres habitants. Ces corvées peuvent durer deux mois ; elles sont employées à des travaux de toute nature et non salariées.

Ce sont là de vrais progrès, il faut en convenir, mais le revers de la médaille est la grande versatilité du pacha. Les résolutions prises aujourd'hui peuvent être révoquées demain ; il s'est démis de ses terres, il pourrait les reprendre ; il licencie ses troupes, il peut les rappeler. Il vient de renvoyer presque toute sa garde, et l'on n'a pas oublié son irritation en apprenant le lendemain qu'elle était partie :

« Les ingrats m'ont abandonné, qu'on les rappelle,

qu'on les dépouille! » Et, l'ordre exécuté, ce fut sans un seul vêtement que les anciens soldats furent embarqués sur le Nil et reconduits chez eux. Administrés avec soin, les revenus de l'Égypte entretiendraient amplement la prospérité intérieure : mais le prince veut tout faire par lui-même et il est impossible qu'il suffise à tout. Ses fréquents déplacements ajoutent une difficulté de plus à la conclusion des affaires. Trop souvent on se demande en vain où est le vice-roi. On le cherche, on ne le trouve nulle part. Avant-hier il était au Caire, hier au Barrage, aujourd'hui à Alexandrie peut-être : on arrive, Saïd-Pacha est reparti pour un château plus éloigné. Il demeure rarement plus de trois jours au même endroit : ses serviteurs, ses ministres et les consuls étrangers se plaignent des retards et du désordre qui en résultent.

Au reste, ce n'est point uniquement à Saïd-Pacha qu'il faut s'en prendre si, malgré les réformes, le peuple ne paraît guère moins misérable qu'autrefois. L'arbitraire a été la règle constante de l'administration pendant une trop longue suite de siècles, pour que les agents subalternes y renoncent facilement, même quand le souverain donne des limites à son pouvoir. Les impôts ne sont pas toujours perçus avec équité ; la justice est expéditive dans ses procédés, et l'obstination du fellah, il faut en convenir, nécessite souvent l'emploi du bâton pour le payement des tributs ou l'exécution des corvées. Enfin beaucoup de traces de barbarie obscureissent encore les premières lueurs de la civilisation (1).

Avant de nous éloigner du Caire, nous voulons en parcourir de nouveau les rues et revoir les tombeaux

(1) Ces lignes étaient sous presse quand la mort a frappé Saïd-Pacha. Son neveu, Ismaïl, paraît décidé à favoriser le progrès : il va même jusqu'à s'engager à fixer d'avance sa liste civile et à supprimer les corvées. (Janvier 1863.)

des califes. Des hauteurs de la citadelle nous jetons un dernier coup d'œil sur le vaste panorama qui nous semble plus admirable encore que la première fois. En effet, notre contemplation embrasse, sans trop s'égarer maintenant, l'ensemble des innombrables minarets ; elle suit le cours du Nil, qui se perd à l'horizon pour la vue et non pour la pensée, et nous saluons à distance les Pyramides, dont l'ascension nous a permis d'apprécier l'immensité.

Redescendus dans la ville, nous retrouvons un souvenir à chaque tour de roue, et nous rendons au Caire ce témoignage que l'exaltation ressentie en parcourant ses rues pour la première fois, alors que tout semblait un mirage plutôt qu'une réalité, nous l'éprouvons toujours après les avoir vues et étudiées à loisir.

Le chemin de fer nous entraîne et nos yeux cherchent encore longtemps les flèches de la mosquée de Méhemet-Ali. Puis apparaissent Kafrezayat, Damanhour, Alexandrie... Là nous retrouvons la Méditerranée houleuse et menaçante, et nous nous séparons pour la seconde fois de notre excellent Micaïl.

Je pourrais rappeler la traversée, souvent pénible et contrariée par la tempête ; l'arrêt à Malte, *fior di mare*, avec ses longues rues où le pittoresque espagnol s'est uni à la propreté anglaise, avec son vaste port, son musée riche en souvenirs des temps héroïques de l'ordre, son église de Saint-Jean au dallage de blasons ; puis de nouveau la mer et le gros temps, une nuit de Noël, sombre, pluvieuse, tourmentée ; sur les côtes de Sardaigne un navire en détresse, tirant coup de canon sur coup de canon et nous remplissant d'angoisse jusqu'au moment où, nous rapprochant des malheureux naufragés, nous les trouvons, il est vrai, dans l'impossibilité d'avancer, par suite de la rupture de l'hélice, mais

amarrés dans une baie tranquille, élégants, couverts de soie et de dentelles, comme s'ils avaient quitté Londres la veille et ne partaient pas pour l'Orient... Mais c'est à l'Orient que je veux m'arrêter, la vie positive ne nous ressaisira que trop vite en Europe.

L'Égypte était notre dernière étape : jusqu'ici elle est la seule où le mot d'avenir puisse être prononcé. Que deviendra Jérusalem? Que feront les chrétiens du Liban? A qui demeurera Constantinople? Voilà les incertitudes qui présagent à la Turquie, à la Syrie, à la Palestine, un avenir encore fécond en orages. L'Égypte y répond par des certitudes glorieuses. L'avenir pour elle, et l'avenir prochain, c'est le commerce et l'industrie venant affluer dans ses ports nouveaux, c'est le travail qui avance à pas de géant, malgré les sarcasmes des uns, l'incrédulité des autres, c'est l'union des deux mers effectuée d'une manière plus certaine, plus durable que sous Séthos ou Néchao.

Le premier mot de l'histoire de la civilisation humaine fut prononcé par l'Égypte. L'exécution du canal de Suez, sur cette terre deux fois prédestinée, est jusqu'ici le dernier mot des progrès de l'ère moderne.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

— 1858 —

SECONDE PARTIE

— 1861 —

FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Imp. de Maurice Loignon et Comp., rue du Bac-d'Asnières, 12.



